

DIRECTION RÉGIONALE DES AFFAIRES CULTURELLES  
A Q U I T A I N E

SERVICE RÉGIONAL DE L'ARCHÉOLOGIE

BILAN  
SCIENTIFIQUE

2 0 0 1



DIRECTION RÉGIONALE DES AFFAIRES CULTURELLES  
**A Q U I T A I N E**

---

SERVICE RÉGIONAL DE L'ARCHÉOLOGIE

**BILAN  
SCIENTIFIQUE  
DE LA RÉGION  
AQUITAINE**

**2001**

**MINISTÈRE  
DE LA CULTURE  
ET DE LA COMMUNICATION  
DIRECTION DU PATRIMOINE  
SOUS-DIRECTION DE L'ARCHÉOLOGIE  
2002**

**DIRECTION RÉGIONALE DES AFFAIRES CULTURELLES**  
**SERVICE RÉGIONAL DE L'ARCHÉOLOGIE**  
54 rue Magendie  
33074 Bordeaux-cedex  
Tél. : 05.57.95.02.24  
Fax : 05.57.95.01.25

*Ce bilan scientifique a été conçu  
afin que soient diffusés rapidement  
les résultats des travaux archéologiques de terrain.  
Il s'adresse tant au service central de l'Archéologie  
qui, dans le cadre de la décentralisation,  
doit être informé des opérations réalisées en régions  
(aux plans scientifique et administratif),  
qu'aux membres des instances chargées du contrôle  
scientifique des opérations,  
qu'aux archéologues, aux élus, aux aménageurs  
et à toute personne concernée  
par les recherches archéologiques menées dans la région.*

*Les textes publiés, sauf mention contraire,  
ont été rédigés par les responsables des opérations.  
Les avis exprimés n'engagent  
que la responsabilité de leurs auteurs.*

*Textes rassemblés,  
saisis et mis en page par Christine Raucoule  
Coordination : Pierre Régaldo-Saint Blancard  
Bibliographie : Mauricette Laprie  
Illustrations dessinées sous Adobe Illustrator  
par Jean-François Pichonneau  
d'après les documents fournis par les auteurs  
Cartes réalisées par Jean-François Pichonneau*

**En couverture :**

Le Buisson-de-Cadouin (Dordogne).  
Grotte de Cussac.

Vue générale du secteur  
concrétionné de la branche droite  
de la cavité.

Cliché : N. Aujoulat (C.N.P.).

*Imprimerie La Nef-Chastrusse  
87 Quai de Brazza - B.P. 28*

33015 Bordeaux Cedex  
ISSN 1240-6066 © 2002

**MINISTÈRE DE LA CULTURE ET DE LA COMMUNICATION**

**Bilan et orientation de la recherche archéologique**

**7**

**Carte des opérations en Aquitaine**

**10**

**DORDOGNE**

**14**

**Travaux et recherches archéologiques de terrain**

**16**

BERTRIC-BURÉE, Vigne-Plate	16
BRANTÔME, Le Clos du Prieur	18
BRANTOME, Rue Victor Hugo et place d'Albret	19
LE BUISSON-DE-CADOUIN, La grotte de Cussac	19
CARSAC-AILLAC, Pech-de-l'Azé I	22
CARSAC-AILLAC, Pech-de-l'Azé-IV	24
CÉNAC-ET-SAINT-JULIEN, Grotte XVI	30
COULOUNIEIX-CHAMIERES, Le camp de César	32
CREYSSE, Villazette	33
LESEYZIES-DE-TAYAC-SIREUIL, Château de Commarque	34
ROUFFIGNAC-SAINT-CERNIN-DE-REILHAC, Château de l'Herm	35
SAINT-MÉARD-DE-DRÔNE, Eglise Saint-Médard	35
SARLAT-LA-CANÉDA, Eglise Sainte-Marie	36
SARLAT-LA-CANÉDA, La Caminade	37
SERGEAC, Eglise Saint-Pantaléon	38
TURSAC, Château de la Madeleine	41

**Opérations communales et intercommunales**

**42**

A. 89 - Section 4.1., SAINT-LAURENT-SUR-MANOIRE/LA BACHELLERIE	43
SAINT-RABIER, Le Muguet Ouest 1 & 2	43
SAINT-RABIER, Le site du Peyrat 3	45
EYLIAC, Dangou	46
Déviation de Bergerac	47
CHANCELADE, R.D. 939	48
SAINT-VINCENT-DE-CONNZAC ET SAINT-JEAN-D'ATAUX	49
MONTIGNAC, AURIAC DU PÉRIGORD, AUBAS	49
Occupation de la moyenne vallée de l'Isle	50
VILLETTOUREIX, R.D99	50

SUD DU BERGERACOIS	51
Vallées de la Dordogne et de la Dronne	52

## **GIRONDE**

**54**

### **Travaux et recherches archéologiques de terrain** **56**

ARVEYRES, Commanderie Notre-Dame d'Arveyres	56
BAIGNEAUX, La Sauvetat	56
BASSENS, La Croix de l'île	57
BORDEAUX, Place André Meunier	58
BORDEAUX, Basilique Saint-Seurin	59
BORDEAUX, Place des Quinconces	60
BORDEAUX, 97 rue Sainte-Catherine	62
BORDEAUX, Parking des Salinières	64
BORDEAUX, L'épave des Salinières,	66
HURE, Place de l'église Saint-Martin	69
JAU-DIGNAC-ET-LOIRAC, Chapelle Saint-Siméon	72
MERIGNAC, Voie de desserte ouest	72
PUISSEGUIN, Le Bourg	73
SAINT GERMAIN D'ESTEUIL, Brion	73
SAINT-QUENTIN-DE-BARON, Château et vallée de Bisqueytan	74
SAINT-QUENTIN-DE-BARON, Le Bourcey	75
VAYRES, Le château	76
VAYRES, Saint-Pardon	76

### **Opérations communales et intercommunales** **77**

Communauté urbaine de Bordeaux, Tramway	78
BEYCHAC-ET-CAILLAU et MONTUSSAN	85
EYSINES/LE HAILLAN, Déviation de la R.N. 215	85
LARUSCADE, R.N. 10	86
LARUSCADE, Pont de Cottet	88
Sauternais, Prospections aériennes	88

## **LANDES**

**90**

### **Travaux et recherches archéologiques de terrain** **92**

BRASSEMPOUY, Pouy	92
DAX, Fontaine Chaude	93
HASTINGUES, Abbaye d'Arthous	94
LAGLORIEUSE, Mouliot	96

MONT-DE-MARSAN, Le vicariat de la Madeleine	98
MONT-DE-MARSAN, 31 à 35, rue Victor Hugo	99
SANGUINET, Le lac	101
SANGUINET, Put Blanc	103
SAINT-PAUL-LÈS-DAX, Estoty-Maisonnavé	107
SORE, La Ville	107

---

<b>Opérations communales et intercommunales</b>	<b>108</b>
---	------------

Pays de Tartas, Basse vallée de la Midouze	109
--	-----

<b>LOT-ET-GARONNE</b>	<b>110</b>
-----------------------	------------

---

<b>Travaux et recherches archéologiques de terrain</b>	<b>112</b>
--	------------

AGEN, Hôtel de Police	112
AGEN, Rue du Midi	116
LAYRAC, Le puits antique des Augustins	116
SAINT-VITE-DE-DOR, Le Mayne	118
SAINTE-BAZEILLE, Lestang	119
TOURNON-D'AGENAIS, Le bourg	120
VILLENEUVE-SUR-LOT, Réssigué-Bas Est	123
VILLENEUVE-SUR-LOT, La Tour	124
VILLEREAL, Gaytou	124

<b>PYRENEES ATLANTIQUES</b>	<b>126</b>
-----------------------------	------------

---

<b>Travaux et recherches archéologiques de terrain</b>	<b>128</b>
--	------------

ARANCOU, Bourouilla	128
ARTIGUELOUVE, Le Château	129
AYDIUS, Quartier des Jaupins	130
BANCA, Mines de cuivre	130
BAYONNE, Assainissement rive gauche de l'Adour	131
BAYONNE, Pôle universitaire	132
BIARRITZ, La grotte du Phare	133
BOUEILH-BOUEILHO-LASQUE, Le Castéra	134
ESTERENCUBY, Grotte d'Harpea	134
IHOLDY, Grotte d'Unikoté	136
LESCAR, Rue des Frères Rieupeyrous	137
ORTHEZ, Tour Moncade	137
OSTABAT-ASME, Château Latsaga	140
PAU, Cabout – Tumulus T4 et T5	141
SAINT-JEAN-LE-VIEUX, La chapelle Saint-Blaise d'Aphat-Ospitalia	142
SAINT-JUST-IBARRE, Le massif du Zaboze	144
SAINT-MARTIN-D'ARBEROUE, Grotte d'Isturitz	145
SAUVETERRE-DE-BÉARN, La Tour Montréal	148

---

**Opérations communales et intercommunales****149**

ALÇAY/AUSSURUCQ/CAMOU-CIHIGUE, Pic des Vautours/Vallée d'Ithé	150
BIRON, CASTETNER, SARPOURENX	150
Mines et métallurgies antiques du fer dans les vallées de la Nive et des Aldudes	151
Vallées de Cize et de Soule, Archéologie de l'estivage en montagne Basque	152

---

**Opérations interdépartementales****154**

AIRE-SUR-L'ADOUR/GARLIN, Autoroute Pau-Langon	155
LOURENTIES, ESLOURENTIES-DABAN (64)/GARDÈRES, LUQUET (65), Retenue collinaire sur le Gabas	155
Déviation de Sainte-Foy-La Grande, R.D. 936	156
PORT-SAINTE-FOY-ET-PONCHAPT/PINEUILH, R.D. 936	156
PINEUILH - R.D. 936	157
SAINT-ANTOINE-DE-BREUILH, R.D. 936	158
Prospections de contrôle en région Aquitaine	159

---

**Projets collectifs de recherche****160**

Lalonquette, Espace rural, peuplement et productions dans le piémont	160
Paléoenvironnement et dynamiques de l'anthropisation de la montagne basque	164
Périgueux, Périgueux antique	166

---

**Bibliographie****167**

---

**Personnel du Service régional de l'Archéologie****175**

---

**Index****177**

Index des auteurs de notices	177
Index des sites et des communes	179

Dix ans après la sortie du premier bilan scientifique du service régional de l'archéologie d'Aquitaine, il nous a semblé intéressant de dresser un rapide tableau récapitulatif des opérations réalisées et d'attirer l'attention sur le fait que, pour la première fois, en 2001, l'archéologie régionale a bénéficié d'un budget, le plus important depuis l'existence de l'archéologie préventive.

Nous le devons essentiellement à la mise en place des travaux du tramway de Bordeaux mais aussi aux importantes opérations réalisées en préhistoire sur le tracé de la future autoroute A.89, la déviation de Bergerac ou celle de Sainte-Foy-La Grande.

#### Petit bilan administratif

L'archéologie en Aquitaine a bénéficié en 2001 d'environ 2,7 millions de francs de crédits du Ministère de la culture. Avec la participation des collectivités territoriales, et des aménageurs publics et privés, l'ensemble des interventions, tant programmées que préventives, a représenté un budget de près de 50 millions de francs.

116 opérations de prospection, de fouilles préventives ou de sondages ont été réalisées dont 38 en Dordogne, 29 en Gironde, 12 dans les Landes, 11 en Lot-et-Garonne et 26 en Pyrénées-Atlantiques.

Type	1996	1997	1998	1999	2000	2001
Fouilles programmées	13	11	11	13	17	16
Prospections thématiques	1	1	7	2	1	4
Projets collectifs de recherches	6	7	4	7	4	3
Analyses	2	1	-	-	-	1
Sauvetages	37	26	33	30	21	27
Sondages-diagnostics	33	39	59	46	62	46
Prospections-inventaires	37	20	17	24	19	24
Etudes d'impact Etudes documentaires	-	2	1	2	1	1
Prospections subaquatiques	-	1	-	2	1	1
Relevés	15	5	16	17	4	11

## Les principales opérations :

Parmi les activités scientifiques principales de 2001, on signalera particulièrement :

— la poursuite des explorations liées aux travaux de la future autoroute A.89 et la découverte de trois importants gisements paléolithiques ; notamment la Croix du Canard et à Petit Bost, où ce sont des occupations du Paléolithique moyen en plein air et en stratigraphie, sur d'anciennes terrasses de la vallée de l'Isle, qui ont pu être étudiées par des décapages extensifs ;

— le début des grands travaux de fouilles sur Bordeaux en préalable à la construction de parcs souterrains de stationnement ;

— la mise en place des premières investigations sur les déviations routières de Bergerac (Dordogne) et Sainte-Foy la Grande (Gironde) ;

— la découverte à Oloron Sainte-Marie (Pyrénées-Atlantiques) d'un autel en marbre ou dieu Mars, avec l'inscription *DEO MARTI*, réemployé dans le portail roman ;

— la fouille de l'église de Sergeac (Dordogne), dans le cadre de travaux du service des monuments historiques, qui a permis la découverte d'une très belle sépulture mérovingienne, probablement de la seconde moitié du VI<sup>e</sup> siècle ;

— le début des opérations de fouilles programmées sur la chapelle et la nécropole mérovingiennes de Jau-Dignac en Médoc ;

— la réalisation d'un projet collectif de recherches sur Périgueux antique, dans le cadre du futur musée, piloté par un agent du service en liaison avec le CNRS, l'université de Bordeaux et la ville de Périgueux. Ce projet devrait déboucher sur la publication d'un volume spécial de la carte archéologique de la Gaule consacré à Vesuna, sur plusieurs articles dans Aquitania et des maquettes virtuelles et matérielles, dans le musée de la villa des Bouquets.

### ■ **La grotte de Cussac**

Il faut aussi évoquer pour l'année 2001, l'exploration de la grotte de Cussac. Elle a fait l'objet d'une reconnaissance totale durant l'année, d'une présentation à la presse en juillet 2001 et d'un classement M.H. en fin d'année avec l'accord de tous les propriétaires. Parallèlement, les protections étaient installées et les premières visites de scientifiques organisées. En quelques mois, la grotte de Cussac est devenue un des sites majeurs de la préhistoire européenne.

Sur la commune du Buisson de Cadouin, en rive gauche de la Dordogne, dans la vallée du Belingou, la grotte de Cussac découverte par M. Delluc en septembre 2002 a été explorée progressivement dans sa totalité. Le développement total du réseau est désormais estimé à environ 1600 m. Par son extension spatiale inhabituelle en Dordogne et par l'importance des vestiges archéologiques qui y sont conservés aussi bien en matière d'art pariétal que de sépultures paléolithiques, la grotte de Cussac, dont l'âge est estimé à 25 000 ans, se range

parmi les grands sites de la préhistoire européenne. La présentation du site à la presse en juin 2001 a été suivie en fin d'année par un classement Monuments Historiques avec l'accord de tous les propriétaires.

Les premières visites exceptionnelles d'experts français et étrangers se sont déroulées après qu'une protection matérielle ait été mise en place immédiatement après la découverte.

En 2002, un premier bilan archéologique sera réalisé pendant qu'un cahier des charges de l'aménagement de la circulation sera parallèlement étudié en étroite collaboration entre le service régional de l'archéologie et la conservation régionale des monuments historiques.

### ■ **Le centre éducatif de Pessac**

Dans le domaine de la sensibilisation des publics, notamment scolaires, il faut signaler la restructuration du centre éducatif de Pessac (reconnu centre de ressources par le Ministère de l'Éducation Nationale) dont le succès grandissant oblige maintenant à instaurer des limitations dans l'accueil des groupes scolaires. En 2001, la collaboration a été formalisée par une convention entre l'A.F.A.N., Cap Sciences, la D.R.A.C. et le rectorat. Elle vise à contrôler scientifiquement et pédagogiquement les activités du centre.

Cette année, près de 2000 scolaires ont été accueillis. Ils reçoivent une formation à l'archéologie en milieu urbain et à la compréhension du phénomène de développement des villes. Ne sont accueillies que les classes dont les enseignants sont venus, au préalable, participer à une formation d'une semaine organisée conjointement par la Drac et l'inspection académique. Ils doivent par la suite bâtir un programme pédagogique en liaison avec les archéologues du centre de Pessac.

Notons aussi l'exposition mise en place avec le musée d'Aquitaine sur l'actualité de la recherche archéologique à Bordeaux. Cette initiative permettra de suivre quasiment en direct les fouilles liées au tramway, soit par l'intermédiaire du site Web de la ville de Bordeaux, soit par la visite de l'exposition ou des visites de chantier qui seront organisées conjointement avec le centre de Pessac.

### ■ **La carte archéologique**

La carte archéologique régionale compte aujourd'hui 16 798 sites dans la base DRACAR (5000 en 1991) et 1 442 dossiers d'urbanismes ont été traités en 2001. Cette structure est en cours de réorganisation depuis l'intégration, par concours, d'un ingénieur de recherche. Ce dernier est chargé maintenant de coordonner l'ensemble de la cellule -carte archéologique/urbanisme- du service régional de l'archéologie. Un des objectifs est de réaliser des SIG sur Périgueux et Bordeaux prenant en compte toute la documentation accumulée par le service.

En 2002, cette cellule devrait devenir un des piliers fondamental du service régional de l'archéologie dans le cadre des nouvelles procédures de gestion mises en place par la loi du 17 janvier 2001. Les personnels ont

déjà commencé à s'y préparer notamment en travaillant sur les zonages dans le cadre des POS puis des PLU.

### ■ **Gestion des documents d'urbanisme**

Le service régional de l'archéologie a géré en 2001, 1845 dossiers liés à des procédures d'urbanisme : permis de construire, de démolir ou de lotir, 1240 ; plans d'occupation des sols puis plans locaux d'urbanisme, 132 ; demandes d'ouvertures de carrières, 88 ; études d'impact et demandes de localisation de site 385. Tous ces documents ont donné lieu à une réponse circonstanciée individuelle.

1034 ont reçu un avis favorable et 582 ont reçu des prescriptions archéologiques ou un refus, entraînant la mise en place de fouilles ou de surveillances archéologiques par les agents de l'A.F.A.N. ou du S.R.A.

### ■ **Le centre de documentation**

Depuis plusieurs années, le service régional de l'archéologie s'est investi de façon importante dans la gestion documentaire des archives de fouilles. Il a fallu réorganiser les dépôts, en créer des nouveaux (Hasparren, Périgueux), trier les archives, numériser les plans, classer et ordonner le fond photographique.

Le centre de documentation du service régional de l'archéologie, ouvert du mercredi au vendredi, met à la disposition des chercheurs 11 350 documents (3 500

rapports de fouilles, 4 500 monographies, 3 000 tirés à part, 350 titres de revues), 4 bases informatiques documentaires (11 000 références).

En 2001, ont été reçus : 361 lecteurs (331 en 2000) représentant : 1436 séances de travail (1362 en 2000 : + 5,5 %) ; 3712 documents consultés (2948 en 2000 : + 25 %). Sur ces 361 lecteurs, 110 ont consulté 1476 documents final de synthèse (848 en 2000 : + 74 %).

Le reste des communications (2 236), correspondant aux ouvrages, tirés à part, revues, archives... conservés au centre de documentation du S.R.A., à la conservation régionale des monuments historiques ou au S.R.I. (environ 10 %), a été enregistré à partir du moment où la demande a été formulée auprès de la documentaliste.

Ces consultations d'ouvrages ne représentent qu'un pourcentage réduit (40 %) de la communication, les documents étant en libre accès.

L'augmentation conséquente de la consultation des rapports de fouilles est due : aux étudiants : 687 consultations (220 en 2000 + 212 %) ; au public spécialisé (associations architectes, historiens, animateurs, journalistes...) : 96 consultations (64 en 2000 + 50 %).

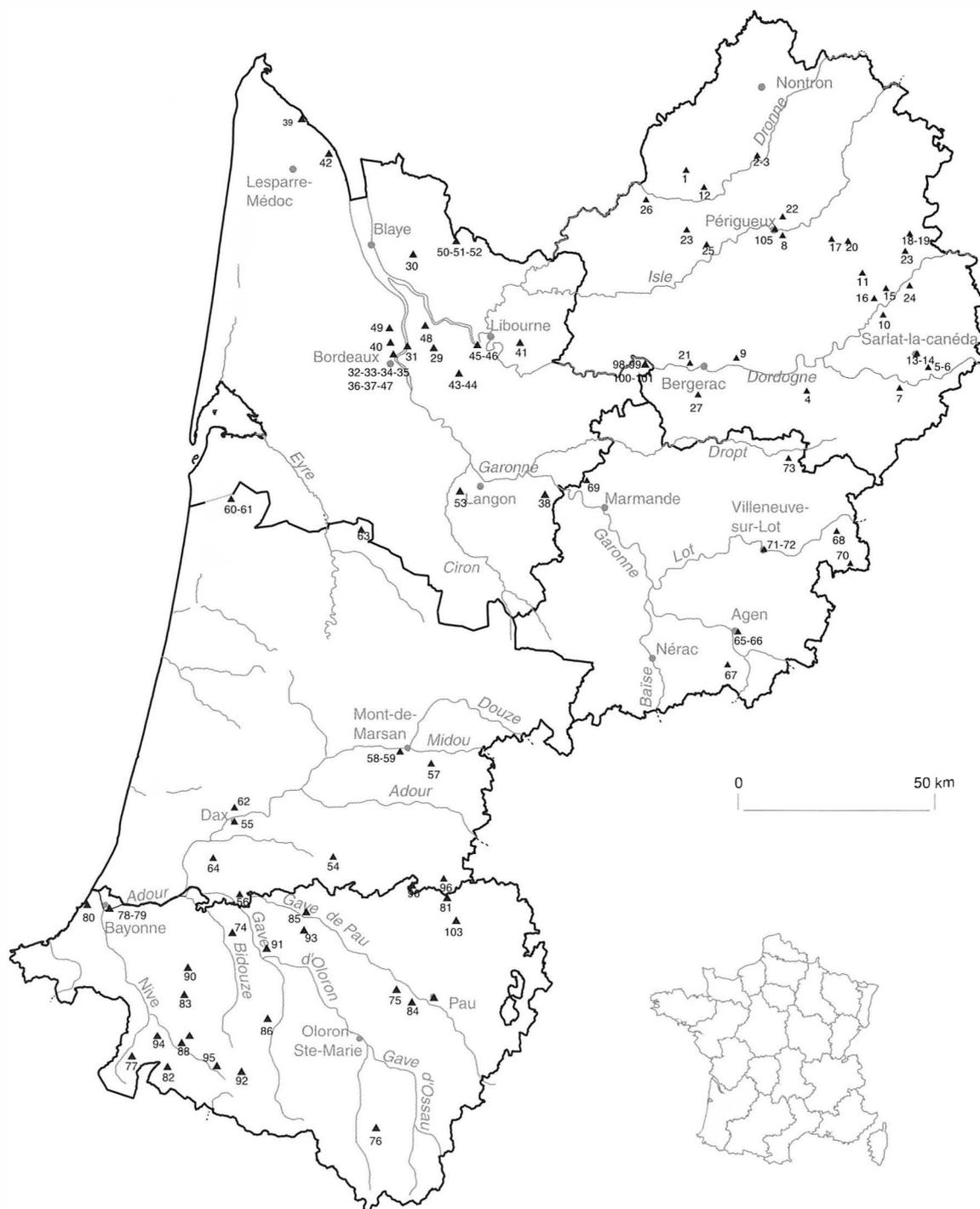
Dany Barraud  
Jean-Michel Geneste

# A Q U I T A I N E

## Carte des opérations en Aquitaine

### BILAN SCIENTIFIQUE

2 0 0 1



<b>DORDOGNE</b>	<b>N°</b>
BERTRIC-BUREE .....	Vigne-Plate ..... 1
BRANTÔME .....	Le Clos du Prieur ..... 2
BRANTÔME .....	Rue Victor Hugo et place d'Albret ..... 3
LE BUISSON-DE-CADOUIN .....	La grotte de Cussac ..... 4
CARSAC-AILLAC .....	Pech de l'Aze I ..... 5
CARSAC-AILLAC .....	Pech de l'Aze IV ..... 6
CENAC-ET-SAINT-JULIEN .....	Grotte XVI ..... 7
COULOUNIEUX-CHAMIERES .....	Le Camp de César ..... 8
CREYSSE .....	Villazette ..... 9
LES EYZIES-DE-TAYAC-SIREUIL .....	Château de Commarque ..... 10
ROUFFIGNAC-SAINT-CERNIN- DE-REILHAC .....	Château de l'Herm ..... 11
SAINT-MEARD-DE-DRONE .....	Eglise Saint-Médard ..... 12
SARLAT-LA-CANÉDA .....	Eglise Sainte-Marie ..... 13
SARLAT-LA-CANÉDA .....	La Caminade ..... 14
SERGEAC .....	Eglise Saint-Pantaléon ..... 15
TURSAC .....	Château de la Madeleine ..... 16
A89 - Section 4.1 .....	Saint-Laurent-sur-Manoire/ La Bachellerie ..... 17
SAINT-RABIER .....	Le Muguet Ouest I et II ..... 18
SAINT-RABIER .....	A 89 - Le Peyrat III ..... 19
EYLIAC .....	Dangou ..... 20
Déviations de Bergerac .....	..... 21
CHANCELADE .....	RD 939 ..... 22
SAINT-VINCENT-DE-CONNEZAC & SAINT-JEAN-D'ATAUX .....	RD 709 ..... 23
MONTIGNAC, AURIAC DU PÉRIGORD, AUBAS .....	..... 24
Occupation de la moyenne vallée de l'Isle .....	..... 25
VILLETUREIX .....	La Rigale ..... 26
Sud du Bergeracois .....	..... 27

## **GIRONDE**

ARVEYRES .....	La Commanderie ..... 29
BAIGNEAUX .....	La Sauvetat ..... 30
BASSENS .....	La Croix de l'Île ..... 31
BORDEAUX .....	Place André Meunier ..... 32
BORDEAUX .....	Basilique Saint-Seurin ..... 33
BORDEAUX .....	Esplanade des Quinconces ..... 34
BORDEAUX .....	97, rue Sainte-Catherine ..... 35
BORDEAUX .....	Parking des Salinières ..... 36
BORDEAUX .....	Epaves des Salinières ..... 37
HURE .....	Place de l'église Saint-Martin ..... 38
JAU-DIGNAC-ET-LOIRAC .....	La Chapelle Saint-Siméon ..... 39
MERIGNAC .....	Voie de desserte Ouest ..... 40
PUISSEGUIN .....	Le Bourg ..... 41
SAINT-GERMAIN-D'ESTEUIL .....	Brion ..... 42
SAINT-QUENTIN-DE-BARON .....	Le Château et Vallée de Bisqueytan ..... 43
SAINT-QUENTIN-DE-BARON .....	Bourcey ..... 44
VAYRES .....	Château de Vayres ..... 45
VAYRES .....	Quartier de Saint-Pardon ..... 46
Communauté urbaine de Bordeaux .....	Tramway ..... 47
BEYCHAC-ET-CAILLAU et MONTUSSAN .....	..... 48
EYSINES/LE HAILLAN .....	Déviations de la RN 215 ..... 49
LARUSCADE .....	RN 10 - Nord Gironde ..... 50
LARUSCADE .....	RN 10 ..... 51
LARUSCADE .....	Pont de Cottet ..... 52
Sauternais .....	Prospections aériennes ..... 53

<b>LANDES</b>	<b>N°</b>
BRASSEMPOUY .....	Pouy ..... 54
DAX .....	Fontaine chaude ..... 55
HASTINGUES .....	Abbaye d'Arthous ..... 56
LAGLORIEUSE .....	Mouliot ..... 57
MONT-DE-MARSAN .....	Vicariat de la Madeleine ..... 58
MONT-DE-MARSAN .....	31, 33, 35 rue Victor Hugo ..... 59
SANGUINET .....	Le Lac ..... 60
SANGUINET .....	Put Blanc ..... 61
SAINT-PAUL-LÈS-DAX .....	Estoty / Maisonnave ..... 62
SORE .....	Château de Sora ..... 63
Pays de Tartas .....	Basse Vallée de la Midouze ..... 64

## **LOT-ET-GARONNE**

AGEN .....	Hôtel de police ..... 65
AGEN .....	Rue du Midi ..... 66
LAYRAC .....	Les Augustins ..... 67
SAINT-VITE-DE-DOR .....	Le Mayne ..... 68
SAINTE-BAZEILLE .....	Lestang ..... 69
TOURNON-D'AGENAIS .....	Le Bourg ..... 70
VILLENEUVE-SUR-LOT .....	Ressigné-Bas Est ..... 71
VILLENEUVE-SUR-LOT .....	La Tour ..... 72
VILLEREAUX .....	Gaytou ..... 73

## **PYRÉNÉES-ATLANTIQUES**

ARANCOU .....	Bourouilla ..... 74
ARTIGUELOUVE .....	Le Château ..... 75
AYDIUS .....	Quartier des Jaupins ..... 76
BANCA .....	Les Mines ..... 77
BAYONNE .....	Assainissement rive gauche Adour ..... 78
BAYONNE .....	Pôle universitaire ..... 79
BIARRITZ .....	Grotte du Phare ..... 80
BOUEILH-BOUEILHO-LASQUE .....	Le Castéra ..... 81
ESTERENCUBY .....	Grotte d'Harpea ..... 82
IHOLDY .....	Unikoté ..... 83
LESCAR .....	Rue des Frères Rieuepeyrous ..... 84
ORTHEZ .....	Tour Moncade ..... 85
OSTABAT-ASME .....	Château Latsaga ..... 86
PAU .....	Cabout ..... 87
SAINT-JEAN-LE-VIEUX .....	Chapelle Saint-Blaise d'Aphat-Ospital ..... 88
SAINT-JUST-IBARRE .....	Massif du Zaboze ..... 89
SAINT-MARTIN-D'ARBEROUE .....	Grotte d'Isturitz ..... 90
SAUVE-TERRE-DE-BEARN .....	Tour Montréal ..... 91
ALCAY/AUSSURUCQ/CAMOU-CIHIGUE .....	Pic des Vautours / Vallée d'Ithé ..... 92
BIRON/CASTETNER/SARPOURENX .....	..... 93
Mines et métallurgie antique du fer dans les vallées de la Nive et des Aldudes ..... 94	
Vallées de Cize et de Soule Archéologie de l'estivage en montagne basque ..... 95	

## **Opérations interdépartementales/P.C.R.**

AIRE-SUR-ADOUR /GARLIN .....	Autoroute Pau - Langon ..... 96
PORT-SAINTE-FOY-ET-PONCHAPT/PINEUILH .....	..... 97
.....	R.D. 936, zone 1 & 2 ..... 98
PINEUILH .....	R.D. 936, zone 3 ..... 99
SAINT-ANTOINE-DE-BREUILH .....	R.D. 936 ..... 100-101
LALONQUETTE .....	..... 103
PÉRIGUEUX .....	Périgueux antique ..... 105

### Nouvelle programmation

#### ■ *Du Paléolithique au Mésolithique*

- 1 : Gisements paléontologiques avec ou sans indices de présence humaine.
- 2 : Les premières occupations paléolithiques (contemporaines ou antérieures au stade isotopique 9 : > 300 000 ans.
- 3 : Les peuplements néandertaliens I.s (stades isotopiques 8 à 4 : 300 000 à 40 000 ans ; Paléolithique moyen 1.s.).
- 4 : Derniers néandertaliens et premiers Homo sapiens sapiens (Châtelperronien, Aurignacien ancien).
- 5 : Développement des cultures aurignaciennes et gravettiennes.
- 6 : Solutréen, Badegoulien et prémices du Magdalénien (cultures contemporaines du maximum de froid du dernier Glaciaire).
- 7 : Magdalénien, Epigravettien.
- 8 : La fin du Paléolithique.
- 9 : L'art paléolithique et épipaléolithique (art pariétal, rupestre, mobilier, sculpture, modelage, parure...).
- 10 : Le Mésolithique.

#### ■ *Le Néolithique*

- 11 : Apparition du Néolithique et Néolithique ancien.
- 12 : Le Néolithique : habitats, sépultures, productions, échanges.
- 13 : Processus de l'évolution du Néolithique à l'Age du Bronze.

#### ■ *La Protohistoire (de la fin du III<sup>e</sup> millénaire au 1<sup>er</sup> s. av. n. è.)*

- 14 : Approches spatiales, interactions homme/milieu.
- 15 : Les formes de l'habitat.
- 16 : Le monde des morts, nécropoles et cultes associés.

17 : Sanctuaires, rites publics et domestiques.

18 : Approfondissement des chronologies (absolues et relatives).

#### ■ *Périodes historiques*

- 19 : Le fait urbain.
- 20 : Espace rural, peuplement et productions agricoles aux époques gallo-romaines, médiévales et modernes.
- 21 : Architecture monumentale gallo-romaine.
- 22 : Lieux de culte et pratiques rituelles gallo-romains.
- 23 : Etablissements religieux et nécropoles depuis la fin de l'Antiquité : origine, évolution, fonctions.
- 24 : Naissance, évolution et fonctions du château médiéval.

#### ■ *Histoire des techniques*

- 25 : Histoire des techniques, de la Protohistoire au XVIII<sup>e</sup> s. et archéologie industrielle.
- 26 : Culture matérielle, de l'Antiquité aux Temps modernes.

#### ■ *Réseau des communications, aménagements portuaires et archéologie navale*

- 27 : Le réseau des communications : voies terrestres et voies d'eau.
- 28 : Aménagements portuaires et commerce maritime.
- 29 : Archéologie navale.

#### ■ *Thèmes diachroniques*

- 30 : L'art postglaciaire (hors Mésolithique).
- 31 : Anthropisation et aménagement des milieux durant l'Holocène (paléoenvironnement et géoarchéologie).
- 32 : L'outre-mer.

## Liste des abréviations

### Chronologie

BAS : Bas Empire  
 BMA : Bas Moyen Age  
 BRA : Age du Bronze ancien  
 BRF : Age du Bronze final  
 BRM : Age du Bronze moyen  
 BRO : Age du Bronze  
 CHA : Chalcolithique  
 CON : Contemporain  
 ÉPI : Épipaléolithique  
 FER : Age du Fer  
 FE1 : Premier Age du Fer  
 FE2 : Deuxième Age du Fer  
 GAL : Epoque Gallo-romaine  
 HAU : Haut Empire  
 HMA : Haut Moyen Age  
 IND : indéterminé  
 MA : Moyen Age  
 MÉD : Médiéval  
 MÉS : Mésolithique  
 MOD : Moderne  
 NÉO : Néolithique  
 PAA : Paléolithique ancien  
 PAL : Paléolithique  
 PAM : Paléolithique moyen  
 PAS : Paléolithique supérieur  
 PRO : Protohistoire

### ■ Organisme de rattachement des responsables de fouille

AFA : AFAN  
 AUT : autre  
 BEN : bénévole  
 CNR : C.N.R.S.  
 COL : collectivité territoriale  
 EN : éducation nationale  
 MCT : Musée de collectivité territoriale  
 MET : Musée d'état  
 SDA : Sous-direction de l'archéologie  
 SUP : enseignement supérieur

### ■ Nature de l'opération

ED : étude documentaire  
 FP : fouille programmée  
 MH: fouille avant travaux M.H.  
 PA : prospection aérienne  
 PC : projet collectif de recherche  
 PI : prospection inventaire  
 PP : prospection programmée  
 PR : prospection  
 PS : prospection subaquatique  
 RA : relevé architectural  
 RE : relevé d'art rupestre  
 RT : relevé topographique  
 SD : sondage  
 SP : sauvetage programmé  
 SU : sauvetage urgent

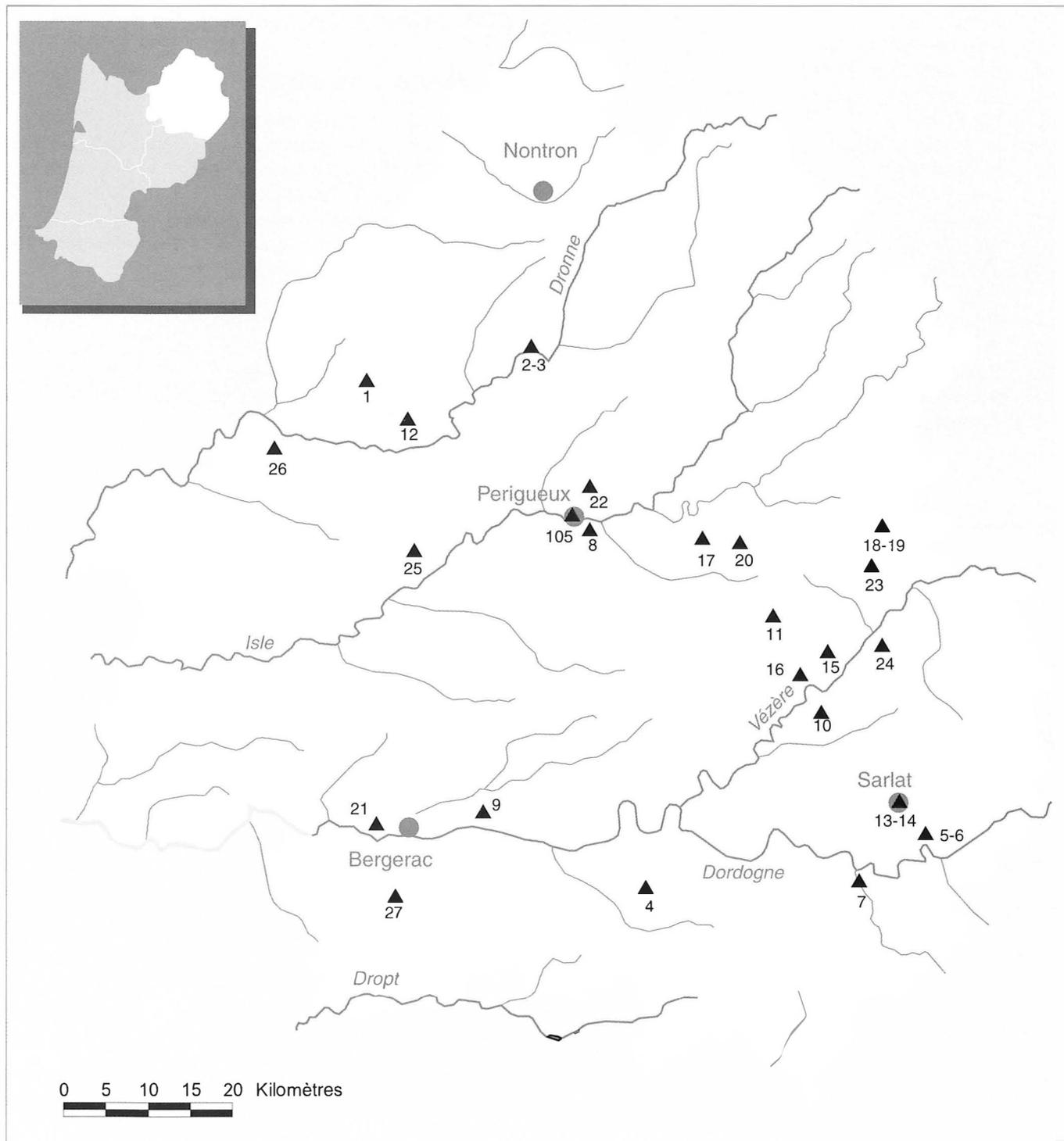
	DORDOGNE	GIRONDE	LANDES	LOT-ET-GARONNE	PYRENEES ATLANTIQUES	TOTAL
<b>Sondages</b>	11	9	4	5	11	<b>40</b>
<b>Sauvetages (SP, SU, MH)</b>	13	6	2	3	3	<b>27</b>
<b>Fouilles programmées</b>	5	2	3	0	6	<b>16</b>
<b>Relevés (RA, RE)</b>	6	1	3	2	3	<b>15</b>
<b>Analyses</b>	0	0	0	0	1	<b>1</b>
<b>Prospections programmées</b>	0	0	1	1	2	<b>4</b>
<b>Prospection inventaire (PI, PA, PR, PS)</b>	6	12	3	0	6	<b>27</b>
<b>Projets collectifs (PC)</b>	1	0	0	0	2	<b>3</b>
<b>Total</b>	<b>42</b>	<b>30</b>	<b>16</b>	<b>11</b>	<b>34</b>	<b>133</b>

# AQUITAINE DORDOGNE

# BILAN SCIENTIFIQUE

Travaux et recherches archéologiques de terrain

**2 0 0 1**



						P.	N°
BERTRIC-BUREE	Vigne-Plate	FISCHER	François	BEN	SD	16	1
BRANTÔME	Le Clos du Prieur	MADELAINE	Stéphane	MET	SU	18	2
BRANTÔME	Rue Victor Hugo et place d'Albret	BERTRAND-DESBRUNAIS	Jean-Baptiste	SDA	SD	19	3
LE BUISSON-DE-CADOUIN	La grotte de Cussac	AUJOULAT	Norbert	SDA	PI	19	4
CARSAC-AILLAC	Pech de l'Aze I	SORESSI	Marie	SUP	AN	22	5
CARSAC-AILLAC	Pech de l'Aze IV	DIBBLE	Harold	SUP	FP	24	6
CENAC-ET-SAINT-JULIEN	Grotte XVI	RIGAUD	Jean-Philippe	SDA	FP	30	7
COULOUNIEIX-CHAMIERES	Le Camp de César	COLIN	Anne	BEN	FP	32	8
CREYSSE	Villazette	DACHARY	Morgane	SDA	FP	33	9
LES EYZIES-DE-TAYAC-SIREUIL	Chât. de Commarque	CAMPECH	Sylvie	HAD	SD	34	10
ROUFFIGNAC-SAINT-CERNIN-DE-REILHAC	Château de l'Herm	PALUE	Marie	BEN	SD	35	11
SAINTE-MEARD-DE-DRONE	Eglise Saint-Médard	PIAT	Jean-Luc	HAD	SU	35	12
SARLAT-LA-CANÉDA	Eglise Sainte-Marie	DENIS	Julien	HAD	SU	36	13
SARLAT-LA-CANÉDA	La Caminade	BORDES	Jean-Guillaume	SUP	FP	37	14
SERGEAC	Eglise Saint-Pantaléon	STEPHANT	Pierrick	HAD	SU	38	15
TURSAC	Château de la Madeleine	MARABOUT	Vincent	BEN	RA	41	16

# AQUITAINE DORDOGNE

# BILAN SCIENTIFIQUE

Travaux et recherches archéologiques de terrain

2 0 0 1

## BERTRIC-BURÉE

### Vigne-Plate

Le site de Vigne-Plate est situé au nord de la commune de Bertric-Burée. Il est installé sur un plateau calcaire du Campanien orienté Nord-Sud culminant à 160 m d'altitude, dominant d'une quarantaine de mètres les environs.

Il fut découvert par des prospections d'A. Guillin qui y a effectué plusieurs ramassages de surface, puis, il a été signalé lors du tracé du réseau d'irrigation autour de Ribérac en 1994 par W. Migeon. Une grande partie du matériel ramassé propose le Néolithique récent. Après les labours, une bande de terre noire d'une centaine de mètres de long était visible sur le flanc est de la colline laissant supposer l'existence d'un fossé.

Des sondages ont donc été effectués au début de l'été 2001. Tout d'abord trois tranchées, dont une de 80 mètres, furent pratiquées sur la face nord du site. Elles n'ont malheureusement pas permis de retrouver la structure signalée par W. Migeon. Un autre sondage a suivi sur le flanc est. Celui-ci a permis de mettre au jour un fossé d'une longueur de trois mètres ainsi que la tranchée de fondation d'une palissade.

Les deux structures sont parallèles, orientées Nord-Sud ; la tranchée se situant à huit mètres en contrebas du fossé. Elles sont très érodées. Le fossé en «U» n'atteint que 70 cm de profondeur. Son comblement est constitué d'une couche de gros blocs de calcaire posés à plat. Cette couche est disposée en un berceau qui s'appuie sur la paroi est, celle de l'ouest étant plus terreuse. Il peut s'agir d'un recreusement. L'ensemble est surmonté par une couche d'argile noire très grasse.

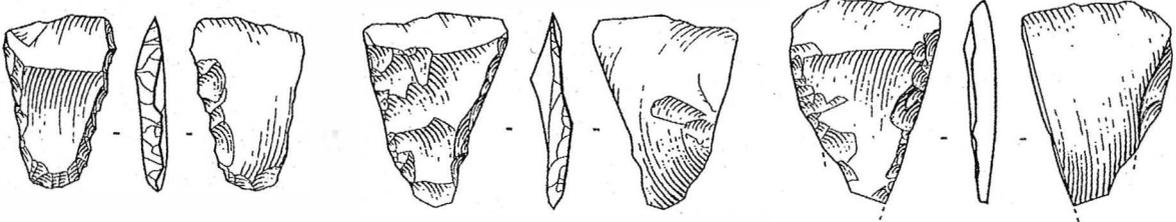
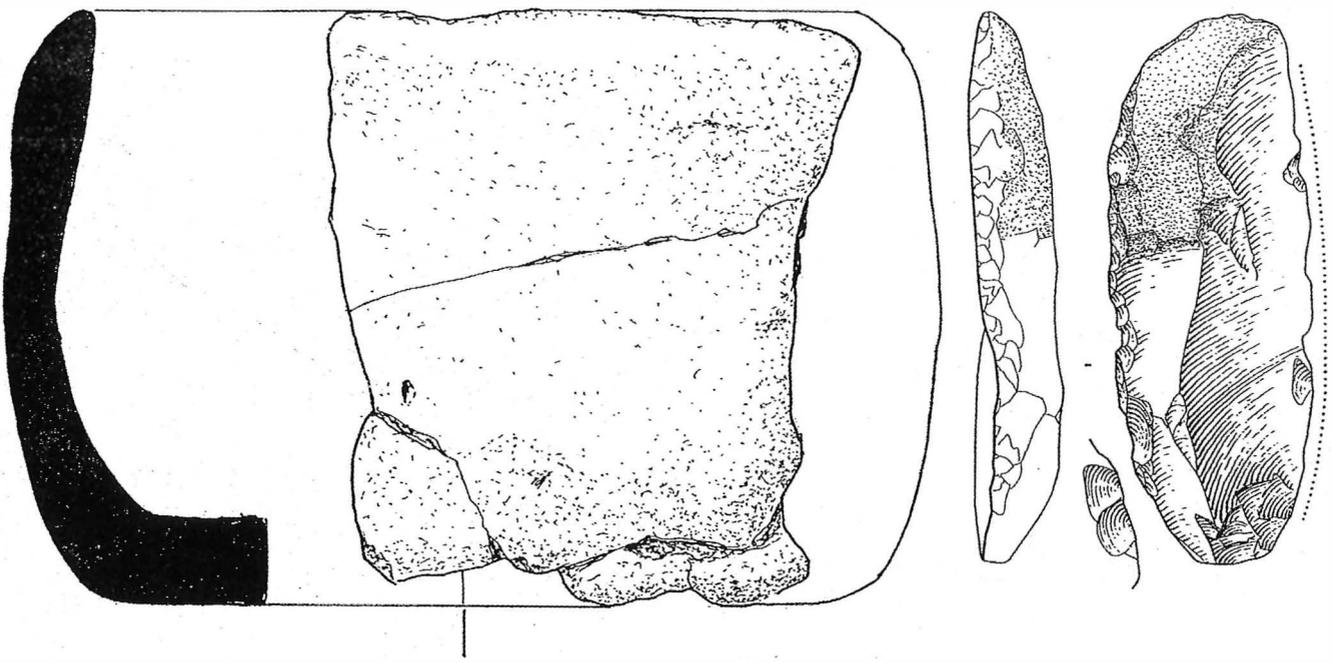
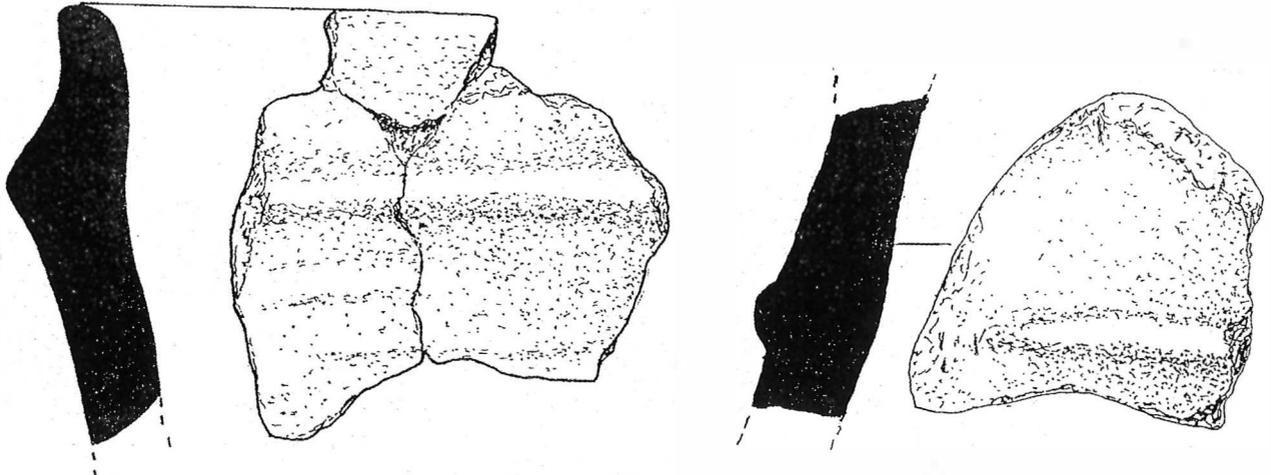
La tranchée comporte quatre trous de poteau avec quelques pierres de calage. Elle n'a livré que des esquilles de silex. Un autre trou de poteau isolé se situait entre les deux structures.

Bien que peu de matériel ait été trouvé dans le fossé, l'attribution culturelle du site a pu être cependant précisée en tenant compte des ramassages de surface. La présence de quelques cordons et de bourrelets sur la céramique, d'armatures tranchantes triangulaires et de pièces micro-denticulées nous incite à un rattachement au groupe des Matignons, attribution que renforce une date radiocarbone de  $4780 \pm 50$  B.P. (Beta-160587) obtenue dans le fossé.

En conclusion, on peut dire que l'occupation des Matignons dans le Riberaois semble avoir été dense avec les sites de hauteur du Bois-du-Fau à Festalemps (fouilles F. Fischer) et de «Chez Nicou» à Bouteilles-Saint-Sébastien (fouilles C. Burnez). Les datations montrent également que cette occupation a duré longtemps et qu'elle est aussi ancienne que celle retrouvée en Saintonge. Les sites susnommés ont donné comme dates pour le Bois-du-Fau :  $4650 \pm 70$  B.P. (Beta-132769),  $4680 \pm 70$  B.P. (Beta-132770) et  $4900 \pm 45$  B.P. (Oxa-9462) et pour «Chez Nicou» :  $4740 \pm 40$  B.P. (Beta-155717).

Par contre, il y a très peu d'indices dans la région du groupe de Peu-Richard alors que celui-ci succède aux Matignons en Charente. Est-ce un effet de la recherche ?

François Fischer



0 5 cm

Bertric-Burée - Vigne-Plate  
Céramique et industrie lithique

# BRANTÔME

## Le Clos du Prieur

Découvert en 2000 par le propriétaire des lieux, à l'occasion de travaux d'aménagement proches d'une maison, le site du Clos du Prieur a fait l'objet d'une fouille de sauvetage en septembre 2001.

Les quelques mètres cubes enlevés par le propriétaire avaient livré de très nombreux vestiges osseux de faune du Pleistocène supérieur correspondant au moins à sept espèces d'herbivores et cinq de carnivores, toutes représentées par plusieurs individus. Des trous allant jusqu'à 0,60 m de profondeur laissaient apparaître entre autres des parties importantes de défenses de Mammouth.

L'intervention avait pour but d'évaluer l'importance du site ainsi que l'urgence du sauvetage.

Situé sur la partie haute d'un coteau, ce remplissage ossifère apparaissait comme limité en superficie mais hélas dans un secteur prévu pour le stationnement des véhicules. Le substrat calcaire affleurant par endroits et quelques sondages confirmèrent que la surface de la zone «meuble» concernée par le sauvetage occupait quelque 35 m<sup>2</sup>. Nous avons pu mettre au jour environ la moitié de la bordure de contact entre le rocher et le remplissage et l'estimer approximativement pour le reste. Cette zone apparaît comme une bande de 6 m<sup>2</sup> de large, orientée nord-sud, la limite sud n'ayant pu être observée à cause des cultures.

Deux tranchées centrales perpendiculaires permirent d'appréhender l'extension des vestiges tout en commençant le décapage par ailleurs.

Le niveau rencontré en surface correspond à un ensemble remanié de terre végétale de profondeur variable (de quasi absent jusqu'à 50 cm), une partie du secteur ayant été un ancien potager. Associés à des vestiges plus ou moins contemporains furent découverts très rapidement de nombreux ossements fragmentaires, mais également des éclats de silex et quelques galets, d'origine anthropique.

Le niveau sous-jacent, sableux rougeâtre, est occupé par des restes paléontologiques, mais également archéologiques, sur environ 15 m<sup>2</sup>, avec des secteurs (proches des bords du substrat) comprenant de nombreux cailloutis provenant probablement du démantèlement *in situ* du calcaire.

Pour partie, les anciens labours et pour une autre la faible épaisseur de la terre végétale expliquent que la

couche visiblement en place ait été superficiellement perturbée. En effet, un état de fragmentation très poussé est observable sur la majorité des ossements, ce qui ne semble pas être le cas des vestiges plus profonds.

Mêmes fragmentaires, les nombreux ossements dégagés ont confirmé la présence en nombre des espèces recensées lors du premier diagnostique : Mammouth (au moins cinq individus), Rhinocéros laineux (NMI = 3), Cheval (NMI = 8), Renne (NMI = 5), Mégacéros (NMI = 3), Bison (NMI = 2), Loup (NMI = 10), Grand félin des Cavernes (NMI = 4), Hyène des Cavernes, Ours des Cavernes, Renard, Lagomorphes.

Par ailleurs, les artefacts lithiques, sont de débitage Levallois, et attribuables au Paléolithique moyen. Les galets ont presque tous des traces d'impact témoignant de leur utilisation pour percuter ou pour concasser.

Hormis quelques traces imputables aux Carnivores, une première observation des ossements ne nous a pas livré de traces nettement anthropiques. Certains caractères morphométriques des restes fauniques semblent nous permettre de les attribuer au Würm ancien, ce qui est compatible avec l'industrie lithique.

La récolte abondante du propriétaire et la fouille de la partie superficielle nous ont fourni à peu près toutes les parties anatomiques des animaux, y compris des Mammouths et Rhinocéros : il est donc probable que ceux-ci n'aient pas été amenés par l'homme, qui plus est sur un point haut. De plus la topographie se prête tout à fait à l'hypothèse d'un piège naturel (aven, doline, faille ?) dans lequel de nombreux herbivores seraient tombés, attirant par la suite les Carnivores précités, mais également les humains.

La grande quantité de matériel, découvert et à venir, dont la présence d'artefacts lithiques moustériens nous ont amené à négocier avec le propriétaire. Son accord a été obtenu sur la possibilité de protéger et geler le site dans l'espoir de pouvoir le fouiller de façon plus prolongée, en collaboration avec différents spécialistes des disciplines concernées, permettant ainsi de comprendre sa mise en place et son fonctionnement.

Stéphane Madelaine

## BRANTOME

### Rue Victor Hugo et place d'Albret

Des sondages ont été réalisés à proximité de l'ancienne église, aujourd'hui reconvertie en salle des fêtes, dans le cadre d'un projet de réaménagement de la place de cet édifice. Cette ancienne église désaffectée présente une nef de trois travées voûtées d'ogives et terminée par un chevet plat. Elle fut construite en 1516 sur l'emplacement d'une chapelle du premier bourg médiéval situé sur l'île et enclos dans une enceinte.

Ces sondages ont montré que le cimetière se développait au sud de l'édifice. Il n'en reste que quelques sépultures en pleine terre retrouvées dès 0,60 m de profondeur et oubliées lors du transfert du cimetière. Une pierre sculptée, qui apparaît comme un élément de

caveau, a été retrouvée dans le remblais reconnu dans le sondage pratiqué devant la façade occidentale. Un dernier sondage réalisé devant la façade septentrionale a mis en évidence la semelle de fondation de l'ancienne église d'une largeur de 0,70 m à une profondeur de 0,90 m.

Les niveaux médiévaux attendus n'ont pas été reconnus. Il faut noter l'absence de vestiges de sarcophages. Cependant, une sépulture en pleine terre a été retrouvée à 1,70 m de profondeur, juste au dessus de la nappe phréatique. Celle-ci n'est pas datée.

Jean-Baptiste Bertrand-Desbrunais

## LE BUISSON-DE- CADOUIN

### La grotte de Cussac

Le 30 septembre 2000, Marc Delluc devait reconnaître l'entrée d'une cavité au développement limité à une douzaine de mètres seulement. Au-delà, un important éboulis interdisait toute progression. La réduction partielle de cet obstacle lui autorisa l'accès à une très grande galerie. C'est au cours de cette incursion qu'il reconnut de nombreux indices d'anthropisation du milieu, notamment des gravures pariétales.

L'effondrement très ancien d'une partie du vestibule d'entrée scella pour plusieurs millénaires un patrimoine archéologique de première importance. Au cours de la phase exploratoire que nous avons menée dans le courant de l'été 2001, chaque mission devait apporter des indices susceptibles de générer une perception nouvelle, originale, voire même surprenante dans ce contexte.

Hormis l'aspect esthétique, qui, certainement, entraînera le développement d'applications médiatiques susceptibles de mettre à la portée du grand public ces témoignages, l'intérêt de ce site est avant tout archéologique.

Les premières observations montrent que nous sommes en présence d'un art qui, non seulement possède ses propres caractéristiques, mais partage aussi certaines données avec des entités pariétales d'autres cavités

dont la répartition s'étend sur un territoire localisé dans une zone interfluviale, entre Lot et Dordogne. Il existe, incontestablement des liens étroits, d'ordre thématique mais aussi morphologique avec la grotte de Pech-Merle, notamment. Ces analogies graphiques devaient nous permettre de proposer une période de mise en place de cet ensemble pariétal située autour de 25000 ans.

Au cours des premiers contacts avec ce milieu, nous n'avons remarqué que quelques rares éléments mobiliers. Cependant, à la faveur de décollements partiels des plaques d'argile, on enregistre la présence de plusieurs objets lithiques. L'occultation est à mettre en relation avec des phénomènes d'exondation provoqués par le ruisseau souterrain coulant quelques mètres plus bas et dont les alluvions ont recouvert ces indices au sol.

Toutefois, le caractère exceptionnel attribué à ce sanctuaire tient dans une large mesure à la présence de nombreux restes humains trouvés à proximité des panneaux ornés. Ils se répartissent selon quatre locus matérialisés par des bauges à ours. Cet ensemble regroupe au moins six individus, quatre ou cinq adultes et un adolescent. L'un d'eux conserve de nombreuses connexions, ce qui suggère un dépôt primaire. Des prélèvements d'échantillons d'os ont été effectués à la fois pour datation et pour entreprendre des recherches

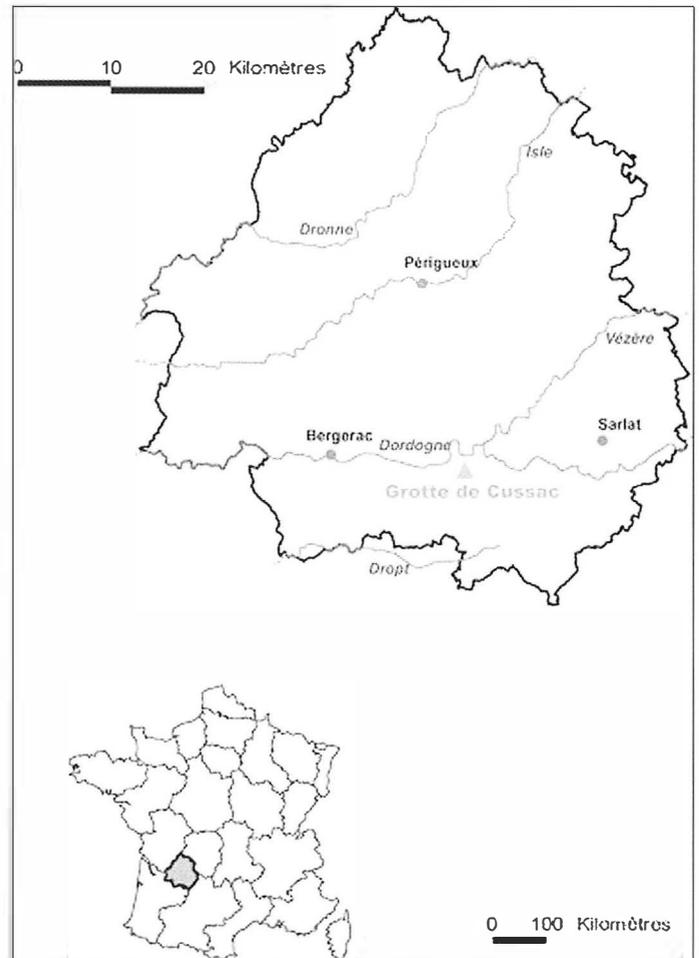
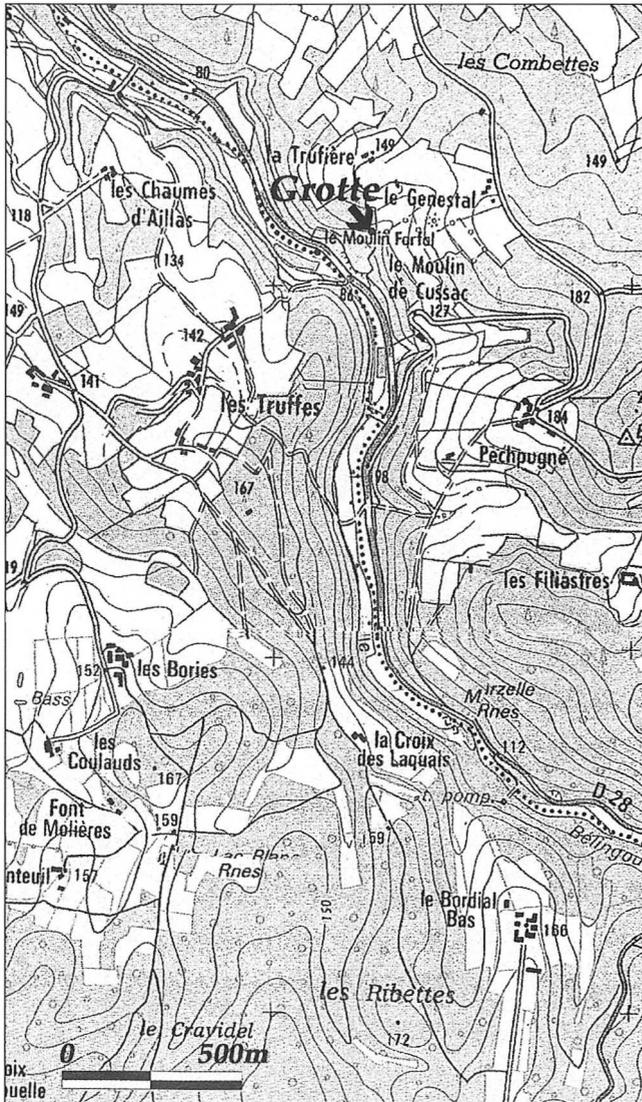
paléogénétiques. Les premières analyses montrent que ce groupe humain date de 25000 ans BP. Cette approche atteste leur contemporanéité avec l'art pariétal.

Cette conjonction ouvre des voies nouvelles dans la recherche aussi bien sur l'interprétation de l'art pariétal paléolithique que sur l'identité de ces sociétés primitives dont plusieurs représentants ont, pour la première fois, été découverts en contexte grotte ornée.

Nous avons été chargé, dans un premier temps, de procéder à un inventaire du potentiel archéologique de

ce site, dans sa déclinaison aussi bien pariétale que mobilière. Parallèlement, plusieurs opérations de prélèvements, sur vestiges osseux, mouchages de torches et spéléothèmes, ont été réalisés. En outre, la topographie planimétrique de l'ensemble de la partie accessible du réseau, se développant sur 1600 m, fut menée à bien par M. Delluc, H. Durif et F. Massoulier.

Norbert Aujoulat



Le Buisson de Cadouin - Grotte de Cussac.

Ci-contre :

1/Panneau regroupant trois bisons et un cheval.

2/Le Grand Panneau. Concentration de figures associant plusieurs thèmes animaliers dont le cheval, le bison et le mammoth. Deux silhouettes féminines et les contours d'une tête d'un animal difficilement identifiable complètent cet ensemble.

Ci-dessus : plan de localisation.

3/Représentation de mammoth caractérisée par de nombreuses stries incisées sur le flanc et traduisant l'épaisse toison laineuse de ce pachyderme.

© Centre national de la préhistoire, Ministère de la culture et de la communication.



Le site de Pech-de-l'Azé I a livré des restes humains néandertaliens et plusieurs niveaux moustériens de tradition acheuléenne (Bordes, 1954-55). La qualité des industries et des restes humains qu'il a conservés ainsi que l'importance des travaux qui y ont été menés en font aujourd'hui un site de référence pour le Moustérien régional. Il est également un gisement dont l'analyse peut nous permettre de mieux connaître les comportements des Néandertaliens immédiatement avant ou lors de l'arrivée des Hommes anatomiquement modernes en Europe.

Un programme de recherche pluridisciplinaire a donc été engagé en 1999 sur ce gisement pour évaluer l'influence des processus qui ont contribué à sa formation sur le degré de préservation des ensembles archéologiques, pour le dater radiométriquement et pour proposer, avec les moyens dont nous disposons aujourd'hui, une étude précise et documentée des comportements dont il témoigne.

Les travaux d'analyse effectués en 2001 ont d'abord porté sur le classement de la dernière collection fouillée à Pech-de-l'Azé I (Bordes, 1970-71). Ce classement était nécessaire pour choisir les échantillons pour datation. Ensuite, ils ont permis d'obtenir des premiers résultats en ce qui concerne la remise en contexte stratigraphique des restes humains, les datations radiométriques et l'étude de l'organisation saisonnière des comportements de prédation des Néandertaliens ayant occupé le site.

### ■ **Traitement de la collection Bordes 1970-1971**

La presque totalité de la dernière collection fouillée par F. Bordes à Pech-de-l'Azé I était restée non lavée, non marquée et non classée par niveau depuis 1971. Seul un tiers du matériel cordonné ( $n$  total = 14942) était facilement attribuable à un niveau après simplification des informations enregistrées dans les carnets de fouille (archives F. Bordes, aimablement communiquées par D. de Sonneville-Bordes). Les indications de niveaux portées dans les carnets pour les 9263 autres objets n'étaient pas suffisantes pour attribuer directement ces objets à un des niveaux archéologiques. Nous avons donc proposé une attribution stratigraphique pour ces pièces d'après leurs coordonnées cartésiennes et d'après la position des niveaux définis par les 5668 autres pièces constituant l'assemblage. Ces niveaux étant continus et réguliers dans l'espace, on a pu déterminer pour chacun d'entre eux une limite supérieure et une limite inférieure de valeurs minimales en suivant les zones les plus denses en artefacts qui ne comportent aucun objet attribué à un autre niveau. Suivant cette procédure, 55 % des pièces ont été attribuées à un niveau, les autres devant être considérées comme des pièces pouvant provenir de deux niveaux successifs.

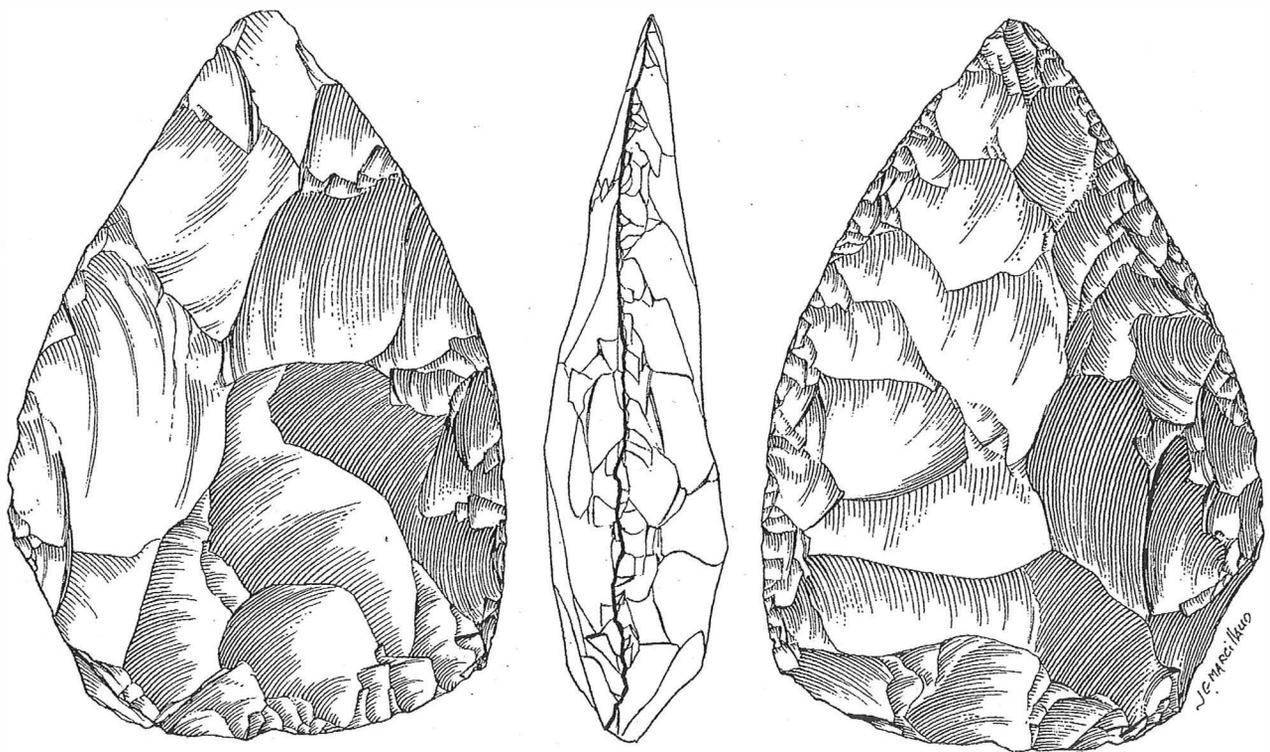
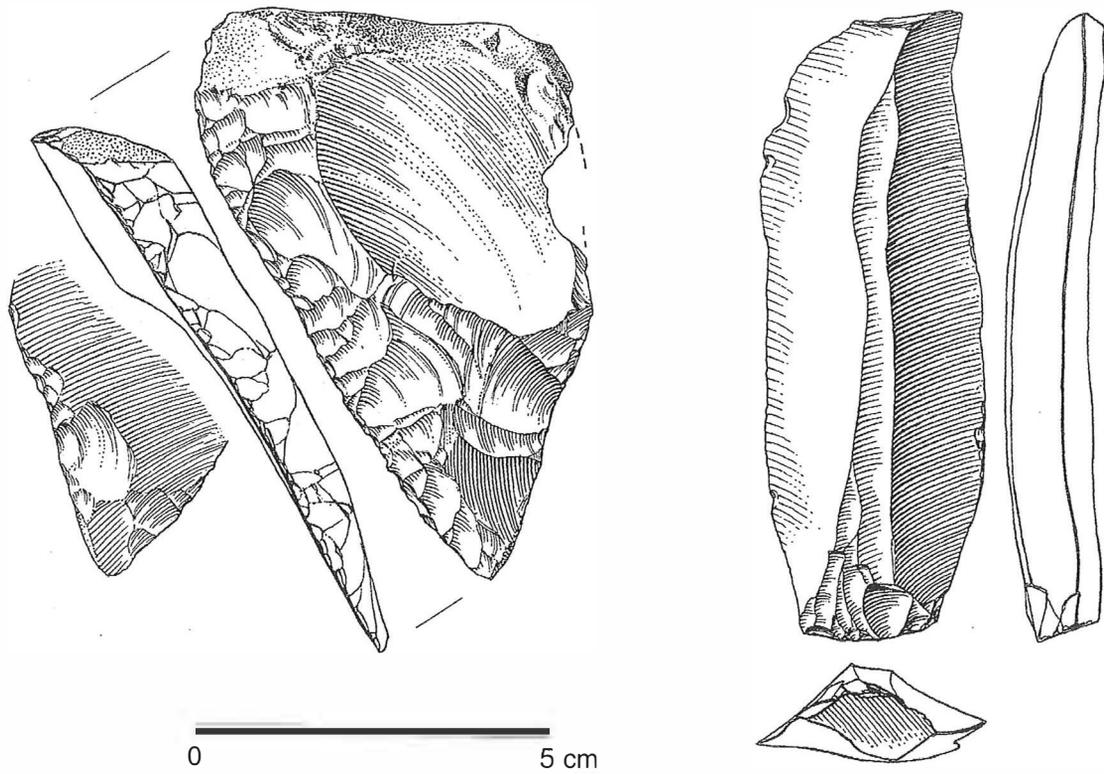
Cette opération de traitement de la collection Bordes 1970-71, dont l'objectif premier était le choix d'échantillons pour datation et la reconnaissance de la position de ces échantillons par rapport à l'ensemble du matériel fouillé, aura ainsi permis d'assurer la conservation de cette collection. La plus ou moins grande précision de l'attribution de près de la moitié du matériel archéologique est principalement due aux trente années qui se sont écoulées entre la fouille de cette collection et son classement. Beaucoup d'informations spatiales ont été perdues. Le système de conditionnement en papier aluminium et de marquage sur papier adhésif à la fouille s'est dégradé au cours du temps. Et surtout, la signification du code utilisé sur le terrain pour repérer la position stratigraphique de chaque pièce, variable d'un fouilleur à l'autre, n'a pas été suffisamment explicitée dans les carnets de fouille.

### ■ **Contexte stratigraphique des restes humains**

La cartographie du matériel issu des fouilles Bordes 1970-1971 et la reprise des travaux sur le terrain a contribué, avec la découverte d'archives de D. Peyrony par B. Maureille (UMR 5809, LPPA, Talence), à la remise en contexte stratigraphique de l'enfant néandertalien de Pech-de-l'Azé I. Ces restes humains ont été découverts au début du XXe siècle par L. Capitan et D. Peyrony. Ils ont alors été attribués aux niveaux moustériens de tradition acheuléenne du gisement, seule industrie reconnue sur le site. Au début des années 70, F. Bordes contesta cette attribution en s'appuyant sur le manque de précision de la publication princeps et sur ses propres travaux. Il proposa qu'un niveau de Moustérien à denticulé, voire Moustérien typique, ou bien un niveau Moustérien de type Quina ait livré ce Néandertalien. La découverte par B. Maureille de deux lettres adressées à M. Boule, l'une de L. Capitan, l'autre de D. Peyrony, permet de proposer que ce spécimen provient de la partie supérieure d'un niveau archéologique livrant une industrie lithique moustérienne de tradition acheuléenne riche en outils du Paléolithique supérieur. L'étude du contexte archéologique du gisement et des résultats inédits des dernières fouilles menées par F. Bordes à Pech de l'Azé I que nous avons conduite dans le cadre de ce programme montrent qu'il s'agit des niveaux 6 ou 7 attribués au MTA B (Maureille et Soressi, 2000).

### ■ **Datations radiométriques**

Le gisement de Pech-de-l'Azé I se prête bien à une datation par ESR : les dents de grands mammifères sont abondantes dans la collection et plusieurs d'entre elles étaient encore recouvertes de sédiment lors du choix des échantillons. La radioactivité du sédiment a donc pu être mesurée aussi bien sur le gisement, dans chacun des



Carsac-Aillac - Pech-de-l'Azé I.

Industrie lithique du Moustérien de tradition acheuléenne : racloir sur éclat cortical et pièce bifaciale du niveau de base (MTA de type A),  
 lame d'un des niveaux supérieur (niveau 5 dit de transition du MTA de type A vers le MTA de type B).

niveaux affleurant, qu'au contact de chaque échantillon. La position des dents par rapport aux blocs et aux plaquettes calcaires qui contribuent à la dose de radioactivité reçue par les échantillons a pu également être déterminée grâce aux carnets de fouille. Vingt et une dents ont été sélectionnées. Huit mesures de radioactivité gamma et cosmique ont été réalisées sur le témoin stratigraphique conservé à quelques mètres du lieu de fouille des échantillons sélectionnés pour datation.

Les âges préliminaires des niveaux 5, 6 et 7 indiquent une déposition de ces niveaux au cours du stade isotopique 3. La datation de la dentine par les séries de l'uranium permettront de préciser le mode de pénétration de l'uranium («early uptake model» ou «late uptake model») et d'affiner ainsi le calcul de l'âge (Soressi *et al.*, 2002).

### ■ **Saisonnalité des activités de subsistance**

L'étude des activités de subsistance s'est pour l'instant concentrée sur le niveau de base (niveau 4). L'assemblage faunique est dominé par le Cerf (*Cervus elaphus*). L'analyse taphonomique montre que cet assemblage est d'origine anthropique. Les premiers résultats de l'analyse cémentochronologique de la moitié du nombre minimum de cerfs représentés dans le site montrent que le Cerf et le Bison semblent avoir été chassés à des périodes de l'année précises et différentes. Ces comportements pourraient s'expliquer pour les cerfs par une stratégie privilégiant la facilité de chasse, et pour

le Bison, par la nécessité du stockage des matières animales en période rigoureuse (Armand *et al.*, 2002).

La poursuite des travaux sur le gisement de Pech-de-l'Azé I devrait permettre de produire une synthèse des processus naturels de formation du site et de leurs implications sur le degré de préservation des assemblages archéologiques (J.-P. Texier), de préciser les datations ESR (H. Jones et J. Rink, McMaster University, Canada), d'évaluer la possibilité d'une étude des paléoenvironnements botaniques (D. Vivent), de compléter l'analyse des comportements relatifs aux activités de taille, à l'utilisation de pigments et aux activités de subsistance au sens large (D. Armand, F. d'Errico, E. Pubert, M. Soressi).

Marie Soressi

- Armand D., Pubert E., Soressi M. 2001. Organisation saisonnière des comportements de prédation des Moustériens de Pech-de-l'Azé I. Premiers résultats. *Paléo*, 13, p. 19-28.
- Bordes F. 1954-1955. Les gisements du Pech de l'Azé (Dordogne). I. Le Moustérien de tradition acheuléenne. (avec une note Paléontologique de J. Bouchud). *L'Anthropologie*, t. 58, p. 401-432 et t. 59, p. 1-38.
- Maureille B. et Soressi M. 2000 A propos de la position chrono-stratigraphique de l'enfant du Pech-de-l'Azé (commune de Carsac, Dordogne) : la résurrection du fantôme. *Paléo*, n°12, p. 339-352.
- Soressi M., Armand D., D'errico F., Jones H.L., Pubert E., Rink W.J., Texier J.-P., Vivent D. 2002. Pech-de-l'Azé I (Carsac, Dordogne) : nouveaux travaux de recherche sur le Moustérien de tradition acheuléenne. *Bulletin de la Société Préhistorique Française*, 2002, tome 99, n°1, p. 5-11.

## CARSAC-AILLAC

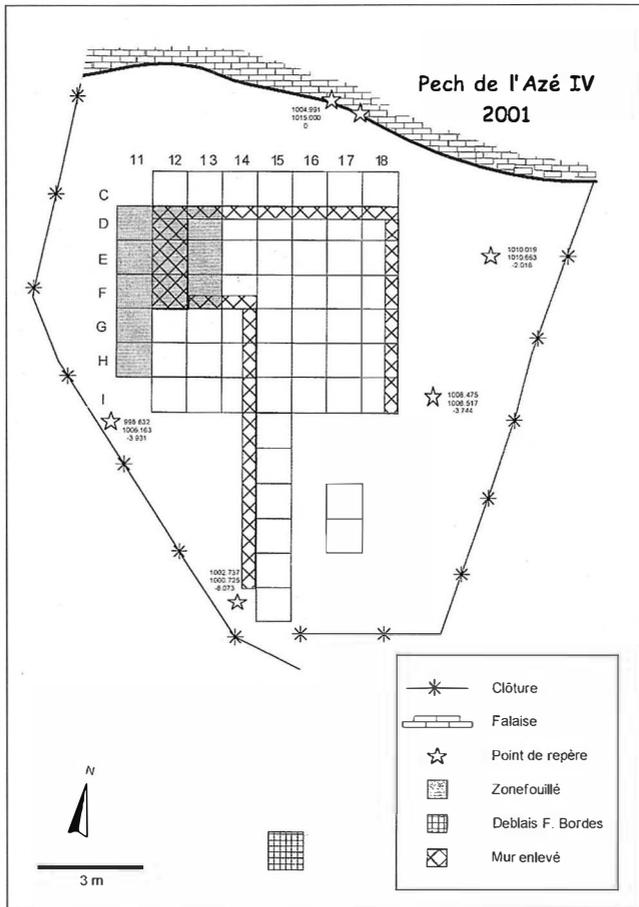
### Pech-de-l'Azé-IV

Le site de Pech de l'Azé IV est l'un des sites d'un ensemble de quatre sites du Paléolithique ancien et moyen situés près de Sarlat (Dordogne). F. Bordes découvrit le site et commença une première série de tests au cours du printemps 1952, en revanche il ne commença à fouiller le site qu'à partir de 1970, pour poursuivre la fouille jusqu'en 1977. Une note préliminaire concernant la stratigraphie, les industries lithiques et la faune de Pech IV, basée sur l'analyse du matériel mis au jour jusqu'en 1973, fut publiée par F. Bordes en 1975. Les industries moustériennes comptaient plusieurs exemples de Moustérien typique (couches J, X, Y, Z), un exemple de Moustérien de type Ferrassie (couche I), quatre couches de Moustérien de tradition acheuléenne (F1-F4), et, dans les subdivisions de la couche J (en particulier, J3a-J3c), une nouvelle forme de Moustérien désigné par le terme d'Asiponidien. Cette dernière industrie est caractérisée en particulier par ses nucléus et éclats Levallois de taille très réduite, un indice élevé de

pièces tronquées-facettées, et par un pourcentage relativement important d'éclats Kombewa.

Notre travail sur le matériel mis à jour par Bordes débuta en 1996. Le matériel se trouvait alors dans différents états de conservation et un effort conséquent fut produit pour laver et étiqueter la collection. De plus, l'ensemble des carnets de note a été enregistré à l'aide d'un scanner alors que l'origine de chaque objet était enregistrée dans une banque de donnée informatique. A partir des données des carnets de fouille, l'organisation de la moitié de la collection par Bordes, des projections informatisées en trois dimensions, ainsi que l'attribution stratigraphique de la totalité de la collection, ont été terminées. Enfin, environ 92 000 objets lithiques ont été inventoriés, analysés et publiés en détail par McPherron et Dibble (2000).

En 2000, nous avons entrepris de nouvelles fouilles dans le gisement. Les principaux objectifs de notre travail de terrain peuvent être résumés ainsi :



Carsac-Aillac - Pech-de-l'Azé-IV  
Plan général montrant l'emplacement du travail de terrain accompli au cours de la campagne 2001.

- achever une analyse complète des dépôts sédimentaires stratifiés ;
- obtenir des datations absolues pour ces dépôts par des méthodes radiométriques et d'autres techniques ;
- étudier les processus de formation du site et leurs effets sur les ensembles archéologiques ;

— estimer l'importance des biais méthodologiques ayant affectés la fouille et la collection précédemment obtenue au Pech de l'Azé IV ;

— achever une étude paléontologique et zooarchéologique des restes fauniques.

Alors qu'aucun de ces objectifs n'a été jusqu'à présent totalement atteint, ce rapport préliminaire démontre que des progrès considérables ont été effectués, surtout en ce qui concerne la collection des données de base. Au cours des deux campagnes (2000-2001), la fouille s'est poursuivie au niveau de la coupe ouest (carrés D11-G11) et au niveau de la banquette (carrés D12-F14) laissées intactes par Bordes.

## Description préliminaire de la séquence stratigraphique

Avec l'abattement du reste des murs de protection, nous avons pu cette année insister sur une description générale de l'ensemble de la stratigraphie du Pech IV.

La séquence stratigraphique du Pech de l'Azé IV est visible à travers deux principales coupes laissées par Bordes à la fin de sa fouille : la coupe est et la coupe ouest. Une troisième coupe (nord), située au niveau du fond de l'abri, demeure incomplète et est localement tronquée par le bedrock. Bordes (1975) adopta une coupe sur le côté ouest de la tranchée initiale comme «coupe type» pour l'ensemble du site. Cette coupe est plus épaisse et plus complète que l'ensemble des unités stratigraphiques exposées dans la coupe est actuelle. Nous avons suivi l'approche de Bordes en insistant sur l'exposition des coupes dans la partie ouest du site, qui consistent en des coupes laissées par Bordes et les nouvelles coupes exposées par notre propre fouille.

Quatre unités stratigraphiques, définies sur la base de la géologie, sont exposées dans la coupe ouest alors qu'elles peuvent être identifiées dans la coupe nord et dans la coupe est, laissées par Bordes. Les unités

Tableau 1 – Corrélations stratigraphiques entre les couches de Bordes, les unités stratigraphiques de Goldberg et les niveaux archéologiques de McPherron et Dibble.

Niveaux identifiés par F. Bordes	Unités Stratigraphiques (Goldberg)	Niveaux Archéologiques (McPherron/Dibble)
XYZ	Alpha	Non-fouillé
J3C – rock fall layer	R1	II-2
J3-J3B	Beta	II-1
J2	Gamma1	II-0
J1 I2 I1, I2	Gamma2	Non-fouillé
G H	Delta	I-4
F1-F4 (northern limits)	Epsilon	I-3A, I-3B
A-E	Eta	I-2A
"	Phi	I-2B
"	Iota	I-1A, I-1B

stratigraphiques (c'est à dire, les couches géologiques) décrites ici sont définies à partir de critères lithostratigraphiques standards, tels que sa couleur, sa composition, sa texture, son contenu clastique, les morphologies des particules et son organisation interne. Cette approche est différente de celle de Bordes (1975) qui utilisa essentiellement la texture et la composition ainsi que l'information archéologique des industries lithiques. Quoiqu'il en soit, il existe une ressemblance frappante entre les différents schémas descriptifs. En outre, un certain nombre de niveaux archéologiques a été défini au cours de la fouille.

## Description stratigraphique

### ■ Alpha

Cette unité correspond aux niveaux X, Y et Z de Bordes mais elle n'est pas différenciée de la même manière. De plus, des faciès latéraux ont été observés à l'intérieur de cette unité, en particulier du sud vers le nord (de l'intérieur de l'abri vers l'extérieur). Le caractère le plus frappant de l'unité Alpha est exposé dans les carrés G14-H14 (dans la coupe à l'entrée de la tranchée), où l'on peut observer des niveaux brûlés avec des moments ou des séquences de combustion en place (5YR3/2 brun rougeâtre foncé).

Latéralement vers le nord (vers les carrés D14-E14), les sédiments varient cependant vers le faciès organique marbré (5YR3/3 marron rougeâtre foncé) dans lequel les sédiments sont plus homogènes alors que des moments de combustion peuvent être identifiés. La même chose est vraie pour la coupe est (carrés E18-G18) bien qu'ici les sédiments soient riches en matière organique et plus sombre que ceux des carrés D14-E14. Au sud du carré H14, vers l'entrée de la cavité, les niveaux brûlés/organiques sont mélangés avec des dépôts sableux plus massifs (massif, sable argileux rouge jaunâtre) parfois cimentés qui contiennent de nombreux blocs de calcaires érodés par les intempéries. Par exemple, près de l'entrée dans le carré J14, une proportion importante de fragments de la chute de la voûte de l'abri, totalement érodés, sont localisés dans une matrice de sables argileux rouge jaunâtre (5YR5/6). Au-dessus, on peut observer une fine bande de matériel archéologique qui s'étend vers l'intérieur de l'abri. Alpha est très riche en matériel archéologique (os ou lithique). Ce matériel archéologique semble s'organiser en petites lentilles verticales d'environ 1-2 cm de largeur. Alpha se situe sur le bedrock qui tend à s'élever au nord. L'épaisseur moyenne d'Alpha est 40-60 cm.

### ■ R1

Ce niveau recouvre Alpha et se caractérise par un important effondrement de la voûte de l'abri. Celle-ci est particulièrement visible dans la partie ouest de l'abri où de grandes plaquettes, provenant de l'effondrement de la voûte, sont situées sur Alpha en contact direct. Comme la coupe en D14-E14 le montre clairement, ces plaquettes sont d'environ 60-80 cm de largeur et 20-25 cm

d'épaisseur. Au sud de ce premier ensemble, les blocs d'effondrement sont très importants, atteignant localement deux mètres d'épaisseur comme l'attestent la coupe ouest. Cet effondrement s'est accumulé après le dépôt d'Alpha, et aussi après le dépôt des unités stratigraphiques Beta et Gamma (voir plus loin). Comme nous l'avons vu plus haut, l'effondrement dans les carrés DE et dans une partie du carré F semble représenter plusieurs moments différents dans la mesure où les blocs sont interstratifiés avec un sédiment sableux de grain plus fin dans les unités Beta et Gamma (anciens niveaux J3 et J2 de Bordes, 1975). Dans la coupe est, le même niveau de grandes plaquettes d'effondrement repose sur Alpha mais les blocs tendent à être moins épais (10 cm) et moins larges (30-50 cm). Dans cette coupe, les blocs sont également plus érodés (les raisons n'en sont pas encore claires).

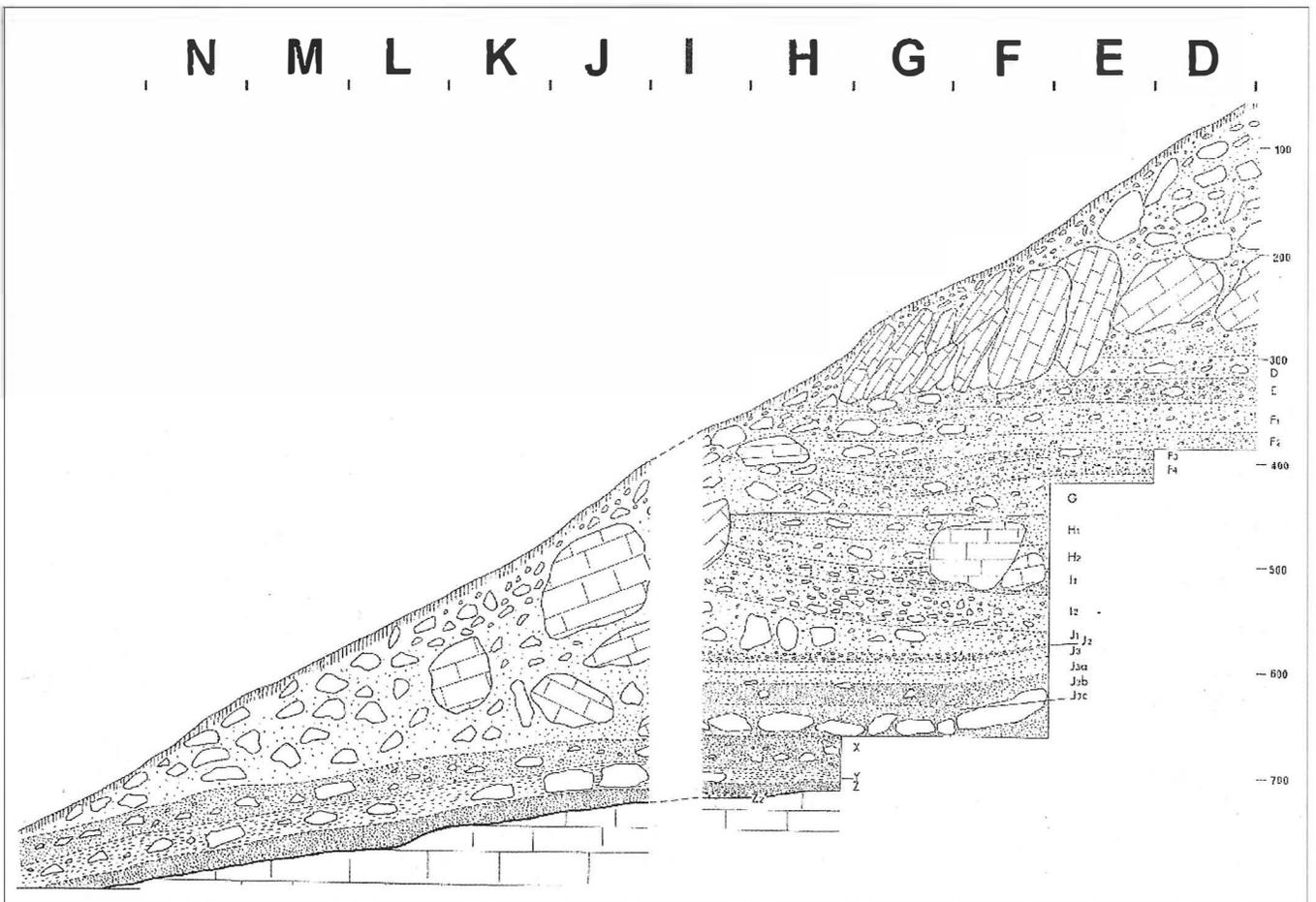
### ■ Beta

Le meilleur exemple de ce niveau est localisé dans la coupe est de l'abri sous la forme d'une accumulation de 50 cm d'épaisseur d'un limon argileux riche en matière organique de couleur 5YR4/4 (brun rougeâtre). Ce sédiment est tout à fait comparable au sédiment d'Alpha dans les carrés DEF14. De plus, le matériel archéologique possède les mêmes caractéristiques que celui mis au jour dans Alpha. Ce niveau se poursuit dans le fond de l'abri où des lambeaux sont encore visibles dans la coupe nord (sauf pour le carré D18 où le bedrock est exposé). Ce niveau peut être également identifié vers l'ouest. Cependant, il y devient de couleur plus claire et plus pauvre en matière organique. En revanche, le matériel archéologique est toujours aussi abondamment présent.

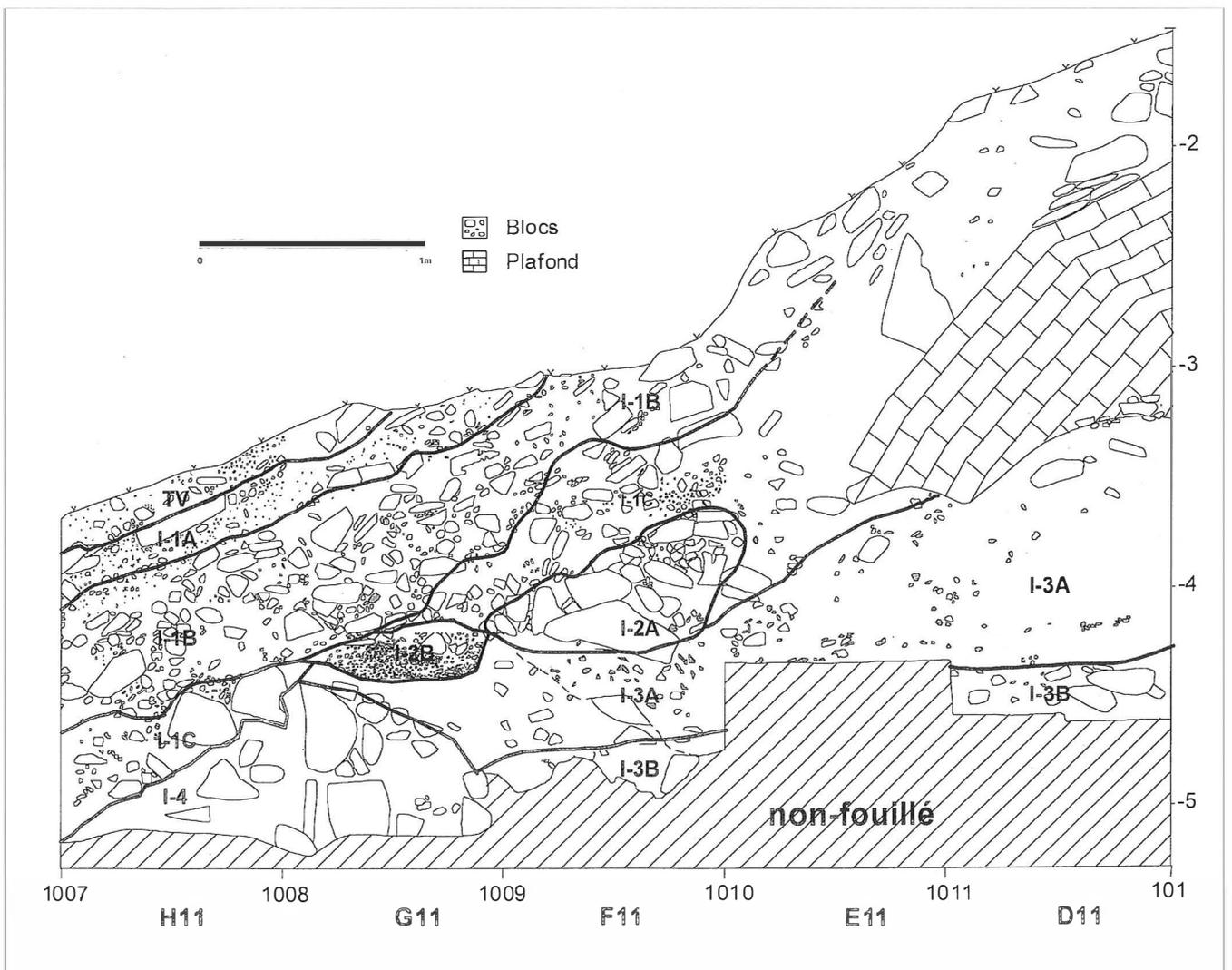
### ■ Gamma

Ce niveau se caractérise par la prépondérance de blocs d'effondrement mélangés à un sable argileux. La proportion de ces deux éléments varie néanmoins à travers le site. A la base de Gamma, on peut observer une unité distincte caractérisée par des blocs de calcaires de formes quasi-angulaires à arrondies de 1-5 cm de largeur (*Gamma 1*). Cette unité semble s'éroder localement dans le niveau Beta avec un contact abrupt comme par exemple dans les carrés EF18. Dans la coupe ouest (carrés EF11/12), on observe une situation similaire mais les clastes sont généralement de plus grande taille atteignant jusqu'à 10 cm. *Gamma 1* semble correspondre au niveau J2 de Bordes.

Au-dessus de *Gamma*, on identifie *Gamma 2*, qui contient des blocs d'effondrement de plus grande taille. Ces blocs tendent à être de forme tabulaire et atteignent 40-50 cm de largeur pour 30-40 cm d'épaisseur. Comme nous avons pu observer pour l'ensemble des dépôts de l'abri, la quantité de matériel rocheux tend à diminuer vers le nord (fond de l'abri) évoluant vers des sédiments de plus en plus fins (faciès sableux rouge) dans cette direction. Ce fait est clairement visible dans la coupe ouest. Dans la coupe est, en revanche, on observe une progression de blocs grossiers à sable grossier vers un



Carsac-Aillac - Pech-de-l'Azé-IV.  
 Ci-dessus : coupe stratigraphique originale de F. Bordes orientée vers l'Ouest à la limite entre les bandes 14 et 15.  
 Ci-dessous : coupe ouest, carrés H11-D11.



sable argileux à l'extrémité nord et près la paroi du bedrock. Notons que dans le sable grossier, le bedrock est sérieusement dégradé. Dans *Gamma 1*, les blocs plats et tabulaires provenant de l'effondrement de la voûte tendent à être presque horizontaux. Même si l'exposition de la coupe nord est relativement partielle due à la remontée du bedrock à cet endroit, plusieurs blocs grossiers peuvent être suivis de la coupe ouest à la coupe est. L'épaisseur générale de Gamma varie entre 60 et 80 cm.

### ■ **Delta**

Delta est le plus clairement visible dans la coupe ouest et repose en contact assez clair sur Gamma. D'un point de vue lithologique, cette unité est assez variable et se compose d'un faciès rouge sableux dans la partie nord de son exposition (D11), qui se dégrade en un faciès rouge jaunâtre rocheux. Comme décrit plus haut, cette transition latérale de sédiments fins vers des sédiments plus grossiers du nord au sud est typique. Le faciès rouge jaunâtre contient également des blocs d'éboulis dont les dimensions varient du centimètre au décimètre qui reposent tous à plat quelque soit leur position dans la coupe. **[La quantité de blocs grossiers (de 15 à 30 cm de dimension) augmente vers le sud où il devient ou se termine contre les blocs d'effondrement]**. Dans la coupe est, l'équivalent stratigraphique n'est pas le même que celui de la coupe ouest et la corrélation entre l'est et l'ouest est entravée par le fait que la coupe n'est pas continue car la coupe stratigraphique fut abîmée le long de la coupe nord lorsque Bordes fouilla cette partie jusqu'au bedrock. Ce qui apparaîtrait être l'équivalent stratigraphique sur la coupe est serait une séquence latérale de sable argileux brun rougeâtre devenant un éboulis à fragments angulaires de 3-5 cm de diamètre au sud. Cet éboulis semble former une zone presque circulaire d'environ un mètre de diamètre, qui s'interrompt au sud par un gros fragment d'effondrement de la voûte qui a dû tomber durant le dépôt de cette unité.

### ■ **Epsilon**

Cette unité s'exprime le mieux dans la coupe ouest. Elle correspond au niveau F de Bordes. Cette unité est homogène et assez massive. Elle ressemble à la partie supérieure de Delta dans le sens où elle possède des fragments érodés de calcaire subtriangulaires plutôt plats dans une matrice de sables argileux brun foncé (7.5YR5/8). Localement, il existe des fragments de calcaire qui sont sphériques et qui ont environ 10 cm de diamètre. Vers le sud, la taille moyenne des fragments augmente et ils deviennent plus abondants. Au cours de la campagne 2001, au sommet du carré D11, cette unité devient plus sableuse vers l'ouest. Elle apparaît de façon sporadique dans la coupe nord. Dans la coupe est, elle est à peine exposée sous la voûte encore intacte et sous de gros blocs d'effondrement ; dans cette zone, une prédominance du faciès sableux rougeâtre apparaît. Cette unité devient extrêmement cimentée près ou en

contact entre les carrés F11 et G11. Après un examen précis, une série de pores fins calcifiés peut être observée qui suggère la présence de racines calcifiées. Ces sédiments cimentés apparaissent être partiellement transformés en apatite.

### ■ **Eta**

Eta semble être un niveau distinct de 20 cm d'épaisseur environ qui repose sur Epsilon. Il se compose de blocs de calcaire très arrondis, plats à anguleux, qui sont partiellement crayeux et érodés. D'un point de vue lithologique, cette unité est similaire à la base de Gamma 1 bien que Eta soit généralement d'un grain plus fin. Localement, il n'existe aucune matrice. Vers le sud, elle était limitée par un gros bloc de calcaire presque vertical. Au nord, elle se pince dans le carré F11. Il était clair, pendant la fouille, que cette unité est orientée ouest/nord/ouest-est/sud/est. De façon générale, elle semble être un reste d'un dépôt moustérien qui fut enlevé par Iota. Elle n'existe nulle part ailleurs dans l'abri.

### ■ **Phi**

Cette unité est localisée dans la coupe ouest et se situe essentiellement dans le carré E11. D'un point de vue lithologique, elle consiste principalement en gros blocs de calcaire disposés sans direction préférentielle dans une matrice sablo-argileuse faiblement cimentée de couleur jaune rougeâtre (7.5YR6/8). Cette unité tend à se fondre dans l'unité I-1B localement et verticalement vers son sommet. Elle possède une forme comparable à celle d'une ravine d'environ 140 cm de large pour 60 cm d'épaisseur avec des poches localisées contenant des blocs plus petits et en moindre nombre. Elle est contiguë avec les blocs d'effondrement qui scellent les carrés E10 et D10. Son orientation semble être de ouest-nord-ouest vers est-sud-est, ce qui correspond à l'axe général de l'abri. Son extension latérale maximale n'a pas pu en revanche être déterminée à cause de son exposition limitée ; cette unité reste la mieux documentée dans les carrés E11 et F11.

### ■ **Iota**

Cette unité, qui correspond à nos niveaux I-1A et I-1B et aux niveaux A-E de Bordes, est parallèle à la pente générale actuelle et elle est clairement distincte de tous les sédiments préhistoriques présents dans l'abri, en particulier dans sa couleur, sa compaction et son degré d'activité biologique. Les sédiments de cette unité tronquent la ravine (*Phi*) et Epsilon avec un contact généralement direct. I-1A et I-1B sont quasiment similaires l'un à l'autre ; I-1A demeure plus foncé (7.5YR4/4 brun foncé) et quelque peu moins caillouteux que I-1B (7.5YR5/4 brun). Les deux ensembles consistent en sable argileux organique friable avec de nombreux agrégats organiques (racines) et des blocs calcaires. Dans l'unité I-1A, les blocs tendent à être généralement tabulaires tandis qu'ils sont plutôt plus petits et fragmentaires dans I-1B. Les trous causés par les vers de terre sont très fréquents

dans les deux unités, en particulier au contact entre I-1A et I-1B. L'épaisseur totale combinée de I-1A et I-1B se situe autour de 1,2 m avec 75 cm pour I-1A et le reste pour I-1B. Comme il a été exposé sur le site, cette unité semble se rétrécir vers le sud-sud-est. Le contenu archéologique se compose de céramiques et d'objets lithiques moustériens.

Concernant l'intégrité stratigraphique du site, le point le plus important à retenir est qu'il est clair que la majorité de la stratigraphie, telle qu'elle est décrite dans ce rapport et qu'elle avait été décrite par Bordes, s'étend sur tout le site. En d'autres termes, il est possible de suivre la plupart des niveaux de la coupe ouest à la coupe est en passant par la coupe nord. La principale exception sont les niveaux supérieurs F qui ne sont pas représentés dans la partie est de la coupe nord (à cause de la présence du bedrock à cet endroit) alors qu'ils sont représentés de façon limitée dans la coupe est. De la même manière, les niveaux X, Y et Z ne sont pas représentés dans la coupe nord à cause d'une remontée subite du bedrock qui tronque ces niveaux. Ainsi, contrairement aux rumeurs qui circulèrent depuis la fermeture du site dans les années 1980, il existe en fait un degré important d'intégrité stratigraphique du site.

Une autre découverte significative sont les zones de combustion stratifiées visibles dans les niveaux X, Y et Z. Il nous semble que ces structures ont une forte similarité avec des structures dans les grottes d'Hayonim et de Kebara. Donc ces niveaux ne semblent pas être remaniés et représentent probablement des activités anthropiques, interprétées en tant que foyers, d'extension toutefois limitée. Considérant l'importance de cette découverte, il a été décidé de ne pas fouiller ces niveaux durant la dernière campagne mais de profiter du reste de l'année pour développer la stratégie la plus efficace afin de fouiller, échantillonner, enregistrer et documenter ces structures. Le moulage de ces foyers fait partie d'une des méthodes d'enregistrement envisagées pour le moment.

## Comparaison entre la collection Bordes et la nouvelle collection

Au cours de l'été 1999, nous avons terminé notre travail sur les objets numérotés de la collection Bordes

Niveau	Silex	Os	Minéral	Rognon	Tamis
I-1A	5	4			167
I-1B	226	128		2	120
I-1C	160	98	2	1	105
I-2A	264	154		1	43
I-2B	517	136			28
I-3A	3614	1521	27		277
I-3B	40	275	1		56
I-4	8	24	1		112
II-0	158	413	1		35
II-1	62	206			16
II-2	849	1197	5		95

du Pech IV et nous avons publié les résultats de nos analyses (McPherron and Dibble 2000). Il reste en revanche plusieurs milliers de sachets de petits objets non-numérotés aussi bien osseux que lithiques. Cette année, nous avons pu traiter environ 2/3 de ces sachets, ce qui porte le total de sachets restant à quelques centaines pour la saison 2002. Chaque sachet de matériel a été lavé, trié selon la nature des objets (faune/lithique). Le contenu a été à son tour mis en sachet de façon séparée avec de nouvelles étiquettes et avec l'origine marquée sur les sachets originaux.

Une analyse détaillée des nouvelles collections ne sera pas achevée avant la fin des opérations de fouille. Malgré cela, et afin de traiter rapidement tout le matériel archéologique provenant de la fouille, nous avons entrepris une analyse moins détaillée. Ceci nous permet de traiter le matériel au fur et à mesure de sa mise au jour et d'accéder ainsi à une compréhension préliminaire des types d'outils.

A partir de ces données, plusieurs points de comparaison peuvent être effectués entre nos données et celles de Bordes. Si l'on considère les caractères typologiques et technologiques généraux des collections, il semble clair que notre niveau I-3A correspond en effet aux niveaux MTA de Bordes. Un des deux bifaces mis au jour durant la campagne 2001 provient de ce niveau. Du point de vue de la taphonomie, il est intéressant de noter le faible niveau d'usure des bords des objets lithiques de

Niveau	Eclats	Fragments d'éclat	Outils	Fragments d'outil	Débris	Nucléus
I-1A	4	0	1	0	1	0
I-1B	117	32	13	4	26	19
I-1C	96	19	11	1	15	9
I-2A	129	41	8	6	15	7
I-2B	255	100	28	8	54	14
I-3A	2046	632	192	83	274	104
I-3B	18	9	4	1	5	1
I-4	3	1	1	1	2	0
II-0	85	32	17	6	13	10
II-1	28	12	9	1	7	2
II-2	404	214	29	31	72	89

ce niveau. De façon similaire, il semble clair que le niveau II-2 correspond assez bien avec les niveau J-3a-c de Bordes et avec ces faibles pourcentages d'outils et son pourcentage élevé de Levallois. Il est assez clair que le Levallois des niveaux II est identique à l'Asinipodien identifié par Bordes avec ses petits nucléus Levallois, ses petits éclats Levallois, son pourcentage élevé de technique Kombewa et une fréquence élevée de pièces tronquées-facettées. Contrairement aux niveaux de la partie supérieure de la coupe, du point de vue de la

taphonomie, il existe un degré élevé d'usure des bords pour les objets de la partie inférieure.

Ainsi, à partir d'une première étude des collections, il semble que l'échantillon limité en cours de fouille peut être mis en corrélation avec les collections existantes obtenues par Bordes et que cet échantillon sera probablement suffisant pour évaluer le nombre de problèmes relatifs à des biais potentiels de sélection dans les collections.

Harold L. Dibble, Shannon P. McPherron

## CÉNAC-ET-SAINT- JULIEN Grotte XVI

Entreprises en 1983, les fouilles de la grotte XVI se sont achevées au cours du mois d'août 2001. Cette opération qui a duré 23 mois, répartis sur 18 campagnes, a rassemblé une équipe pluridisciplinaire de plus de 20 spécialistes (préhistoriens, paléontologues, archéologues, géologues, géochimistes et dateurs). Outre les financements du Ministère de la Culture (Sous-Direction de l'Archéologie), les travaux ont bénéficié de l'aide de la National Science Foundation, la National Geographic Society, de la Leakey Foundation, de la Direction des Musées de France et du Conseil général de la Dordogne. Réalisée dans le cadre d'une collaboration entre le Département d'Anthropologie de l'Université du Tennessee à Knoxville, l'Institut de Préhistoire et de Géologie du Quaternaire de l'Université Bordeaux 1 et le Centre National de Préhistoire, cette opération a également associé le Burke Memorial Museum de l'Université de Washington à Seattle, le CRPAA de l'Université Michel-Montaigne-Bordeaux 3 et l'Institut Weissman (Israël).

Une séquence archéologique montrant la présence de Paléolithique moyen et supérieur a été observée. Au dessus de dépôts stériles ou très pauvres que l'on peut rapporter probablement au Paléolithique moyen, un niveau de Moustérien (couche C) a été identifié sur toute la surface fouillée, plus de 100 m<sup>2</sup>. Ce niveau présente à son sommet sur la quasi-totalité de sa surface et sur une épaisseur variable de 15 à 30 cm, une aire de combustion complexe affectée localement par des déformations provoquées par des phénomènes de solifluxion. Très colorés en, noir, orange, gris, beige, les sédiments de cette vaste aire de combustion ont été aisément distingués du contexte sédimentaire brun-jaune qui l'encadrerait. L'industrie lithique, relativement abondante, comporte des bifaces, racloirs, pointes, denticulés et encoches. Les produits Levallois sont moyennement représentés.

Au vu de ces caractères typologiques l'industrie est attribuable à un Moustérien de tradition acheuléenne pour lequel un ensemble de dates place cette occupation de la grotte entre 57 500 ± 3 600 et 62 400 ± 3 200 BP.

Surmontant la couche C, un ensemble B a livré une industrie comportant des bifaces, racloirs et quelques pointes de Châtelperron. L'homogénéité de cet outillage a été argumentée, sa composition techno-typologique précisée et l'on peut interpréter ce techno-complexe comme un stade initial du passage du Moustérien de tradition acheuléenne au Châtelperronien (Lucas *et al.*, 2001). Les travaux en cours s'attacheront à conforter cette hypothèse. Les dates <sup>14</sup>C obtenues pour cet ensemble sont de l'ordre de 36 000 BP.

Au dessus de l'ensemble B, le Paléolithique supérieur est représenté par un mince niveau aurignacien (couche A inf.b), non daté à ce jour, suivi d'un riche niveau aurignacien (couche Abb) pour lequel nous avons obtenu une série de dates de l'ordre de 29 000 BP. A une abondante industrie lithique où figurent des grattoirs carénés, burins busqués, grattoirs Caminade et lamelles Dufour, s'ajoutent des sagaies losangiques et de nombreux éléments de parure.

Succédant à l'Aurignacien, un niveau gravettien (couche Abc) se présente sous un faciès typologique où les éléments tronqués occupent une place importante. Ce niveau est daté de 26 340 ± 470 BP. Sur le Gravettien, une occupation solutréenne de la grotte a été attestée par la présence d'une industrie peu abondante dans laquelle figurent quelques pointes à face plane et des pointes à cran. Une série de cinq dates permettent d'attribuer un âge de l'ordre de 20 200 BP à cette occupation.

Limité à la partie profonde de la grotte, un niveau magdalénien daté de 12 285 ± 100 (AA6843) a été identifié. L'outillage lithique, très fortement microlithique

est caractérisé par quelques burins de Lacan et des pointes de Malaurie. L'industrie osseuse est par contre riche et variée : harpons à 1 ou 2 rangs de barbelures, sagaies décorées, aiguilles à chas, poinçons... ainsi que des rondelles perforées et une gravure sur os. Quelques rares vestiges de l'Age du Bronze étaient pris dans la couche stalagmitique recouvrant le niveau magdalénien.

L'analyse de la faune (F. Delpech)

La détermination des vestiges osseux a suivi l'avancée des fouilles. Outre l'analyse du matériel faunique, à ce jour achevée (cf. tableau 1 montrant la répartition taxonomique des vestiges dans les couches 0 à B), la faune de la grotte XVI a servi à illustrer une discussion sur l'application à l'Archéologie de modèles de la théorie de la prédation (*foraging theory*) et, plus particulièrement, de la mesure archéologique de la largeur de la diète (*Diet breadth*). Il a été montré que des ressemblances de richesse spécifique ( qui mesure la largeur maximum de la diète en archéologie) entre assemblages peuvent être ou ne pas être significatives en terme de largeur ou d'étroitesse de la diète et que seules des analyses détaillées de la structure et du contenu de l'assemblage peuvent aider à déterminer la signification de cette mesure (Grayson et Delpech, 2001). A la Grotte XVI, la richesse spécifique n'apporte aucun renseignement : elle est étroitement corrélée avec la taille des assemblages. Au contraire, l'équitabilité diminue régulièrement de la base au sommet de la séquence en relation avec une progression régulière de l'abondance relative du Renne. Ces changements ne dépendent ni de la taille des échantillons, ni de la fragmentation osseuse, ni de la représentation des éléments anatomiques. Ils sont, au contraire, corrélés avec le déclin de la température moyenne de juillet tel qu'il a été établi par les palynologues (Grayson *et al.*, 2000). Ce constat a conduit notamment

à formuler une hypothèse sur les comportements de prédation des paléolithiques en matière de choix du gibier. Le magdalénien du sud-ouest de la France est connu notamment par le fait que les ensembles fauniques sont très souvent dominés par le Renne ce que certains considèrent comme une preuve de spécialisation de la chasse. Le site de la grotte XVI (Dordogne) n'est pas une exception : 94 % des restes d'ongulés du niveau magdalénien se rapportent au Renne. Cependant, dans la séquence étudiée (de B à 0), qui correspond à une période s'étalant de 36 000 à 12 000 BP environ, le Renne progresse régulièrement de la base au sommet (ce qui explique la décroissance de l'équitabilité de l'assemblage des ongulés), progression corrélée avec la baisse régulière de la température moyenne de juillet. Il en ressort que, bien qu'il soit tout à fait possible qu'au cours de cette période les hommes aient développé des moyens efficaces pour la capture des proies, les modèles qui caractérisent les ensembles d'ongulés du paléolithique supérieur de la grotte XVI peuvent être expliqués par les seuls changements climatiques .

Un moulage de la coupe-témoin a été réalisé. Il est destiné à être présenté dans le cadre du nouveau Musée National de Préhistoire.

Des résultats préliminaires ont été publiés. Il s'agit essentiellement de datations par TL (Guibert *et al.*, 1999), des résultats de l'étude archéozoologique (Grayson *et al.*, 2001), d'une étude des structures de combustion de la couche C (Rigaud *et al.*, 1995, 1996). L'analyse de l'industrie lithique magdalénienne a été l'objet d'un mémoire de DEA (Marino 1996) et celle de l'outillage de la couche C est en cours dans le cadre d'une recherche doctorale (M. Soressi).

Au cours du mois de juin 2002, les responsables de la fouille se sont réunis en session de travail pour vérifier

Tabl. : Grotte XVI, Ongulés, nombre de spécimens identifiés dans les niveaux du Paléolithique supérieur

Taxons	Couches					
	0	AS	Abc	Abb	Aib	B
<i>Bos/Bison</i>	2	4	15	25	4	6
<i>Capra sp.</i>	10	12	58	82	28	26
<i>Cervus elaphus</i>	25	18	91	134	28	47
<i>Rupicapra rupicapra</i>	27	13	21	37	12	11
<i>Capreolus capreolus</i>	2	5	4	8	1	2
<i>Equus caballus</i>	29	12	32	74	8	5
<i>Megaceros giganteus</i>				1		
<i>Rangifer tarandus</i>	2018	316	809	677	154	88
Rhinocéros						1
<i>Saiga tatarica</i>	24					
<i>Sus scrofa</i>	2	4	3	13	4	1
Total	2139	384	1033	1051	239	187
Nombre de taxons	9	8	8	9	8	9

et valider la base de données. Ce travail préliminaire à la publication se poursuivra en septembre 2002.

Jean-Philippe Rigaud, Géraldine Lucas, Jan Simek,  
avec la collaboration de Françoise Delpech.

- Grayson D. K. et Delpech F., 2001 - The Upper Paleolithic at Grotte XVI (Dordogne, France) : richness, evenness, and cave bears. In M.A. Hays et P. Thacker (eds), *Questioning the Answers : Resolving Fundamental Problems of the Early Upper Paleolithic*. Oxford : British Archaeological Reports International Series 1005, p. 187-197.
- Grayson D.K., Delpech F., Rigaud J.-Ph. et Simek J.F., 2001. Explaining the Development of Dietary Dominance by a Single Ungulate Taxon at Grotte XVI, Dordogne, France. *Journal of Archaeological Science*, 18, p. 115-125, 8 fig., 4 tabl.

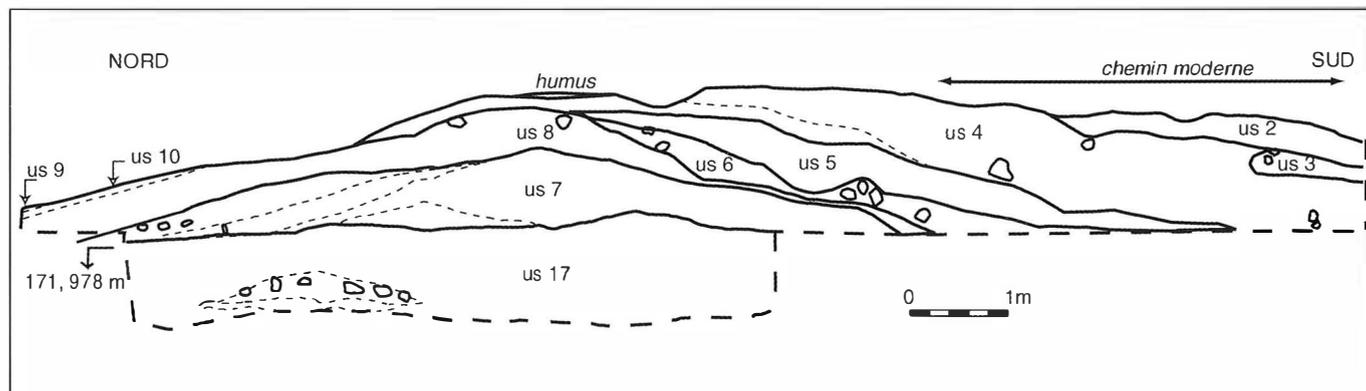
- P. Guibert, F. Bechtel, M. Schwoerer, J.-Ph. Rigaud et J. Simek. 1999.
- Datations par thermoluminescence de sédiments chauffés provenant d'une aire de combustion moustérienne, (Grotte XVI, Cénac et Saint Julien, Dordogne, France). *Revue d'Archéométrie*, 23 1999.
- Karkanas P., Rigaud J.-Ph., Simek J., Albert, R.-M., Weiner, S.
- Ash, Bones and Guano : a study of the minerals and Phytoliths in the sédiments of Grotte XVI, Dordogne, France. *Journal of archaeological sciences (soumis)*
- Rigaud J.-Ph., Simek, J. et Gè T. 1995, *Mousterian fires from Grotte XVI (Dordogne, France)*. *Antiquity*, vol. 69, n° 266, 902-12.
- Rigaud J.-Ph., 1996 Structures de combustion du Moustérien de la grotte XVI à Cénac-et Saint-Julien (Dordogne-France). in " *The study of human behaviour in relation to fire in archaeology : new data and methodologies for understanding prehistoric fire structures* ". IXème colloque du XIIIème Congrès des sciences préhistoriques et Protohistoriques. Forlì 1996, Vol. 5, p. 77-80.

## COULOUNIEIX- CHAMIERES LE CAMP DE CÉSAR (OPPIDUM DE LA CURADE)

La campagne de 2001 a porté sur l'une des deux fortifications de l'*oppidum*, qui n'avait jamais été fouillée, située dans la parcelle cadastrale 160 AR. Elle a été explorée en combinant des moyens mécaniques et la fouille en plan, sous la forme d'une section pratiquée dans l'épaisseur de la levée, jusqu'au niveau du sol intérieur de l'enceinte. Assez abîmée par la construction d'un chemin moderne, la fortification se présente sous la forme d'un talus érigé avec des argiles à silex certainement d'origine locale. Aucune trace de poutre ou de poteau en bois, ni d'un quelconque parement en pierre, n'a été mise en évidence dans les niveaux étudiés. Deux fiches en fer, du type clou de *murus gallicus*, ont cependant été mises au jour en compagnie de mobilier moderne, dans

une couche de surface. Elles peuvent provenir d'un état de construction postérieur aux niveaux aujourd'hui visibles, qui aurait été détruit par l'établissement du chemin, ou bien d'un état de construction non accessible par la fouille, qui n'a pas exploré la pente externe du talus. Le mobilier recueilli consiste en quelques dizaines de tessons de céramique gauloise et surtout d'amphore italique, exclusivement de type Dressel 1. La datation des niveaux fouillés s'établit donc dans une fourchette chronologique couvrant La Tène Finale (2<sup>e</sup> moitié du II<sup>e</sup> siècle - 1<sup>er</sup> siècle avant J.-C.).

Anne Colin



Coulounieix-Chamiers - Le camp de César.  
Coupe est des niveaux de fortification.

Gisement préhistorique de plein-air, Villazette est distant de 300 mètres du lit majeur de la Dordogne, sur la rive droite de la vallée, et son remplissage sédimentaire correspond à la basse terrasse. Localisé en pied de falaise, le site est surplombé par un plateau calcaire dont les pentes sont actuellement adoucies par des éboulements très riches en silex.

Les campagnes menées de 1993 à 1997 ont mis en évidence une succession de douze occupations datées du Paléolithique supérieur – notamment Magdalénien moyen et supérieur – à la Protohistoire.

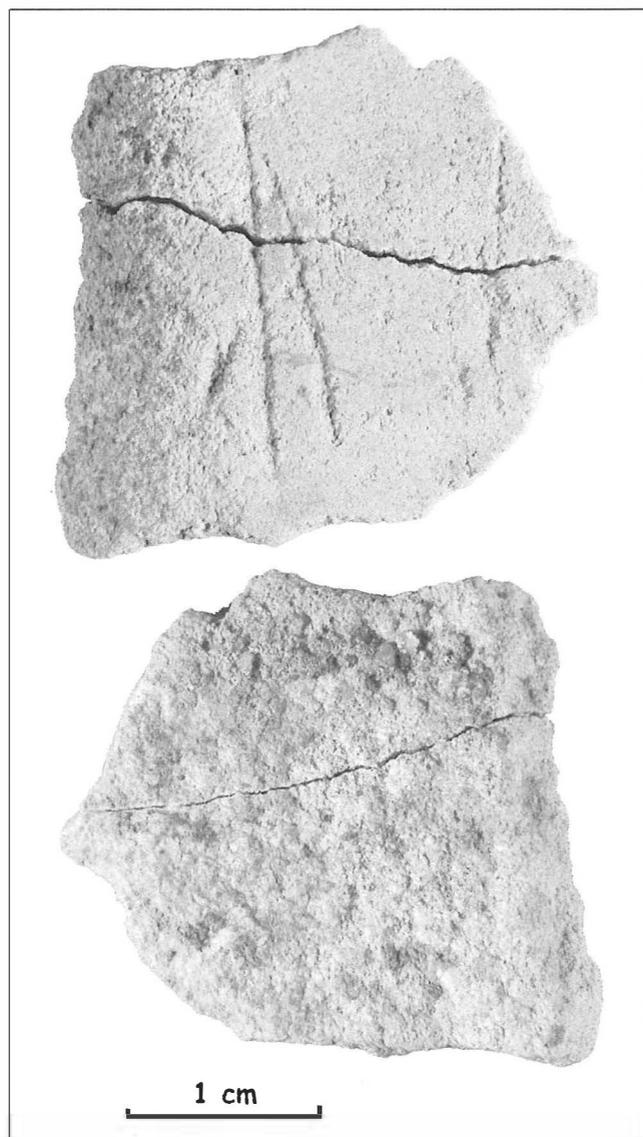
La campagne 2001 s'est déroulée du 8 au 29 juillet. Ses objectifs étaient dans le prolongement de ceux définis en 2000, c'est-à-dire affiner la description sédimentologique et archéologique de la séquence holocène, perfectionner la perception des occupations récurrentes du Paléolithique supérieur et restituer ces installations dans le contexte chrono-culturel local et régional, parallèlement à la poursuite des analyses en laboratoire.

L'opération a concerné deux secteurs. Dans le premier, ouvert en 2000, les travaux ont poursuivi la fouille des niveaux attribués à l'Holocène. Un second secteur, plus proche du talus, a été ouvert : les éboulements venus du plateau calcaire sont susceptibles d'avoir conservé des traces d'occupations plus récentes que celles décelées dans le courant des années 90.

L'extension latérale et l'approfondissement du secteur fouillé en 2000 a permis d'affiner la lecture de la répartition stratigraphique du matériel de l'ensemble holocène. La limite sédimentaire très nette qui sépare le Pléistocène (fortement argileux) de l'Holocène (sablonneux) a été atteinte dans un secteur très limité.

Bien que la compréhension de cet ensemble récent soit compliquée par la dilatation en épaisseur des niveaux archéologiques, par leur aspect clairsemé et par les variations latérales du remplissage sédimentaire auquel ils sont associés, six niveaux ont pu être définis. Sous un ensemble remanié superficiel puis un niveau riche en galets associés à un matériel archéologique d'aspect frais, quatre niveaux archéologiques, plus ou moins clairsemés, ont été repérés : H1, H2, H3 et H4. Trois critères ont été utilisés : les variations drastiques de la composition sédimentaire de l'encaissant, la densité en pièces archéologiques – notamment dans les tamis – et la présence d'un niveau stérile.

La comparaison altitudinale avec les ensembles fouillés antérieurement a permis de rapprocher cette nouvelle séquence de celle décrite antérieurement : l'interprétation du résultat des analyses du matériel archéologique est facilitée d'autant. Enfin, la matérialisation graphique de ces ensembles indique que les niveaux



Pièce gravée découverte à Villazette.

sont affectés d'un pendage ouest-est plus ou moins marqué : celui de C0 est très fort alors que celui de Ca l'est nettement moins, ainsi, le niveau stérile qui les sépare disparaît dans le secteur est du gisement.

L'industrie lithique représente l'essentiel du matériel archéologique découvert. Les quelques charbons prélevés devraient autoriser de nouvelles datations. Notons aussi la découverte d'un fragment de plaquette de calcaire gravée au sein de H4, c'est-à-dire de l'ensemble probablement épipaléolithique.

Une étude approfondie du matériel céramique de C0 a été entamée : elle attribue cet ensemble homogène au premier Age du Fer, posant la question de l'interprétation des datations radiocarbone obtenues

sur ce niveau – 2 600 ± 70 ans B.P. et 5 380 ± 80 ans B.P – avec d'autant plus d'acuité.

Le sondage plus proche du talus a révélé un remplissage sédimentaire profondément différent de ce qui a été décrit jusqu'alors : sablonneux, homogène et dépourvu d'éléments anthropiques indiquant l'existence de perturbations, il est creusé d'une fosse dont une paroi seulement a été repérée. Cette fosse comporte un remplissage alternant des passées sablonneuses et argileuses, pauvre en matériel archéologique et dépourvu d'indice de remaniements récents. Sa base est creusée dans le niveau archéologique C0 et présente des figures d'altération très nettes.

La fouille de ce secteur a aussi permis de préciser les caractéristiques sédimentaires de C0 : elle présente deux faciès différents. Au sommet, le remplissage sableux contient de grosses pièces posées sur un second ensemble sableux, avec des marbrures, contenant un matériel archéologique de petite taille.

Aux perspectives de la campagne 2000 – poursuivre l'étude approfondie du matériel céramique et orienter les analyses sédimentologiques vers la compréhension des variations latérales des modes d'accumulations – viennent s'ajouter celles de la campagne 2001 : effectuer des datations radiocarbone sur les nouveaux échantillons prélevés et poursuivre les fouilles vers le talus dans des niveaux postérieurs au Premier Age du Fer.

Bien sûr, la fouille des niveaux paléolithiques supérieurs sous-jacents pour situer le gisement parmi les occupations contemporaines découvertes dans cette région est un des fondements de notre travail puisqu'il entre dans le cadre d'un P.C.R associant plusieurs gisements de la basse terrasse de la Dordogne.

Morgane Dachary  
avec la collaboration scientifique de  
Christian Chevillot et Frédéric Plassard

## LES EYZIES-DE-TAYAC-SIREUIL

### Château de Commarque

Aujourd'hui ouvert au public, le site de Commarque veut offrir aux visiteurs une lecture explicite des constructions de cet ensemble fortifié des XIII-XIV<sup>e</sup> siècles, déserté dans le courant du XVII<sup>e</sup> siècle. Le programme de mise en valeur proposait de présenter un ensemble architectural aisément compréhensible. Aussi, depuis 1996, plusieurs campagnes de dégagement des ruines ont fait l'objet de stabilisation et de mise en sécurité. Ces travaux de mise en valeur sont menés sous surveillance archéologique.

La campagne de dégagement menée en septembre 2001 concernait la nef de la chapelle Saint-Jean et la maison au four, ainsi que des dégagements ponctuels complémentaires. Ces terrassements n'ont touché que

les couches de démolition (toitures et écroulement des murs).

Dans la nef de la chapelle, l'enlèvement de ces déblais de destructions a permis de dégager une banquette rocheuse qui court tout le long de la nef.

Dans la maison au four, à l'angle nord-est de la pièce sud, la base d'un escalier à vis a été dégagée. La première marche en calcaire taillé est conservée. Cet escalier devait se poursuivre avec des marches en bois ancrées dans des encoches entaillées dans les murs et assemblées autour d'un axe également en bois.

Sylvie Campech

## ROUFFIGNAC-SAINT-CERNIN-DE-REILHAC

### Château de l'Herm

La recherche en cours porte sur l'émergence du phénomène castral en Périgord central : elle allie la recherche documentaire et l'archéologie (sondages et fouille). Une première campagne de sondages a eu lieu en juillet 2001 ; plusieurs sondages ont été ouverts afin de déterminer la chronologie du site et ses modalités d'implantation.

Les résultats de cette campagne sont largement positifs : une première chronologie relative du site a pu être dégagée (XIIIe–XVIIIe siècle) grâce à la mise au jour de sols d'occupation (XIIIe-XIVe siècle) sous les murs d'un bâtiment au centre de la cour (chapelle seigneuriale ? four ?) dont l'occupation va du XIIIe au XVIIIe siècle. Le système défensif a pu être observé : au sommet de la levée de terres ceinturant le site, s'est élevée une enceinte bâtie dont les maçonneries ont été

reprises au cours des XVe-XVIe siècle, les pierres qui la composaient ayant été récupérées au cours de la phase d'abandon (XVIIIe siècle). Un sondage a permis la compréhension des modalités de construction ainsi que la chronologie (1480-1500) de la tour d'escalier hexagonale hors d'œuvre : elle vient se coller contre le mur est d'un bâtiment antérieur.

Il faut maintenant approfondir notre connaissance de la vie matérielle des occupants du site (défense, vie quotidienne) et consolider ces acquis ; pour cela nous emploierons plusieurs méthodes d'investigation : fouille en aire ouverte sur le secteur du bâtiment central, sondages sur d'autres secteurs et analyse archéologique du bâti sur le mur est du bâtiment antérieur à la tour.

Marie Palué

## SAINT-MÉARD-DE-DRÔNE

### Eglise Saint-Médard

Deux opérations archéologiques préventives ont été menées en préalable à la réalisation d'un drain périphérique à l'église de Saint-Méard-de-Drône et d'un aménagement de toute la place de l'ancien cimetière. Afin de déterminer la profondeur des niveaux sépulcraux et la puissance des remblais au-dessus des fondations de l'église, six sondages archéologiques ont été réalisés dans un premier temps, contre et au voisinage du sanctuaire. Dans un second temps, une surveillance des tranchées de pose de conduites de tout-à-l'égout et de collecte d'eaux pluviales, sur l'ensemble de la place de l'église, a été assurée.

Quatre sondages ont été réalisés contre l'église (deux sur le flanc nord, un au chevet et un sur le flanc sud), un autre au nord-ouest du mur de clôture de l'ancien cimetière, enfin un dernier sur la place, au nord du monument aux Morts de la Grande Guerre, depuis déplacé.

Les sondages réalisés contre le sanctuaire ont tous livré des niveaux sépulcraux affleurant à moins de 10 cm sous le sol herbeux. Sur une épaisseur variant entre 60 et 100 cm, un premier niveau de remblais sépulcraux contient des inhumations en pleine terre ou en cercueil

d'époque moderne. Ces remblais recouvraient un second étage de sépultures, celles-ci établies dans des coffres de pierres anthropomorphes dont les couvercles, lorsqu'ils n'avaient pas disparu, se situaient pour certains à moins de 50 cm sous le sol actuel. Il s'agit de tombes d'époque médiévale, parfois réutilisées à l'époque moderne. Elles fonctionnent avec un niveau de sol médiéval (XIIIe ou XIVe siècle) situé à la hauteur des couvercles et des glacis des bases des contreforts de l'église. En deçà de ces tombes, d'autres sépultures en pleine terre plus profondes, elles aussi médiévales (XIe-XIIe siècles) ont été observées en dessous du ressaut de fondation de l'église. Dans tous les sondages réalisés autour du sanctuaire, il a été noté la présence de contreforts dont le profil en glacis des bases paraît procéder d'une même campagne de construction à l'époque romane. Les contreforts romans du chevet et de la travée de coupole reposent sur un large massif de fondation maçonné, profondément assis dans le substrat argilo-calcaire. Seule la nef présente une fondation en blocage de pierre.

Le sondage au nord-ouest du mur de clôture de l'ancien cimetière révèle la présence de sépultures médiévales en pleine terre à 50 cm sous la chaussée de

la route. Le mur de clôture est une construction du XIXe siècle.

Le sondage établi derrière le monument aux Morts a révélé la fondation en angle droit de deux murs maçonnés en moellons calcaires de petit appareil conservés sur 60 cm de hauteur. Le comblement de la tranchée de fondation d'un des deux murs a livré du matériel céramique des XIe et XIIe siècles. Cette construction est arasée à moins de 20 cm sous la chaussée. On ignore l'emprise réelle et la fonction de cet édifice qui revêt un caractère exceptionnel à cet emplacement du village. La surveillance des tranchées pour la pose du réseau de collecte des eaux pluviales, a permis de localiser un angle du bâtiment et le départ d'un mur refend. L'édifice est bâti en moellons de petit appareil

irrégulier, chaîné aux angles par un moyen et grand appareil de pierre de taille calcaire. Une sépulture d'enfant était établie dans l'angle intérieur de la construction.

D'autres aménagements maçonnés ont été repérés ailleurs, notamment une substruction rectangulaire ayant servi à asseoir une pile de bois de section carrée et enfin, divers coffres bâtis sépulcraux aux abords de l'église.

Par ailleurs, une tranchée de récupération d'un mur a été observée au nord-est de l'église. Il s'agit probablement de l'ancienne clôture qui devait marquer la limite septentrionale du cimetière puisque aucune sépulture n'a été remarquée au-delà.

Jean-Luc Piat

## SARLAT-LA-CANÉDA

### Eglise Sainte-Marie (clocher)

Dans le cadre de la réhabilitation de l'ancienne église paroissiale Sainte-Marie, la municipalité de Sarlat a projeté la construction d'un ascenseur et d'une cage d'escalier à l'intérieur du clocher. Ces travaux nécessitant la réalisation d'une fosse profonde de 1,80 m, le service régional de l'archéologie d'Aquitaine a prescrit une fouille de sauvetage sur l'ensemble de la zone menacée.

L'église paroissiale Sainte-Marie est mentionnée pour la première fois au XIIe siècle. Trop petite, vétuste, elle est démolie à partir de 1365 pour laisser place à un nouvel édifice, plus grand. Cependant, les travaux traînent : en 1431, seuls les deux tiers de l'église sont construits, et Sainte-Marie n'est consacrée qu'en 1507 (soit 140 ans après le début des travaux). Désaffectée à la Révolution, transformée en Hôtel des Postes au début du XXe siècle, l'église Sainte-Marie a subi de profondes transformations se manifestant, au niveau du clocher, par la présence d'une vaste fosse septique et d'un escalier menant à une cave utilisée par la suite comme chaufferie.

Les niveaux archéologiques en place, bien que perturbés par les aménagements du XXe siècle sont

tous des niveaux de remblais liés soit à la construction du clocher et à ses fondations (des fondations plutôt massives en raison des faiblesses du sous-sol), soit à sa modification au XVIIIe siècle (un porche est alors percé dans le mur ouest et les niveaux d'étage sont modifiés). Ces remblais ne renfermaient aucun mobilier datant.

En dehors de l'observation des fondations du clocher, la fouille a également permis de retrouver l'extrémité d'un mur reconnu lors des sondages de 1997 et qui fait partie d'un ensemble de maçonneries antérieures à l'église des XIVe-XVe siècles (Campech, 1997).

Enfin, aucune sépulture de la fin du Moyen Age ou de l'époque moderne ne semble avoir été établie dans le clocher, et les seuls ossements retrouvés proviennent des remblais liés au creusement d'une chaufferie sous la chapelle latérale adjacente.

Julien Denis

- Campech Sylvie, *L'église Sainte-Marie de Sarlat*, D.F.S. de sondages d'évaluation, S.R.A. Aquitaine, 1997.

# SARLAT-LA-CANÉDA

## La Caminade

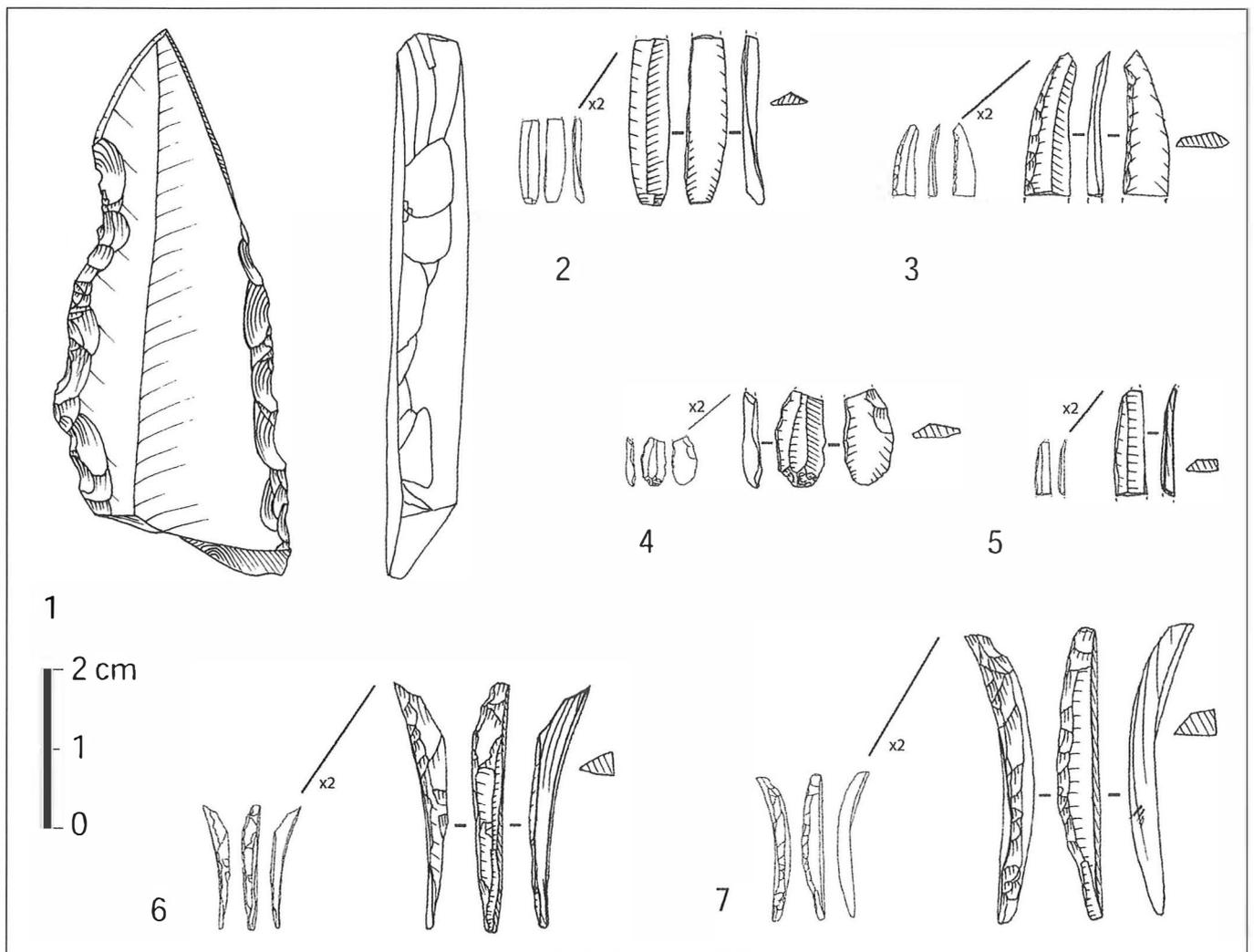
Le site de Caminade est un vaste abri-sous-roche aujourd'hui effondré. La partie ouest a été fouillée de 1953 à 1956 par B. Mortureux et D. Sonnevile-Bordes qui y ont distingué deux niveaux aurignaciens, l'un d'Aurignacien ancien, l'autre d'Aurignacien II, à burins busqués. La partie est a été fouillée entre 1958 et 1968 sous la direction de D. de Sonnevile-Bordes. La séquence archéologique alors décrite est la suivante : M1, Moustérien typique ; M2 et M3, Moustérien de type Ferrassie ; M3s, Moustérien de type Quina ; G et F : Aurignacien I ; D2i et D2s : Aurignacien II.

Cette séquence est considérée comme une référence pour décrire l'évolution des industries lithiques de l'Aurignacien du sud-ouest de la France. Des travaux récents ont cependant permis d'effectuer de nombreux raccords entre vestiges lithiques des différents niveaux archéologiques. Ces résultats sont de nature à mettre en cause l'intégrité des séries recueillies lors de ces anciennes fouilles. L'origine de ces mélanges peut s'expliquer par des erreurs de lecture stratigraphique,

mais aussi par l'impact des processus naturels de formation du site, non identifié lors des anciennes fouilles.

La reprise de fouilles offrait l'opportunité de confronter ces hypothèses aux données de terrain. Une attention toute particulière a été portée aux processus naturels de formation du site et à leur incidence sur la constitution des ensembles archéologiques. Ce programme de réévaluation a débuté en 1999 par un nettoyage et une relecture des coupes. Leur examen a permis de sélectionner cinq secteurs dont la fouille s'est échelonnée sur deux campagnes, en 2000 et 2001. Par ailleurs, des sondages ont été réalisés à l'extrémité est du site, afin de déterminer son extension. Enfin, l'ensemble des données issues des fouilles anciennes, parfois inédites, a été conditionné pour en permettre l'étude (lavage-marquage et saisie informatique de l'ensemble du matériel).

Les informations recueillies par la fouille mettent en évidence la complexité attendue de la formation du gisement. Par exemple, pour la partie est de l'abri, nous avons pu observer que les niveaux du sommet de la



Sarlat-La-Canéda - La Caminade.

Outils livrés par la nappe de vestige de l'Aurignacien récent. 1 : burin busqué ; 2-4 : lamelles Dufour ; 5-7 : lamelles Caminade.

séquence moustérienne étaient emballés dans des coulées de solifluxion, suggérant une forte redistribution latérale et verticale des vestiges au cours de leur enfouissement. Ces apports de sédiment, sous la forme de coulées de solifluxion, ont perduré à l'Aurignacien ancien. Les projections réalisées à partir du matériel des anciennes fouilles montrent combien il est malaisé d'y individualiser les quatre niveaux archéologiques décrits. En revanche, ces dépôts passent latéralement, vers le fond de l'abri, à des sables argileux déposés par ruissellement. La fouille de deux *locus* dans ce secteur montre que les nappes de vestiges y sont aisément distinguables. C'est donc dans le matériel issu de ces *locus* qu'ont été sélectionnés les charbons d'os pour datation.

Par ailleurs, la récolte intégrale des vestiges par tamisage à l'eau jusqu'à une maille de 2 mm nous a permis d'obtenir des données nouvelles, en particulier

sur l'Aurignacien récent. La proportion de l'outillage lamellaire varie selon les secteurs de 35 à 70 %, soit 10 à 20 fois plus que dans les fouilles anciennes, pour lesquelles le tamisage était réalisé à sec. Un certain nombre de ces lamelles retouchées diffèrent des lamelles Dufour. Ce sont des chutes de burins busqués courbes ou rectilignes, dont la retouche est directe sur le bord opposé au dos brut de débitage. Elles sont légèrement plus petites que les lamelles Dufour. Ainsi, les burins busqués apparaissent à Caminade comme des nucléus voués à la production de deux types de produits lamellaires : les lamelles Dufour sous-type Roc de Combe, torses ; les lamelles Caminade, chutes de burins non torsés.

Jean-Guillaume Bordes,  
Arnaud Lenoble

## SERGEAC

### Eglise Saint-Pantaléon

L'intervention de sauvetage archéologique conduite en plusieurs phases de mars à novembre 2001 a été provoquée par la reprise en sous œuvre des fondations de l'église Saint-Pantaléon de Sergeac, réalisée dans le cadre de la restauration de l'édifice par l'architecte des monuments historiques.

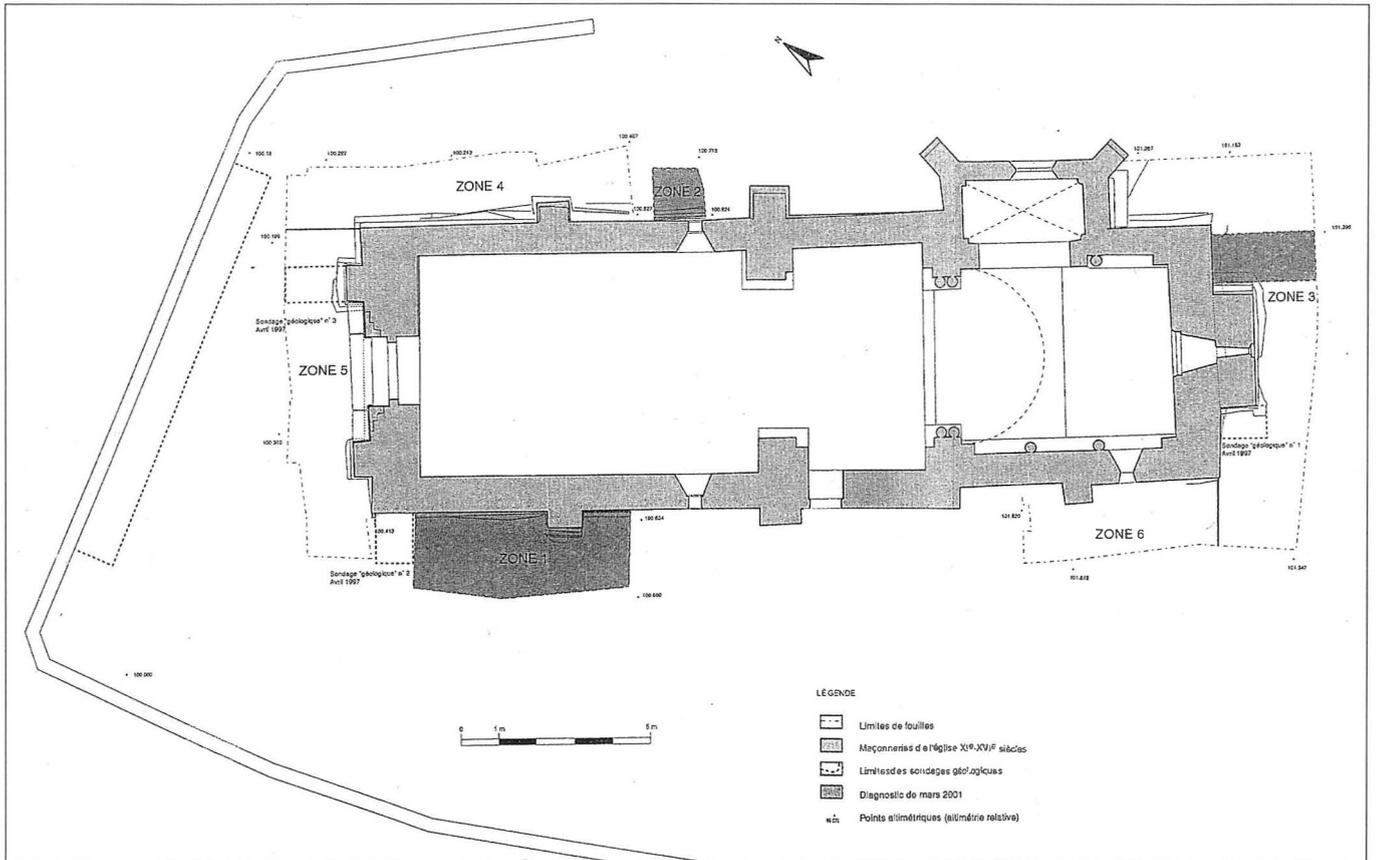
Il s'agit d'un édifice complexe qui porte les traces de nombreuses transformations et destructions. Le chœur à chevet plat et le faux transept seraient du XII<sup>e</sup> siècle mais conservent des éléments antérieurs pré-romans. La nef actuelle et la fortification du chœur et du faux transept datent du XIV<sup>e</sup> siècle. Le portail occidental du XII<sup>e</sup> siècle aurait été déplacé lors de ces dernières modifications. Flanquant le chœur, la chapelle nord est construite au XVI<sup>e</sup> siècle.

L'analyse des données issues de la fouille est en cours. Aussi la présentation des découvertes est-elle encore sommaire. Cependant les sondages et le suivi des travaux ont permis de mettre en évidence une occupation du site depuis l'Antiquité tardive.

Les premiers indices montrent l'existence d'un édifice indéterminé, de vastes dimensions, dont il ne subsistait que quelques lambeaux de maçonnerie. Cet édifice est antérieur aux plus anciennes inhumations installées au milieu du VI<sup>e</sup> siècle, le long de ses murs. Ces dernières présentent entre autres deux sépultures pratiquées en pleine terre. Une sépulture habillée dont le squelette d'un sujet féminin adulte était paré de bijoux (deux fibules ansées digitées en or et argent et deux fibules discoïdales polylobées en argent, toutes cloisonnées de verroterie grenat, une épingle à cheveux en argent et tête en or, une



Vue générale de la sépulture vêtue



Sergeac - Eglise Saint-Pantaléon

Ci-dessus : plan des sondages géologiques et du découpage en zones.

Ci-dessous : mobilier archéologique de la sépulture vêtue : fibule asymétrique ansée et digitée, fibules discoïdales, bague.



bague cloisonnée en or, deux perles en pâte de verre, trois perles en cristal de roche dont une cerclée d'argent, une boucle appartenant à un élément de ceinture) et accompagné de dépôts symboliques (deux urnes funéraires intactes, l'une en verre emboîtée dans une seconde en céramique noire). Le remplissage conservait également une pointe de lance en fer. Cette inhumation semblait isolée et le creusement pratiqué correspondait parfaitement à celui d'une inhumation en sarcophage.

Puis apparaît très rapidement une importante série d'inhumations en sarcophages. Celles-ci semblent encore respecter l'existence de l'édifice antérieur. Il s'agit pour la plupart de cuves trapézoïdales monolithes taillées dans un calcaire gréseux ou lacustre local. On remarque la présence de quelque cas d'aménagement de trous d'évacuation et de deux logettes céphaliques. Les quelques couvercles conservés sont plats, parfois légèrement bombés, présentant deux cas en forme de bâtière. La période d'utilisation de cette nécropole a été soit intensive, soit longue dans un espace apparemment contraint puisque nous voyons rapidement apparaître des réutilisations de sarcophage et des empilements qui atteignent par endroit trois cuves superposées. Cette concentration semble être aussi à l'origine des orientations très diverses des inhumations. Pour les dernières inhumations pratiquées en sarcophage, il semble que le cadre architectural antérieur ait disparu, du moins partiellement. La période de fonctionnement de cette nécropole se place entre le VI<sup>e</sup> et le VIII<sup>e</sup> siècle d'après la typologie des sarcophages (très discutable en l'état) et les quelques indices typologiques rencontrés dans les comblements (pâtes de verres, fibule ansée symétrique en bronze étamé dont les deux plateaux sont ornés chacun de trois cercles oculés et plaque-boucle en fer damasquinée et ornée de trois bossettes en métal doré).

Nous observons à la fin de cette seconde phase d'occupation, un *hiatus* dans la pratique funéraire. Quatre

silos ont été découverts, témoignant d'un réinvestissement temporaire de l'espace funéraire par les vivants. Malgré leur mauvais état de conservation et leur répartition disparate, ils sont tous antérieurs aux premières inhumations du Moyen Âge central. Ces dernières ont été pratiquées dans des coffres soigneusement maçonnés et dotés de logettes céphaliques. Une cruche à bec ponté a été déposée aux pieds d'un défunt et un vase de même type brisé rituellement sur la dalle d'un couvercle. Ces inhumations marquent nettement la présence du cimetière chrétien au plein sens du terme (binôme cimetière/église). Leur datation reste à préciser (Xe-XIII<sup>e</sup> siècle).

Par la suite s'installe une longue période d'occupation continue depuis ces premières sépultures maçonnées jusqu'à celle d'un employé des Postes et Télégraphes de la fin du XIX<sup>e</sup> siècle. Tous les types d'inhumations et même d'orientation, ont été rencontrés : des sépultures en pleine terre, des coffres de forme trapézoïdale, des coffres anthropomorphes, des inhumations en cercueil, des ossuaires.

Devant une telle diversité, il sera possible de reconstituer les différentes étapes de l'espace funéraire. Par l'analyse anthropologique, l'étude des populations exhumées pourra être abordée selon divers critères : estimation de l'âge au décès, détermination du sexe, stature par l'étude ostéométrique, état sanitaire et caractères discrets.

L'étude de l'église Saint-Pantaléon de Sergeac ne doit pas être seulement archéologique et monographique. Plusieurs indices d'occupation du sol, dont l'existence de deux nécropoles à sarcophage à moins de 500 m de l'église et celle d'une commanderie templière, apportent des éléments de compréhension sur la morphogenèse du site.

Pierrick Stephant, Arnaud Barbeyron

En amont des Eyzies, dominant la Vézère, le château de la Madeleine a récemment été dégagé de la végétation qui l'occultait presque entièrement depuis près d'un siècle.

L'enceinte castrale se compose d'un polygone irrégulier délimitant un espace d'environ 35 x 25 m. Rectiligne au sud, le long de la falaise, elle présente cinq pans au nord, bordés par un fossé creusé dans le rocher. Ce mur d'enceinte est cantonné au nord-ouest d'une tour cylindrique de près de 8 m de diamètre au plan intérieur polygonal (Tour Saint-Martin). Au sud-est du château, la souche monolithe d'une seconde tour plus modeste fait suite à un mur-écran, structures permettant un premier contrôle de l'accès au village troglodytique. Au terme d'une rampe longeant la courtine est, on pénètre dans la cour par les vestiges d'une porte à l'appareil entièrement arraché.

La partition interne du château est assez lisible bien que la fonction précise de chacun des bâtiments reste à déterminer. On observe deux logis. Le premier, au sud-est, se composait d'un édifice rectangulaire s'élevant sur au moins deux niveaux, sans aménagement intérieur visible. Seul l'aspect soigné des restes d'une baie de l'étage autorise l'appellation de logis. Il communiquait avec le village par un escalier débouchant sous une galerie en appentis, longeant la face sud du mur-écran. Le second logis, au nord-ouest, beaucoup plus développé, comprend, en plus de la tour, un bâtiment approximativement carré, l'ensemble formant le système récurrent du logis-tour, accompagné au sud de restes maçonnés peu lisibles, mais désignés sous le terme de

«fournial» dans l'inventaire de 1674. Au nord-est, deux caves en berceau, séparées par un arc doubleau en partie effondré, s'adosent à la courtine. Elles étaient chacune percées d'une archère à niche.

L'étude architecturale a révélé deux principales étapes dans l'édification du château. Une première campagne a vu la réalisation d'un édifice de plan pentagonal avec une arête plus vive au nord, accostée de deux archères. On ne peut préciser si le logis sud et les caves, dont les maçonneries ne sont pas en connexion avec la courtine, sont contemporains de cette première campagne. Des anomalies architecturales et la faiblesse de la logique défensive de la partie nord permettent de placer le logis-tour dans une seconde campagne d'aménagement. Il est tentant de vouloir replacer ces deux phases aux extrémités temporelles du conflit franco-anglais en Guyenne. Sur le plan stylistique, la fenêtre de tir à double croisillon patté indiquerait la première moitié du XIV<sup>e</sup> siècle. Quant au logis-tour, la modénature des éléments architecturaux, la maçonnerie et l'absence de canonnière plaideraient pour la première moitié du XV<sup>e</sup> siècle.

Seule une étude approfondie des élévations puis une fouille archéologique permettraient d'affiner les datations. Elles favoriseraient la compréhension du plan primitif et sa modification. Les recherches sur le château de la Madeleine n'en sont qu'à leurs premiers développements et nécessiteront, pour la phase suivante, une évaluation du potentiel archéologique des fossés avant leur dégagement.

Vincent Marabout

**AQUITAINE  
DORDOGNE**

**BILAN  
SCIENTIFIQUE**

**Opérations communales et intercommunales**

**2 0 0 1**

							P.	N°
A89 - Section 4.1	Saint-Laurent-sur-Manoire/La Bachellerie	DETRAIN	Luc	AFA	SD	43	17	
SAINT-RABIER	Le Muguet Ouest I et II	POISSONNIER	Bertrand	AFA	Eval.	43	18	
SAINT-RABIER	A 89 - Le Peyrat III	WOZNY	Luc	AFA	Eval.	45	19	
EYLIAC	Dangou	SALGUES	Thierry	AFA	SU	46	20	
Déviation de Bergerac		PRODEO	Frédéric	AFA	SD	47	21	
CHANCELADE	RD 939	CHADELLE	Jean-Pierre	COL	SD	48	22	
SAINT-VINCENT-DE-CONNÉZAC & SAINT-JEAN-D'ATAUX	RD 709	CHADELLE	Jean-Pierre	COL	PI	49	23	
MONTIGNAC, AURIAC DU PÉRIGORD, AUBAS		HANRY	Alexandra	SUP	PI	49	24	
Occupation de la moyenne vallée de l'Isle		PETIT	Inésile	SUP	PI	50	25	
VILLETUREIX	La Rigale	CHADELLE	Jean-Pierre	COL	SD	50	26	
Sud du Bergeracois		PRODEO	Frédéric	AFA	PI	51	27	
Vallées de la Dordogne et de la Dronne		CHEVILLOT	Christian	BEN	PI	52	-	

**AQUITAINE  
DORDOGNE**

**BILAN  
SCIENTIFIQUE**

**Opérations communales et intercommunales**

**2 0 0 1**

**A. 89 - SECTION 4.1.**

**Saint-Laurent-sur-Manoire/  
La Bachellerie**

Les sondages réalisés du 19 au 30 mars 2001 se sont déroulés dans le cadre des 1,33 km qu'il restait à faire de la section 4.1. de l'autoroute A.89.

Sur les 57 sondages réalisés, seuls 16 ont livré des vestiges archéologiques.

Le site de Muguet-Ouest 2, commune de Saint-Rabier s'avère être limité à ce qui était déjà connu.

La barre rocheuse de Métairie Haute, commune d'Azérat, n'a pas livré de carrière de pierre comme il avait été pressenti, mais une utilisation des blocs calcaires d'un chaos issu du démantèlement du front rocheux.

La Chosédie, commune de Limeyrat, présente une fréquentation marquée durant la Protohistoire, sans que les niveaux soient conservés. Seule une structure en creux de type fosse a été mise au jour. Un décapage autour de la structure n'a pas permis de découvrir d'autres vestiges.

La doline du Petit Claud, commune de Thenon, s'est révélée être totalement stérile d'un point de vue archéologique.

Luc Detrain

**SAINT-RABIER**

**Le Muguet Ouest 1 & 2**

Les deux sites du Muguet Ouest 1 et 2 ont fait l'objet d'une évaluation complémentaire après avoir été mis en évidence par l'équipe de prospection de l'A.89, sous la direction de Luc Detrain.

Le Muguet Ouest 1 a livré les restes très partiels d'un habitat des débuts du Néolithique, dont une datation, pour l'instant unique, situe l'implantation dans la deuxième moitié du sixième millénaire avant notre ère, c'est-à-dire à une époque où nos connaissances archéologiques locales sont pratiquement inexistantes. Trois structures en creux néolithiques ont été identifiées, dont un fossé qui a dû servir de carrière d'extraction de matériau

argileux (construction de bâtiment). Un atelier de fabrication de perles discoïdes en houille, avec ses divers éléments, a été retrouvé au sein d'une fosse. Les traces érodées d'un bâtiment quadrangulaire (quatre trous de poteaux régulièrement alignés) complètent peut-être cet établissement néolithique.

Aussi n'est-il pas surprenant de constater la difficulté à intégrer cette série au sein des rares (et pauvres) ensembles de cette époque déjà signalés, que ce soit du Roucadourien ou du Cardial atlantique. On remarquera que la céramique, tout autant que le lithique, ne dépasserait pas plus, et même plutôt moins, en contexte du Néolithique

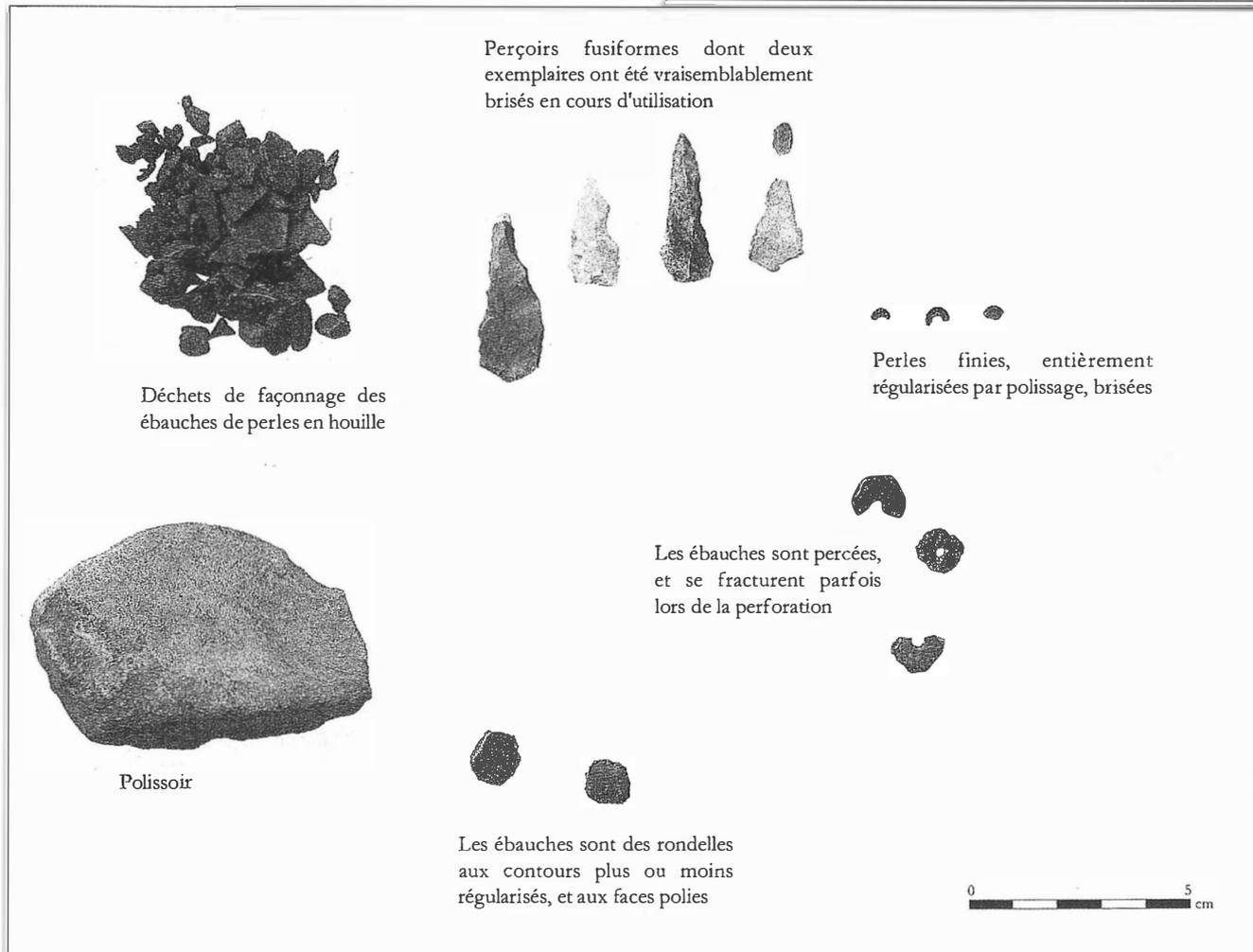
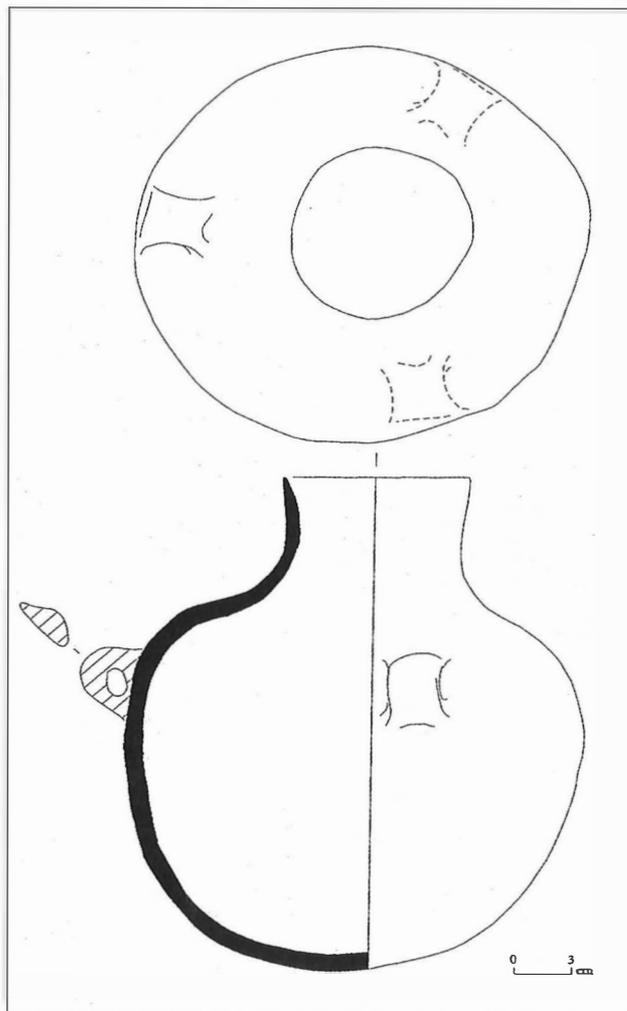
moyen. Il faudra attendre le résultat des deux nouvelles datations radiocarbones demandées pour pouvoir préciser une attribution culturelle à cet ensemble, qui ne s'intègre pas aisément au sein du Néolithique ancien régional.

Le site du Muguet Ouest 2 a livré un ensemble ponctuel de structures en creux dont l'une au moins est liée à une ou des combustions, de nature indéterminée. Le mobilier céramique découvert, bien que très érodé, est attribuable au Bronze final IIb-IIIa, et plus précisément au groupe Rhin-Suisse-France-Orientale. Une datation radiocarbone nous situe dans les trois derniers siècles du deuxième millénaire avant notre ère (2960 ± 40 B.P.).

Bertrand Poissonnier

Ci-contre :  
Saint-Rabier - Le Muguet ouest 1 & 2.  
Céramique.

Ci-dessous : Saint-Rabier : Le Muguet Ouest 1 & 2.  
Le Muguet Ouest 1, atelier de fabrication de perles en houille.



# SAINT-RABIER

## Le site du Peyrat 3

Le gisement archéologique Le Peyrat 3 sur la commune de Saint Rabier a été découvert à la faveur des sondages archéologiques préliminaires à la construction de l'autoroute A.89, sur la section 4.1, Saint-Laurent-sur-Manoire La Bachellerie, au lieu-dit «Le Jarry». Le toponyme «Le Peyrat» vient de la proximité de la grotte préhistorique classée du Peyrat. Le Peyrat 2, qui n'est pas directement concerné par la fouille, est une barre rocheuse qui ferme le site à l'ouest. C'est en contrebas de cette barre, qu'a été mis en évidence le gisement archéologique du Peyrat 3, au sein d'un talweg colmaté par des dépôts de pente et des colluvions agricoles lui conférant un aspect de plate-forme, surplombant à son tour le cours d'une petite vallée,.

Plusieurs périodes d'occupation ont été recensées sur le site. Ce sont cependant les plus récentes, les périodes historiques (Haut et Bas Moyen Age) qui ont fait l'objet de prescriptions de l'Etat. Les vestiges les plus anciens (Néolithique, Protohistoire) étaient enfouis plus profondément et donc préservés de la destruction par l'aménagement autoroutier prévu en remblai à cet endroit.

La première phase d'occupation date du Haut Moyen Age et présente une vocation qui semble plutôt agricole et pastorale que d'habitat. Certains indices comme des concentrations de mobilier céramique et des trous de poteaux formant le plan de bâtiments légers, ou bien encore la présence de petits groupes de sépultures disséminés sur l'ensemble du gisement, peuvent rappeler l'existence d'un habitat ou du moins sa localisation proche.

La chronologie du site, en l'absence de relations stratigraphiques marquées, est essentiellement fournie par l'étude du mobilier céramique et des analyses de <sup>14</sup>C réalisées sur six échantillons dont quatre sur os humain. Elles donnent une fourchette allant du VIIe au VIIIe siècles.

Les installations s'organisent de part et d'autre d'un chemin, de façon plus dense au nord et à l'est de celui-ci, en particulier au centre de la plate-forme. Les traces d'un parcellaire sont visibles sous la forme d'empierrements linéaires installés perpendiculairement à la pente, formant ainsi des langues de terrains de type terrasses. C'est sur ces parcelles en lanières que s'organisent les activités humaines : enclos, bâtis légers, fosses, sépultures, etc.

Les bâtis légers (5 m x 3 m ; 3 m x 3 m) sont construits sur poteaux, murs ou saignées empierrées. Une structure double et linéaire de 9 m de long pour une largeur de 1,20 m présente les caractéristiques des saignées empierrées garnies ici de deux rangs de plaquettes calcaires destinées à enserrer les pieds d'une palissade légère. Les hypothèses sur cette structure sont essentiellement du domaine agro-pastoral (couloir de traite, grenier à empilement, etc.).

Quatre groupes de sépultures et un individu isolé sont *a priori* disséminés au sein d'une organisation spatiale difficile à appréhender. En effet l'étude se trouve limitée par les difficultés de lecture du sol, l'absence de relations stratigraphiques et de mobilier marqueur. Ces événements sépulcraux montrent cependant une certaine cohérence

Le groupe D, le plus important en nombre (7), respecte et s'aligne contre le chemin 1547 dans un espace sacralisé (murs de limites, sédiment noir). Les autres groupes de sépultures ne sont jamais isolés ni très éloignés des petits bâtis reconnus. Ce sont au total dix-sept sépultures qui ont été étudiées pour un premier recensement de dix enfants, six adultes dont une femme, et un périnatal.

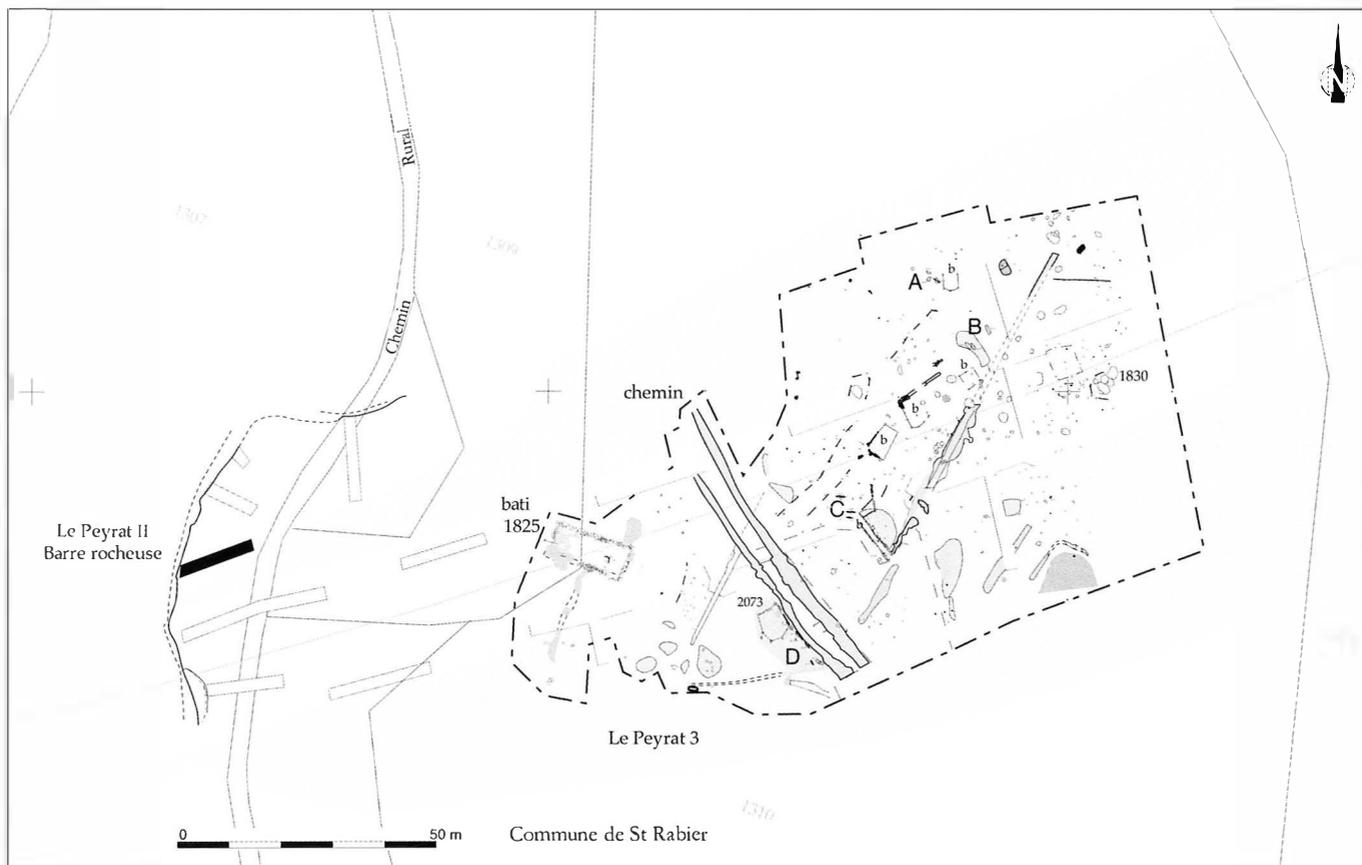
Une seconde phase d'occupation, précédée d'un *hiatus* important, est perceptible depuis la fin du XIIIe siècle et le début du XIVe siècle. Cette occupation continue à respecter le chemin ancien, mais le centre de la plate-forme est délaissé au profit des pentes et du rebord du talweg pour une probable exploitation entière du potentiel agricole des endroits les plus fertiles.

Un bâtiment en pierre s'installe sur la pente entre la barre rocheuse et le chemin. Construit en pierres sèches et couvert de lauzes, ses dimensions sont de 15,50 m sur 7,10 m. L'épaisseur des murs varie entre 0,60 m et 1,10 m. Deux états de sols et de foyers sommaires ont été vus dans le bâtiment. Il est peu probable qu'il s'agisse là d'un habitat permanent ou d'un bâtiment à usage strictement agricole ou pastoral. Il convient plutôt de songer à une maison à usage mixte et pas forcément permanent. Un ensemble cohérent de six fosses à l'est du site sont contemporains avec un petit bâti sur poteaux installé contre le chemin et sur la zone sépulcrale D.

Une série d'études paléoenvironnementales nous fournit le cadre de vie des habitants des lieux : palynologie, anthracologie et archéozoologie. Noyer et vigne sont présents de manière marquée. Un certain nombre d'études complémentaires est projeté dans le cadre d'une demande d'aide à la publication : céramologie, dates <sup>14</sup>C, analyses de l'ADN, bibliographie, archives, etc.

Baucoup d'incertitudes ressortent de l'étude de ce site qui présente une approche et une interprétation difficiles et de nombreuses questions restent encore posées. Les recherches engagées au Peyrat présentent un caractère pionnier marqué pour la période et la région et la fouille a permis de faire resurgir un instantané de la vie d'un petit groupe humain au Haut Moyen Age installé sur le bord de cette petite vallée périgourdine.

Luc Wozny



Saint-Rabier - Le site du Peyrat 3.  
 Plan général des découvertes archéologiques Haut Moyen Age : en A, B, C et D : groupes de sépultures, en b, bâtis avérés.  
 XIII-XIVe siècles : 1825, 1830 et 2073

## EYLIAC

### Dangou

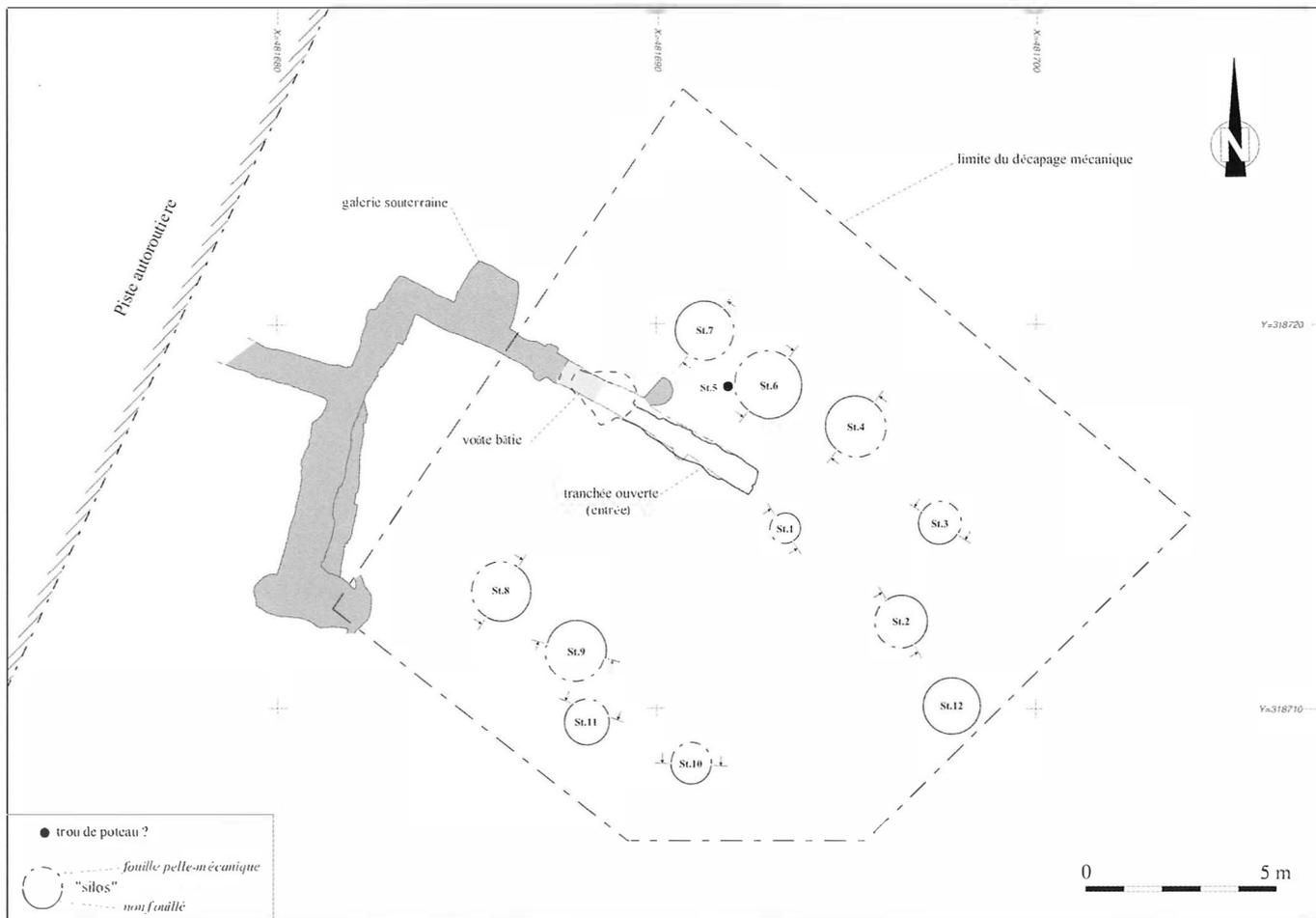
Les travaux engendrés par la construction de l'autoroute A.89 (section 4.1) ont permis la découverte d'un souterrain aménagé associé à un habitat de surface médiéval, situé sur la commune d'Eyliac en Dordogne. Cette découverte a été réalisée au moment des travaux surveillés sur cette partie du Causse par les spéléologues (conformément à une convention signée entre les Autoroutes du Sud de la France et les spéléologues).

En raison de sa destruction partielle lors des décaissements, le plan complet du souterrain nous est inconnu. La partie préservée ne comprend aucune salle importante, seules des galeries relativement spacieuses ont pu être visitées. Leur développement cumulé atteint 25,25 m pour un dénivelé de 5,30 m. L'unique entrée identifiée offre la particularité de comporter une voûte bâtie en plein cintre, conservée sur une longueur de 1,10 m. Egalement, des marches taillées dans le sol facilitent l'accès aux galeries «profondes».

A l'extérieur, un décapage mécanique de 250 m<sup>2</sup> a révélé la présence de onze fosses de type «silo», creusées dans le calcaire et proches de l'orifice d'accès aux galeries souterraines. Bien qu'aucune empreinte de bâtiment n'ait pu être mise en évidence à l'intérieur du périmètre investi, les nombreux matériaux, tels que des moellons et des tuiles canaux qui caractérisent en partie le comblement de l'entrée et des fosses, suggèrent l'existence d'une construction à proximité immédiate du souterrain.

L'étude typologique du mobilier céramique, issu du comblement de l'entrée et des structures de surface, définit une occupation de type domestique correspondant probablement à une seule unité familiale, qu'elle place chronologiquement autour de la seconde moitié du XIIIe siècle-tout début XIVe siècle.

Thierry Salgues  
 avec la collaboration de Catherine Ballarin



Eyliac - Dangou.  
Plan du secteur de fouille, report de surface du souterrain.

## Déviation de Bergerac

Les sondages archéologiques ont été réalisés sur la section sud de la déviation de Bergerac et sous la maîtrise d'ouvrage de la direction départementale de l'équipement de la Dordogne. La section concernée représente un segment de trois kilomètres entre le rond-point du «Terme» à l'ouest et les ouvrages d'art sur la Conne aux «Reclausoux» à l'est. Elle se compose d'une moitié occidentale en remblais, où les sondages, d'une profondeur limitée à un mètre, n'ont révélé aucun indice d'occupation archéologique. La moitié orientale est construite en déblais, qui débutent au sud du petit bourg de La Conne-de-Bergerac et s'enfoncent progressivement jusqu'à - 6 m pour rejoindre la côte des ouvrages d'art construits sur le ruisseau de la Conne. Les sondages réalisés de ce côté permettent de reconstituer la géométrie des dépôts sédimentaires superficiels et d'identifier six zones d'occupation archéologique.

Les zones 1 et 5 se trouvent respectivement au sud de La Conne-de-Bergerac et à l'ouest du lieu-dit «La Graulet». Elles livrent des structures médiévales (vers le XI/XIIIe siècle), qui sont essentiellement des batteries de silo et des fours. Elles sont mieux conservées dans la zone 5, où les silos sont observables sur toute leur hauteur. La base de leur remplissage contient un mobilier abondant et bien conservé.

Les autres zones livrent des indices du Paléolithique moyen et supérieur. La zone 2 est à faible distance à l'est de la zone 1. Elle se caractérise par un horizon de faible épaisseur et peu enfoui (vers - 0,70 m), où les produits de débitage et les outils sont assez fréquents et attribuables au Moustérien de tradition acheuléenne. La zone 3 livre également une industrie du moustérien de tradition acheuléenne à la base de la séquence limoneuse, en contact avec le gravier grossier (vers - 1,80 m). Au

sommet de la séquence, cette zone livre également des produits de débitage d'une phase ancienne du Paléolithique supérieur (Aurignacien). La zone 4 occupe le flanc oriental d'un large talweg comblé au Pléistocène. Dans la partie haute de la séquence, un horizon livre une industrie relativement abondante, attribuable à l'Épipaléolithique ou au Mésolithique. La zone 6 correspond à l'extrémité orientale du projet. Elle se caractérise par des dépôts alluviaux tardiglaciaires développés sur plus de 5 m. A deux niveaux différents, cette séquence livre du mobilier et des industries attribuables au Paléolithique supérieur. Vers - 2,50 m, le niveau se caractérise par la présence de restes de faune assez mal conservés, associés à de rares produits de débitage non identifiables. Vers - 4,30 m, le second horizon a livré un amas de débitage laminaire, dont la technologie s'accorde avec l'Aurignacien.

Les différentes zones identifiées ont justifié la prescription d'évaluations archéologiques complémentaires. Dans la plupart des cas, les estimations issues des sondages sont validées par la fouille. Les industries de la zone 4 se sont cependant avérées plus anciennes que supposé et se rattachent plutôt au Magdalénien. Les différentes interventions réalisées dans le cadre de la déviation de Bergerac proposent une meilleure compréhension de l'évolution du paysage local, et fournissent nombre d'informations sur le peuplement de ce secteur de vallée depuis le Paléolithique moyen.

Frédéric Prodéo,  
Christophe Sireix

## CHANCELADE

R.D. 939

### Giratoire des Grèzes

Avant réalisation du giratoire des Grèzes, sur la route départementale 939, une campagne de sondages a été entreprise par le service d'archéologie du conseil général de la Dordogne, en février 2001.

L'ensemble de l'aménagement étant en remblais, l'opération était surtout destinée, au droit du gisement classé M.H. de l'abri de Raymonden, à vérifier l'existence de niveaux archéologiques *in situ* en prolongement des dépôts de l'abri, ainsi que celle d'éventuels déblais des fouilles du XIXe siècle.

Les sondages ont été réalisés, dans des conditions rendues difficiles par la présence d'une nappe phréatique permanente rencontrée immédiatement sous le sol actuel. Ils ont toutefois permis de vérifier en partie les deux hypothèses qui les avaient motivés.

A la base de deux sondages 3, sous une forte épaisseur d'alluvions argilo-sableuses fortement hydromorphes de la Beauronne, un dépôt alluvial de

graves calcaires concrétionnées a été découvert à 4,60 m de profondeur, reposant directement sur la roche mère. Dans un autre sondage, ce dépôt a livré deux éclats laminaires corticaux en silex, et une esquille osseuse. Ailleurs, ce sont des alluvions graveleuses à quartz, archéologiquement stériles, qui ont été rencontrées à la base des séquences.

Dans un sondage, entre 0,50 m et 0,65 m de profondeur, deux éclats corticaux informes, ont été récoltés au sein de remblais actuels ou subactuels. Il pourrait s'agir de déblais des fouilles du XIXe siècle.

La rareté des vestiges découverts à la base de la séquence alluviale, la faible extension et la pauvreté des déblais de fouille n'ont pas justifié une intervention archéologique complémentaire.

Jean-Pierre Chadelle

## SAINT-VINCENT DE CONNEZAC ET SAINT- JEAN D'ATAUX

R.D. 709

PR 20.900 à 25.250

Le recalibrage de la route départementale 709, sur les communes de Saint-Vincent de Connezac et Saint-Jean d'Ataux (point routier 20.900 à 25.250) ne comportait pas de modification de l'axe de la chaussée mais des élargissements ponctuels au détriment des talus.

Une prospection au sol des zones découvertes a été réalisée par le service d'archéologie du conseil général de la Dordogne au cours des mois d'août et septembre 2001, sur les déplacements de réseaux puis sur les travaux de terrassement proprement dits.

La route départementale suit le fond la vallée de la Beauronne, en rive droite. Les terrains traversés sont constitués d'un mélange d'alluvions et de colluvions issues de la couverture tertiaire des plateaux (carte géologique au 1/50 000<sup>e</sup> Mussidan).

Il n'a pas été rencontré d'indices archéologiques.

Jean-Pierre Chadelle

## MONTIGNAC, AURIAC DU PÉRIGORD, AUBAS

La campagne de prospection, menée sur ces trois communes de la vallée de la Vézère et réalisée dans le cadre d'un T.E.R. de maîtrise d'archéologie, a permis de mettre en évidence quatorze nouveaux sites ou indices de sites. Par ailleurs, quatre habitats déjà signalés par la carte archéologique ont été complétés par de nouvelles informations.

La richesse des terres alluviales de cette vallée semble avoir constitué la principale cause du développement de l'occupation humaine de ce secteur. La découverte d'amphores Dressel 1 sur la commune de Montignac (*Brenac, Claud de Gigondie et Aux Olivoux*) permet d'envisager l'installation des populations dans ces fonds de vallée dès l'époque protohistorique. Un habitat se maintiendra aux I<sup>er</sup> et II<sup>e</sup> siècles, sur la plupart

de ces établissements précoces. On trouve également des créations ex-nihilo du Haut Empire, qui perdurent parfois jusqu'au IV<sup>e</sup> siècle. Toutefois, la majorité des établissements ne fournissent que du mobilier des I<sup>er</sup>-II<sup>e</sup> siècles.

Cette prospection-inventaire révèle cependant difficilement les ruptures et les continuités de l'habitat, d'autant que notre vision de l'implantation des populations anciennes sur le terroir de ces communes, a pu être altérée par la densité du couvert forestier (59,6 % de la surface totale). Une prospection aérienne et la mise en œuvre de sondages sur des zones bien ciblées, seraient susceptibles de palier les lacunes inhérentes à ce type d'opération de recherche.

Alexandra Hanry

## Occupation de la moyenne vallée de l'Isle aux âges des métaux et pendant l'Antiquité

C'est l'intitulé donné à la maîtrise d'archéologie que nous avons eue à travailler en 2000-2001, sous la tutelle d'Anne Colin, maître de conférence à l'université de Bordeaux III, et avec l'aide de Christian Chevillot. Il s'agissait d'une prospection-inventaire aux environs de Périgueux, dont les limites administratives comprenaient douze communes : Antonne-et-Trigonant, Bassillac, Blis-et-Born, Boulazac, le Change, Cubjac, Escoire, Eyliac, Saint-Vincent-sur-l'Isle, Sarliac-sur-l'Isle, Savignac-les-Eglises et Trélassac. Deux axes fluviaux parcourent cette zone : l'Isle au nord et l'Auvézère au sud. Ce sont ces deux axes qui ont fait l'objet de notre recherche, plus que les limites administratives des douze communes.

D'abord une longue étude bibliographique, dont le but était de faire l'état des lieux des connaissances en matière de sites archéologiques sur ces douze communes, a permis d'arriver aux conclusions générales suivantes : chacune des communes s'est révélée assez riche en sites, notamment en sites paléolithiques, néolithiques, gallo-romains (14) et médiévaux (3). Mais nous avons pu constater la quasi-absence de sites des âges des métaux, probablement à cause de problèmes de taphonomie et de couvert forestier trop important.

La prospection pédestre a suivi ce travail pendant quatre mois. L'inventaire de départ a été complété de vingt-trois sites supplémentaires, toutes périodes confondues dont onze nouveaux sites antiques.

Au vu de cet ensemble de sites, ajouté à ceux déjà connus, il semble clair que l'occupation à l'époque gallo-romaine fut assez dense, notamment en se rapprochant de l'antique *Vesunna*. Les sites des âges des métaux restent toujours rares et les quelques tessons récoltés pour ces périodes ne sont pas très parlants et demeurent trop peu nombreux pour affirmer réellement l'existence de quelque site. Le Moyen Age est très présent aussi, surtout dans les zones proches des habitats actuels.

Quelques observations pour l'époque gallo-romaine peuvent être faites. Il semble que la vallée de l'Auvézère ait été préférée à celle de l'Isle, et cela probablement car les terres y sont plus généreuses et plus fertiles. Les sites découverts sont toujours en plaine (sauf un seul à *la Peytelie*, Savignac-les-Eglises), près de la rivière, en zone souvent bien dégagée aujourd'hui, sur des terres alluviales et exposées au soleil.

Pour conclure, nous émettons une hypothèse à vérifier : au Change quatre sites gallo-romains, voire cinq, ont été découverts, sur un espace assez peu important. On ne connaît pas vraiment d'agglomérations secondaires sur le territoire des Pétrucos alors ne pourrait-on pas imaginer la présence d'une de ces agglomérations au Change ? A vérifier...

Inésile Petit

## VILLETTOUREIX R.D 99 La Rigale

Le projet de rectification de virages de la route départementale 99, sur la commune de Villetteoueix, s'inscrit dans un contexte archéologique particulièrement riche. A 200 m au sud, la tour du château de la Rigale est en fait la *cella* circulaire d'un temple antique et un important site de La Tène finale est signalé en bordure de la Dronne, non loin du château.

Les sondages réalisés ont permis la découverte, à l'ouest de la zone, d'un établissement antique aux murs bâtis en petit appareil, avec au moins deux assises conservées, et en moellons aux soubassements creusés

dans le socle calcaire. A l'est, indépendantes des murs, plusieurs structures circulaires, de 0,30 à 0,70 m de diamètre, sont également creusées dans la roche.

Un matériel céramique abondant est daté de la deuxième moitié du I<sup>er</sup> siècle avant J.-C., pour le secteur des structures circulaires et présente, à l'ouest, un ensemble hétérogène s'étalant entre le début du I<sup>er</sup> siècle de notre ère et la fin du II<sup>e</sup> siècle.

Jean-Pierre Chadelle

# SUD DU BERGERACOIS

## Prospection inventaire

Dans le cadre des crédits alloués à la suite des tempêtes de fin 1999, le service régional de l'archéologie d'Aquitaine a mobilisé deux semaines pour la réalisation d'une prospection-inventaire focalisée sur la forêt de Lanquais. A partir de l'examen des chablis, son objectif principal était de poursuivre le recensement systématique des mines de silex néolithiques et d'identifier leur mode d'exploitation et leurs productions. Le secteur prospecté a été limité à trois communes voisines (Lanquais, Verdon, Faux), où la densité de sites connus est actuellement la plus forte (Cauvin 1971) et qui constituent un échantillon représentatif de la géologie locale.

Cette zone se situe en rive gauche de la Dordogne, à une dizaine de kilomètres en amont de Bergerac. Les plateaux culminent à environ 170 m NGF et constituent une transition vers le pays du Haut Agenais qui s'étend au sud. Ils sont recouverts de niveaux à meulière et à grès sidérolithique, qui ont été largement exploités depuis l'Antiquité et surtout au Moyen Age pour la meunerie et la métallurgie. Les versants se caractérisent par des altérites du Maestrichtien qui contiennent le silex du Bergeracois. Elles sont généralement recouvertes de colluvions, mais plusieurs vallées encaissées ont mis à nu les formations silicifères. Le pied des versants se marque par des affleurements de calcaire qui ont été exploités pour produire des matériaux de construction. Dans le fond de vallée, le calcaire est recouvert de formations graveleuses grossières correspondant à d'anciennes terrasses alluviales de la Dordogne.

Les prospections ont été conduites selon une technique préconisée par P. Pétrequin, et éprouvée par la découverte des minières de roche noire vosgienne (Plancher-lès-Mines). Elle consiste à remonter le cours des vallées à la recherche des affleurements primaires et à élargir les prospections à la hauteur de ceux-ci. La plupart des vallées secondaires du secteur considéré ont été explorées de cette manière (Couzeau, Biède, Combe Brune, Couillou).

Dans la vallée de la Biède, ce travail a été facilité par d'importants travaux sylvicoles en cours, qui ont mis à nu les deux flancs de la vallée, quasiment sur toute sa longueur. On a d'abord prospecté le versant exposé à l'ouest, où le silex est omniprésent, sous la forme de petits blocs gélifracés. En dehors de quelques postes de

taille peu denses et très dispersés, ce versant ne livre aucun indice d'une exploitation systématique. Sur le versant exposé à l'Est, le silex est plus rare en surface, mais se présente sous la forme de gros blocs non gélifs. Une importante minière a été identifiée dans ce contexte. Sur une surface d'environ un hectare, elle se compose de plusieurs dépressions circulaires formant des fronts de taille entourés de cônes de déblais composés des matériaux extraits. De très nombreux déchets de taille sont mêlés aux déblais périphériques et sont des sous-produits du façonnage d'ébauches de haches.

Les observations réalisées dans cette vallée peuvent être généralisées à toutes celles du secteur considéré. Elles montrent que toute la zone silicifère a probablement été prospectée par les néolithiques, comme en témoignent les locus isolés dans les zones où le silex est de moindre qualité. Les exploitations systématiques se sont développées là où le silex est le plus abondant et de qualité supérieure. L'exploitation s'est poursuivie de manière très étendue dans les zones où les affleurements de silex sont les plus larges, comme à la Mérigode sur la commune de Verdon, où l'on retrouve une épaisse couche de déchets de taille sur près de deux hectares.

Au terme de ce travail d'inventaire, la zone considérée rassemble une trentaine de minières où des échantillonnages systématiques permettent de caractériser les productions de chaque vallée, grâce à des différences d'aspect assez marquées sur les matières premières. En théorie, il devrait donc être possible d'attribuer à une minière en particulier les différents objets provenant de ramassages de surface dans les habitats de fond de vallée, ainsi que sur les sites plus éloignés.

La poursuite d'un travail systématique sur les productions de haches en Bergeracois devrait permettre d'établir une typo-chronologie de ces objets et d'étudier leur diffusion. Il devrait aboutir à une meilleure définition chrono-culturelle du secteur et contribuer ainsi à reconsidérer la place du Bergeracois dans le tissu des groupes culturels de la fin du Néolithique dans le sud-ouest de la France.

Frédéric Prodéo,  
Fabrice Casagrande

# VALLÉES DE LA DORDOGNE ET DE LA DRONNE

**Le Triangle Lisle — Saint-  
Pardoux-La-Rivière — Thiviers  
De Bergerac à Pringonrieux**

Au cours de l'année 2001, la prospection-inventaire dans la haute vallée de la Dronne s'est poursuivie et plus particulièrement dans le triangle Lisle/Saint-Pardoux-La-Rivière/Thiviers. Cette partie du bassin de la Dronne s'avère en effet très peuplée depuis la Préhistoire.

## Vallée de la Dronne

Le long et méticuleux travail de recherche mené dans ce bassin a permis de compléter l'inventaire des sites. Une cinquantaine de nouveaux sites de l'Acheuléen, du Moustérien de Tradition Acheuléenne, du Magdalénien, du Néolithique, de la période gauloise, du gallo-romain et du Moyen Age ont été identifiés et certains feront l'objet de monographies exhaustives.

Deux nouveaux fragments d'anneaux-disques néolithiques en roches tenaces ont été trouvés dans ce secteur, venant compléter leur carte de répartition et mettre en évidence une forte concentration dans cette région du Périgord. Deux zones se remarquent nettement, toutes deux dans la vallée de la Dronne : la première sur les terrasses de la rive gauche de la Dronne, près du cimetière de Champagnac-de-Belair et l'autre, toujours sur la rive gauche de la Dronne, au niveau de Biras-Bourdeilles (Le Rigolat et la Pacalie).

Il faut noter que ces anneaux de formes et dimensions variées, proviennent à chaque fois de sites pauvres en autre mobilier et notamment en silex taillés.

A Bourdeilles, au lieu-dit «Les Bourdeillettes», a été trouvé un remarquable mors de bride en fer forgé à l'occasion de travaux de restauration d'une vieille ferme. Cet objet présente sur les montants latéraux, deux cabochons en bronze doré ornés d'une fleur de lys. Il pourrait s'agir d'un mors ayant appartenu à un régiment de l'armée royale et datant des XVII<sup>e</sup> ou XVIII<sup>e</sup> siècle.

A Barrat, sur la commune de la Chapelle-Faucher, non loin de la zone où nous avons trouvé des tessons d'amphores vinaires italiques, un remarquable aiguiseur

perforé en grès a été découvert (Premier ou Deuxième Age du Fer).

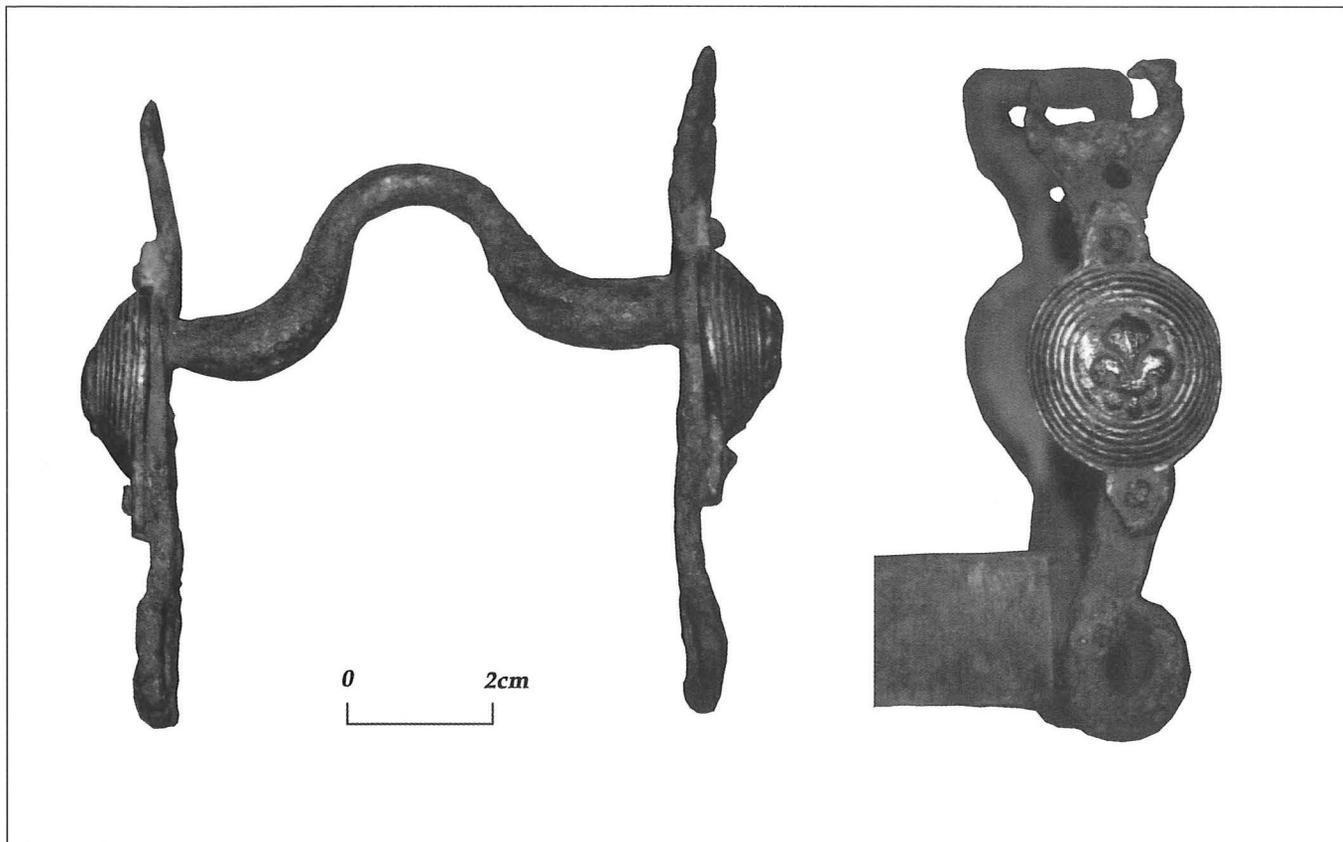
## Vallée de la Donzelle/Bourdeilles

L'étroite surveillance de la vallée de la Donzelle, a permis de mettre en évidence un niveau d'habitat néolithique ou chalcolithique. Suite à des travaux de réfection d'une conduite d'eau au lieu-dit Le Bournat sur la commune de Lisle, des objets ont été mis au jour : hache polie, couteau, lame, éclats, témoignant d'une occupation de cette zone probablement dans le III<sup>e</sup> millénaire av. J.-C.

Vers la confluence de la Donzelle avec la Dronne, la ligne de falaise de la Peyzie et ses environs immédiats se révèlent d'une grande richesse, avec des gisements de l'Acheuléen moyen et récent, du Moustérien de Tradition Acheuléenne, du Paléolithique supérieur, du Néolithique, du Chalcolithique, du gallo-romain... Au Moyen Age, ses eaux ont été largement utilisées pour alimenter de nombreux moulins installés tout le long de son cours.

La ligne de falaise de la Peyzie était déjà connue dès la première moitié du XX<sup>e</sup> siècle, et P. Jude et D. Peyrony y avaient effectués des fouilles dont on ne sait bien peu de choses. Quelques moulages d'objets au musée de Brantôme, des objets dans diverses collections privées et au Musée des antiquités nationales, et de rares notes, permettent d'attribuer au moins deux abris au Magdalénien final et à l'Azilien. Grâce aux prospections récentes de J.-M. Geneste, dans les années 1980, cela a permis de mieux identifier les gisements existant sous cette falaise («La Bergerie de la Peyzie» et «Le Domaine de la Peyzie»).

C'est dans des galeries qui s'ouvrent sous un porche d'abri assez vaste, non loin d'une large diaclase occupée par un escalier monumental menant au château de la Peyzie, situé au-dessus qu'avaient été repérées des peintures pariétales dont le dessin et la technique font



Bourdeilles : Vue du mors des "Bourdeillettes" avec les cabochons ornés de fleurs de lys.

penser à des réalisations du Paléolithique supérieur. Après contrôle, il s'agit de faux réalisés relativement récemment, peut-être dans la première ou la deuxième moitié du XXe siècle.

De nouveaux gisements du Paléolithique ancien, moyen et supérieur (celui-ci peu abondant) ont été inventoriés. Bifaces du Moustérien de Tradition Acheuléenne et quelques pièces du Paléolithique supérieur au Poirier-Blanc à Bourdeilles ; Moustérien à denticulés à Creyssac ; bifaces du Moustérien de Tradition Acheuléenne à Lisle, sur le site des Champs ; au Grand-Roc à Condat-sur-Trincou ; à Maisonneuve à Bourdeilles.

Curieusement, toujours pas de découvertes significatives de l'Age du Bronze. Par contre nous continuons à trouver de manière sporadique quelques rares tessons d'amphores vinaires italiennes (Dressel Ia et Ib), qui témoignent de l'occupation galloise tardive du secteur.

Pour le gallo-romain, les découvertes sont plus nombreuses : Villeviale, Le Stade et Chez Duret à Quinsac, Maisonneuve à Bourdeilles.

La prospection de ce bassin très riche devrait se poursuivre car de nombreux autres sites restent à

découvrir et inventorier. Un peu plus en amont, vers Thiviers, la prospection devrait permettre de retrouver les exploitations néolithiques de dolérite et d'autres roches tenaces. Un important travail au sol est à compléter par une étude spécifique des divers matériaux de ce secteur et leur diffusion : roches vertes métamorphiques, silice ferrugineuse et silex. Les roches tenaces semblent être utilisées pour la fabrication des haches, des bracelets et des anneaux-disques, dans ce secteur placé idéalement à la croisée du Périgord, des Charentes et du Limousin.

## Vallée de la Dordogne

### ■ Prigonrieux

La poursuite des recherches sur Prigonrieux, limitées en raison du peu de terrains labourés, a toutefois permis de mettre en évidence une zone d'habitat galloise assez dense autour du port de Prigonrieux, confirmant le rôle important de cette vallée pour la distribution de vin italien en Périgord au cours des IIe et Ier siècles av. J.-C.

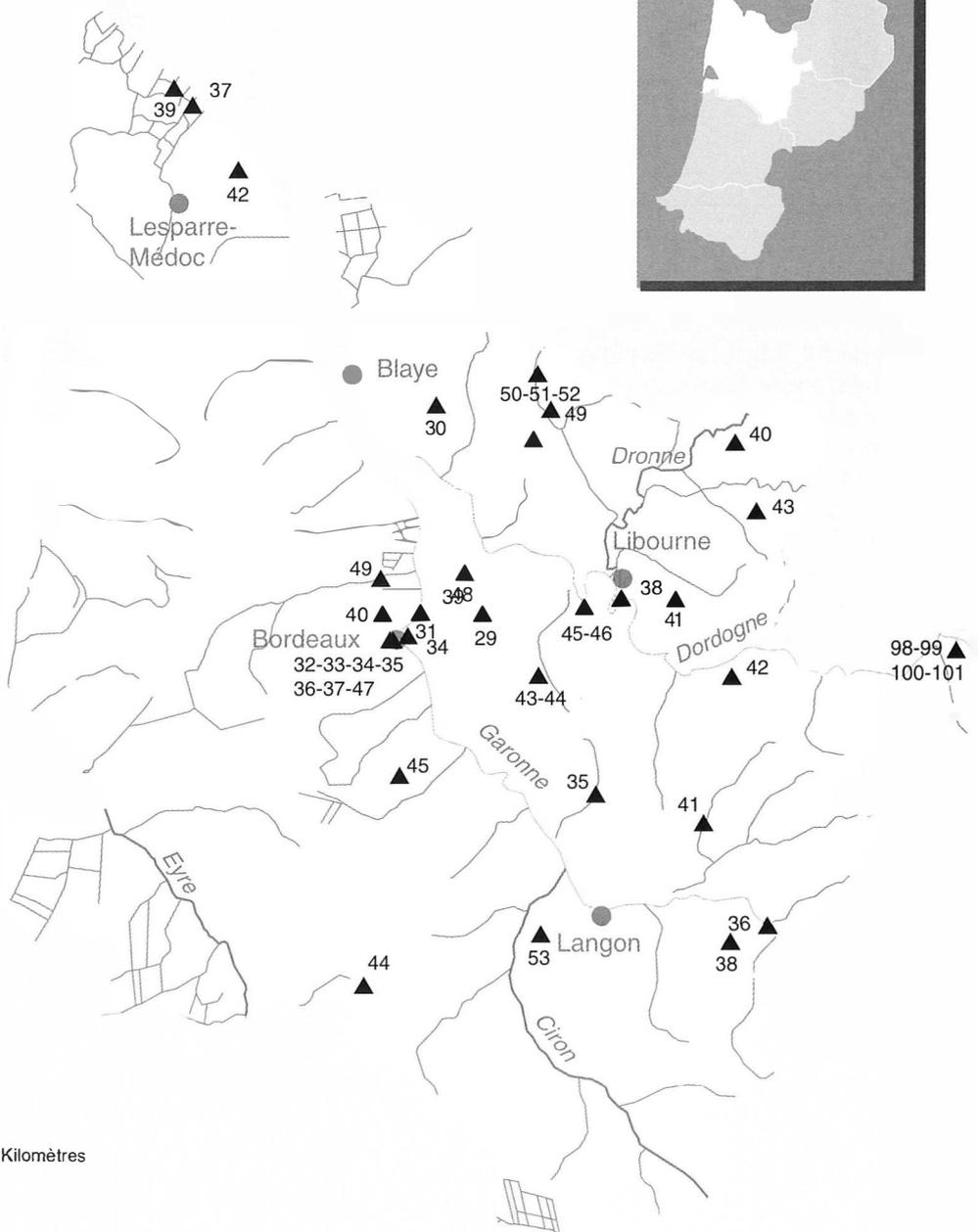
Christian Chevillot

# AQUITAINE GIRONDE

# BILAN SCIENTIFIQUE

Travaux et recherches archéologiques de terrain

**2 0 0 1**



						P.	N°
ARVEYRES	La Commanderie	PIAT	Jean-Luc	HAD	SD	56	29
BAIGNEAUX	La Sauvetat	HUGUET	Jean-Claude	EN	SU	56	30
BASSENS	La Croix de l'Île	BOURGEOIS	Didier	BEN	PI	57	31
BORDEAUX	Place André Meunier	PIAT	Jean-Luc	HAD	SD	58	32
BORDEAUX	Basilique Saint-Seurin	NADAL	Joël	HAD	SU	59	33
BORDEAUX	Esplanade des Quinconces	SANDOZ	Gérard	AFA	SD	60	34
BORDEAUX	97, rue Sainte-Catherine	MARIN	Agnès	HAD	RA	62	35
BORDEAUX	Parking des Salinières	SANDOZ	Gérard	AFA	SU	64	36
BORDEAUX	Epaves des Salinières	SIBELLA	Patricia	AFA	SU	66	37
HURE	Place de l'église Saint-Martin	CHARPENTIER	Xavier	SDA	SD	69	38
JAU-DIGNAC-ET-LOIRAC	La Chapelle Saint-Siméon	CARTRON	Isabelle	SUP	FP	72	39
MERIGNAC	Voie de desserte Ouest	WOZNY	Luc	AFA	SD	72	40
PUISSEGUIN	Le Bourg	PIAT	Jean-Luc	HAD	PI	73	41
SAINT-GERMAIN-D'ESTEUIL	Brion	MARTINAUD	Michel	SUP	P	73	42
SAINT-QUENTIN-DE-BARON	Le Château et Vallée de Bisqueytan	PIAT	Jean-Luc	HAD	FP	74	43
SAINT-QUENTIN-DE-BARON	Bourcey	LENOIR	Michel	CNR	SD	75	44
VAYRES	Château de Vayres	SIREIX	Christophe	AFA	SU	76	45
VAYRES	Quartier de Saint-Pardon	PIAT	Jean-Luc	HAD	PI	76	46

**ARVEYRES**

**Commanderie Notre-Dame  
d'Arveyres**

La commanderie d'Arveyres est située sur un modeste promontoire surplombant une boucle de la Dordogne. Il ne subsiste de l'ancien établissement templier que le logis du château et une partie des anciens chais à vin ; le reste des vestiges a été démoli ou est tombé en ruine entre le XIXe et aujourd'hui. Des descriptions des XVIIIe et XIXe siècles, plans et documents d'archives, montrent l'église Notre-Dame et son cimetière, accolés au château des commandeurs ainsi que des bâtiments annexes (écuries, granges, cuiviers) ; le tout étant enfermé dans une enceinte partiellement fossoyée et clôturée où s'ouvrait encore au XIXe siècle un portail monumental. La topographie du site a été altérée à ses marges par la construction de la voie ferrée Bordeaux-Paris, par l'implantation d'une conduite de gaz et par l'érosion des berges de la Dordogne.

Dans le cadre d'un projet de mise en valeur du site par la municipalité d'Arveyres, devenue propriétaire du lieu depuis quelques années, un diagnostic archéologique a été mené sous la forme d'une série de 24 sondages dispersés sur environ trois hectares.

Les résultats obtenus sont révélateurs de l'histoire du site. Une occupation antique est affirmée sous les bâtiments de la commanderie. Des maçonneries en petit appareil, des niveaux de sols en béton de tuileau, du mobilier céramique gallo-romain signalent une construction antique dont l'emprise et la chronologie restent cependant à définir. Une nécropole s'installe autour de cette habitation (sépulture sous tuiles à rebord), puis à l'époque romane, l'église Notre-Dame dont on a seulement retrouvé le négatif des murs, siège de la commanderie templière dès la fin du XIIe siècle. Un cimetière médiéval se développe au sud de l'église : des tombes en coffres bâtis anthropomorphes ou en cercueils de bois ont été repérées sur une zone bien distincte. Du château de la commanderie, n'ont été observés qu'une partie des fondations d'un corps de logis du XVe siècle et un tronçon comblé du fossé qui ceinturait l'ensemble de la place.

Jean-Luc Piat

**BAIGNEAUX**

**La Sauvetat**

Entre août et novembre 2001, une fouille de sauvetage urgent a été menée, au lieu dit La Sauvetat. Elle concernait une parcelle de terre qui doit être replantée en vigne au printemps 2002. Les divers sondages et décapages réalisés ont mis en évidence une petite maison gallo-romaine et son enclos.

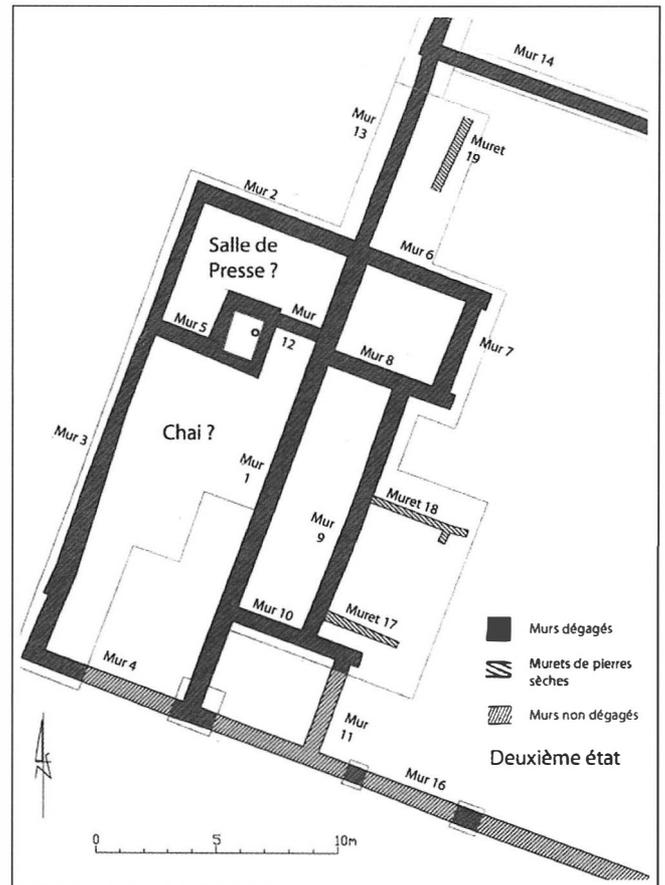
Le premier état est un bâtiment d'habitation comportant une galerie de façade encadrée par deux pavillons d'angle ; en arrière se trouvaient deux pièces, partiellement séparées par une cloison. Il semble avoir existé au nord de ce bâtiment une construction, type appentis, dans l'angle nord-ouest de l'enclos : c'est le

seul endroit qui a livré une quantité de céramique relativement importante. Dans un deuxième temps, cette construction fut transformée en bâtiment agricole. En effet, dans la pièce arrière la plus petite, un bassin à cuvette de vidange fut aménagé. Ce type de bassin est lié à l'exploitation viticole : il servait à recueillir le mout du raisin après qu'il ait été pressé. Cette maison s'ouvrait, vers l'est, sur un enclos rectangulaire d'une trentaine de mètres de largeur et une quarantaine de longueur ; il n'a pas été fouillé.

Tous les murs de ce bâtiment étaient arasés en dessous du niveau de circulation de l'Antiquité. Cela explique l'extrême pauvreté du site en mobilier archéologique. Les quelques éléments de céramique recueillis permettent cependant de dater ce bâtiment entre les années 70 et 150 après J.-C. Dans le bassin, la présence d'un morceau de bois carbonisé, daté par dendrochronologie de la fin du I<sup>er</sup> siècle, confirme cette datation. C'est certainement au cours du II<sup>e</sup> siècle que la maison en totalité ou en partie se transforme en bâtiment agricole. La présence de ce morceau de bois carbonisé, ainsi que celle d'une couche de cendre dans le fond du bassin, laisse supposer que cette maison fut détruite par un incendie dans la deuxième moitié du II<sup>e</sup> siècle.

L'intérêt principal de cette intervention est d'avoir pu mettre en évidence l'existence de ces petites constructions rurales, finalement encore très mal connues pour cette période. Un autre intérêt est la présence de vigne au moins au II<sup>e</sup> siècle après J.-C. à Baigneaux, comme dans plusieurs communes de l'Entre-deux-Mers, où de tels bassins ont été repérés (Lugasson, Camblanes, Cadillac, etc.).

Jean-Claude Huguet



Baigneaux.  
Etablissement gallo-romain de La Sauvetat.

## BASSENS

### La Croix de l'Île

Lors de travaux au sortir du bourg, à une profondeur proche de 3 m, un élément de plancher de 1,37 x 1,34 m fût mis au jour. Son mauvais état ne permit aucune expertise. Il y eut néanmoins sur ce site, lors de la guerre 1939-1945, une batterie anti-aérienne.

La profondeur d'enfouissement et quelques traces d'emplacement de poteaux, allant de l'avenue Félix Cailleau jusqu'à cet endroit, font penser à un abri de protection contre les bombardements alliés (août 1944).

Une recherche d'indices complémentaires a permis de trouver de nombreux débris de céramique sur la partie

haute du terrain. Une prospection menée par l'association « Histoire et Patrimoine de Bassens » releva de nombreux tessons de céramique d'époque médiévale, un petit morceau de bronze et quelques os de petit bovidé.

Rien ne permet de confirmer l'existence d'un établissement antérieur au Moyen Âge, ainsi que les toponymes de Bassens et des sépultures retrouvés dans le cimetière tout proche permettaient de l'envisager, ni de positionner le village primitif.

Didier Bourgeois



Baigneaux - La Sauvetat.  
Bassin à cuvette de vidange vu du Nord.

## BORDEAUX

### Place André Meunier Extension de l'IUT B

L'IUT B de journalisme devrait s'étendre sur l'ancien emplacement de l'école Jules Guesde (affectée avant sa démolition au SAMU social), dans l'angle formé par la rue de l'abattoir, au nord-est de la place André Meunier à Bordeaux ; quatre sondages archéologiques ont été réalisés afin de préciser la position et l'état de conservation du demi-bastion Saint-Ignace du fort Louis. Celui-ci avait été construit en 1676 sur l'ancien jardin du Noviciat des Jésuites, puis arasé pour la construction des abattoirs municipaux en 1831.

Les murailles du bastion ont été observées sur les faces ouest et nord-est ; le parement de celle-ci, conservé par endroits sur 2 m de hauteur, de belle qualité, en moyen appareil avec des chaînes de grand appareil.

Le substrat rocheux (calcaire marneux) est apparu peu profondément sur le terre-plein intérieur du bastion. Il constitue le niveau d'arasement sur lequel s'est arrêté la démolition du bastion.

Le fossé d'isolement a des profondeurs variables, deux séquences de comblement, une couche de remblais organiques sur le substrat, correspond aux déchets accumulés au moment où le fort Louis était en service ; au-dessus, un important remblai issu des raffineries à sucre installées dans le quartier aux XVIII<sup>e</sup> et XIX<sup>e</sup> siècles, composé de scories, de fragments moulés de pain à sucre et de pots de cassonade, marque le comblement des fossés du fort Louis pour la construction des bâtiments de l'abattoir. Les fondations de deux de ces bâtiments, d'axe est-ouest, ont été dégagées ; ils correspondent probablement à l'ancien dépôt de viande et aux étables.

Jean-Luc Piat

- PIAT, J.-L. Explorations archéologiques dans le quartier Sainte-Croix de Bordeaux. *Revue archéologique de Bordeaux*, tome XCI, 2000, p. 99-142.
- REGALDO-SAINT BLANCARD, P. Fort Louis. *Revue archéologique de Bordeaux*, tome LXXXIX, 1998, p. 69-142.

# BORDEAUX

## Basilique Saint-Seurin - Porche

Le réaménagement du porche roman de la basilique Saint-Seurin impliquait le décaissement général des terres depuis le parvis jusqu'à la nef. Ces travaux ont été suivis par un archéologue de la société Hadès, sur une période de trois semaines, au mois de mars 2001. Ils ont permis d'observer les niveaux et structures témoignant de l'évolution du porche entre le XI<sup>e</sup> siècle, date avancée pour sa construction, et le XVIII<sup>e</sup> siècle, date à laquelle le sol a été remblayé jusqu'au niveau actuel.

### ■ Le parvis

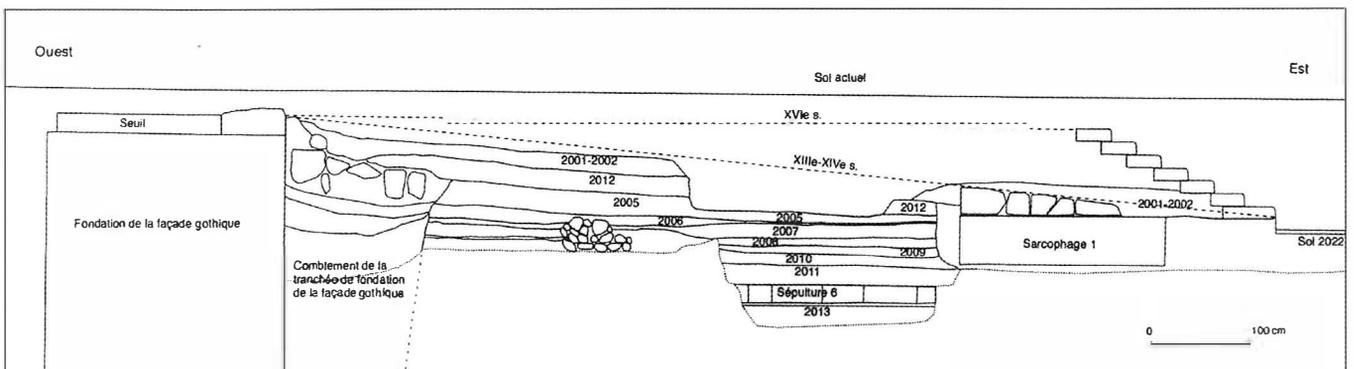
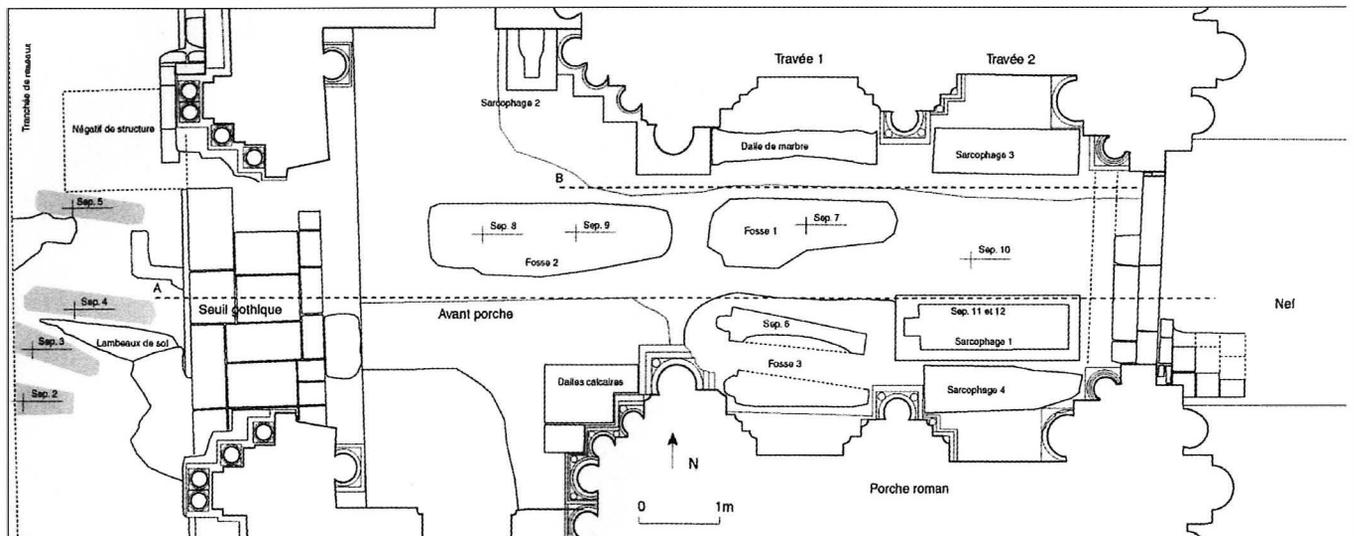
La façade actuelle, construite en 1828-1829, s'est directement appuyée sur le mur de fondation d'une ancienne façade gothique formant un avant-porche. Un seuil et des lambeaux de sols contemporains de cet état du XIII<sup>e</sup> siècle, révèlent que le niveau de circulation n'était que trente centimètres en dessous du niveau de sol actuel. Un remblai graveleux contenait cinq sépultures d'adultes postérieures aux niveaux de sol et au seuil gothique.

### ■ Le porche

Le dégagement des bases de colonnes du porche roman révèle une construction d'un seul et même état. Le sol qui devait fonctionner avec ces bases n'a pas pu être identifié avec certitude ; seules quelques dalles calcaires situées entre l'avant-porche et le porche pourraient le matérialiser.

Entre le XI<sup>e</sup> et le XIII<sup>e</sup> siècle, plusieurs sols se superposent suivant un pendage qui s'accroît à chaque exhaussement vers l'extérieur du porche ; ces niveaux compacts forment un véritable socle où sont par la suite creusées des fosses.

Le niveau de sol mis en place au XIII<sup>e</sup> siècle a été observé en stratigraphie, avec la tranchée de fondation du mur gothique. A cette période un espace sépulcral est aménagé dans la seconde travée du porche roman : deux sarcophages, encastrés entre les bases de colonne de cette travée, pourraient être contemporains de cet aménagement.



Bordeaux - Basilique Saint-Seurin - Porche.  
Plan général des structures découvertes et coupe stratigraphique A.

Le rehaussement des niveaux de circulation se poursuit à l'époque moderne. Le dernier état visible sur la stratigraphie possède un emmarchement qui mène à la nef dallée de carreaux, 1,20 m sous le sol actuel. Il s'agit apparemment du dernier état du porche avant le remblaiement général de l'édifice en 1700, notamment observé dans la nef au-dessus du sol de carreaux témoignent de l'apport de terre effectué lors du rehaussement du sol.

L'utilisation du porche à des fins sépulcrales est confirmée par la découverte de sept inhumations dont la datation reste imprécise : les deux sépultures en cercueil sont modernes ; les autres en raison de leur typologie (sarcophages anthropomorphes, maçonnés ou monolithes, sépultures en pleine terre) et du matériel associé (fragment d'orcél) se situent entre le XIe et le XVe siècle.

Joël Nadal

## BORDEAUX

### Place des Quinconces

A la demande de la municipalité de Bordeaux, en préalable à la co-définition d'un projet de réaménagement de la place des Quinconces, une opération de diagnostic archéologique a été réalisée durant les mois de juillet et août 2001.

Le cahier des charges, élaboré par P. Regaldo, prévoyait quatre axes principaux qui venaient en complément du diagnostic réalisé en août 2000 par N. Millard sur les allées d'Orléans (B.S.R., 2000 ; p. 67) :

— le repositionnement précis des côtés ouest et nord du château Trompette, dont l'essentiel des vestiges se situe sous la place ;

— la détermination des profondeurs d'enfouissement des vestiges ;

— l'évaluation de l'état de conservation des structures bâties (notamment escarpe et contre-escarpe) ;

— la vérification de la présence d'états anciens du château, voire d'occupations antérieures.



Château Trompette. Une des casemates du Bastion du Dauphin en cours de dégagement (fin XVIIe siècle).

En ce qui concerne le premier point, le positionnement a pu être établi avec une incertitude limitée à plus ou moins un mètre, ceci grâce à la découverte de deux angles majeurs de l'ouvrage.

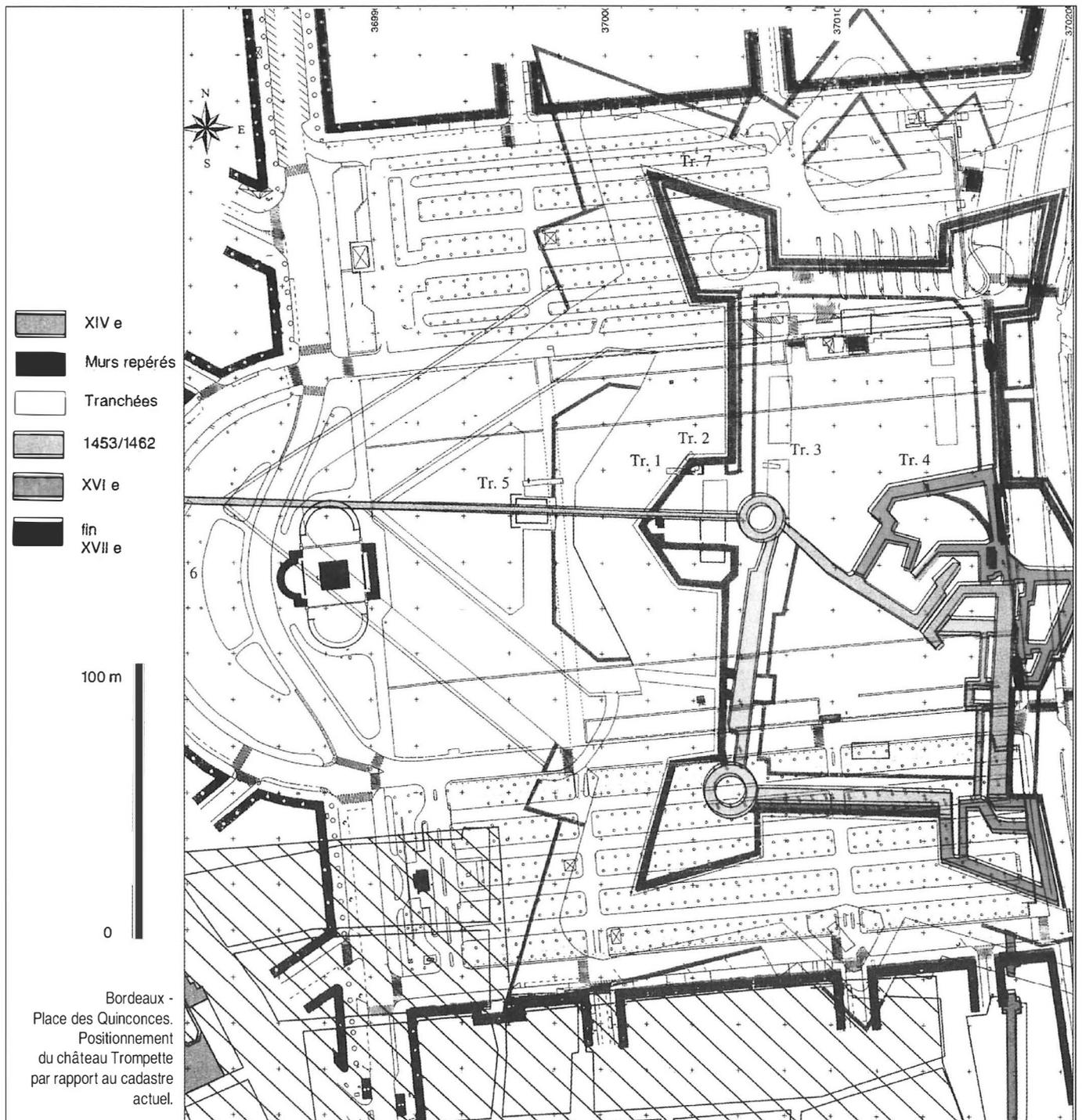
Quant à l'état de conservation, il était fort inégal suivant les secteurs. Dans les secteurs nord et sud (allées d'Orléans et de Bristol), les aménagements sont fortement arasés (- 2 m au sud et - 2,60 m au nord). En revanche, sous l'actuelle esplanade des Quinconces, les vestiges apparaissent à - 1 m et un étage entier du

château (4 m d'élévation) est pratiquement intact ; une des casemates du bastion du Dauphin a ainsi pu être entièrement dégagée.

Plus à l'ouest, la demi-lune centrale est quasiment intacte avec une élévation de près de 2,50 m.

Dans tout l'espace réservé à la place d'armes, le sol se situe à 4 m sous le sol actuel. C'est au-dessous de cette cote qu'un état antérieur du château a pu être attesté sous la forme d'une épaisse fondation de mur.

Gérard Sandoz



# BORDEAUX

97 rue Sainte-Catherine

Eglise Saint-Projet

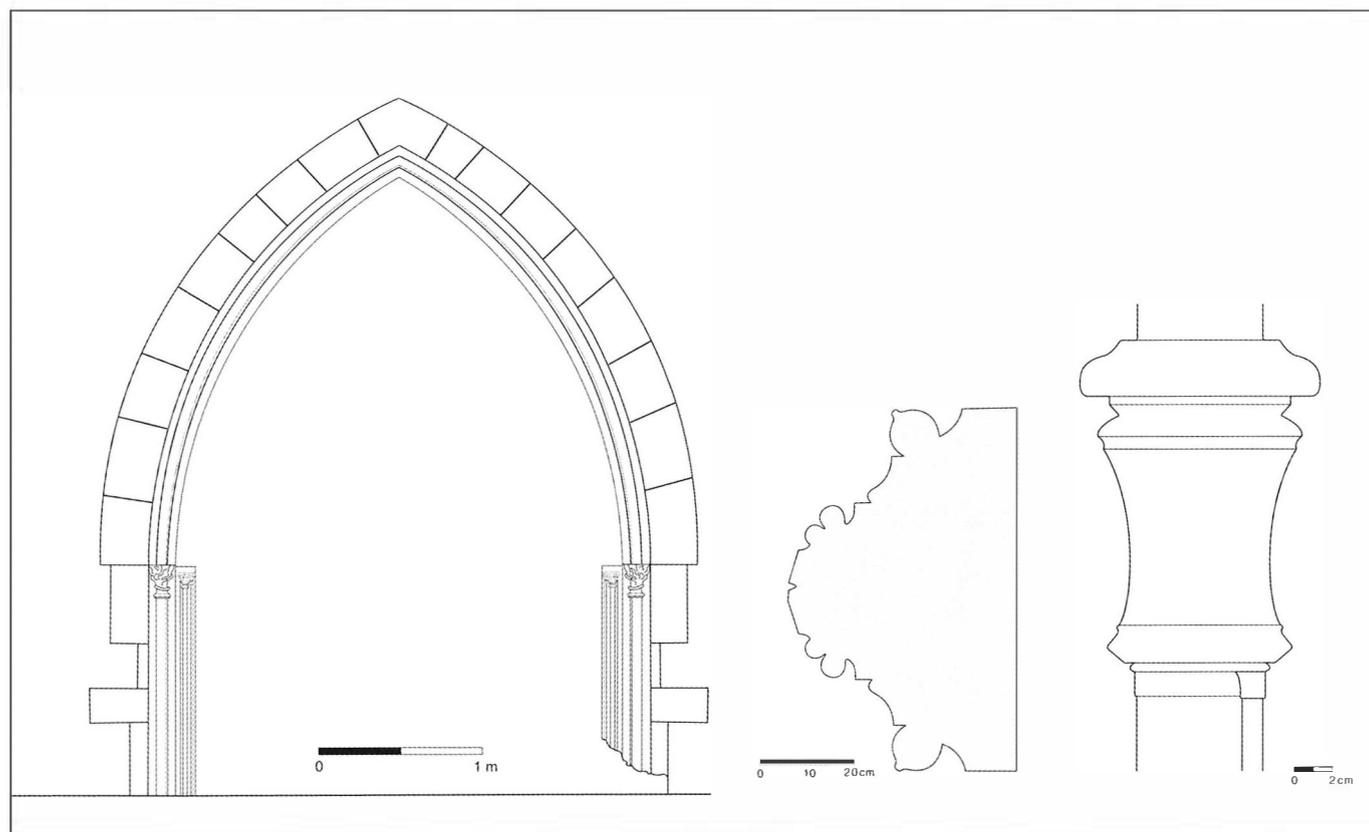
L'immeuble du 97 rue Sainte-Catherine, construit sur une parcelle issue du découpage de l'ancienne église Saint-Projet aliénée sous la Révolution, a intégré une partie de l'édifice. Un projet de réhabilitation a offert l'occasion de mettre au jour ces vestiges en grande partie occultés par les aménagements de l'immeuble et de procéder à une étude du bâti accompagnée d'une campagne de relevés. Une recherche documentaire visant à les replacer dans leur contexte a permis en outre de faire le point sur l'état des connaissances sur l'église Saint-Projet.

L'intervention concernait les quatre niveaux de l'immeuble dans lesquels ont été repérés des vestiges appartenant à la zone sud de l'église (bas-côté de la nef et chapelle latérale Sainte-Marguerite) dont le plan est connu grâce à des documents figurés du XVIII<sup>e</sup> siècle (fig. 1).

Outre une portion de mur d'origine antique repérée dans la cave, sans rapport démontré avec l'église, les principaux vestiges observés concernent le mur gouttereau du bas-côté sud. Y est percée, en rez-de-

chaussée, une grande arcade datée de la fin du XVI<sup>e</sup> ou du début du XVII<sup>e</sup> siècle faisant communiquer l'église avec la chapelle Sainte-Marguerite ; au premier étage, à l'aplomb de cette arcade se trouve une baie de la deuxième moitié du XIV<sup>e</sup> siècle (fig. 2). Les contreforts latéraux ont été retrouvés à l'étage ; ils constituent en rez-de-chaussée les murs est et ouest de la chapelle Sainte-Marguerite. Enfin, un fragment d'encadrement mouluré d'arcature pleine a permis de localiser l'emplacement du mur sud du chevet.

Une impression de grande homogénéité émane de la confrontation de ces données de terrain, complétées par les vestiges conservés sur la parcelle voisine et par les quelques documents figurés anciens dont nous disposons : plusieurs indices convergent pour soutenir l'hypothèse que l'église Saint-Projet a connu une vaste campagne de reconstruction à partir du milieu du XIV<sup>e</sup> siècle, probablement à l'emplacement d'un édifice plus ancien, dont la souche du clocher actuel pourrait constituer le seul élément conservé. La chapelle Sainte-Marguerite a été ménagée plus tard, à la fin du Moyen



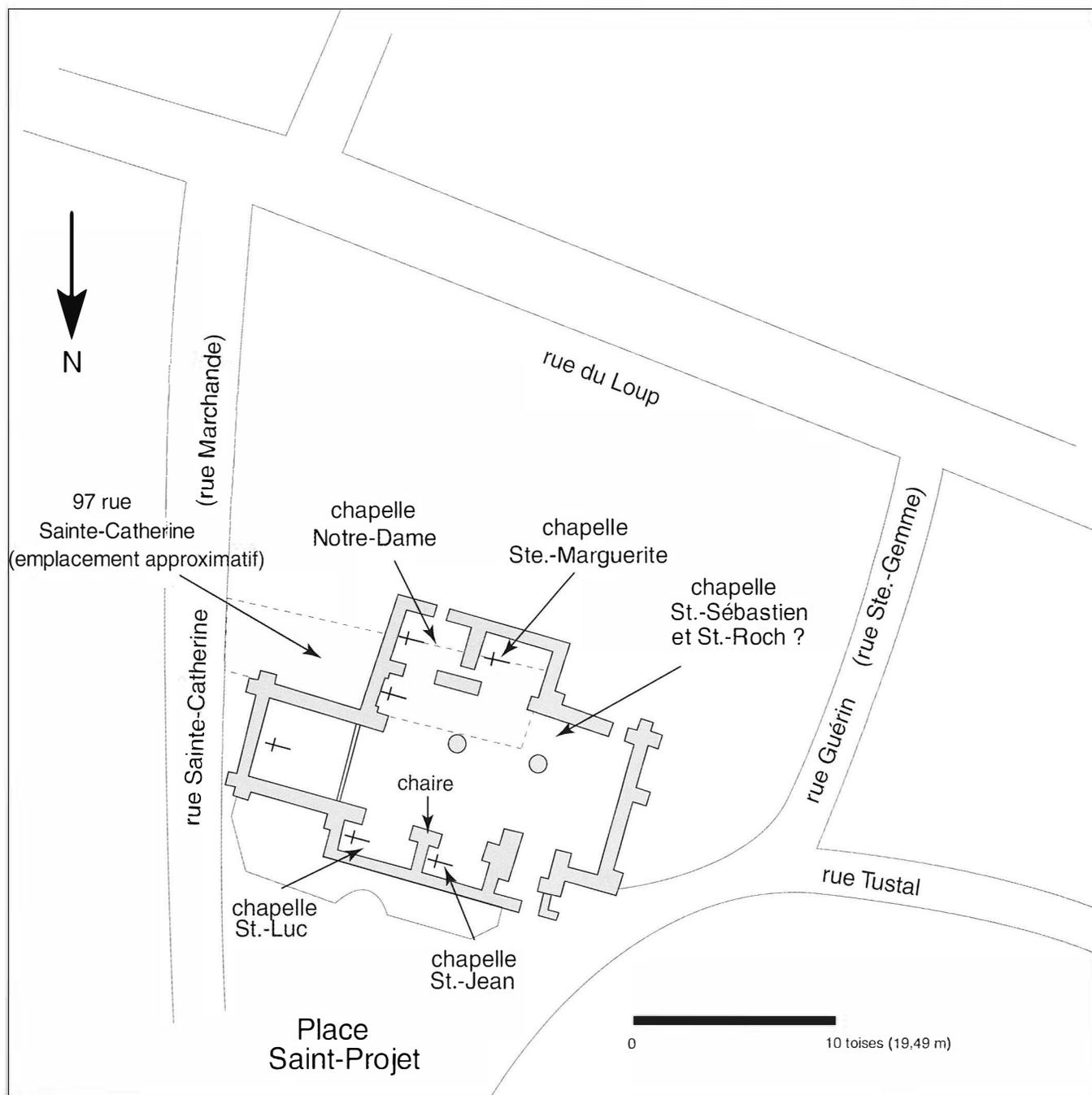
Bordeaux - 97 rue Sainte-Catherine, église Saint-Projet.  
Relevé en élévation de l'encadrement de la baie du 1<sup>er</sup> étage.  
Relevé en coupe du jambage de droite et de l'épannelage des chapiteaux.

Age, entre les contreforts de la nef sud, comme probablement les trois autres chapelles latérales que comptait l'église au XVIIIe siècle.

Les résultats de cette opération ponctuelle permettent ainsi de restituer les grandes lignes de l'architecture de cet édifice mal connu et dont l'importance au sein de l'activité artistique bordelaise au Moyen Age, injustement

sous-estimée du fait des aléas de son histoire récente, mériterait sûrement d'être réévaluée au même titre que celle des nombreuses églises de Bordeaux disparues depuis la Révolution.

Agnès Marin



Bordeaux - 97 rue Sainte-Catherine, église Saint-Projet.  
Plan de l'église Saint-Projet au XVIIIe siècle.

La fouille du site des Salinières, situé le long du quai de Garonne, au sud de l'actuelle place Bir-Akheim, est la première des opérations, provoquées par la construction de parkings souterrains à Bordeaux, durant l'année 2002. La fouille a débuté en novembre 2001 et s'est achevée en février 2002. Le secteur, assez avancé dans le cours de Garonne, bien en dehors des remparts, ne laissait présager aucun vestige d'habitat. C'est pourquoi le service régional de l'archéologie d'Aquitaine décida de privilégier la vision verticale en recommandant de pratiquer trois coupes perpendiculaires au fleuve sur la profondeur concernée par le parking (en fait 9 à 12 m jusqu'au substrat). Une éventualité de fouille en plan restait possible en cas de découverte exceptionnelle.

Les premiers résultats ont fait tout d'abord apparaître que les vestiges s'échelonnent entre le XIV<sup>e</sup> et le XX<sup>e</sup> siècle ; l'action érosive du fleuve ayant fait disparaître les niveaux plus anciens. On a pu constater en second lieu que l'emprise de la fouille correspondait globalement à la zone intertidale, c'est-à-dire à l'espace couvert à marée haute et découvert à marée basse.

Le premier aménagement (XIV<sup>e</sup>-XV<sup>e</sup> siècle), se compose d'un remblai constitué de grave sableuse, de forte épaisseur (1,50 m à 2 m) descendant en pente régulière vers le fleuve. Dans la partie sud du projet, une poutre de gros calibre, parallèle à l'axe du fleuve, était maintenue par des pieux verticaux installés sur l'aval. Il est probable que d'autres lui faisaient suite et que l'ensemble était destiné à augmenter la cohésion du matériau face aux attaques de la marée. La raison d'un tel programme d'aménagement nous échappe encore mais les premiers indices recueillis semblent indiquer une remontée du niveau du fleuve. Notons que c'est dans ce remblai que fut découvert un important ensemble d'objets métalliques : gaffes, dagues, couteaux, outils, monnaies etc.

Durant les périodes qui suivent, diverses recharges de galets et de sables alternent avec des dépôts de vase apportés par le fleuve. Ces atterrissements, plusieurs fois exhausés par l'homme semblent avoir été la règle dans l'aménagement des berges du fleuve. Ces dernières étaient néanmoins ponctuées d'ouvrages plus particuliers : pontons, bassins, quais isolés. Deux d'entre eux ont été retrouvés sur le site des Salinières :

— un massif maçonné, de forme triangulaire situé face à l'ancienne Porte de la Grave, au débouché de l'actuelle rue Pichadey, et datant du début du XVII<sup>e</sup> siècle. La fonction de cette construction, traversée par un égout et dont l'élévation nous est inconnue, n'est pas encore élucidée mais les premières pistes nous incitent à l'identifier comme une des nombreuses demi-lunes qui ont été aménagées à l'extérieur du rempart ;

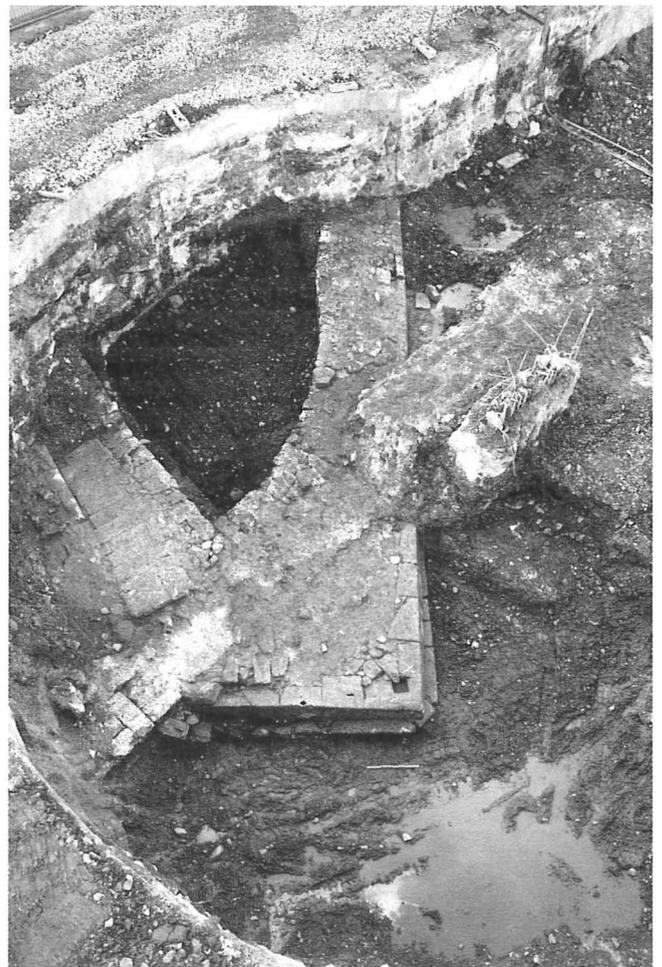
— un bassin composé de deux demi-cercles reliés par un mur. Seule la partie nord-ouest de cet ouvrage,

d'une élévation de trois mètres et construit en grand appareil, a été retrouvée lors de la fouille. Les recherches d'archives ont permis de retrouver l'acte d'adjudication de cette construction, commanditée par les jurats de Bordeaux en juillet 1735. Le document précise que ce dispositif a été décidé afin de faciliter le chargement et le déchargement des barques transportant le sel.

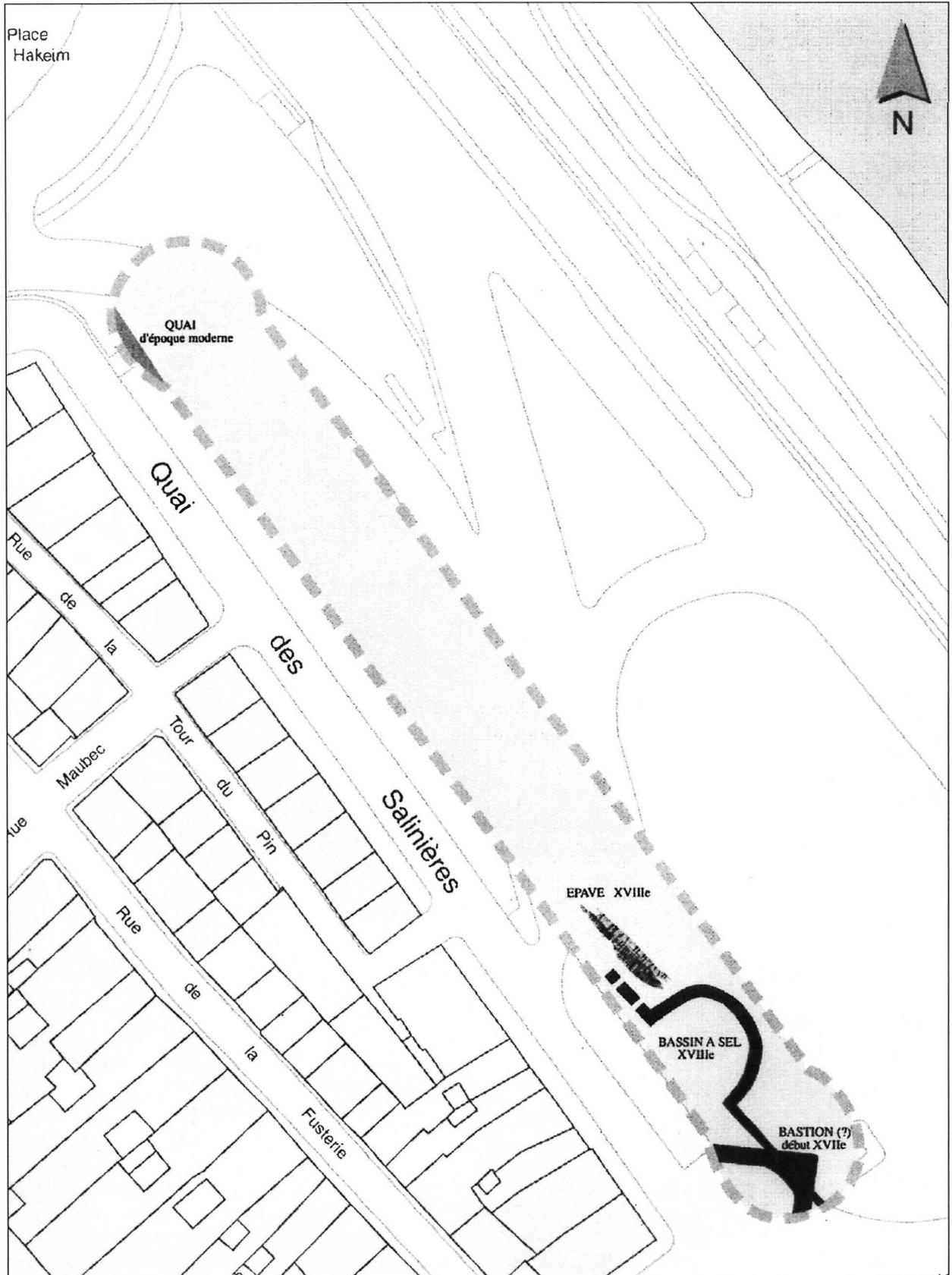
C'est précisément à quelques mètres au nord de ce bassin qu'a été découverte une embarcation fluviale datant du XVIII<sup>e</sup> siècle (cf. notice ci-après).

Enfin c'est à la fin du XVIII<sup>e</sup> et au début du XIX<sup>e</sup> siècle que l'on décide de repousser la berge de près de 100 mètres, pour installer un quai ce qui a été constaté sur le site sous la forme d'un remblai final de 1,50 m d'épaisseur.

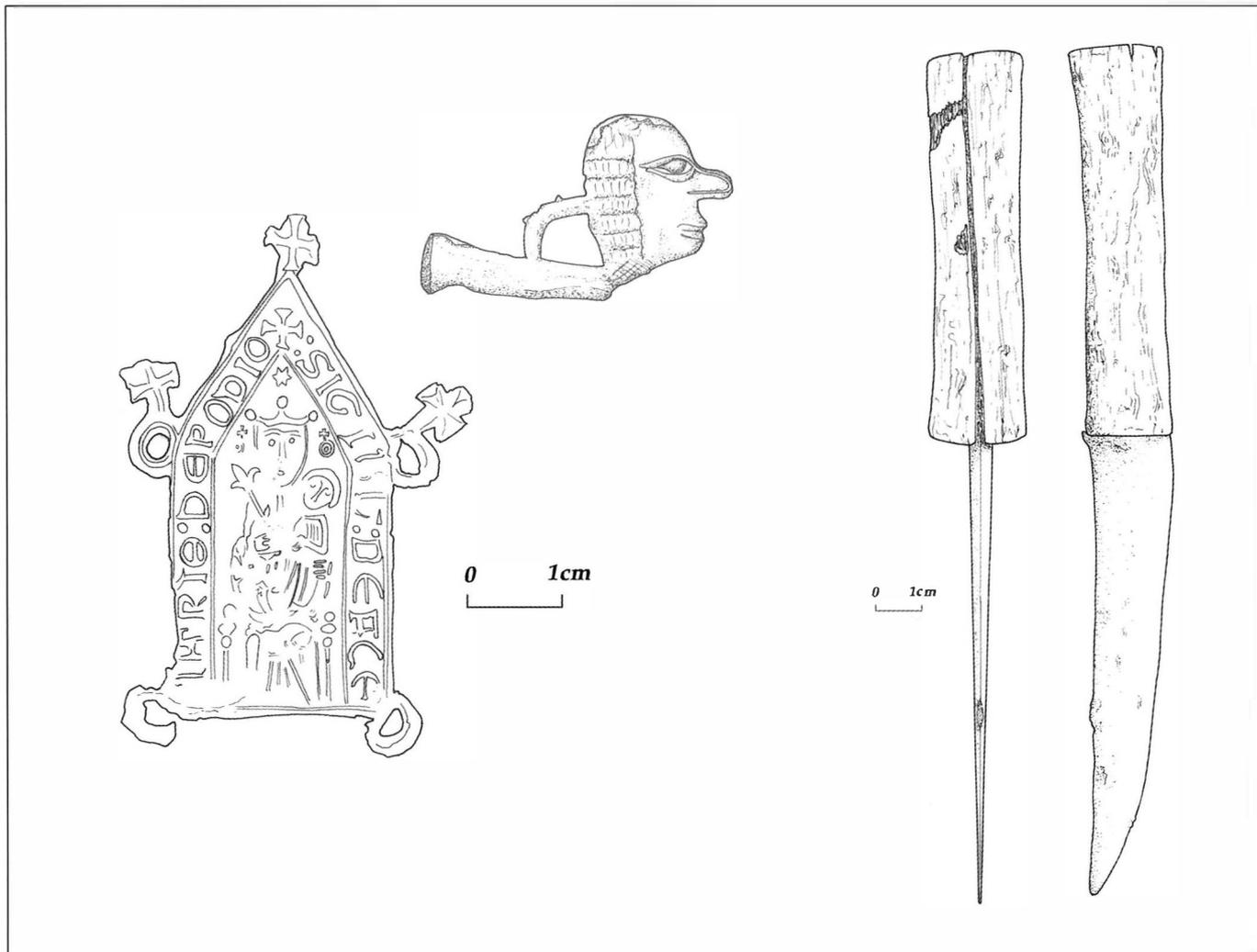
Gérard Sandoz



Vue de la demi-lune découverte face à la rue Pichadey (ancienne porte de la Grave) (début XVII<sup>e</sup>).



Bordeaux - Parking des Salinières.  
Plan d'ensemble.



Bordeaux - Parking des Salinières.  
 Quelques objets provenant du premier aménagement de berge (XIVe-XVe siècle) :  
 Enseigne de pèlerinage de N.D. du Puy, sifflet de Mardi-Gras, couteau avec manche en bois conservé.

**BORDEAUX**  
**L'épave des Salinières,**  
**XVIIIe siècle**

Lors de la surveillance des terrassements du futur parc souterrain des Salinières, une embarcation fluviale (16,38 m x 1,97 m) à fond plat fut découverte. Seuls le fond et l'un des flancs ont été préservés, ce dernier s'étant entièrement ouvert. En dépit d'altérations naturelles et anthropiques, on peut restituer la forme générale de cette embarcation en navette avec des extrémités effilées.

Le fond est composé de six planches de bordé ou virures, alors que le flanc préservé n'en compte que quatre. La technique d'assemblage est d'une grande simplicité : ces planches sont jointives (assemblage à

franc-bord), à l'exception de la troisième et quatrième virures du flanc qui se chevauchent (assemblage à clin).

Quarante-huit pièces de bois, de dimensions et de tailles variables, viennent renforcer transversalement la charpente. Elles sont fixées au bordé à l'aide de grosses chevilles en chêne (gournables), occasionnellement bloquées par des coins de bois (épites). Des clous en fer, de formes et de longueur diverses, sont parfois visibles le long de certaines courbes.

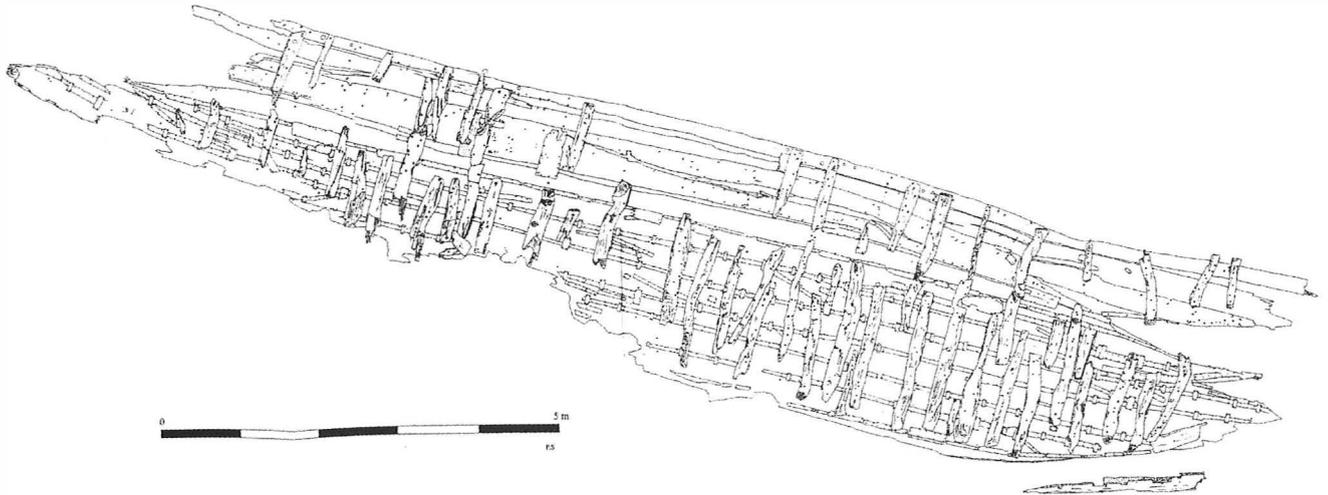
L'étanchéité de cette embarcation est assurée par de la mousse de calfatage insérée entre les chants de chacune des virures. Sur le fond, cette mousse est

maintenue en place par des baguettes (ganels) et d'étroites planchettes (palatres) clouées dans des évidements (feuillures). Un enduit jaunâtre, probablement d'origine végétale, est également attesté le long du flanc préservé. De nombreuses réparations ont été observées sur l'épave.

Les objets clairement liés à l'épave sont peu nombreux : tessons de céramique, semelle de cuir, bouchons de liège, fagot de peuplier et galets de lest.

La forme de cette embarcation, sa technique d'assemblage, l'emploi probable de chêne, et les nombreuses réparations, font penser à un bateau construit pour durer. Nul doute que sa découverte permettra de relancer le débat sur ces bateaux parfaitement adaptés au milieu dans lequel ils ont évolué.

Patricia Sibella



Bordeaux - Plan et photo de l'épave des Salinières.





Bordeaux - L'épave des Salinières, XVIIIe siècle.

La commune de Hure se situe en limite des départements de la Gironde et du Lot-et-Garonne, à 5,5 kilomètres de La Réole, sur la rive gauche de la Garonne. La place de l'église occupe la pointe sud-est d'une colline marneuse de forme oblongue, sur laquelle est établi le bourg. Au pied de la colline, côté nord, coule le ruisseau du Lisos matérialisant la limite départementale. A l'Est, un affluent de ses affluents, le Grilhon, contourne la base de la colline.

La présence de vestiges gallo-romains dans le village de Hure est connue par des découvertes ponctuelles signalées au XIXe siècle. En 1912, une fouille réalisée par l'instituteur Pierre Souan permet de dégager la totalité d'une pièce mosaïquée. Depuis cette date, une étude portant sur les mosaïques autrefois mises au jour, et parfois encore visibles, est publiée (Balmelle, 1987) mais plus aucune publicité n'est faite concernant d'éventuelles découvertes.

A la fin de l'année 1999, la place de l'église de Hure, assiette d'un projet d'aménagement d'un parc de stationnement, avait fait l'objet d'une première opération archéologique. Elle consistait en un décapage portant sur un espace de plus de 300 m<sup>2</sup>, complété par l'ouverture de trois sondages (Henry, B.S.R. 2000 ; p. 52-54).

La présente notice porte sur deux opérations faites durant l'année 2001. La première a été réalisée en janvier et février et fait suite à l'effondrement du mur de terrasse marquant les limites occidentale et méridionale de la place. Les travaux de mise en sécurité, induisant le décaissement d'une bande de terrain sur une largeur de trois mètres en arrière du mur, rendaient nécessaire la mise en œuvre d'un sauvetage urgent. La seconde opération résulte de la volonté du service régional de l'archéologie d'affiner les connaissances relatives aux différentes phases de l'occupation antique. Pour ce faire, au mois de mars, trois sondages ont été ouverts, dont un en tranchée traversant la place selon un axe nord-ouest/sud-est. Dans un souci de cohérence, la numérotation des sondages et des structures s'inscrit à la suite de celle établie en 1999. Trois états d'occupations antiques sont reconnus (fig. 1).

### ■ L'état 1

Un unique témoin, constitutif de cet état, apparaît dans le fond et à l'extrémité nord du sondage 5. Il s'agit d'une portion de canalisation, conservée sur une longueur de 2,40 m. Elle présente deux piédroits montés en blocs calcaires, le fond de la structure est constitué de *tegulae* qui toutes portent la marque : *MERVLA. TOVTISSAE. F. (ilius)*. Les exemplaires de ce cachet trouvés dans des contextes datés désignent le Ier siècle de notre ère. Cette datation est confirmée par la découverte, dans le comblement, d'un tesson de céramique sigillée de type Drag. 27a (première moitié du Ier siècle).

La relation entre cette structure et les états postérieurs est difficile à établir, le terrain étant ici perturbé par le creusement d'une fosse au XIXe siècle. On sait toutefois que cette canalisation ne fonctionne plus au moment où est construit le mur M 3, la fondation de ce dernier la recoupant.

### ■ L'état 2

Deux états, vus en 1999, en constituent en fait un seul. Dans la partie sud de la place de l'église, le décaissement et le sondage 4 mettent partiellement au jour un bâtiment triconque. Trois pièces en abside, de plan outrepassé, s'organisent autour de l'emplacement de la mosaïque dégagée en 1912 (mosaïque 3). Deux portions des murs ayant encadré cette dernière, M 25 et M 26, sont visibles dans les sondages 4 et 5.

Les murs délimitant chaque pièce sont larges de 0,50 m et sont conservés sur une hauteur de 0,30 m au mieux. Dans l'angle formé par les murs M 6 et M 21, on voit les traces d'un sol en béton de tuileau, situé à 28,50 m<sup>1</sup>, 0,05 m au-dessus des ressauts de fondation de ces deux murs.

Les sols des trois pièces en absides sont mosaïqués. Ils sont à la même altitude que le béton de tuileau signalé plus haut. Les décors sont caractéristiques des productions aquitaines de l'Antiquité tardive (fig. 2).

Au nord du bâtiment triconque, on observe, en plusieurs espaces (décaissement, sondage 3), un mur, M 5, partiellement dégagé en 1999. Il affecte une forme courbe très ouverte et devient rectiligne dans son extrémité ouest. Le degré d'arasement est variable, la hauteur maximale conservée se situant à 29,10 m. Le ressaut de fondation se trouve à 28,10 m. Dans le sondage 5, toujours vers le nord, un autre mur courbe, M 23, est dégagé à 2,80 m. Large de seulement 0,30 m, il présente une élévation de 0,30 m, l'arase étant à 28,60 m. Le mur M 24 apparaît à 6,25 m du précédent. Il est arasé à 29,35 m. Son élévation nord présente un petit ressaut de fondation à 28,70 m. Entre ces murs, s'étendent des sols de mortier de chaux, situés à 28,40 m entre M 26 et M 23 et à 28,60 m entre M 23 et M 24. Au-delà de M 24, on ne trouve plus trace d'un niveau de circulation construit.

Nous sommes en présence d'une très probable cour, avec un péristyle en sigma, délimité par les murs, M 23, dont les faibles largeurs et élévations permettent d'envisager qu'il s'agissait d'un stylobate, et de M 5 et son probable pendant, à l'est. Ce péristyle ouvre sur un bâtiment triconque, aux sols mosaïqués. Nous serions tentés de rattacher le mur M 2 à cet état, son degré d'arasement et son élévation présentant de fortes similitudes avec ceux propres à M 24 et M 5. Large de 0,70 m, il marquerait la limite septentrionale de la cour. Au milieu de celle-ci, un mur, M 24, projeté vers l'est et l'ouest, rejoindrait les extrémités de M 23 pour former

une aire semi-circulaire où régnerait un sol en mortier de chaux. Au nord de M 24, et à une altitude légèrement supérieure, compte tenu de la cote du ressaut de fondation indiqué plus haut, existerait un niveau de circulation non bâti.

En l'absence d'élément mobilier, c'est uniquement à partir du style des mosaïques que nous proposons de dater cet état du IV<sup>e</sup> siècle.

### ■ L'état 3

Des éléments du dernier état antique sont connus depuis 1999. Ce sont, dans la partie nord de la place, les murs M 1 et M 3, encadrant une mosaïque (mosaïque 1-2), M 4, accolé à M 3, et dans la partie sud, les murs M 7, M 8, M 9, M 10 et M 15.

La mise en sécurité de la limite occidentale de la place fait apparaître un nouveau mur, M 17, chaîné à M 3, et dégagé sur toute sa longueur. L'un et l'autre marquent respectivement les limites septentrionale et occidentale d'une vaste aire de béton de tuileau, sol révélé au cours du décapage de 1999.

A l'ouest et le long de M 17, une série de murs, perpendiculaires (M 16, M 18 et M 19) ou parallèles (M 4 et 20), est mis au jour. Ils présentent une largeur de 0,60 m et sont tous arasés à la même cote, 28,30 m, soit 0,30 m plus bas que M 17. Les relations entre ces murs sont variables, ils sont soit chaînés, soit simplement accolés.

A l'exception de M 4 et M 20, ces structures conservent une élévation d'un mètre. Celle de M 20 n'est pas observable, celle de M 4 n'est que de 0,60 m et elle est établie dans ce qui semble être une tranchée de récupération d'un mur antérieur.

Au niveau des arases des murs, situés à l'ouest de M 17, on observe la présence de sols en béton de tuileau, dans les espaces délimités par M 17, M 18, M 19 et M 20 d'une part, et M 16, M 17 et M 18 d'autre part. Ce sont les seuls niveaux de circulations visibles, ils reposent sur un puissant remblai composé d'un mortier pulvérulent intégrant des moellons et des fragments de briques. Ce type de remblai avait déjà été observé dans un des sondages de 1999.

Dans la partie méridionale, au sud du mur M 7, le creusement dégage le volume d'une pièce en abside, délimitée par les murs M 7 et M 8. Le second, présente un ressaut à 0,60 m sous l'arase, soit à 28,94 m. Aucun sol, associable à ce mur, n'est conservé.

Comme pour l'état 2, il semble que nous soyons en présence d'une cour dotée d'un sol en béton de tuileau. Au nord, elle est bordée d'une galerie mosaïquée. A l'ouest, elle est limitée par le mur M 17 et flanquée d'une série de petites pièces dont les sols, de même nature, sont placés 0,20 m plus bas. Au sud, elle est fermée par le mur M 7, mur limitant également une salle en abside (salle d'apparat ?) juxtée à l'est par une petite pièce carrée.

La datation de cet état est délicate. Nous proposons, par chronologie relative, le Ve siècle, et ce à partir des éléments datables recueillis dans les niveaux postérieurs et du style des mosaïques de l'état 2.

### ■ Transition entre les états 2 et 3

Les observations faites au cours de ces deux opérations permettent de saisir la façon dont s'est opérée la transition entre les états 2 et 3.

Les premiers remblais déposés au contact des sols de l'état 2 sont terreux et pratiquement vierges de tout élément anthropique et ce jusqu'au niveau de l'arase du mur M 23. Au-dessus, nous trouvons des remblais composés de mortier pulvérulent, intégrant des blocs calcaires et des fragments de tuiles et briques. Dans un premier temps, le terrain est mis à niveau avec des apports de terres vierges. Puis les structures de l'état 2 sont arasées. Dans un second temps, les remblais, fruits de la démolition, et purgés des éléments récupérables, sont déposés sur le site à la hauteur souhaitée, le niveau de circulation étant porté de 28,50 m à 29,60 m.

On comprend, à la lecture des coupes du sondage 3, en quoi consiste la dernière phase de la mise en place de l'état 3. Le mur M 17 repose sur une fondation creusée dans l'argile naturelle, à 87,90 m. Au-dessus, et jusqu'au sol de béton de tuileau qui règne sur toute la partie centrale de la place, la coupe du sondage fait apparaître une tranchée de fondation, recrusée dans les remblais et dans laquelle, une pseudo élévation est construite. Le même schéma de construction est à reproduire pour l'ensemble des murs de l'état 3 situés à l'ouest de M 17 et au sud de M 7.

A toutes ces observations, ajoutons que M 2 est distant de 0,50 m seulement de M 3. De la même façon, le mur M 4 semble être fondé dans une tranchée de récupération d'un mur antérieur.

La non-réutilisation des structures antérieures et l'écart notable entre les niveaux de circulation donnent l'impression que l'établissement de l'état 3 est le fait d'une réorganisation d'ampleur du site, réalisée selon un programme et un plan bien établis, ne souffrant aucun aménagement de dernière minute. L'absence de niveaux d'abandon associés à l'état 2 indiquerait quant à lui que la transition entre le dit abandon de l'état 2 et la mise en place de l'état 3, a été réalisée dans un laps de temps relativement court.

Sans que l'on puisse définir de façon certaine la nature du site de Hure, l'hypothèse d'avoir en ce lieu la *pars urbana* d'une villa est actuellement la plus plausible.

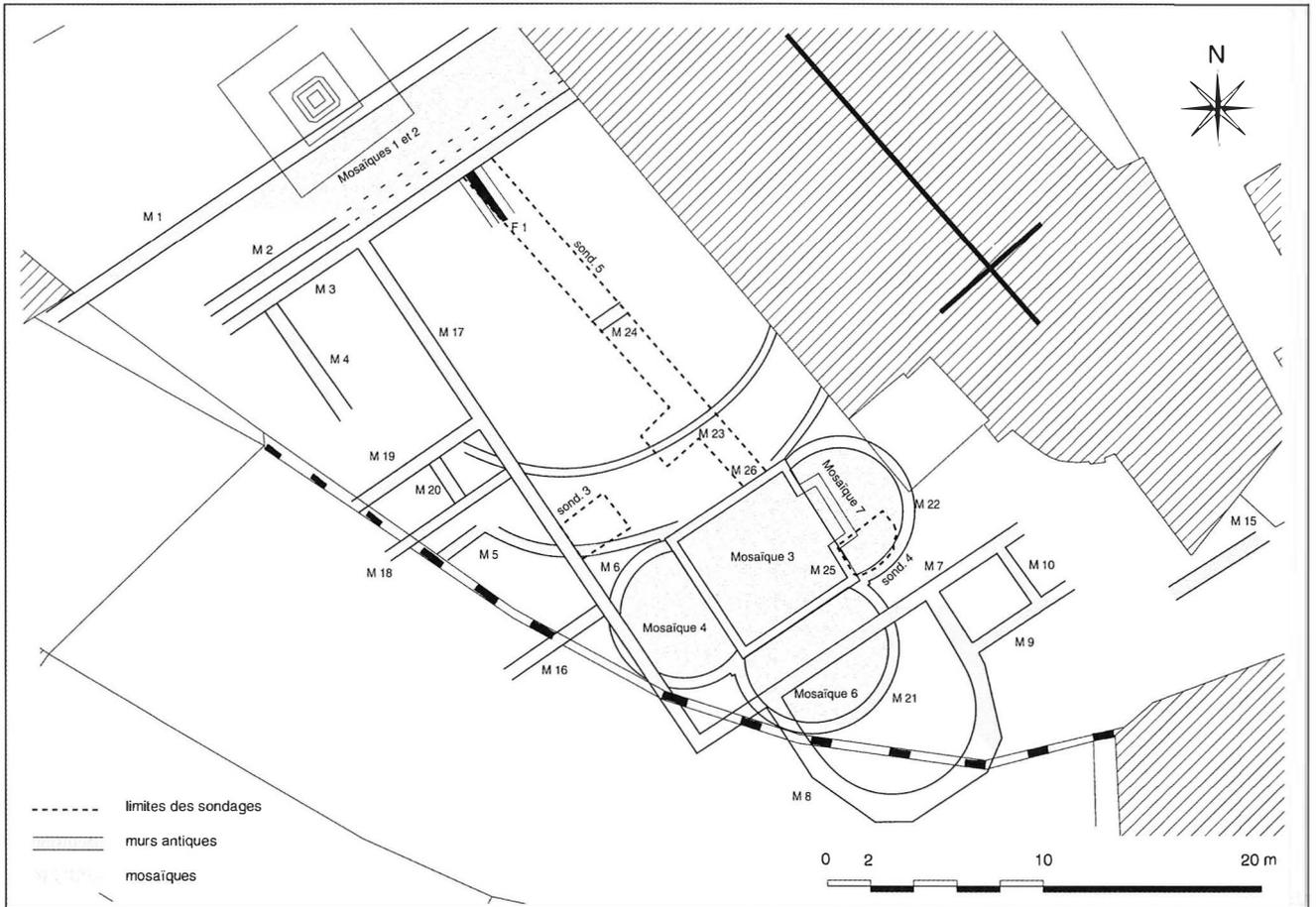
On ne peut toutefois pas exclure que l'établissement, pour le dernier état, eut une autre destination, voire que les éléments reconnus dans le seul cadre de la place de l'église Saint-Martin appartiennent à une agglomération secondaire. Nous nous garderons toutefois de relancer, avec cette dernière hypothèse, le débat sur la localisation de la station d'*Ussubium* dont les travaux les plus récents démontrent qu'il ne peut s'agir de Hure.<sup>2</sup>

Xavier Charpentier, Olivier Henry

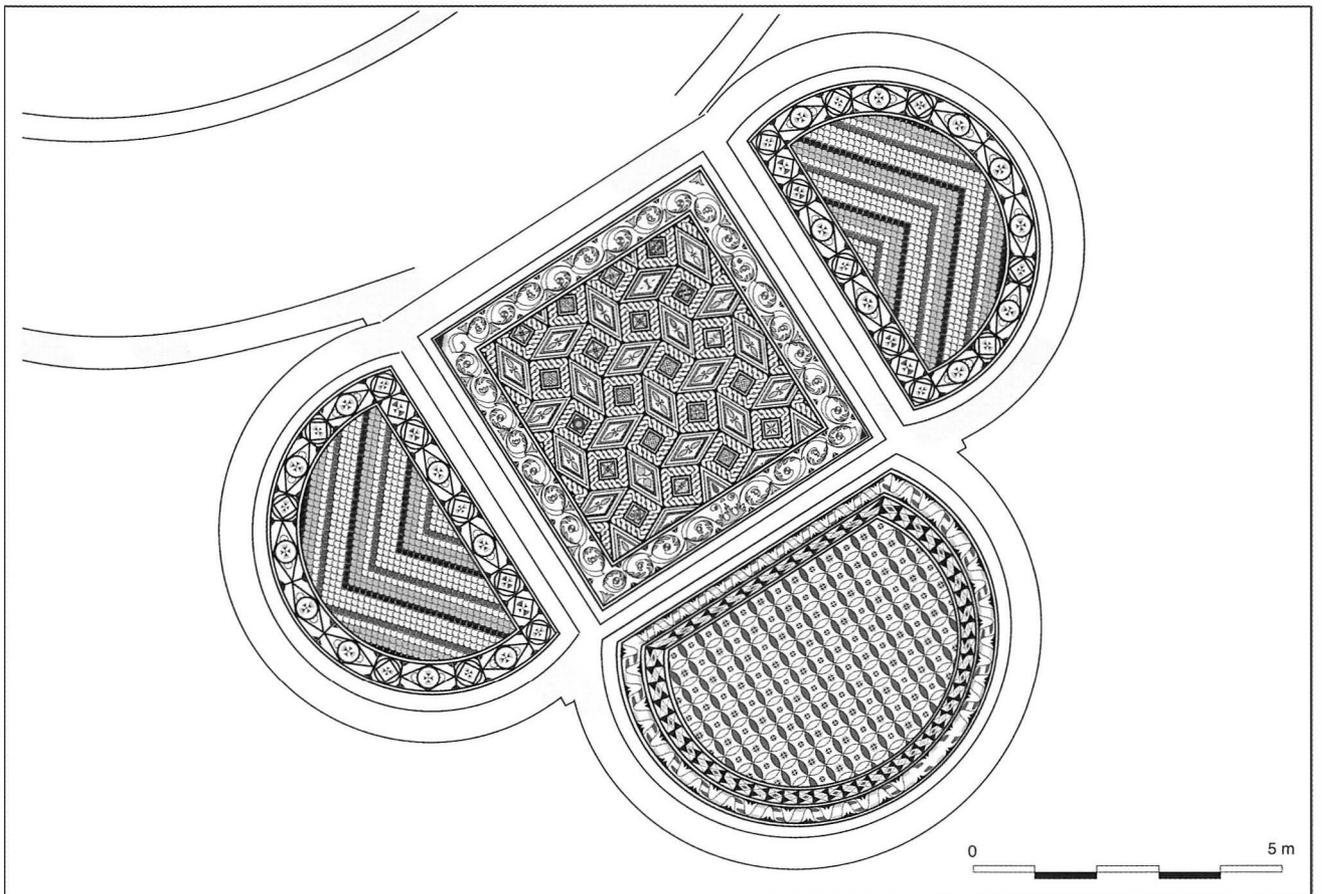
■ BALMELLE C., 1987, *Recueil général des mosaïques de la Gaule, IV* – Aquitaine 2, Xe supplément à Gallia, pp. 266-272, pl. CLXXVI à CLXXXIII.

1 Les altitudes sont exprimées en NGF.

2 Il est aujourd'hui admis qu'*Ussubium*, connue par l'Itinéraire d'Antonin et la Table de Peutinger, se trouvait sur le territoire de la commune du Mas-d'Agenais, dans le département du Lot-et-Garonne.



Hure - Place de l'église Saint-Martin.  
 Ci-dessus : plan général.  
 Ci-dessous : proposition de restitution des mosaïques de l'état 2.



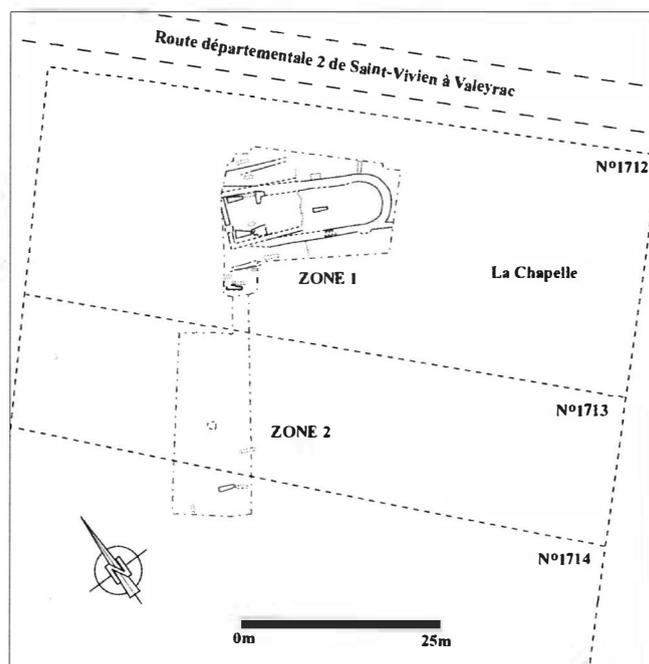
# JAU-DIGNAC-ET- LOIRAC

## Chapelle Saint-Siméon

Le site de «la Chapelle» se trouve sur la commune de Jau-Dignac-et-Loirac sur la rive gauche de l'estuaire, à environ 950 mètres des berges de la Gironde. Actuellement au cœur des marais asséchés, le site se trouvait probablement au Moyen Age en bordure nord-est d'un petit îlot, à proximité du rivage. Les sources écrites modernes attestent la présence d'une chapelle, placée sous le vocable de Saint-Siméon, jusqu'à la fin du XVIIIe siècle.

Le site a été découvert fortuitement en juin 2000, suite à des travaux agricoles. Une opération de diagnostic a été menée en août 2000 par Ch. Scullier révélant un important gisement archéologique (B.S.R 2000, p. 54). Une première opération de fouille programmée s'est donc déroulée au mois de juillet 2001 grâce à la participation de bénévoles de la région et étudiants des universités de Bordeaux 1 et 3. Cette opération s'est concentrée sur le secteur oriental de la chapelle ; un décapage de la zone sud a également été entrepris.

La campagne a permis de préciser la chronologie relative des états aperçus en 2000. Le site est occupé de l'Antiquité tardive à l'époque moderne, probablement en continuité. Un bâtiment rectangulaire a été mis au jour dans la partie occidentale de la parcelle nord ; sa fonction reste méconnue mais il paraît contemporain d'une première occupation funéraire de l'Antiquité tardive. Cet édifice est utilisé entre la fin du VIe et le VIIe siècle pour abriter des sarcophages en calcaire témoignant sans doute de l'inhumation d'un groupe d'individus privilégiés. Il est arasé entre le VIIIe et le Xe siècle mais la fonction funéraire du site semble se poursuivre. Malgré la présence de niveaux médiévaux (XIIIe-XIVe siècle), c'est surtout l'occupation moderne de la chapelle qui a été observée. Le lieu de culte est totalement arasé et épierré à la fin du XVIIIe siècle, il présentait un plan à nef unique terminé par une abside semi-circulaire et probablement un porche



Plan de situation

ou un narthex à l'ouest. Au total, 24 sépultures ont été fouillées mais les modes d'inhumations apparaissent plutôt hétérogènes notamment parce que le nombre de tombes pour chaque état chronologique demeure limité.

Les prochaines campagnes s'attacheront à mieux comprendre l'évolution historique du site notamment à déterminer la fonction du bâtiment primitif, la présence éventuelle d'un habitat du Haut Moyen Age et la période à laquelle la chapelle est édifée.

Isabelle Cartron, Dominique Castex

# MERIGNAC

## Voie de desserte ouest

Une expertise archéologique a été engagée sur le territoire de la commune de Mérignac dans le cadre du projet d'une voie de desserte ouest de la ville. Cette voie prolonge l'actuelle avenue du Souvenir jusqu'à l'avenue Bon Air.

L'intervention a été menée en deux campagnes. La première, du 5 au 8 mars 2001, dirigée par Luc Wozny a été interrompue au terme de quatorze sondages en raison de l'impraticabilité de certains terrains gorgés d'eau. La seconde dirigée par Ch. Sireix du 2 au 10

mai 2001 a permis de terminer le diagnostic en 28 sondages supplémentaires. Les conditions de terrain ne s'étant pas améliorées malgré la venue des beaux jours, il a été décidé de mener à terme la mission en essayant d'adapter au mieux les moyens techniques à la situation. C'est donc à la mini pelle (légèreté) et à la pelle à marais (portance accrue) que s'est achevée tant bien que mal l'opération.

La première campagne a révélé une zone archéologiquement sensible matérialisée par quelques structures en creux de type fosses et un épandage de sédiment limoneux très riche en fragments de terre cuite (tuiles et céramique) d'époque moderne. Tous ces indices soulèvent l'hypothèse de la proximité d'un habitat qu'une intervention complémentaire se doit de mettre en évidence.

La deuxième campagne a permis de localiser quelques indices d'occupation gallo-romaine et surtout un bâtiment attribuable à la fin du Moyen Age ou au début de l'époque moderne. C'est un type particulier de construction en terre aux murs montés en argile crue. La faible quantité de mobilier céramique recueillie donne plutôt à ce bâti un caractère agro-pastoral.

Une fouille préventive de ces deux sites distants dans l'espace (600 m) mais proches dans le temps paraît pertinente car elle offre la possibilité d'observer plusieurs structures liées à une ou plusieurs formes d'habitat datées d'une période rarement appréhendée par l'archéologie régionale. En parallèle ou en amont des travaux de terrain, une recherche documentaire est nécessaire afin d'aborder l'étude de ces sites dans leur cadre historique.

Luc Wozny, Christophe Sireix

## PUISSEGUIN

### Le Bourg

Dans le cadre du plan quinquennal élaboré par G.D.F., la surveillance de l'enfouissement du réseau dans le bourg de Puisseguin a permis de mener quelques observations intéressantes.

Sur le flanc sud de l'église, plusieurs sépultures médiévales ont ainsi été repérées ; elles sont en coffres bâtis ou creusées directement dans le rocher. Un muret de séparation est apparu devant l'un des contreforts sud de l'église. Enfin, au chevet du sanctuaire, une fosse, dont les parois rubéfiées contenaient des scories de bronze et de nombreux charbons de bois, fait songer à la

présence d'un moule à cloche. A l'ouest de l'église, devant le porche, des éléments de démolition d'un édifice fortifié (bloc de pierre taillé percé d'une meurtrière pour le tir à l'arme à feu) ont servi de remblai pour la chaussée de la route. Au-delà, dans la rue qui prend la direction ouest face à l'église, un niveau d'occupation d'époque médiévale a été remarqué avec la présence de nombreuses scories métalliques.

Jean-Luc Piat

## SAINT-GERMAIN- D'ESTEUIL

### Brion

### Prospections radar-sol et radar aérien

Nous avons bénéficié d'une opportunité rare, l'acquisition d'images radar aériennes du sol sur un site archéologique dans le cadre d'un grand programme : «Radar à basse fréquence pour l'imagerie de sub-surface et l'exploration des ressources en eau en zone aride».

Il s'agit d'une étude expérimentale et méthodologique visant à étudier les performances d'un nouveau radar

aéroporté dit «à basse fréquence» (capteur RAMSES, sur avion Transall) pour l'exploration des zones arides. Cette activité est portée par un groupe de travail constitué sur l'initiative de l'Observatoire Astronomique de Bordeaux et du BRGM avec le CNES, la DGA/CEGN, l'ONERA et des partenaires universitaires. La première opération de ce groupe fut le projet «Pyla 2001». L'expérimentation a

eu lieu sur un ensemble de sites girondins pour satisfaire à plusieurs thématiques dont fait partie l'archéologie (CDGA, Université Bordeaux 1, CRPAA, Université Bordeaux 3).

Pourquoi le radar aéroporté mis en œuvre dans ce projet intéresse-t-il l'archéologie ? Parce que son homologue avec son antenne au sol, c'est-à-dire le radar-terrestre a déjà prouvé son efficacité pour détecter des structures enfouies. Bien que peu employé en prospection archéologique il y est promis à un avenir certain. Le prototype aérien travaille dans un domaine de fréquence bien adapté à la prospection archéologique (400-450 MHz) et il présente une résolution inégalée aujourd'hui pour un tel radar (pixel » 9 m<sup>2</sup>).

Pourquoi le site de Brion pour réaliser cette expérimentation ? Parce qu'il présente 7 ha de prairies explorables et que les structures sont juste sous les labours anciens. Parce que ce site est très bien documenté géologiquement et archéologiquement par une grande prospection électrique détaillée (8 ha) qui a été réalisée en 1990-1991 et par l'ensemble des fouilles qui y ont été faites. Diverses zones non fouillées y sont bien identifiées pour comparaison aux images radar : zones de bâtiments dispersés et très dégradés, une zone avec trois bâtiments en « bon » état, des zones « vides » de constructions, une zone où le calcaire du *substratum* est presque affleurant. Ces espaces qui présentent des signatures électriques bien différenciées peuvent *a priori* fournir des signatures radar différentes.

Comme les données du radar aérien doivent être étalonnées par des mesures au sol, avec une antenne de fréquence voisine, des mesures au radar-terrestre furent réalisées à l'époque du vol en plusieurs points significatifs du site. Ces mesures ont montré l'aptitude du radar-sol à détecter les quatre types de signature indiqués ci-dessus. Mais cette condition n'est pas suffisante pour assurer la détection par le radar aérien. Le vol au-dessus

du site de Brion a eu lieu début avril 2001. Le signal réfléchi mesuré en aérien présente deux composantes : la réflexion propre due à la surface (composante surfacique) et la réflexion provenant de l'intérieur du terrain (composante volumique). C'est essentiellement cette dernière composante qui nous intéresse. Malheureusement, une analyse détaillée des images ne met en évidence aucune anomalie d'origine volumique. Le radar aérien n'a détecté aucune anomalie du sous-sol.

L'appareil ayant très bien fonctionné, il faut attribuer cette absence de détection au manque de pénétration de l'onde aérienne due à la forte humidité alors que l'onde provenant de l'antenne au sol a pénétré un peu. En effet la période du vol était très défavorable car très humide et après une longue période humide. Le sol était donc proche de la saturation. De plus le radar aérien est plus sensible que le radar-sol à la réflexion par l'herbe et celle-ci était déjà très haute. Il n'y avait donc qu'une très faible proportion du signal qui pouvait pénétrer dans le sol et il était absorbé par la couche superficielle humide.

Il est très probable que l'opération aurait été plus efficace en été par temps sec et après la saison des foins, mais nous ne pouvions avoir aucune influence sur l'époque du vol.

Si cette expérience conduit à n'espérer que de rares possibilités de détection en milieu tempéré on sait qu'elle sera efficace en pays sec sans végétation. C'est l'objet de la deuxième partie du programme cadre prévue en Egypte en 2003 et pour laquelle la problématique archéologique a aussi été retenue.

Malgré l'humidité le radar-terrestre a par contre montré toute son efficacité pour les premiers décimètres sous la surface mais ce n'était pas une surprise.

Michel Martinaud  
et Rémy Chapoulie

## SAINT-QUENTIN-DE-BARON

### Château et vallée de Bisqueytan

La seconde année de travaux archéologiques programmés sur le château de Bisqueytan et sa vallée a concerné trois domaines d'investigations complémentaires à la première campagne effectuée en 1999.

En premier lieu, quatre sondages ont été réalisés afin de préciser les origines du site castral établi aux environs de l'an Mil. L'un a été conduit dans l'angle intérieur du donjon roman afin de préciser la chronologie

d'horizons stratigraphiques repérés dans un sondage précédent ; les trois autres sondages ont été menés sur l'extérieur de la courtine sud-ouest de l'enceinte afin de vérifier l'existence, attestée au XVIII<sup>e</sup> siècle, d'une tour circulaire et les prolongements éventuels d'une muraille antérieure à la mise en place du donjon.

À l'intérieur du donjon, sont apparus plusieurs niveaux d'abandons, avec une alternance de couches cendreuse et de gravats d'effondrement. Un niveau de sol a été

observé au fond du comblement, mais n'a pas livré d'éléments chronologiques suffisamment précis.

La tour ronde recherchée sur la courtine sud-ouest n'a pas été retrouvée ; sans doute est-elle entièrement détruite, ainsi qu'en témoignent des éboulis placés sous la reprise de l'ancien mur d'accroche de la tour. Par contre, un rempart fermant tout l'éperon est bien attesté. Il a disparu au XV<sup>e</sup> siècle, détruit dans sa partie sud-est lors de la construction d'une nouvelle courtine couronnée de mâchicoulis et recouvert dans sa partie nord-ouest, par les déblais de démolition du donjon que contient une nouvelle courtine. Bâtie en avant sur le plateau, elle est défendue par deux échauguettes d'angle et un semblant de fossé taillé dans le rocher.

En second lieu, une étude architecturale de la chapelle romane et du logis médiéval qui lui est accolé a été entreprise sous la forme d'une analyse du bâti. Des relevés de détails des façades et des parties intérieures de ces deux bâtiments permettent de suivre leur évolution architecturale, avec des remaniements aux XV<sup>e</sup> et XVI<sup>e</sup> siècles.

En troisième lieu, les travaux d'inventaires et de prospections sur le territoire de la vallée de Bisqueytan ont été poursuivis. L'intérêt a porté plus particulièrement

sur un recensement des sites d'extraction de la pierre, des sites de production et de transformation (fours de potiers et tuiliers, moulins), et des sites d'implantation religieuse. Nous nous sommes attelés aussi à une enquête toponymique d'envergure qui vise à établir une cartographie du peuplement et de l'habitat à partir des plans anciens et des textes d'archives foncières du Moyen Age et d'époque moderne.

L'exploitation de l'ensemble des données enregistrées au cours de cette année de travaux devra être complétée par une ultime campagne de fouille où sont prévus des sondages autour de la chapelle et du logis médiéval. L'achèvement de l'étude du bâti du château de Bisqueytan consistera à l'analyse des bâtiments d'époque moderne, principalement un logis du XVI<sup>e</sup> siècle et des annexes des XVII<sup>e</sup> et XVIII<sup>e</sup> siècles. Un bilan documentaire et cartographique sur l'ensemble du territoire exploré, par thèmes et par périodes, devrait enfin donner une vision plus précise de la structuration de l'espace autour du château de Bisqueytan. Peut-être alors, pourra-t-on saisir son impact et son influence sur l'encadrement du peuplement et sur l'organisation du territoire.

Jean-Luc Piat

## SAINT-QUENTIN-DE- BARON

### Le Bourcey

Découvert par R. Cousté et Y. Krtolitz dans les années soixante, ce gisement de l'Entre-deux-Mers girondin, se situe dans le vallon de l'Estey, affluent de la Canodonne, elle-même affluent de la rive gauche de la basse vallée de la Dordogne. Un sondage d'étendue très limitée entrepris en 1993, avait fait apparaître un niveau archéologique magdalénien que nous pensions pouvoir dégager sur quelques m<sup>2</sup>. Les recherches entreprises au cours de l'été 2001 ont clairement montré, lors de sondages, que ce niveau ne s'étendait pas en direction du pied d'un petit affleurement calcaire formant abri et qu'il ne subsistait pas non plus sous le chemin communal limitant la partie basse du talus présumé de cet abri. La présence à faible profondeur sous ce chemin, de la nappe phréatique compromet de plus amples investigations et elle pourrait être en partie responsable de la destruction du niveau archéologique, de même que l'aménagement d'un accès conduisant à une ancienne

carrière creusée dans la partie supérieure de la falaise. Latéralement, sous des colluvions renfermant de rares tessons de céramique protohistorique, un niveau carbonaté, grisâtre, induré, dépourvu de vestiges archéologiques et dont la nature exacte reste à préciser (cendres, litière, argiles enrichies en carbonates par les fluctuations de la nappe phréatique?), montre une assez grande extension et se place au contact du substratum rocheux.

Les perspectives prometteuses des recherches entreprises en 1993 n'ont pas été confirmées par les résultats des sondages de l'été 2001. Il semble en effet que le gisement du Bourcey qui ne devait pas être très étendu à l'origine, ait été totalement détruit, à l'exception du menu lambeau de remplissage très localisé concerné par le sondage de 1993.

Michel Lenoir

## VAYRES

### Le château

Le site archéologique de Vayres n'a pas été épargné par la tempête de décembre 1999 : plus de quarante arbres dessouchés ont été dénombrés. Dès le mois de février 2000, nous nous étions rendu sur place afin d'observer d'éventuels indices accessibles dans les creusements occasionnés par les déracinements. Nous avons pu constater, entre le parc près du cimetière actuel et le petit bois près de l'exutoire du Gestas (petit affluent de la Dordogne), plusieurs zones où apparaissaient des niveaux archéologiques gaulois et des substructions d'époque antique.

Une autorisation de fouille de sauvetage ainsi qu'une subvention exceptionnelle «crédits tempête» du Ministère de la Culture ont permis, durant deux semaines, de réaliser des vérifications sur des amoncellements de

pierres sèches situés dans la zone boisée près du Gestas. Ainsi ont pu être déterminés deux niveaux d'occupation superposés de la Tène B1. Ces niveaux semblent contemporains de deux amas de pierres longitudinaux pouvant être interprétés comme de gros murs de pierres sèches, voire un système défensif ou de protection, parallèle à la berge ancienne du Gestas. Au-delà, vers la berge actuelle du même cours d'eau, un niveau de la fin du I<sup>er</sup> siècle av. J.-C. très riche en rebuts de cuisson, en charbons de bois et autres fragments de parois de fours de potier, est recouvert d'une puissante couche de remblai de nivellement antique qui reste à dater.

Christophe Sireix

## VAYRES

### Saint-Pardon

La démolition d'un îlot d'immeubles des XVIII<sup>e</sup> et XIX<sup>e</sup> siècles dans le port de Saint-Pardon, entre la rue de l'Escale, la rue du Port et la place du 14 juillet, en vue de construction d'un bâtiment par la municipalité de Vayres, a nécessité la réalisation de trois sondages diagnostics. Il s'agissait de s'assurer de l'absence de vestiges archéologiques sur ce secteur, situé entre la cale du port de Saint-Pardon, point de passage sur la Dordogne dès l'époque antique et où fut établi un prieuré à l'époque médiévale, et le quartier de Maison Rouge (lieux-dits Bétaille et Le Thill) où de nombreux vestiges gallo-romains ont été repérés.

Les trois sondages, limités à un mètre vingt de profondeur environ, n'ont rien révélé d'intéressant : quelques éléments antiques dispersés (fragments de tuiles à rebords, et tessons de céramique roulés) ont été recueillis dans une couche limoneuse d'origine alluvionnaire reposant sur un substrat de graves argileuses. Les seuls murs maçonnés rencontrés sont des XVIII<sup>e</sup> et XIX<sup>e</sup> siècles. Ils correspondent aux fondations des bâtiments démolis.

Jean-Luc Piat

**AQUITAINE  
GIRONDE**

**BILAN  
SCIENTIFIQUE**

**Opérations communales et intercommunales**

**2 0 0 1**

						P.	N°
Communauté urbaine de Bordeaux,	Tramway	MIGEON	Wandel	AFA	SD	78	47
BEYCHAC-ET-CAILLAU et MONTUSSAN		JOINAUT	Vincent	BEN	PI	85	48
EYSINES/LE HAILLAN	Déviation de la RN 215	GERBER	Frédéric	SD	AFA	85	49
LARUSCADE	RN 10 - Nord Gironde	REGALDO	Pierre	PI/SD	SDA	86	50
LARUSCADE	RN 10	WOZNY	Luc	PI/SD	AFA	86	51
LARUSCADE	Pont de Cottet	BRIAND	Jérôme	PI/SD	AFA	88	52
Sauternais	Prospections aériennes	PETIT	Jean-Pierre	PA	BEN	88	53

**COMMUNAUTÉ  
URBAINE DE  
BORDEAUX**

**Tramway**

Les travaux du tramway ont commencé en novembre 1999 (BSR 1999, p. 61-63) ; c'était une phase de mise au point des procédures, d'expérimentation des procédures envisagées. Ils ont pris de l'ampleur tout au long de l'année 2000 (BSR 2000, p. 63-68). Le même rythme soutenu s'est poursuivi en 2001 : les travaux abordaient le centre ville.

Parmi l'ensemble des travaux concernant le tramway bordelais, les déviations de réseaux constituent une opportunité unique de relever des coupes stratigraphiques en de nombreux endroits du sous-sol bordelais ; au-delà du nécessaire diagnostic pour une entreprise de cette envergure, c'est une documentation fondamentale qui est ainsi réunie. Cette année, près de 800 relevés ont été réalisés sur l'emprise des réseaux du tramway, lignes A, B et C.

Parallèlement, la réalisation des parkings souterrains a été précédée d'une phase préalable de déviations de grosses canalisations d'assainissement et ce jusqu'à 4,80 m de profondeur. Le suivi de ces tranchées a permis d'établir une série de coupes stratigraphiques transversales et longitudinales par rapport aux rives de la Garonne.

**Ligne A : place Pey-Berland et  
cours Alsace-et-Lorraine**

■ **Un fragment du rempart romain de  
Bordeaux**

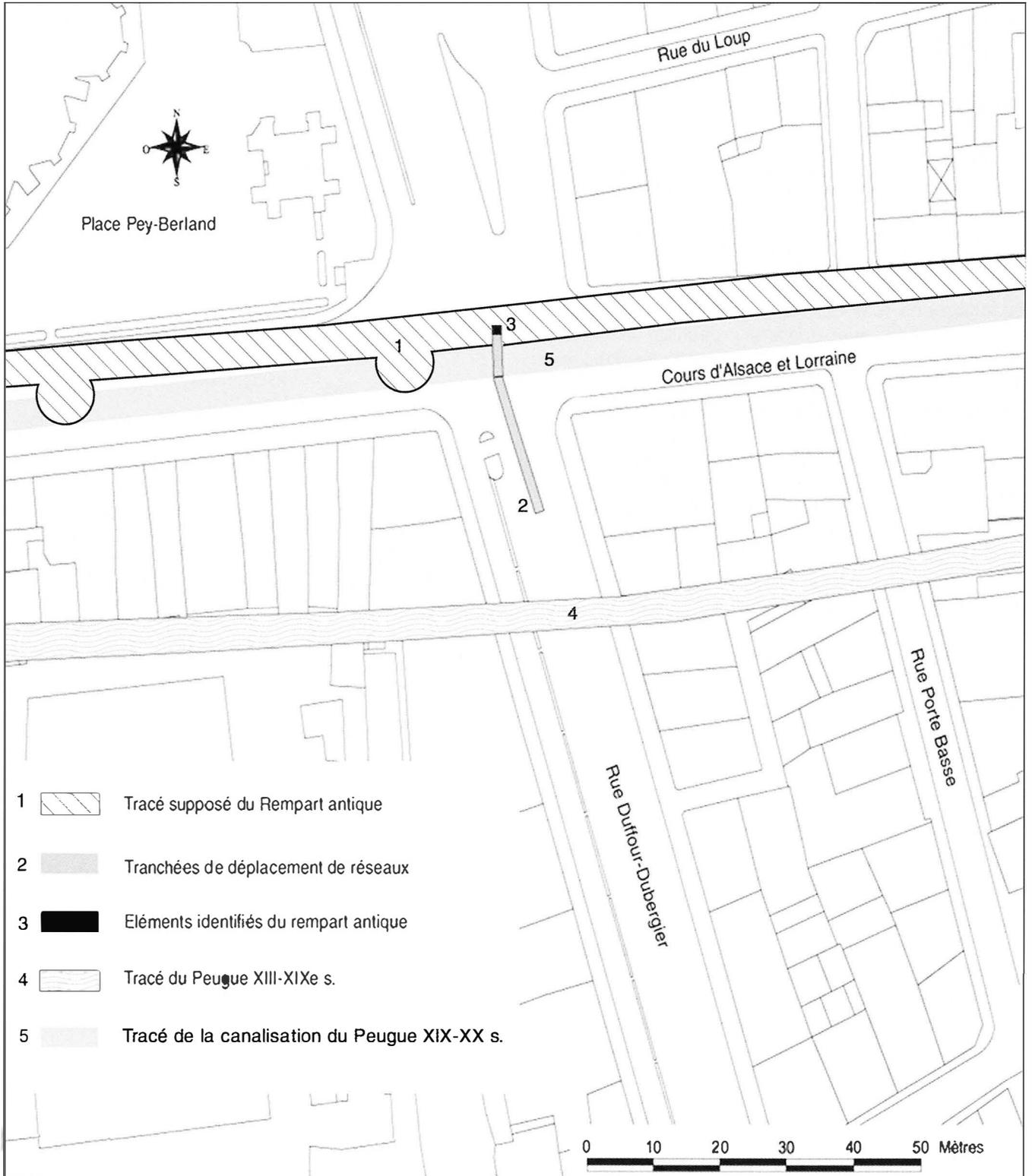
La pose d'un réseau d'assainissement a mis au jour en juillet 2001, un fragment des fondations du mur méridional de l'enceinte romaine de Bordeaux, au centre du carrefour de la rue Duffour-Dubergier et du cours

d'Alsace-et-Lorraine (Fig.1). La tranchée a été ouverte contre les fondations du rempart qui sont apparues à 7,37 m NGF. Les fondations sont en élévation sur 2,21 m de hauteur et présentent deux assises de grands blocs calcaires en remploi de monuments plus anciens, disposés de chant en boutisses dans l'épaisseur de la muraille (Fig.3). La hauteur des assises est réglée à 0,70 m et seuls les lits de dessus d'arases ont été enduits de mortier (Fig.2). Certains éléments ont été retaillés de bas en haut selon un angle oblique pour être utilisés comme cales entre deux autres éléments. La seconde assise présente deux blocs décorés : un bas-relief achevé, trophée d'armes et guirlande provenant d'une frise (Fig.4) ; une stèle funéraire avec l'épithète Julius Quintus, mort à 21 ans.

Édifié au tournant des III<sup>e</sup> et IV<sup>e</sup> siècles le rempart romain de Bordeaux a enfermé dans un rectangle à peu près régulier de 2350 m de périmètre environ, une superficie de 32 hectares. Le mur méridional suivait le côté sud de la cathédrale Saint-André, puis la rive nord du cours d'Alsace-et-Lorraine. Ses vestiges ont été suivis, et sans doute détruits pour la plus grande partie, lors de l'aménagement de cette voie publique en 1864. La découverte de juillet 2001 montre cependant que les travaux urbains antérieurs ont laissé ici ou là des traces de la puissante fortification.

■ **Autres observations**

Une série de relevés stratigraphiques a été réalisée autour de la Place Pey-Berland. Plusieurs bâtiments ou caves d'époque moderne, en général reconnaissables sur le cadastre de 1820, ont été observés dans les tranchées de réseaux correspondantes.



Bordeaux - Opération Tramway. Place Pey-Berland, rempart antique.  
 Figure 1 : suivi de déplacement de réseaux souterrains.

Six tranchées longitudinales ont été réalisées le long du cours d'Alsace-et-Lorraine, de part et d'autre de la chaussée, depuis la place Pey-Berland en direction du quai Richelieu. Le rempart antique n'a pas été identifié sous les remblais contemporains, largement issus de la pose du conduit du Peugeot et des réseaux existants.

## Ligne B, Bordeaux

### ■ Rue Duffour-Dubergier et cours Pasteur

Plusieurs relevés et des observations de quelque intérêt ont été réalisés en continu sur 60 m de long depuis le carrefour Alsace-et-Lorraine/Pey-Berland vers le cours Pasteur :

- sur la première dizaine de mètres, sous les remblais contemporains et modernes qui descendent à 7,20 m NGF et jusqu'à 6,35 m NGF, se succèdent des épandages de démolition antique sur des sols et radiers de sols d'habitat, avec une forte probabilité d'incendie ;

- devant le 4 rue Duffour-Dubergier, les murs d'un moulin médiéval ou moderne situé au sud du cours du Peugeot, tel qu'il était au Moyen Age et jusqu'au XIXe siècle, ont été identifiés à partir de 7,30 m NGF. Une meule en calcaire a été prélevée de ce contexte ; une structure bâtie circulaire lui correspondant, observée sur deux assises, présentant un diamètre de 1,50 m, contenait une meule dormante et reposait sur un sol de carreaux de terre cuite rouge ;

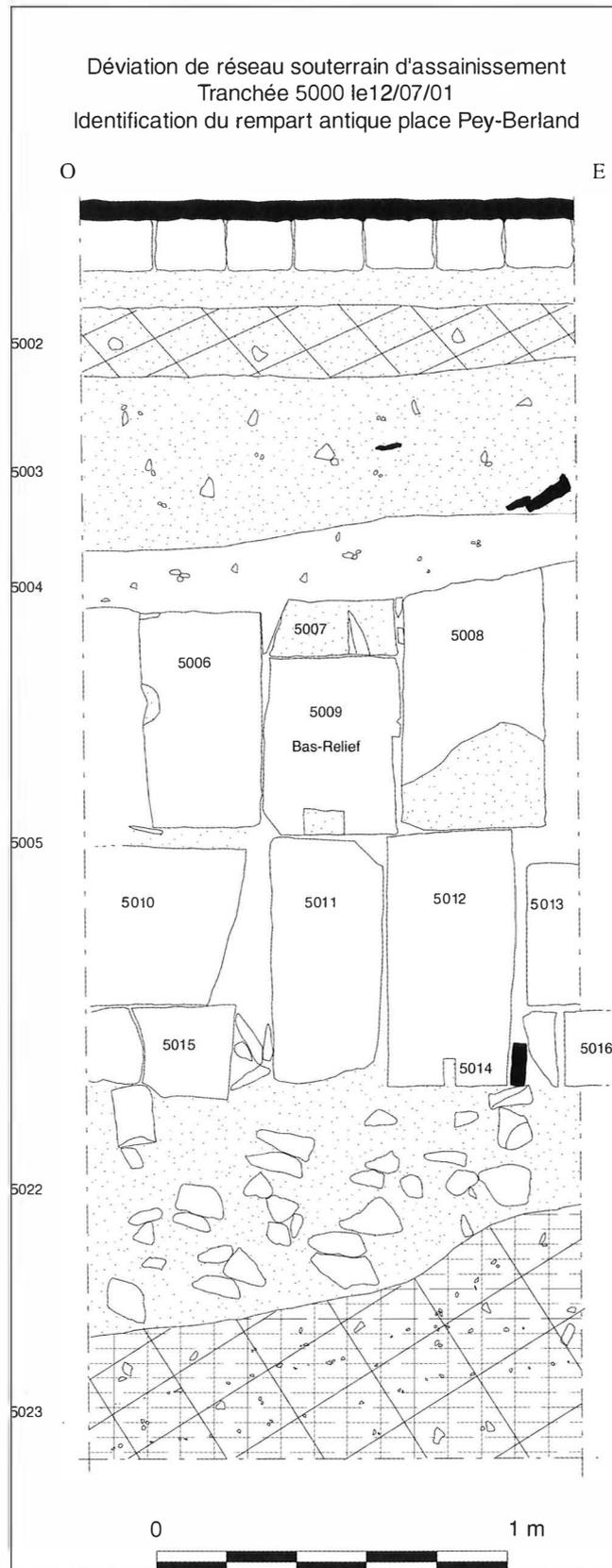
- une quinzaine de mètres au sud, face au n°5, se trouve la voûte bâtie du Peugeot, orientée est-ouest et d'une largeur de 3,50 m. Le sommet de la voûte est apparu 0,90 m sous l'asphalte. La hauteur de l'architecture est de 2,30 m. L'intérieur, sec et non comblé, présente deux murs perpendiculaires ; ils sont distants d'une vingtaine de mètres et ferment le conduit de bas en haut de façon hermétique ;

- 3,50 m au sud, plusieurs structures bâties appartenant au parcellaire d'époque moderne ont été identifiées à partir de 8,12 m NGF ;

- 19 m plus au sud, la stratigraphie présente des remblais d'époque moderne jusqu'à 7,70 m NGF. Trois dépôts de remblais antiques structurés ont été identifiés jusqu'à 6,80 m NGF.

- 5 mètres plus au sud, les remblais modernes sont identifiés jusqu'à 8,30 m NGF. Entre 8,30 m NGF et 7,70 m NGF, une forte densité de tegulae brisées, associées à du mortier de chaux et des blocs calcaires évoque un effondrement de toiture antique. Il repose sur un lit de charbons de bois dense correspondant à un niveau d'incendie jusqu'à 7,68 m NGF. Jusqu'à 7,49 m NGF, les charbons reposent sur du mortier de chaux fondu associé à de la grave, des pavés d'argile fondus et des enduits peints. Cet ensemble repose sur un sol de chaux blanc et rubéfié en surface. Un radier de préparation composé de tuiles cassées posées à plat et noyées dans un mortier de chaux blanc induré, organise la surface de préparation à partir de 7,10 m NGF.

Plus au sud, au début du cours Pasteur, avant le cours Victor Hugo, onze murs de bâtiments et sept



Bordeaux - Tramway.  
Figure 2 : place Pey-Berland.  
Relevé du rempart antique.

niveaux de sols de circulation ont été identifiés entre 11,5 m NGF et 9,5 m NGF. Ils sont reconnaissables sur le cadastre de 1820.

## Place de la Victoire et cours de l'Argonne

Sept relevés stratigraphiques ont été réalisés place de la Victoire. Plusieurs murs de caves, correspondant au parcellaire d'époque moderne, adossés à la troisième enceinte de Bordeaux, ont été identifiés au débouché du cours Pasteur.

Un collecteur d'égout moderne a été identifié dans l'axe ouest-est de la rue Elie Gintrac, à proximité de la place de la Victoire. Il est bâti en grand appareil calcaire blanc et maçonné à la chaux.

A proximité de l'angle de la rue de Candale, face aux n°2 et 3 de la place de la Victoire, un sondage, nécessité par les travaux préalables à la réalisation de la nouvelle trémie du parking, a seulement fait apparaître un angle de retour de mur d'époque moderne à 11 m NGF et sa tranchée de fondation.

Quarante et un relevés ont été réalisés sur le cours de l'Argonne, depuis la place Louis Barthou jusqu'à la place de la Victoire. Aucune structure bâtie n'a été rencontrée à ce jour depuis le début des excavations réseaux. L'opération, toujours en cours, a régulièrement fait apparaître des remblais contemporains sur les sables fluviatiles de la terrasse alluviale Pléistocène entre 17 m NGF place Louis Barthou et 12 m NGF rue des Sablières.

## Ligne B, Talence

### ■ Avenue Roul, clinique Béthanie

Une excavation a été réalisée sur le parking sud-est de l'université des sciences, face à la clinique Béthanie à Talence, depuis la base de la passerelle jusqu'à l'entrée de la faculté face à la rue du Général André. La tranchée a recoupé des sables blancs lités issus de la terrasse alluviale à partir de 21,50 m NGF. La tranchée est située sur le flanc sud d'un talweg correspondant à l'axe d'écoulement du ruisseau d'Ars. Ces dépôts se rapportent à une plaine d'inondation appartenant à la terrasse Fxb2 (soit la terrasse Fv). Elle se serait mise en place au début du Pléistocène moyen. Un paléosol intercalé appartenant à l'un des interglaciaires marquants de cette période a été identifié à partir de 19,5 m NGF. La présence d'un éclat de débitage paléolithique, non altéré, au sein des lits de grave alternant avec des sables lités fluviatiles, nous informe qu'il est probable de découvrir des aires de débitage sur la terrasse entre 21 m et 19,5 m NGF, sous la chaussée nord de l'avenue Roul.

Les tranchées longitudinales de l'avenue Roul ont révélé trois types de superpositions sédimentaires :

- les formations podzoliques à alios sur le sable des landes d'origine éolienne, déposé sur la terrasse alluviale pléistocène ;



Bordeaux - Tramway.  
Figure 3 : place Pey-Berland.  
Vue du rempart antique avec la stèle de Julius Quintus.

— les remplissages de dépressions argileuses orientées nord-sud au sein de la terrasse alluviale, avec des sols bruns qui surmontent des horizons de pseudogleys ;

— enfin, les dépôts fluviatiles sur remplissage de dépressions avec des pseudogleys.

#### ■ **Avenue des Facultés**

Un détournement de réseau longitudinal a été réalisé dans l'axe de l'avenue des facultés qui précède la passerelle menant à la faculté des sciences. L'excavation a traversé un petit bâtiment contemporain. Deux murs, orientés nord-nord-ouest/sud-sud-ouest, présentent une largeur respective de 1,05 m et sont espacés de 3,50 m. Le comblement intérieur correspond à la démolition du bâtiment avec poutres de bois et moellons calcaires.

#### ■ **Avenue de la Libération**

Un détournement de réseau longitudinal a été réalisé dans l'axe de l'avenue, face à l'entrée de la faculté des sciences. Deux murs longitudinaux et un transversal ont été identifiés sous la chaussée ouest du cours, face à l'entrée principale de la faculté des sciences. Les murs semblent correspondre soit à des structures de franchissement qui autorisaient le passage à sec du ruisseau d'Ars, soit à une structure de type écluse d'époque moderne ou contemporaine. Un égout ou

caniveau contemporain d'orientation nord-est/sud-ouest a été relevé à proximité des murs. Le fond est constitué d'un dallage de pavés de calcaire dur.

### **Ligne C : quai Richelieu, rue de la Porte Cailhau, place du Palais**

Une tranchée d'assainissement a débuté quai Richelieu et s'est poursuivie contre le pied sud de la Porte du Cailhau, en direction de la place du Palais et du cours d'Alsace-et-Lorraine. Ces terrassements ont permis des observations stratigraphiques continues au droit de la Garonne ; on y a notamment fait les observations suivantes :

— sur 10 m de longueur, depuis la façade du quai Richelieu vers l'intérieur de la rue de la Porte Cailhau, un atterrissement de berge médiéval était couvert par des remblais contemporains, à 2,15 m NGF ;

— en retrait à l'ouest, face au 6 de la rue de la Porte Cailhau, les murs d'une échoppe, orientés est-ouest et retour nord-sud, ont été identifiés à partir de 3,85 m NGF ;

— une cave plus récente a été bâtie contre ce mur d'angle, jusqu'au débouché de la rue de la Porte Cailhau sur la rue du Chai des Farines. Elle est bâtie contre le pilier sud de la porte Cailhau et repose sur un aménagement de poutres de bois disposées à plat en nivellement de fondation ;



Bordeaux - Tramway.

Figure 4 : place Pey-Berland. Élément de frise réemployé dans le rempart antique.

— un mur mitoyen à cette cave a été identifié à 4 m NGF ; il coupe la rue du Chai des Farines suivant un axe sud-ouest/nord-est. Construit avec des moellons calcaires en remploi, il mesure 2,10 m d'épaisseur ;

— 7,50 m plus à l'ouest, l'excavation a recoupé quatre assises d'un mur de 1,45 m de large, orienté nord-sud et appareillé avec des moellons calcaires de grande taille. Son mode de construction nous suggère une structure médiévale en élévation ;

— depuis le 2 place du Palais et sur 50 m de longueur, la tranchée a recoupé des dépôts argileux très organiques, à partir de 4,16 m NGF ;

— face au 17 place du Palais, trois assises d'élévation d'un puits d'époque moderne, d'un diamètre de 1,60 m, ont été recoupés à 5,05 m NGF ;

— enfin, plusieurs niveaux de circulation modernes et médiévaux ont été identifiés sur 25 m de long en direction du cours Alsace et Lorraine, entre 4,22 m NGF et 4,68 m NGF.

## Place de la Bourse

### ■ Aménagements de berges

Deux tranchées perpendiculaires, longues respectivement de 58 m et 54 m ont été réalisées sur la place de la Bourse à l'occasion des travaux de déviation de réseau liés à la construction du parking. Elles sont implantées aux marges méridionales et occidentales de la place.

Une première coupe a été relevée perpendiculairement au fleuve. Quatre berges aménagées y ont été reconnues à des altitudes différentes. Elles s'échelonnent de l'ouest vers l'est en respectant la chronologie : la plus ancienne à l'ouest, la plus récente à l'est. Il en est de même d'un point de vue altimétrique ; la plus ancienne berge se situe à 2,50 m NGF tandis que la plus récente est à 4,20 m NGF. Elles ont été attribuées respectivement aux XIIIe, XIVe, XVIIe et XVIIIe siècles, d'après le matériel archéologique recueilli et quelques datations dendrochronologiques effectuées par le laboratoire d'analyses et d'expertise en archéologie et œuvre d'art de Mme Szepertyski. Les aménagements sont de types différents selon les époques : caisson de poutres de chêne au XIIIe siècle, mur d'enceinte au XIVe, construction d'échoppes et établissement d'un niveau de circulation sur les berges au XVIIe et enfin l'établissement d'un quai (Fig. 7) et de la place royale au XVIIIe. On peut globalement estimer que depuis le XIIIe siècle, les berges ont été repoussées de près de 60 m vers l'est, aux dépens du fleuve.

La coupe sud-nord révèle d'importants aménagements de berges associés aux ouvrages de bois observés dans la première coupe : des niveaux de gros galets de silex allochtones ont été disposés sur la berge et maintenus par des pieux en bois fichés dans le sol. Alors que les trois dernières phases d'aménagement étaient déjà connues par les textes, cette structure constitue un fait nouveau. Enfin la disposition relative des berges et leur positionnement altimétrique, laissent



Bordeaux - Tramway - Place de la Bourse.  
Figures 5 et 6: Le rempart médiéval (XIVe siècle).



supposer que le niveau des pleines mers de la Garonne s'est nettement exhaussé à Bordeaux depuis le XIIIe siècle.

### ■ **Le rempart du XIVe siècle**

Si la troisième enceinte de Bordeaux a été globalement édifiée à partir de 1302 et terminée vers 1335, sa construction dans le secteur de la place de la Bourse serait plus tardive, peut-être vers la fin du XIVe siècle. Il est apparu à 12 m de distance du mur d'angle de la façade ouest de la place Royale et à 4,89 m NGF (Fig. 5). Sa largeur sommitale identifiée est de 2,50 m. Il est constitué d'un blocage de pierres diverses entre deux parements d'appareil régulier ; sa face fluviale forme un glacis (Fig 6).

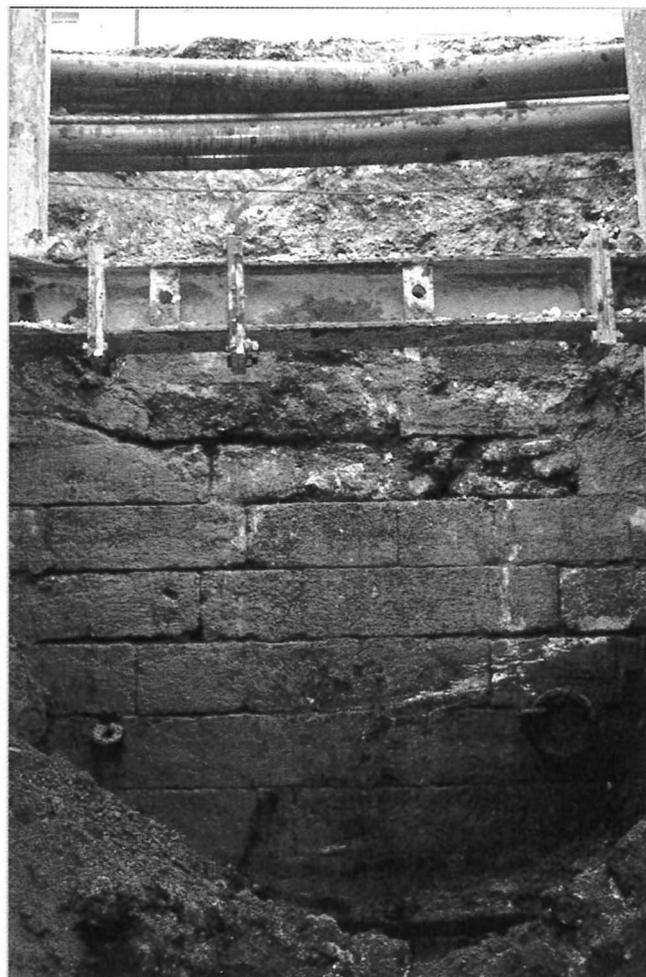
Il est apparu un autre segment de cette fortification lors de la pose des murettes guides de la paroi moulée du parking souterrain, suivant un alignement légèrement décalé vers l'est. La partie sommitale a été identifiée à 5,02 m NGF et il repose sur un remblais argilo-graveleux structuré à 2,92 m NGF. Le mode de construction de ce segment est différent du premier : un empilement structuré de cuves de sarcophages disposées en carreau, les couvercles disposés en boutisse et servant d'assise de réglage.

### ■ **Un caisson de stabilisation de berge en poutres de chêne**

Identifié entre 2,41 NGF et 1,39 m NGF, ce caisson est composé de sept poutres disposées en coffrage et assemblées entre elles en superposition ; les poutres sont en chêne et leur datation varie entre 1256 et 1274, selon l'étude réalisée par le LAE.

Associée à des remblais graveleux, une telle structure évoque un caisson de stabilisation de berge, perpendiculaire à la Garonne. Il est situé à une altitude proche des berges du XIVe siècle, soit 2,50 m NGF. Des sols de galets de silex allochtones fonctionnent avec cet aménagement sur toute la longueur de la coupe nord-sud. Un sol de circulation a été reconnu au sommet de la structure en bois.

Dans la mesure où l'altitude de ce caisson est un marqueur du niveau de la Garonne au XIIIe siècle, la



Bordeaux - Tramway - Place de la Bourse.  
Figure 7 : Quai XVIIIe appartenant au "Balcon de Bordeaux".

moyenne des hautes eaux devait se situer vers 1,80 m ou 2 m NGF, au lieu des 3,70 m actuels, soit près de deux mètres plus bas. Un résultat de même nature apparaît pour les berges du XIVe siècle. Une étude fine de l'ensemble des observations stratigraphiques réalisées dans le cadre de cette intervention semble bien confirmer cette remontée des hautes marées, essentiellement depuis le XIIIe siècle.

Wandel Migeon

---

## BEYCHAC-ET-CAILLAU et MONTUSSAN

---

La prospection pédestre menée sur les communes de Montussan et Beychac-et-Caillau a permis la découverte de neuf sites, en plus des vingt-deux déjà connus (cinq d'entre-eux ont vu leur localisation précisée). On retiendra essentiellement deux centres d'activité humaine, encore mal connus du point de vue de la carte archéologique, jalonnant la voie gallo-romaine Vayres-Bordeaux, ainsi que le site du prieuré médiéval du Casteret (Caillau) et l'église paroissiale de Beychac.

L'étude du parcellaire a précisé le trajet de la voie de communication Vayres-Bordeaux. A Montussan, La Moune est un ancien relais de poste qui apparaît aujourd'hui, comme un ensemble de bâtiments du XVII<sup>e</sup> siècle ayant toutefois fait l'objet de reprises. Subsistent des fenêtres à meneaux sur la demeure actuelle et un mur d'enceinte percé de (*similis* ?) d'archères, ainsi que des substructions de bâti.

A l'ieu-dit de Sauveta, où déjà au XIX<sup>e</sup> siècle avaient été découverts des fragments de marbre et d'autel, ont été mis au jour autour d'un lavoir des fragments de poterie jaunie d'un type datable du XVIII<sup>e</sup> siècle. L'examen de la proche toponymie semble révéler l'existence, qui n'a pu être datée, d'un ancien édifice religieux à proximité. Des risques pèsent sur le site, en bordure de la départementale reliant Montussan et Yvrac, laquelle doit être re-qualifiée incessamment.

A Beychac, l'église romane Saint-Marcel est équipée de la «chambre des moines» au-dessus du chœur : on accède à ces deux salles, réalisées en deux temps, par un escalier à vis tournant à droite. Les deux salles, appareillées au petit moellon, se situent sous le clocher et le toit du chevet.

Enfin, le second site de la commune se situe au Casteret. Vers 1040-1050 était établi, à proximité du Gestas, un prieuré dédié à Sainte-Madeleine, prieuré dont on ne connaît pas l'abbaye-mère de l'époque. Il fut doté, avant 1054, d'un moulin. Aujourd'hui, s'y trouve un moulin à l'appareillage XVIII<sup>e</sup> siècle qui ne dispose plus que de son bief. Le prieuré, aujourd'hui rasé, se trouvait sur une colline, très certainement à l'emplacement du château «La France».

Après avoir confronté les sites inventoriés et les archives, on constate que l'occupation humaine était originellement disséminée. L'habitat était placé préférentiellement sur les promontoires naturels, chose rendue possible après des défrichements ponctuels. A compter du XIII<sup>e</sup> siècle, cet habitat se recentre autour des sièges paroissiaux.

Vincent Joineau

---

## EYSINES/LE HAILLAN

---

### Déviation de la R.N. 215

#### 2<sup>e</sup> tranche

---

Cette opération de diagnostic, motivée par la création sur tracé neuf d'une déviation dans la banlieue nord de Bordeaux, s'est déroulée sur les deux premières semaines de juillet 2001. Le projet, d'orientation sud-nord traverse les communes du Haillan et d'Eysines, entre le futur échangeur n°8 de la rocade de Bordeaux et l'avenue du Médoc (R.N. 215).

Bien que seulement un quart de la zone à prospecter ait pu être sondé, 10 sondages sur 33 se sont révélés positifs. Quatre indices de sites ont ainsi été localisés. Le

premier qui appartient probablement à un habitat rural des XVI<sup>e</sup>-XVII<sup>e</sup> siècles avec une sépulture, et aux structures agraires qui lui sont associées, couvre une surface de près d'un hectare. Le second correspond à un épandage de mobilier céramique protohistorique, voire néolithique, trouvé dans une couche sableuse de dépôt alluvial. Le troisième regroupe un système fossoyé indéterminé. Le dernier est marqué par une fosse isolée et non datée.

Frédéric Gerber

# R.N. 10 NORD GIRONDE

## Laruscade

Le recalibrage de la R.N. 10, selon les normes autoroutières, impliquait des travaux importants en site neuf sur les communes de Marsas, Cagnac et Laruscade. Ils ont provoqué depuis 1998 une série d'opérations archéologiques qui s'est achevée en 2001 sur Laruscade.

Les diagnostics menés en 2001 ont été découpés en plusieurs opérations en fonction du calendrier de mise à disposition des terrains ; les sondages sur le lieu-dit La Mothe, dont on craignait les résultats, ayant été anticipés. La fouille d'un four de tuilier au Pont de Cottet complète l'ensemble.

Pour le service régional de l'archéologie,  
Pierre Régaldo

	Marsas	Cagnac	Laruscade
Etude documentaire et prospection au sol	A. Debaumarché, B.S.R. 1998, p. 78		
Diagnostic par sondages systématiques	J. Catalo, B.S.R. 1999, p. 64	A. Dumont, B.S.R. 2000, p. 71 L. Wozny, ci-après	
Evaluations complémentaires et fouilles préventives	Les Sablons J. Ortega, B.S.R. 2000, p. 69-70	Les Tuileries-est P. Fouéré, B.S.R. 2000, p. 72	Pont de Cottet J. Briand, ci-après

# LARUSCADE

## R.N. 10

Le présent diagnostic concerne un nouveau tracé de huit kilomètres mis à la disposition des archéologues en deux étapes suivant le calendrier d'acquisition et d'accessibilité (déboisement) des terrains par la direction départementale de l'équipement.

### De Pont de Cottet à VC 13

La première tranche, depuis le lieu-dit Pont de Cottet jusqu'au VC 13, a nécessité la réalisation de 270 sondages répartis en quinconce sur deux lignes parallèles aux extérieurs de la future bande de roulement. Cette campagne de diagnostic a été conduite du 2 au 25 janvier 2001, dans des environnements variés et sous des conditions climatiques défavorables : forêt fraîchement déboisée alternant avec des zones de prairies humides transformées en éponges par l'importante pluviométrie de l'automne/hiver 2001.

Les principales découvertes concernent les époques historiques :

— une faible concentration de petites fosses peu profondes associées à des fossés et à une couche de sable humifère recelait quelques tessons de céramique

attribuables au plein Moyen Age. Des sondages complémentaires ont permis de poser les limites de l'extension de la zone. Ces découvertes ne constituent cependant pas un gisement archéologique d'importance en termes d'activités et d'occupations anciennes du territoire ;

— un four de tuilier en très bon état de conservation a été mis au jour dans la partie sud du projet, non loin de l'échangeur de Cagnac au lieu-dit Pont de Cottet. La chambre mesure 3,50 m de longueur pour un alandier de deux mètres. La gueule est voûtée à l'aide de briques. Des déchets, résidus et autres ratés de cuisson prélevés dans la fosse de construction de l'alandier comprennent des fragments de tuiles canal, de tuiles plates, de briquettes et de briques de puits.

Ce four, présent dans un contexte géoarchéologique très favorable (argile affleurante, pays de tuiliers) a été fouillé en juillet par J. Briand (cf. ci-après).

### De VC 13 à Chavan

Cette deuxième étape de diagnostic est délimitée par le VC 13 et le lieu-dit Chavan en limite nord du

département, soit un linéaire de quatre kilomètres environ. 319 sondages ont été conduits, du 25 juillet au 31 août 2001, dans des contextes de forêt mixtes, de pinèdes, de champs de maïs et de pâturages. Les conditions météorologiques favorables ont permis de progresser très rapidement. Aucune découverte ne nécessite cependant la mise en place d'une intervention archéologique complémentaire. Tous les indices archéologiques sont modernes ou postérieurs.

Les sondages conduits par Frédéric Guédon sur la butte dite «La Mothe» ont montré qu'il s'agissait en fait d'un mamelon naturel.

Au-delà de ce constat, l'opération n'est pas entièrement stérile puisque l'approche locale de la géologie apporte des informations ponctuelles, précises et détaillées d'une valeur incontestable : variations du manteau sableux (0,30 à 4 m), fluctuations de la nappe d'argile, localisation d'enrochements (grès, chaille), concentration d'aliOSE, mise en évidence de paléochenaux, etc.

L'approche archéologique de la moindre anomalie de terrain et de toutes les structures en creux apporte quelques éléments concernant le travail agricole ou le sylvicole : réseaux fossoyés linéaires, cabane forestière ruinée, fosses diverses (mares, fosses à souches), etc.

## Terrier des Bottes

Ce diagnostic répond au projet de création d'une zone d'emprunt de matériaux sableux destinés à l'apprêt de la future chaussée de la R.N. 10 entre Pont de Cottet et Chavan. Ces investigations clôturent le dossier d'archéologie préventive consacré à la partie nord Gironde du projet de mise aux normes autoroutières de cette route nationale.

Le diagnostic a consisté en la réalisation de 21 sondages du 5 au 14 novembre 2001, sur des terrains fraîchement déboisés. Certains sondages sont plus profondément implantés que d'autres, à la demande d'une part des services de la direction départementale de l'équipement, représentée sur le terrain par E. Nobizé, géologue, et d'autre part, par pur intérêt archéologique. Les sondages ont demandé un temps de réalisation plus long que la normale, ouverture et rebouchage compris, pour répondre aux exigences techniques de l'aménageur nous demandant de ne pas mélanger les horizons humifères et autres résidus de désouchage au matériau sableux du futur emprunt. Les sondages descendent de 0,40 m à 4 m avec une moyenne dans le mètre.

Rien de particulier n'est à signaler à l'issue de l'intervention. Quelques tessons provenant d'un pot de résinier, sans doute contemporain, témoignent d'une activité connue et pour laquelle l'archéologie n'est pas encore rendue nécessaire. Quelques silex taillés ramassés dans les horizons sableux supérieurs, dont un éclat Levallois, et quelques structures en creux indéterminées : il n'y a aucun indice archéologique suffisamment fort pour justifier la mise en place d'une investigation complémentaire. A noter la présence de quelques nodules de bois fossilisés.

L'absence d'éléments marqueurs de chronologie, du type tessons de céramique ou outillage lithique prisonniers des remplissages des quelques structures en creux, ne peut que renforcer le constat d'absence de site archéologique sur l'emprise du projet d'emprunt.

## Bilan général

Au terme de ces opérations préventives, relativement complexes, étalées sur quatre ans, on peut dresser un bilan archéologique mitigé :

- 1,5 km de déviation à Marsas = fouille d'un gisement paléolithique supérieur,
- 80 sondages sur l'échangeur de Cavignac = évaluation d'un gisement néolithique,
- 8 km de tracé neuf sur Laruscade (589 sondages) = fouille d'un four de tuilier,
- deux secteurs à indices archéologiques d'époque gallo-romaine (déviation de Marsas) et médiévale (Laruscade) ont été jugés peu importants et n'ont donné lieu à aucune intervention archéologique complémentaire.

Le constat le plus frappant de ce bilan est la pauvreté des indices de site sur les opérations du tracé neuf de Laruscade. En effet, plus on avance depuis le Pont de Cottet jusque vers Chavan, moins on trouve de traces d'objets ou d'événements archéologiques. Le four de tuilier est localisé entre la R.N. 10, ancienne route Napoléon et la rivière Saye. Les quelques traces d'une occupation au XIIe siècle sont également proches de la rivière. Les deux sites montrent cependant les traces d'inondations et pour le four, la volonté certaine de continuer l'activité malgré les problèmes liés aux effets combinés de l'eau et de la nature des terrains.

Hormis ces deux ensembles, c'est le vide quasi total. La notion d'absence de traces d'occupations humaines anciennes est aussi importante que sa présence. Il est en effet important de connaître les lieux de fréquentation et d'installation des hommes et les raisons qui les ont motivés, mais aussi l'inverse.

Ici, à l'endroit où le tracé de la future R.N. 10 s'éloigne de la rivière Saye, les indices s'estompent et disparaissent parfois même complètement dans les horizons supérieurs de labours. L'éloignement, même faible, de la rivière et de ses ressources serait donc l'une des premières explications.

Il ne faut pas négliger les formations superficielles (sables) et le substrat (argile). La topographie des terrains étudiés correspond de plus très souvent aux parties moyennes et basses de versant. En saison pluvieuse (automne-hiver), l'eau ruisselle en surface et à l'intérieur des sables sur ces terrains pentus. En bas de pente on se retrouve avec une réception de masses importantes d'eaux venant des versants orientaux. Ces masses engorgent les sables, les saturent en butant sur les couches argileuses imperméables, puis débordent, créant des zones inondées impraticables des mois durant, contrariant ainsi les éventuelles volontés d'installation humaine permanente.

C'est en partie pour ces raisons que peu de vestiges ont été rencontrés dans les secteurs situés entre Pont de

Cottet et Chavan, hormis les sites proches de la rivière. Les tentatives menées pour assécher ou réguler le débit des ruissellements suffisent à permettre des activités agricoles et sylvicoles simples mais ne règlent pas les inondations automnales et hivernales qui découragent

totale toute volonté d'installation sédentaire dans ce secteur. Quelques maisons ou cabanes forestières (résiniers ?) sont les rares témoins, somme toute peu anciens, d'une forme d'habitat dispersé.

Luc Wozny

## LARUSCADE

### Pont de Cottet

Un diagnostic par sondages mécaniques avait été réalisé au début de l'année 2001 par Luc Wozny (A.F.A.N.). C'est au cours de cette phase préliminaire que le site avait été repéré sur le versant du talus naturel qui limite la vallée du ruisseau la Saye, à un endroit où le terrain présente un pendage important.

Si le diagnostic n'avait révélé aucune autre structure que le four, le décapage a fait apparaître la présence d'un fossé en contrebas. De plus, en fin de fouille, des structures plus profondes sont apparues, révélant la présence d'un four antérieur. La chambre de chauffe a été rehaussée, le plan général du four et ses dimensions en ont été modifiés. Nous distinguerons donc le premier four (four I) du second four (four II).

Le four I respecte les dimensions initiales de l'excavation creusée dans le substrat argileux, à savoir une largeur de 2 m pour une longueur d'environ 6 m. Les parois ne sont pas construites, elles correspondent aux bords verticaux et au fond de l'excavation qui se sont indurés lors des cuissons.

Le sol n'est pas plat dans la largeur du four, il remonte vers les parois latérales. Il présente de plus une déclivité du fond vers l'entrée. Au-delà, cette déclivité se prolonge le long du creusement du fossé.

Ce fossé, ayant manifestement servi à purger le foyer des résidus de charbons de bois, devait également continuer à recueillir à l'intérieur du four les eaux d'infiltration et de ruissellement.

Un alandier dessert un seul couloir de chauffe. Des murets d'arc d'une seule portée joignent les parois latérales. Aucune trace d'une sole suspendue sur ces murets de soutènement n'a été décelée.

Le deuxième état (four II) présente une réfection totale de la chambre de chauffe. Le nouveau sol est rehaussé au niveau d'arase des murets d'arc de l'état précédent.

A l'exception de la paroi sud, les parois de la chambre de chauffe et de la partie basse du laboratoire sont construites en assises de tuiles canal. La paroi est réduite la longueur du four.

Un nouvel alandier est construit au-dessus du précédent pour être de niveau avec le sol de la nouvelle chambre de chauffe. Cet alandier unique dessert deux couloirs de chauffe. Les nouveaux arcs reposent sur l'arase des murets du premier four. Ces nouveaux murets d'arc, de conception différente et de construction mieux appareillée, supportaient le chargement du laboratoire.

D'un point de vue technologique, les fours sont à tirage ascendant et composés de deux chambres, l'une inférieure, la chambre de chauffe, l'autre supérieure, le laboratoire. La partie basse du laboratoire du four II est maçonnée sur une hauteur de 75 cm. Rien ne suppose qu'il était maçonné sur une plus grande élévation.

Même si la fonction de four à tuiles ne fait aucun doute pour le four II, une fabrication de chaux est envisageable pour le four I, puisqu'elle était courante dans les tuileries aux époques médiévale et moderne.

A l'issue de la fouille, le four II n'est pas daté, aucun mobilier céramique, à l'exception de tuiles et de briques, n'ayant été retrouvé en surface du site ou lors du dégagement des structures. Par contre, les résultats de dendrochronologie, sur les planches de chêne retrouvées au fond du fossé, daterait l'utilisation du four I au début du XVI<sup>e</sup> siècle.

Jérôme Briand

## SAUTERNAIS

### Prospections aériennes

La recherche d'un axe routier antique nord/sud traversant l'Entre-Deux-Mers, le long de l'Engranne et pouvant rejoindre le Barsacais, m'a amené à reprendre l'étude que nous avons ébauchée lors de la découverte d'un important croisement de chemins antiques, sur

l'emplacement de l'autoroute actuelle, au lieu dit Peyrebidane, sur la commune de Barsac, en 1973.

Il est probable que ce soit aux abords de ce croisement qu'est située la mutation «SIRIONES» (CIRON) qu'indique la table de Peutinger.

Ce croisement de voies comportait cinq axes :

- le chemin Gallien, appelé dans ce secteur le chemin du jardin, venant de Bordeaux ;
- une voie allant à la villa de Barsac (chemin la Bendelaise) ;
- une voie allant en direction du bassin d'Arcachon (par Illats) ;
- une voie allant en direction de Langon ;
- une voie allant vers le sud en direction de *Vesubio*.

Hormis pour le quatrième, le départ de chaque embranchement était matérialisé par un empierrement.

Avec l'appui de M. Coudroy de Lille, nous avons donc étendu cette recherche afin de situer les lieux de passage en direction de *Vesubio*, du chemin Gallien, dans le secteur sud Sauternais et dans les zones d'influence des cours d'eau du Ciron et du Beuve. Cette étude est toujours en cours.

Au cours de ces prospections, j'ai pu recenser une cinquantaine d'emplacements de *tumuli* de différentes grandeurs pour la plupart arasés, un édifice gallo-romain dans la commune de Bommes, et une structure non datée près du château Climens en Barsacais.

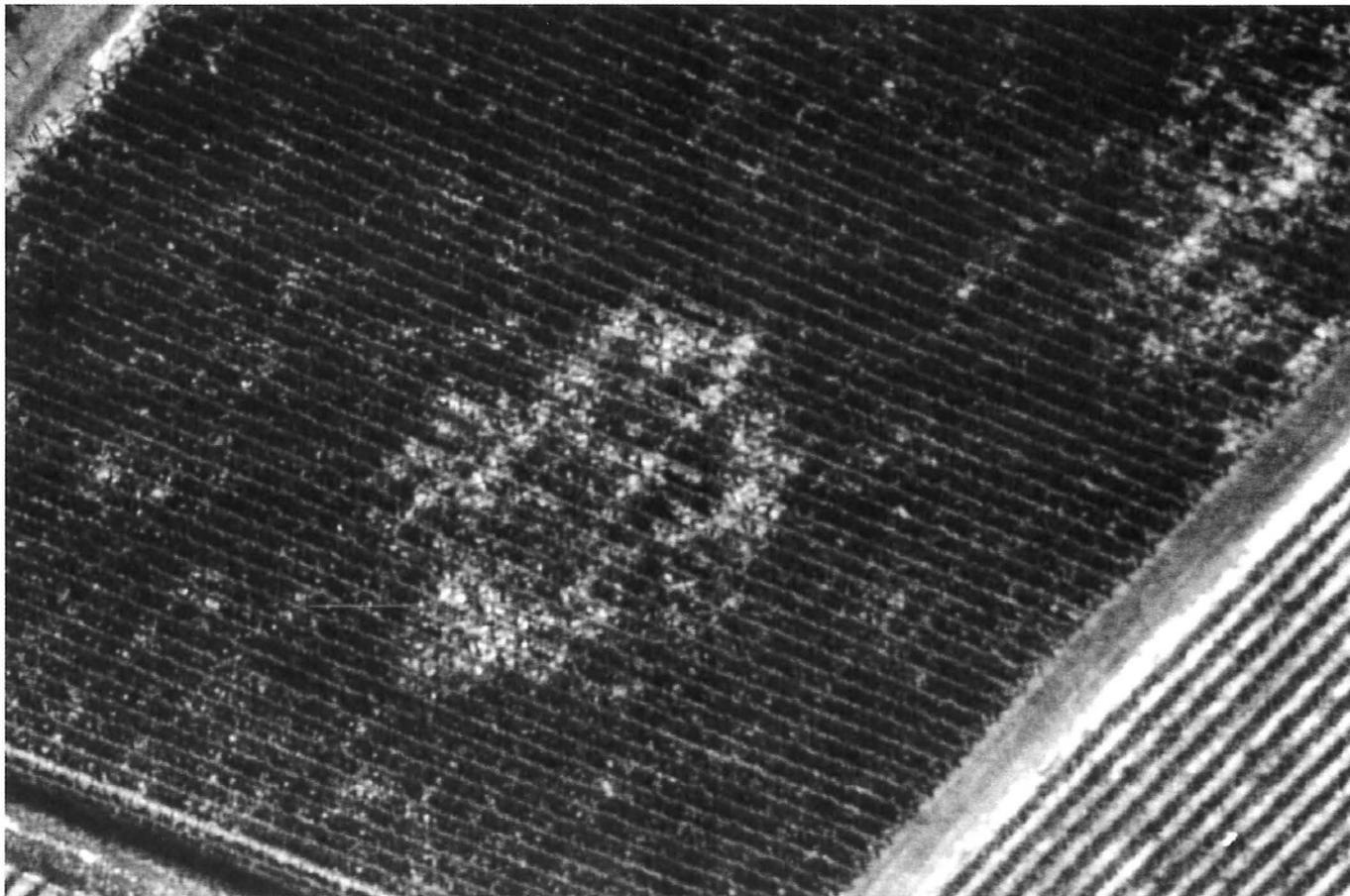
Ces ensembles de *tumuli* sont comparables à ceux découverts en Charente-Maritime par J. Dassier et en Pays de Loire par M. Marsac.

Déjà en 1960, les travaux entrepris par M. Cadis dans le sud bazadais avaient permis de recenser une quinzaine de *tumuli* dont, pour certains, la fouille avait pu préciser qu'il s'agissait de tombes de l'Age du Fer.

Cette occupation serait à rapprocher des découvertes effectuées sur les bords du bassin d'Arcachon dans le secteur de Balanos, comme l'ont souligné Y. Marcadal et Y. Jerebzoff puis J.-P. Mohen dans *Les Cahiers du Bazadais* de cette époque.

Jean-Pierre Petit

- DASSIER, J. Archéologie aérienne en Charente-Maritime : découverte de la Protohistoire saintongeaise. Document Archéologia n°1, 1973, p. 46-57, ill.
- MARSAC, M. Dans les marais poitevins et vendéens, recherches autour de l'ancien golf des Pictons. Dossiers de l'archéologie n°22, 1977, p. 28-33, ill.
- MOHEN, J.-P. Les tumulus de Marimbault : étude archéologique. *Les Cahiers du Bazadais*, n°15, 1968, p. 8-32, ill.
- MARCADA, Y. ; JEREBZOFF, Y. Le tumulus de Deyres (Premier Age du Fer). *Les Cahiers du Bazadais* n°17, 1969, p. 11-26, ill.



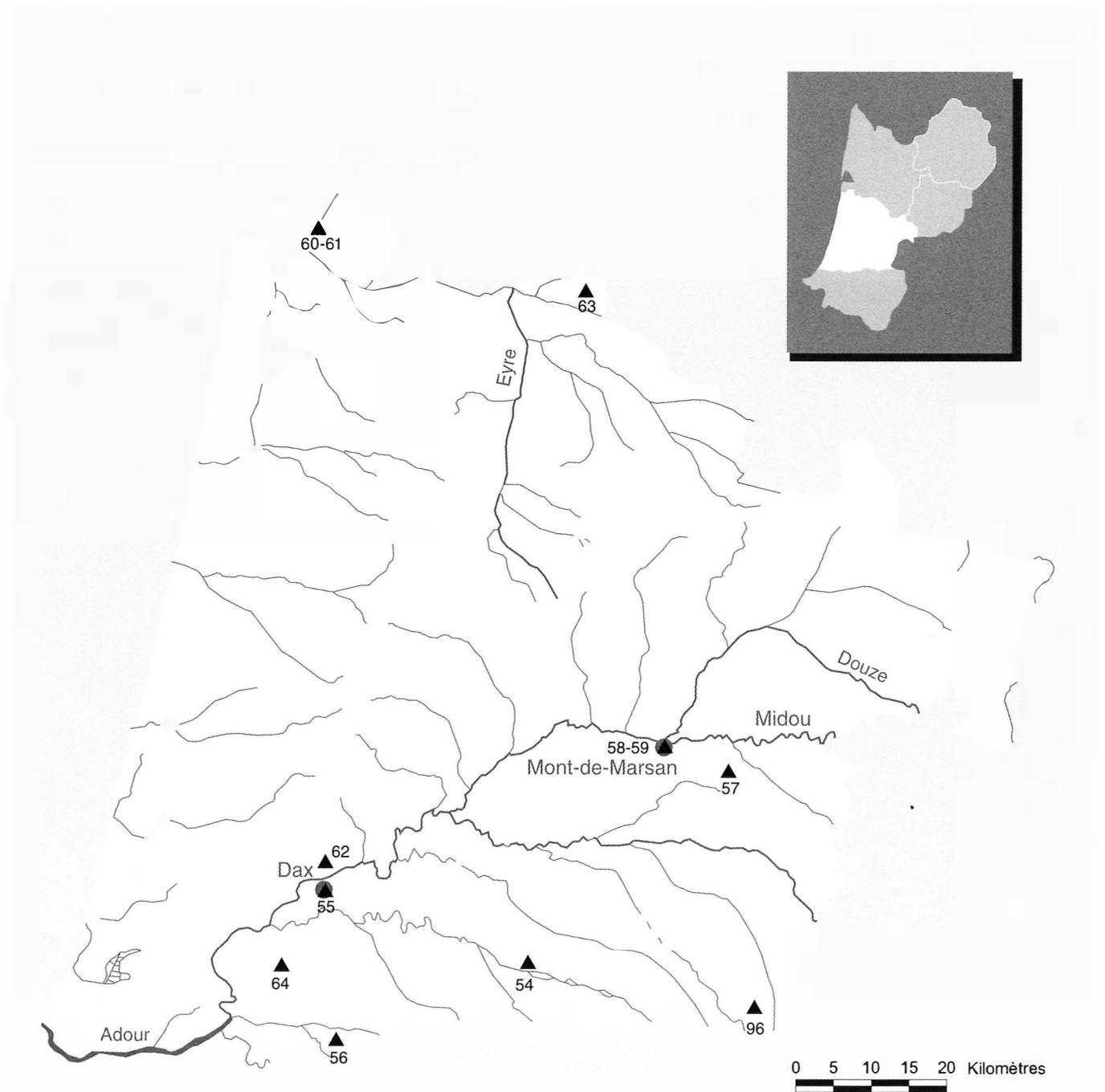
Sauternais - Prospections aériennes.  
Bommes - Site gallo-romain La Rivière.

**AQUITAINE  
LANDES**

**BILAN  
SCIENTIFIQUE**

Travaux et recherches archéologiques de terrain

**2 0 0 1**



						P.	N°
BRASSEMPOUY	Pouy	GAMBIER	Dominique	CNR	FP	92	54
DAX	Fontaine chaude	BOCCACINO	Catherine	HAD	SU	93	55
HASTINGUES	Abbaye d'Arthous	CONAN	Sandrine	HAD	RA	94	56
LAGLORIEUSE	Mouliot	GELLIBERT	Bernard	BEN	FP	96	57
MONT-DE-MARSAN	Vicariat de la Madeleine	CONAN	Sandrine	HAD	RA	98	58
MONT-DE-MARSAN	31, 33, 35 rue Victor Hugo	FERULLO	Olivier	SDA	SD	99	59
SANGUINET	Le Lac	HULOT	Olivia	BEN	FP	101	60
SANGUINET	Put Blanc	MAURIN	Bernard	BEN	PP	103	61
SAINT-PAUL-LÈS-DAX	Estoty / Maisonnave	BOGUSZEWSKI	Andrzej	AFA	SD	107	62
SORE	Château de Sora	GAILLARD	Hervé	BEN	RA	107	63

**BRASSEMPOUY**

**Pouy**

La campagne 2001 confirme définitivement l'hypothèse d'une rupture archéologique entre la partie nord-nord-ouest du site (Grotte des Hyènes-Galeries Dubalen et du Mégacéros) et la partie sud-sud-ouest (S9-Sudf. et grotte du Pape), en dépit d'une continuité topographique entre les différentes cavités.

Le secteur nord-nord-ouest est comblé à la fin de l'Aurignacien, tandis que le secteur sud-sud-ouest ne sera qu'à la fin du Paléolithique supérieur ou à l'Holocène.

Les fouilles 2001 ont eu lieu dans le secteur nord-nord-ouest. Ce secteur apparaît comme un vaste espace incluant la grotte des Hyènes (bandes BY à BG 1 à 12), CH5-W (bandes BT-BU-BV-BW 6 à 11), S9-Nordf<sup>1</sup> (bandes BU-BV-BW 12-13), les galeries Dubalen et du Mégacéros. Il débouche sur la corniche calcaire et le vallon du Pouy par l'entrée actuelle de la grotte des Hyènes, la galerie du Mégacéros, l'abri Dubalen, et communique avec le versant par au moins deux avens.

Les possibilités d'accès à ce secteur ont varié au cours du Paléolithique supérieur en raison du colmatage différentiel de chaque galerie dû au démantèlement plus ou moins violent de la voûte et à des phénomènes d'érosion. Ainsi après le dépôt des ensembles châtelperonnien, un important épisode d'effondrement de la voûte à l'entrée des galeries Dubalen et du Mégacéros a fermé l'accès au réseau par ces galeries. Au cours de l'Aurignacien, l'accès à cette partie du réseau le plus facilement praticable était le porche actuel de la grotte des Hyènes.

Des niveaux aurignaciens (US 9012 et US 5033) assez riches (outils de silex, objets de parure, industrie osseuse, os brûlés, colorants et vestiges humains fragmentaires, etc.) ont été mis en évidence en S9-Nordf

et en CH5-W (bande BU-BV-BW 9). Ces niveaux prolongent vers le nord et vers l'est l'ensemble Aurignacien ancien (I1, I2 et US 5024) de l'abri Dubalen et du sommet de la galerie du Mégacéros. Leur extension s'annonce importante.

En outre, la fouille des niveaux châtelperonnien (US 5008-5012) à la base de la stratigraphie de la galerie du Mégacéros a été poursuivie. Elle a livré une dent humaine très altérée mais aucun vestige d'industrie.

En 2002, les investigations dans les secteurs CH5-W, galerie du Mégacéros, abri Dubalen et S9-Nordf seront poursuivies.

L'objectif sera de déterminer les relations précises entre les niveaux aurignaciens du secteur nord-nord-ouest. La fouille de la bande 9 sera approfondie pour vérifier l'hypothèse de l'existence d'un niveau aurignacien «archaïque» que l'analyse de la séquence archéologique de l'abri Dubalen fait supposer.

La fouille des niveaux châtelperonnien de la galerie du Mégacéros sera continuée. Rappelons que le niveau châtelperonnien le plus récent de l'abri Dubalen vient d'être daté de  $36\ 130 \pm 690$  ans BP.

Le programme de relevés topographiques du site et du vallon sera complété.

En ce qui concerne les analyses, des datations et des analyses sédimentologiques sont programmées.

Dominique Gambier, François Bon,  
Philippe Gardère, Romain Mensan

<sup>1</sup> La lettre f («fictif») adjointe après les dénominations de direction fait référence à l'axe de la grotte des Hyènes (Nord fictif : nord-nord-ouest réel).

A la demande de la municipalité, la conservation régionale des monuments historiques d'Aquitaine a engagé la consolidation de la Fontaine Chaude, située dans le centre urbain ancien. Ces travaux nécessitaient des décaissements, de 1,40 m de profondeur en moyenne, tant à l'intérieur qu'à l'extérieur de l'édifice actuel édifié au XIX<sup>e</sup> siècle sur un bassin d'origine antique.

Les risques de recouper des niveaux d'occupation antérieurs, tant antiques que médiévaux, étant réels, le service régional de l'archéologie d'Aquitaine a prescrit une surveillance archéologique de l'ouverture des tranchées, sachant que la zone intérieure avait déjà fait l'objet de remaniement en 1962. Ce suivi a été réalisé en trois phases par le bureau d'études archéologiques Hadès, la première assurée par Hélène Silhouette (mars 2000), les deux autres par Catherine Boccacino (janvier 2001).

### ■ Historique

Des recherches historiques, déjà menées dans le cadre du P.O.S.H.A., avaient permis, au travers d'un large dépouillement bibliographique et iconographique, de dresser un inventaire précis des différentes mentions de la Fontaine Chaude.

La tradition veut que Dax - l'antique *Aquae Tarbellicae*, chef-lieu des Tarbelles - ait été fondée à l'époque augustéenne. Mais, à ce jour, aucun témoignage archéologique ne corrobore cette hypothèse en l'absence d'exploration archéologique dans les couches les plus anciennes du sous-sol. Les indices les plus anciens sont des tessons de céramique sigillée sud-gallique du I<sup>er</sup> siècle qui proviennent de sondages récents. L'urbanisation et le développement du secteur thermal autour de la source de la Nèhe et les indices d'occupation retrouvés jusqu'alors ne sont pas antérieurs au II<sup>e</sup> siècle. Cette vocation thermique du quartier a été mise en évidence à la fin du siècle dernier par des travaux d'urbanisme qui ont fait apparaître les vestiges de plusieurs établissements de bains. Ces travaux ont aussi confirmé la présence, à une vingtaine de mètres au sud de la Fontaine actuelle, d'un mur antique exceptionnellement large arrêtant les infiltrations d'eau et assainissant le sous-sol.

C'est au XIII<sup>e</sup> siècle qu'apparaît, dans les Rôles Gascons, la première mention écrite connue concernant la Fontaine de la Nèhe. Au XIV<sup>e</sup> siècle, un ou plusieurs bassins sont attestés à cet emplacement.

En 1568, la source principale était enclose dans une vaste enceinte carrée. Par un système de canalisations, l'eau se rendait fort tempérée dans un large canal en

Pierre de taille où il était possible de nager. Quatre bains plus petits flanquaient un autre côté de la fontaine.

A la fin du XVI<sup>e</sup> siècle, des baignoires en marbre attestent la continuité de l'activité thermique.

C'est la « maison des bains », bâtie contre le bassin qui laisse, en 1814, place au bâtiment actuel qui est achevé en 1818.

### ■ État actuel du bâtiment

L'édifice conservé, a partiellement été remanié en 1962. Son plan trapézoïdal est un portique de style toscan, entièrement construit en pierres taillées.

Les façades secondaires sont ouvertes dans leur partie centrale par cinq arcades en plein-cintre au sud comme à l'est et par trois arcades au nord. La façade principale ouest (16 m) est, quant à elle, précédée d'un escalier monumental et percée de trois grands arcs qui dominent de plusieurs mètres le reste de l'édifice. Son soubassement renferme le système de canalisation de l'eau de source qui surgit de trois séries de trois mufles de lion en cuivre.

À l'origine, la base du parement interne était recouverte d'un enduit étanche car elle servait aussi de parois au grand bassin qui occupait toute la partie centrale de l'édifice. Le fond du bassin était traité de même. L'eau qui y était stockée maintenait alors en permanence, au pied des fondations, un milieu humide favorable à la conservation des traverses et des pieux en bois sur lesquels est fondé l'édifice.

### ■ Les restaurations

Pour remédier à la baisse de la nappe phréatique, des travaux de restauration sont entrepris en 1962. Un nouveau bassin étanche est construit à l'intérieur du bassin primitif. Ses parois en béton, construites 2 m à l'intérieur de l'enceinte, assèchent les pieux de bois soutenant les fondations et occasionnent des désordres structuraux importants (fissures et déversements de façades) dus à des tassements différentiels. Deux autres campagnes de restauration seront menées en 1977 et 1987 avec, en particulier, une reprise en sous-œuvre par micropieux d'une partie du mur nord et un boisage du fronton de la façade principale.

Une reconnaissance géotechnique effectuée en 1991 documente sur l'état du sous-sol : les murs en brique et en pierre sont édifiés sur un platelage en bois complètement délité, de 0,25 m d'épaisseur ; le terrain géologique est extrêmement hétérogène (argiles sableuses molles, milieux alluviaux sablo-graveleux,

argiles à blocs ou niveaux calcaires). Les arrivées d'eau thermale se faisaient dans ces formations, situées entre 10 et 18 m de profondeur. Aujourd'hui, l'alimentation du bassin s'effectue par un forage crépiné entre 77 et 150 m.

### ■ **Les recherches antérieures**

Les recherches effectuées en 1976 par B. Watier ont permis de constater l'état de dégradation des pieux de fondation de l'édifice actuel tout en permettant le repérage d'un bassin monumental antique.

L'emprise de ce bassin, construit entre 365 et 375 ap. J.C., dépasse au nord les limites de l'édifice actuel (sondage 1977, B. Watier). Les remaniements apportés au cours des temps médiévaux et modernes confirment la continuité de l'activité.

### ■ **Les nouvelles données**

Les vestiges de murs découverts en mars 2000, sur le flanc oriental de la Fontaine, ont la même orientation

que le tronçon de mur antique découvert en 1976. Il s'agirait d'une reprise médiévale ou post-médiévale sur l'angle sud-est du bassin monumental d'origine antique. Un petit bassin, plus tardif (époque moderne ?), délimité par deux parois en briques, est adossé à l'angle interne.

Sur le flanc sud, le mur retrouvé est associé à un sol en cailloutis, accolé à ses deux parements. Cet ensemble ne s'insère ni dans la trame antique ni dans la trame moderne. On ignore dans quelle mesure ce choix des constructeurs médiévaux répond ou non à des contraintes topographiques ou techniques particulières. La fonction de ce mur est tout aussi impossible à déterminer : est-ce un muret d'enceinte ou le mur porteur d'une construction ? La seule certitude est apportée par les différents niveaux de sols qui, par leur superposition, signalent le maintien et l'entretien d'une aire de circulation autour de la source.

Catherine Boccacino

## HASTINGUES

### Abbaye d'Arthous

Destinés à abriter un centre d'éducation au patrimoine (C.E.P.), les bâtiments conventuels de l'abbaye d'Arthous appartenant au conseil général des Landes sont en cours de réhabilitation. Saisissant cette occasion, le service régional de l'archéologie d'Aquitaine a donc prescrit une recherche documentaire et une étude succincte du bâti afin de préciser les grandes phases d'occupation du site depuis la construction de l'abbatiale en 1160 jusqu'à la Révolution et de proposer l'implantation de sondages archéologiques, à l'intérieur ou aux abords immédiats de l'abbaye, susceptibles d'apporter des renseignements complémentaires. Dix sondages ont alors été pratiqués en relation directe avec les élévations et au vu des impacts de l'aménagement sur le sous-sol (notamment aménagement de la cour intérieure et passage de réseaux).

L'absence de textes consacrés aux bâtiments et les faibles indices relevés par l'analyse des élévations actuelles ne permettaient pas de rendre compte de l'organisation de l'abbaye au Moyen Age. Quelques éléments contemporains des élévations nord de l'église laissaient supposer la présence d'au moins deux galeries de cloître au sud et à l'ouest et d'un corps de bâtiment contre le mur nord du transept. Entièrement construit à l'aide de blocs de calcaire gréseux en grand et moyen appareil disposés en assises régulières, le mur extérieur

de l'aile nord était jusqu'alors l'élévation reconnue comme la plus ancienne du couvent après l'église.

Les sondages se sont donc révélés indispensables pour répondre aux nombreuses interrogations. La découverte de structures exclusivement bâties à l'aide de briques de 6 cm d'épaisseur liées par une terre argileuse avec des joints gras laissait cependant perplexes. Aucune liaison n'a pu être établie entre ces ouvrages et l'élévation de l'aile nord. Il est pourtant fort peu probable que l'établissement de l'abbatiale au XIIe siècle ne s'est pas accompagnée rapidement de celle des bâtiments conventuels. L'implantation des vestiges en brique et l'absence de structures antérieures peuvent cependant permettre de dater ces différentes constructions d'une même époque remontant à la fin du XIIe ou au XIIIe siècle. Le choix de matériaux différents peut avoir plusieurs raisons : - stratégique : le flanc de la terrasse nord sert d'appui aux fondations à ressauts en pierre de l'aile nord la plus exposée ; - économique par l'utilisation de la brique : si les religieux bénéficient de nombreuses donations du XIIe au XVe siècle, leur richesse est cependant toute relative comparée à celle d'autres institutions religieuses comme l'abbaye de Sorde située à quelques kilomètres.

A l'exception des élévations de l'aile nord, seules les fondations conservées sur une à quatre assises ont été

retrouvées en place. Les rares vestiges permettent cependant de préciser que le bâtiment était plus large que l'actuel d'environ 1 m. L'aile est se composait d'un corps de bâtiment de largeur moindre (5 m dans œuvre) qui s'appuyait probablement contre le mur nord du transept et construit en retrait du mur est de l'aile nord. Il se composait sans doute de deux niveaux séparés par un plancher comme le suggère la base du pilier contemporain du mur est retrouvée dans le sondage.

L'étude de l'aile ouest n'a pas pu être menée à terme à cause d'un échafaudage installé contre la façade est. Aucun vestige médiéval n'a été repéré dans les maçonneries actuelles. Il est cependant possible de supposer d'après les quelques données des sondages effectués au début des années 1970 qu'il existait un bâtiment plus large que l'actuel.

Toutes les structures en brique mises au jour lors des sondages appartiennent sans aucun doute au cloître dont il subsistait encore l'angle des galeries sud et est en 1972. Par contre, la découverte de vestiges au sud-ouest et au nord-ouest permet, en corrélation avec l'emplacement des fondations précédemment évoquées, de restituer le tracé du cloître médiéval. Celui-ci se composait de quatre galeries de largeur inégale avec 4 m au sud et au nord et plus de 6 m à l'est et à l'ouest. Il est probable que le pavement était en terres cuites architecturales à l'instar de celui retrouvé dans le bâtiment de l'aile orientale.

Toutes les élévations postérieures à la construction médiévale se distinguent par une maçonnerie de pierre qualité avec de nombreux remplois et des moellons de calcaire de Bidache alors rarement employés. L'analyse du bâti permet d'affirmer que la reconstruction des bâtiments fait suite à une destruction importante comme en témoigne l'utilisation massive de la brique épaisse directement récupérée sur le site. La documentation très lacunaire ne permet pas d'être affirmatif sur les causes d'une telle destruction. Elle est amorcée par les invasions espagnoles de 1523 et achevée au cours des guerres de religion qui sont responsables aux alentours de 1570-1571 de l'incendie de l'abbaye. Après le passage des Huguenots, l'abbaye est dite rasée au niveau du sol, propos qui ne paraissent pas excessifs au vu de l'ampleur de la reconstruction.

D'après la chronologie relative des élévations, le rétablissement de l'aile nord se réalise en deux étapes. Le bâtiment le plus ancien est celui qui occupe l'angle nord-est, doté de grandes croisées. Le reste de l'aile est

ensuite construit d'un seul jet en même temps semble-t-il que l'aile ouest de l'abbaye. Les nouveaux bâtiments s'appuient contre les vestiges médiévaux au nord mais sont cependant plus étroits. A cette seconde phase peut également être attribuée la construction du petit corps de bâtiment oriental flanquant l'entrée actuelle au nord, le front est de l'abbaye étant jusqu'alors simplement fermé par un mur de clôture.

Ces deux phases sont difficilement datables et se suivent probablement de près tant la qualité de la maçonnerie et le type des ouvrages sont proches. On peut attribuer à la première moitié du XVIIe siècle l'ensemble des travaux de l'aile nord, à l'exception de l'angle nord-est et du mur de clôture oriental qui sont antérieurs, ainsi que les bâtiments est et ouest. La date de 1634 gravée sur la porte d'entrée de l'aile nord marquerait-elle la fin des travaux ?

La galerie occidentale du cloître est entièrement reconstruite plus à l'ouest. Il est probable qu'il ne subsiste de l'ouvrage médiéval que la galerie sud qui est alors prolongée vers l'ouest pour rejoindre la précédente. Les autres galeries, est et nord, ne semblent pas avoir été reprises comme tendraient à le supposer les inhumations dans l'épaisseur des fondations des bahuts.

Au début du XVIIIe siècle, l'abbaye semble esquisser une légère reprise et ses nombreux domaines la dotent d'une certaine prospérité comme en témoignent les six mille livres de revenu. Cette richesse, comme aux siècles précédents, ne s'avère cependant pas suffisante pour remettre l'église en état dont la partie ouest est partiellement détruite. Une « bâtisse neuve », détruite dans les années 1960, est édifiée dans l'angle nord-est de la cour. C'est sans doute à la seconde moitié du XVIIIe siècle que l'on peut attribuer le réaménagement de la partie ouest de l'aile nord : renouvellement du décor du réfectoire avec un faux-plafond en plâtre et création de cellules à l'étage.

Après sa suppression à la Révolution, l'abbaye est vendue et transformée en exploitation agricole. Ce n'est qu'en 1964 que la famille de Vilmorin, alors propriétaire, en fait don au Conseil général des Landes pour que des travaux de restauration soient enfin entrepris, l'ensemble des bâtiments est classé au titre des Monuments Historiques depuis 1969.

Sandrine Conan, Laurence Murat,  
Marc Salvan-Guillotin

La nécropole protohistorique de Mouliot est située à six kilomètres au sud-est de Mont-de-Marsan. Elle est implantée sur un promontoire dominant un sous-affluent de la rivière le Midou. Elle a fait l'objet de plusieurs campagnes de fouilles depuis sa découverte en 1995, révélant un important cimetière communautaire des débuts de l'Age du Fer.

Au cours de l'année 2001, 627 m<sup>2</sup> ont été fouillés en progressant vers l'est, portant à 3 165 m<sup>2</sup> la superficie totale explorée. L'avancée des travaux vers le nord et vers l'est permet désormais de penser que les limites de la nécropole ne sont plus très éloignées dans ces directions du fait de la proximité d'une pente du terrain nettement accusée. Vers l'est cependant, ces limites ne sont pas encore atteintes.

Avec les 28 sépultures nouvelles mises au jour, le nombre total des tombes est porté à 117. Les sépultures présentent les mêmes caractéristiques qu'observées jusqu'alors : tombes plates en fosse, contenant le plus souvent une urne qui renferme l'ossuaire, avec son couvercle et parfois un vase accessoire à l'intérieur de l'urne. Les fosses sont comblées avec le produit de leur creusement ; dans de rares cas un dépôt charbonneux est placé dans la fosse. Une sépulture double (S 105) est à noter. Au niveau du mobilier céramique, quelques particularités de Mouliot s'affirment, comme l'association : grande jarre à digitations-vase caréné à oreilles biperforées-vase à col haut et fermé. Trois nouvelles tombes présentent cette association, portant à six son occurrence dans ce cimetière. De même, le décor de lignes en chevrons imprimées à la cordelette est représenté une nouvelle fois (S 92). On note aussi des ornements originaux de rangées d'incisions verticales ou de motifs élaborés de cannelures. Malgré certaines morphologies récurrentes, c'est la grande variété typologique des vases qui domine. A ce jour, la quasi-totalité du mobilier céramique, soit 190 vases sur un effectif total de 207, a été fouillée, restaurée et dessinée.

Les dépôts osseux sont très inégaux en quantité, dépassant rarement 150 grammes, mais ils autorisent dans plusieurs cas une étude anthropologique qui sera réalisée par le laboratoire d'anthropologie de l'université de Bordeaux I. Les ossements brûlés sont placés dans l'urne selon un tri préalable : os du crâne au fond, os du tronc et des membres au-dessus.

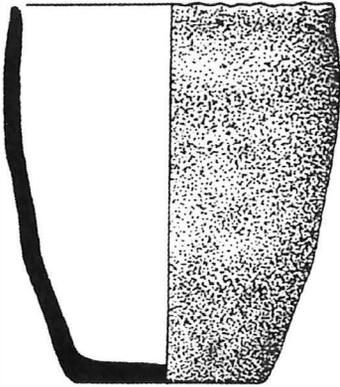
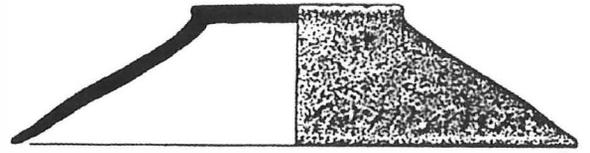
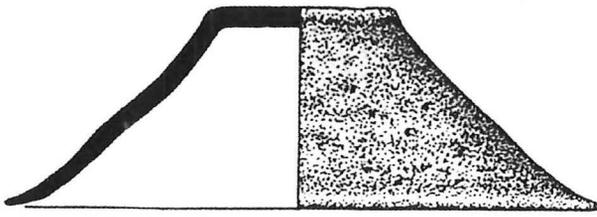
Le mobilier métallique est presque inexistant, réduit à deux fragments d'une fibule en bronze, accompagnant la sépulture S 104.

De nouveaux alignements de pierres, le plus souvent en arcs de cercles, ont été mis au jour, soit douze structures (total porté à 55). L'accroissement du nombre des structures de pierres permet une approche plus précise de leur fonction au sein de l'espace sépulcral. Les cinq nouvelles fosses à remplissage cendreuse et charbonneux (total porté à 21) sont, selon leur morphologie et leur contenu, des *ustrina*, des sépultures ou des fosses de nature indéterminée.

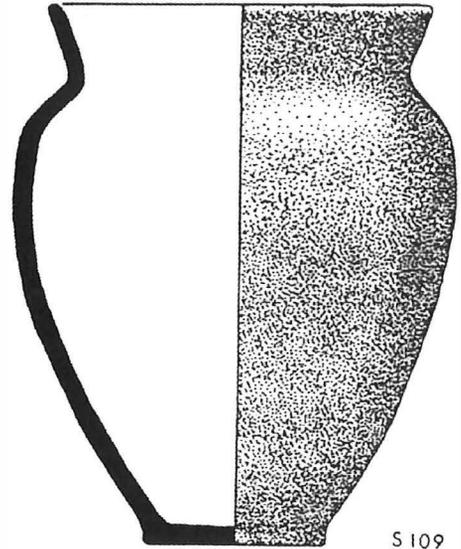
L'organisation spatiale de la nécropole laisse peu à peu apparaître sa complexité, avec des groupements de tombes et des juxtapositions d'alignements de pierres et aussi des zones vides de vestiges. Peu d'arguments décisifs ont été apportés par la campagne 2001 à l'appui de l'existence probable d'une occupation antérieure (Bronze final) sur le site. Cette hypothèse avait été avancée sur la base de la découverte de témoins céramiques dispersés apparemment sans relation avec les sépultures : fragments de grandes jarres de stockage, tessons portant des décors de cercles imprimés ou de cannelures. Elle reste à confirmer et à préciser.

La poursuite des fouilles apparaît donc nécessaire pour atteindre l'objectif final qui est d'étudier la nécropole dans son intégralité.

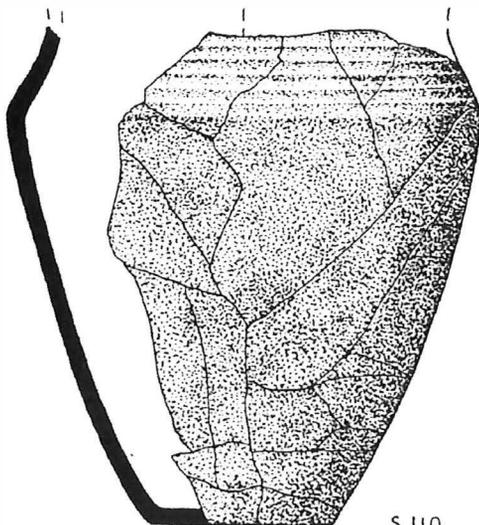
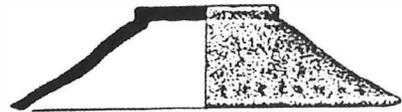
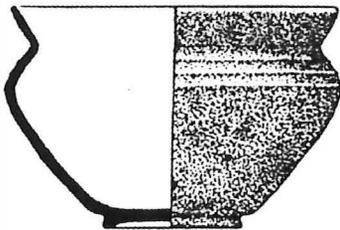
Bernard Gellibert, Jean-Claude Merlet



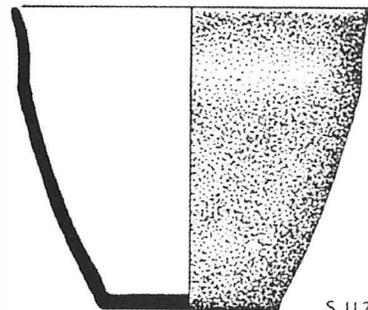
S 107



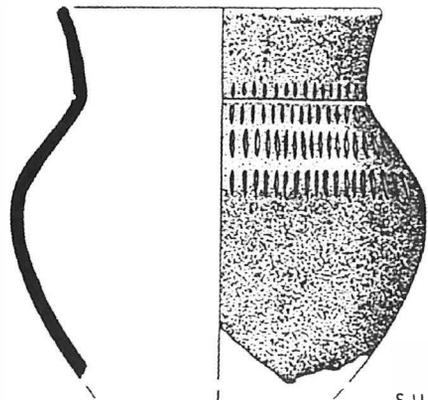
S 109



S 110



S 112



S 116

# MONT-DE-MARSAN

## Le vicariat de la Madeleine

En 1998, dans le cadre du projet d'extension des locaux du Conseil général des Landes, l'étude de quatre immeubles, situés rue Victor Hugo près de l'église de la Madeleine, avait été confiée par le service régional de l'archéologie d'Aquitaine, au bureau Hadès (Piat, 1998). Ces édifices, aujourd'hui détruits, se situaient au centre du castelneau de Mont-de-Marsan, entre Douze et Midou, au voisinage direct de l'ancienne église paroissiale Sainte-Madeleine et de l'ancien prieuré bénédictin qui sont à l'origine de la fondation de la ville entre 1135 et 1141.

Cette première opération avait permis d'étudier les rares vestiges en élévation de l'ancienne église Sainte-Madeleine et de mettre en évidence la présence, à l'est de cette dernière, d'édifices médiévaux et modernes. La disposition de certains d'entre eux permettait d'affirmer qu'ils pouvaient correspondre aux bâtiments du prieuré dont la fondation remonte au milieu du XIIe s.

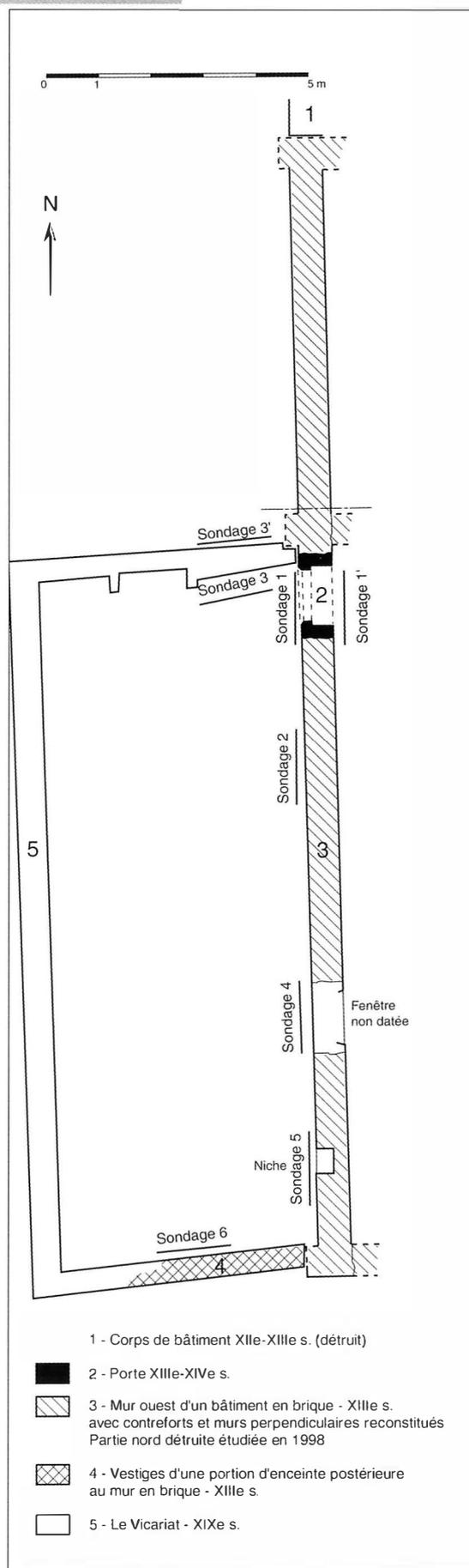
C'est dans ce même cadre, que la commune souhaite aujourd'hui démolir un immeuble situé au sud de l'église de la Madeleine, le Vicariat. Une étude de ses élévations a été prescrite par le service régional de l'archéologie, avant destruction.

### ■ Un corps de bâtiment médiéval en brique avec contreforts

L'analyse archéologique du mur oriental du Vicariat a montré que ses étages sont assis sur le mur occidental d'un vaste corps de bâtiment construit exclusivement à l'aide de briques de 35/38 cm de long, 21 cm de large et 6 cm d'épaisseur. La confrontation de ces données avec celles de 1998 permet de préciser les dimensions de l'édifice ; 22 m de long et, d'après les limites de la parcelle, 8 m de large hors œuvre. Il était divisé en deux parties de surfaces inégales et les murs perpendiculaires au mur ouest étaient contrebutés par des contreforts plats.

Son accès originel n'a pas été reconnu puisque la porte, chanfreinée et dotée d'un arc brisé, mise au jour par un sondage, a été ajoutée après l'achèvement du bâtiment. La position de cette baie ainsi que celle d'une petite niche bâtie permet d'affirmer que cet édifice est à mettre en relation avec les bâtiments du prieuré situés au sud de l'église de la Madeleine. Sa fonction reste cependant incertaine. Muni d'une seule fenêtre haute, il serait tentant d'y voir là le grenier du prieuré - dont on trouve mention dans la rue Pujolin - ou bien la « prison des chapelains » également citée.

Situé au sein d'édifices exclusivement construits en calcaire coquillier, ce bâtiment en brique remontant vraisemblablement au plus tard au XIIIe siècle est intéressant puisqu'il apporte des données supplémentaires sur le bâti médiéval de Mont-de-Marsan.



## ■ **Les vestiges d'une portion d'enceinte**

Appuyé contre l'angle sud-ouest de ce bâtiment, un mur construit en blocs de calcaire coquillier en grand appareil est conservé sur près de 7 m de long et 2 m de haut. Sa mise en œuvre est très proche de celle des vestiges reconnus de l'enceinte du castelnau de Mont-de-Marsan avérée à la fin du XIIIe siècle. Dans cette hypothèse, cette portion de la muraille permet de venir préciser le tracé restitué par Jean Bernard Marquette dans l'Atlas Historique de Mont-de-Marsan, en le situant un peu plus au nord en contre-haut de l'actuelle rue des

Fossés. Sa construction, postérieure au bâtiment en brique précédent, indique que le mur sud de ce dernier participait à l'enceinte.

Une incertitude demeure quant au rôle de cette muraille puisque sa faible épaisseur (0,40 m) ne lui confère pas un caractère défensif. Les vestiges correspondraient-ils à une simple clôture que l'on pourrait alors mettre en relation avec le prieuré de la Madeleine ?

Sandrine Conan

■ Piat, J.-L., 1998. Bilan scientifique région Aquitaine, p. 89-90.

## **MONT-DE-MARSAN**

**31 à 35, rue Victor Hugo**

**Extension de l'Hôtel  
du département**

Situé dans le cœur historique de Mont-de-Marsan, le projet d'extension de l'Hôtel du Département a justifié, après démolition des bâtiments en élévation sur une partie des terrains, une intervention de diagnostic destinée à définir précisément les prescriptions de l'opération de fouille préventive.

L'emprise du projet, d'une superficie d'environ 1500 m<sup>2</sup>, est limitée au nord par la rue Victor Hugo, et au sud par la rue Lacataye, qui reprend le tracé supposé du rempart médiéval et domine le cours du Midou. À l'ouest, elle jouxte l'église de la Madeleine, dont l'édifice actuel a été construit à la Restauration selon un axe nord/sud, sur l'emprise du bâtiment médiéval orienté est/ouest. La partie nord de l'emprise étudiée se développe ainsi à l'arrière du chevet de l'église primitive. Deux opérations récentes permettent une bonne connaissance du contexte archéologique.

La fouille préalable à la construction de l'actuel Hôtel du Département (Roux, 1987), sur les terrains situés immédiatement à l'est de l'emprise, avait permis la reconnaissance d'un quartier urbain civil, marqué pour les premiers temps par un habitat en matériaux légers (bois et terre crue), puis par l'apparition progressive d'un bâti en pierre (XIV/XVIe siècles). L'étude archéologique du bâti présent sur l'emprise avant démolition (Piat, 1998) avait notamment révélé, en limite occidentale, des éléments architecturaux de l'église médiévale conservés en élévation, ainsi que des témoins du prieuré qui lui était associé. Plusieurs objectifs étaient donc assignés à ce diagnostic :

— évaluer l'impact de l'occupation moderne et contemporaine sur la préservation des niveaux antérieurs ;

— vérifier si le modèle chronostratigraphique établi par D. Roux pour les niveaux d'habitat médiévaux est valide dans l'emprise du projet ;

— caractériser en termes de nature (mur, fossé, espace vacant, etc.) et de localisation la transition entre l'espace religieux à l'ouest (église/prieuré) et l'espace d'habitat civil à l'est. Cette interrogation est connexe à la question de l'emplacement de la nécropole associée à l'église médiévale, qui n'est pas clairement établie par les textes. Elle pourrait en effet s'étendre au moins pour partie dans l'emprise, comme le suggèrent les découvertes anciennes de sépultures sous l'immeuble Gouyou et le long de la rue Victor Hugo ;

— déterminer la présence de niveaux antérieurs au milieu du XIIe siècle, période de création du castelnau ; les indices d'occupation protohistorique et antique sont en effet récurrents sur Mont-de-Marsan, mais toujours tenus soit du fait de la faiblesse des vestiges découverts (Hôtel du département en 1985 ; Trésorerie générale en 1994), soit du fait d'un manque de fiabilité des recherches (Musée Lacataye en 1974) ;

— rechercher des structures pouvant se rapporter d'une part au fossé du castelnau primitif comblé à la fin du XIIIe siècle et que D. Roux aurait identifié en limite orientale de sa fouille, d'autre part à l'accès au prieuré de la Madeleine par l'est comme l'a montré J.-L. Piat.

Du point de vue de la conservation des niveaux, trois secteurs ont pu être identifiés :

— un secteur de bonne préservation qui correspond à l'emprise des bâtiments en façade de la rue Victor Hugo (environ 600 m<sup>2</sup>) ; construits au XVIIIe siècle, ils avaient connu peu de remaniements depuis, fossilisant ainsi les niveaux sous-jacents ;

— un secteur de préservation médiocre, correspondant aux arrière-cours de ces immeubles, où de nombreuses fosses et puisards modernes ont recoupé les niveaux ;

— un secteur totalement détruit, correspondant à la moitié sud de l'emprise, du fait des fondations profondes de l'immeuble bâti en 1954 et d'un apport de remblais modernes.

La stratigraphie reconnue au travers des différents sondages réalisés est particulièrement contractée (0,50 m), et les niveaux médiévaux sont sub-affleurants à l'enlèvement des sols contemporains.

Une zone sépulcrale a été identifiée à l'extrémité nord-est de l'emprise, à l'arrière du chevet de la chapelle latérale nord de l'église médiévale. Le dégagement volontairement superficiel de ce secteur a permis notamment d'identifier un coffre sépulcral, constitué de dalles de calcaire coquillier, enchâssé sous un massif de maçonnerie qui pourrait être la fondation du « mur gothique » étudié par J.-L. Piat. Cette zone est nettement limitée à l'est par un mur orienté nord-sud, définissant un espace d'une cinquantaine de mètres carrés.

De l'autre côté de ce mur, l'occupation semble avoir été dévolue à de l'habitat et/ou à des zones d'activités. Toutefois, le caractère ténu des niveaux et leur situation affleurante nous ont conduit à limiter nos investigations à des décapages superficiels. Les niveaux apparents se caractérisent comme des superpositions serrées de niveaux de démolition et d'incendie, et de sols d'argile. Du mobilier céramique apparaît présent de façon éparse. En partie orientale, au-dessus de ces niveaux, ont été dégagés deux lambeaux de sols en carreaux de terre cuite qui correspondent aux descriptions faites par D. Roux pour le bâti qu'il attribue aux XVe et XVIe siècles. Les fondations de murs liés au bâti moderne et

contemporain, bien que fortement arasées, montrent pour certaines des phases de reprise. Elles recoupent sur toute leur puissance les niveaux antérieurs, compliquant les raccords stratigraphiques.

Le secteur où étaient potentiellement attendues des structures liées au fossé du castelnau primitif et à l'accès au prieuré, étant totalement perturbé par les occupations modernes, leur recherche n'apparaît plus pertinente.

Un sondage profond réalisé en partie nord, a montré, directement sous les niveaux anthropisés médiévaux, et au sommet du substrat géologique (sables jaunes), une couche de sables marrons d'une vingtaine de centimètres d'épaisseur moyenne, contenant des fragments de céramique grise, assez fine ainsi qu'un fragment d'amphore et un élément de fibule, permettant une attribution chronologique à la fin de l'Age du Fer ou au début de l'époque antique. Sur la faible emprise ouverte, aucun élément de structuration n'a été repéré.

Les éléments mis au jour justifient une opération de fouille sur la partie nord de l'emprise, dont la problématique portera sur deux axes majeurs : d'une part l'organisation de l'espace civil et son évolution au cours du Moyen Age (évolution de l'architecture, mise en place du parcellaire, etc.) ; d'autre part, la chronologie de fonctionnement de la nécropole et le recrutement social (clercs, laïcs) de la population inhumée.

Olivier Ferullo, Jean-Baptiste Bertrand-Desbrunais,  
Christian Normand

■ ROUX D., 1988. Rue Victor Hugo à Mont-de-Marsan. *Gallia Informations* 1987-1988, p.127-128.

■ PIAT J.-L. 1998, Bilan scientifique région Aquitaine 1998, p.89-90.

## MONT-DE-MARSAN

31 à 35 rue Victor Hugo

Notice non parvenue

Jacques Pons

# SANGUINET

## Le lac

### L'épave chargée de résine de Put Blanc – XVI<sup>e</sup> siècle

L'équipe du centre de recherche et d'études scientifiques de Sanguinet (C.R.E.S.S.) étudie depuis 20 ans les sites archéologiques et les pirogues monoxyles que recèle le lac de Sanguinet. En 1991, lors de prospections dans la zone archéologique dite de Put Blanc, les plongeurs ont fait la découverte d'une épave de type «monoxyle surélevé» chargée de résine.

La fouille de cette embarcation s'est déroulée au printemps dernier, dans le cadre d'une recherche universitaire. La campagne de travail subaquatique a permis de dresser un relevé en plan et coupes de l'épave (cf. plan) et a également livré quelques objets de mobilier (bois, métal et céramique). En raison de la turbidité de l'eau, c'est un photographe professionnel qui a réalisé la couverture planimétrique ainsi que les prises de vues de détail de l'épave (cf. photo).

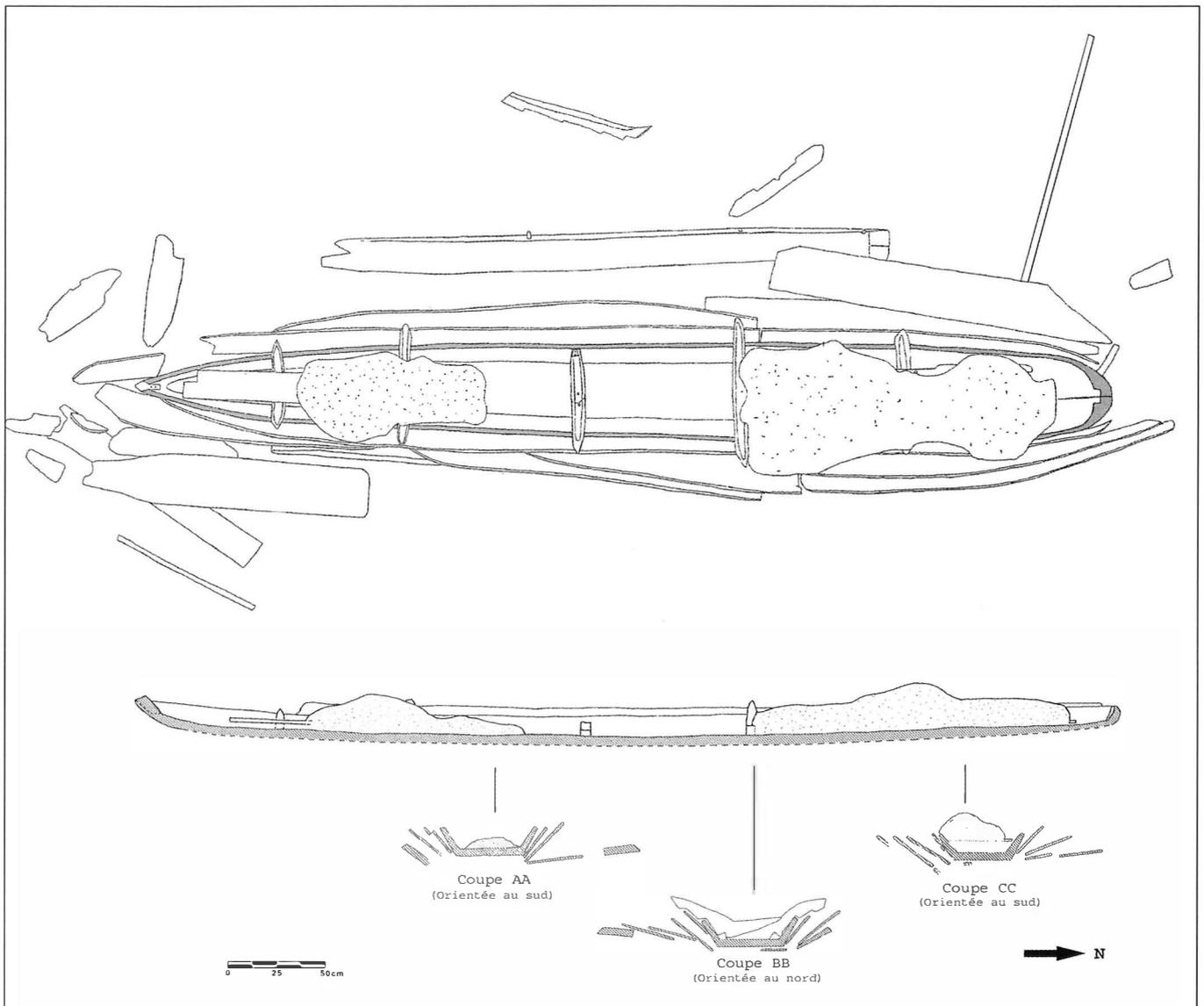
L'épave de Put Blanc repose par quinze mètres de profondeur sur un fond vaso-sableux. Elle est constituée d'un fond monoxyle en chêne long de cinq mètres et large de cinquante centimètres, hors tout. La sole (fond plat

interne) est ponctuée par cinq paires de courbes espacées régulièrement. Les courbes sont des pièces agencées transversalement au monoxyle constituées de deux branches : l'une repose sur la sole tandis que la seconde remonte le long du flanc. Dans le cas de l'épave de Put Blanc, ces courbes sont également affrontées et chevillées à la sole à l'aide de gournables. Ces pièces servaient à maintenir en place les différents niveaux de virures (planches de bordé) qui rehaussaient les flancs du monoxyle. Trois à quatre niveaux de virures étaient destinés à surélever les bordés permettant ainsi d'accroître la capacité de charge de l'embarcation. Aux extrémités du bateau une pièce rapportée (celle disposée à la proue est encore en place mais érodée) recevait la terminaison des virures assurant ainsi la fermeture de l'embarcation.

L'épave transportait un chargement de résine de conifère (analyse de J. Connan, CNRS-UMR 7509) disposé sur les parties avant et terminale du bateau. La première cargaison est répartie à la fois sur une planche



Vue de la proue de l'épave et du chargement de résine à l'avant du bateau.



Sanguinet - Le Lac - L'épave chargée de résine de Put Blanc - XVIe siècle.  
Relevé en plan et coupe de l'épave.

étroite en bois de pin et sur une litière végétale. Le second chargement, le plus conséquent, repose sur des planchettes.

La datation dendrochronologique (B. Szepertyski, L.A.E. de Bordeaux) situe l'épave à la fin du XVI<sup>e</sup> siècle. Le dernier cerne mesuré est celui de l'année 1562 auquel il faut ajouter entre 10 et 40 ans d'aubier.

Au regard des embarcations strictement monoxyles découvertes sous les eaux du lac de Sanguinet, l'épave de Put Blanc occupe une place singulière ; sa conception conjugue d'une part une structure monoxyle et d'autre part des pièces rapportées telles que les courbes et les virures. Sa construction est donc à la rencontre de deux

techniques : l'une dite «soustractive» qui consiste uniquement à évider un tronc et la seconde qui nécessite l'assemblage de pièces architecturales. Ce type de bateau pérennise la construction monoxyle mais annonce surtout une évolution architecturale au sein de la batellerie régionale dont l'embarcation de Put Blanc est le témoin capital.

Le chargement de gemme que transportait l'épave ouvre la voie à de nouvelles investigations concernant l'industrie résinifère régionale au XVI<sup>e</sup> siècle.

Olivia Hulot

## SANGUINET

### Put Blanc

La campagne 2001 correspond à la dernière phase du programme tri annuel défini à l'issue des travaux de 1998.

### Habitat de Put blanc III

Dans les rapports présentés au service régional de l'archéologie en 1999 et en 2000 nous avons présenté nos recherches et nos conclusions concernant l'habitat de Put-Blanc III. Nous proposons une hypothèse d'évolution de cet habitat durant le Premier Age du Fer. Cette année, des levés bathymétriques plus étendus permettent de définir une topographie plus précise de la zone au centre de laquelle la cabane de Put blanc III a été érigée. Dans ce domaine, notre objectif est de relier topographiquement le promontoire de la cabane de Put blanc III aux espaces surélevés de Put blanc I et II afin de définir le tracé exact du lit de la rivière antique.

### Habitat de Put blanc I

Cette zone d'habitat a été découverte en 1989. En 1991, ce site a simplement fait l'objet d'une prospection sommaire destinée surtout à en évaluer l'importance ; 83 pieux avaient alors été relevés.

#### ■ Relevé bathymétrique (fig. 1)

Un relevé bathymétrique précis a été entrepris cette année dans l'espace proche de l'habitat de Put Blanc I. Les premiers résultats topographiques montrent une surélévation de terrain en forme d'îlot.

#### ■ Sondage stratigraphique

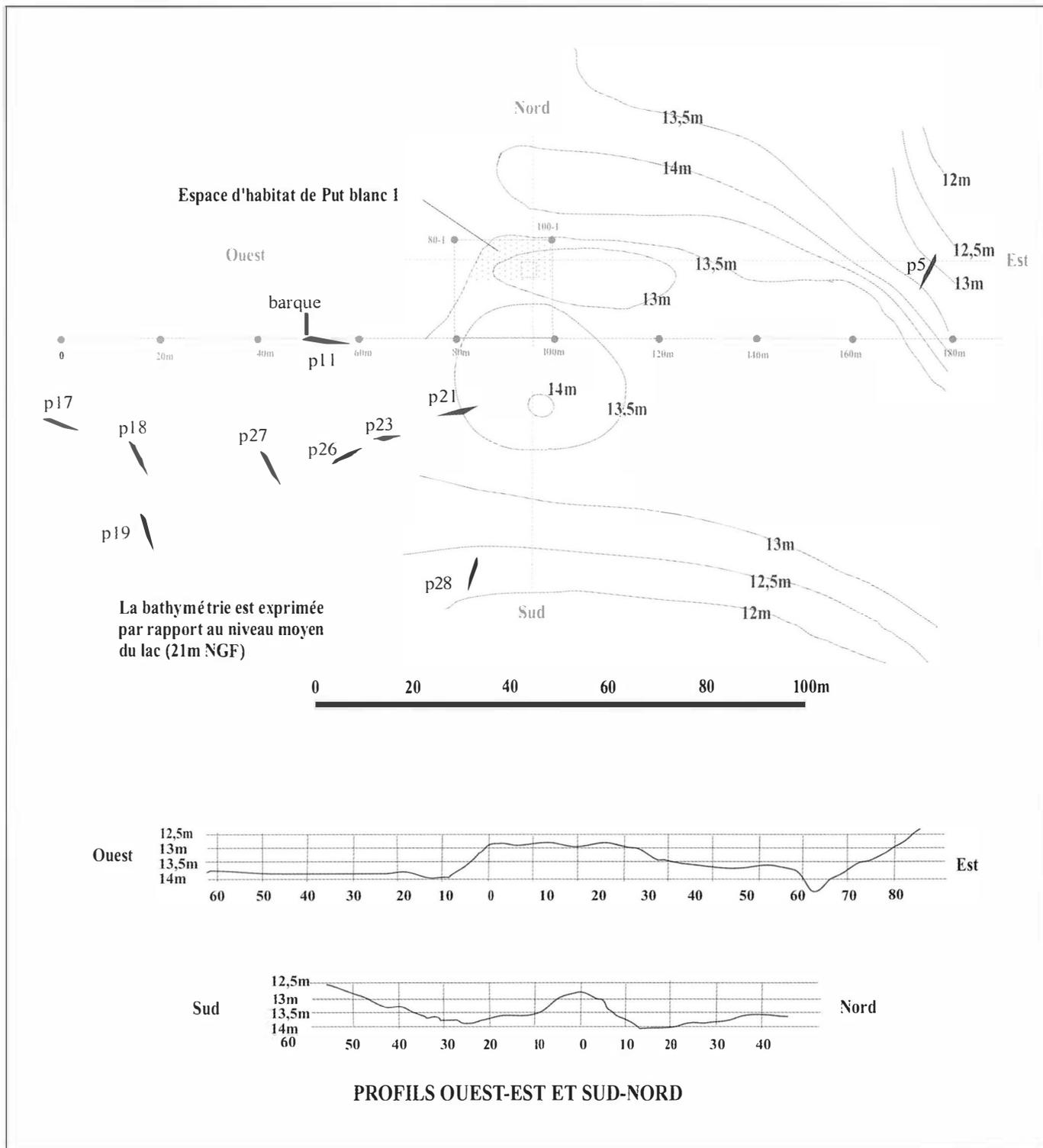
Notre objectif prioritaire était de vérifier la nature du substrat constituant les couches immédiatement situées sous les sédiments de surface du sol lacustre.

Pour servir de base à l'étude stratigraphique nous avons positionné une structure métallique de trois mètres de côté dans une zone à forte densité de pieux. La présence des pieux n°101 et 100 nous a amené à décaler légèrement le châssis métallique par rapport aux axes du carroyage théorique.

Le carré d16 a été choisi pour procéder à un sondage par dégagement du substrat à l'aide de la suceuse. Les sédiments ont été aspirés vers la nasse qui équipe la suceuse puis remontés en surface pour être triés dans des bacs superposés. Il s'agit d'une tourbe assez compacte avec une proportion assez réduite de sable. On note également la présence de nombreux fragments de branches (pin, bouleau et autres essences de zone humide). Nous avons dégagé la zone comprise entre les pieux n°100 et 110 sur une quarantaine de centimètres de profondeur. Un tronc de pin de 10 cm de diamètre et d'orientation nord-sud a été mis au jour à 30 cm de profondeur. Ce tronc, dont subsistait encore l'écorce, se prolongeait vers les carrés c17 et e17.

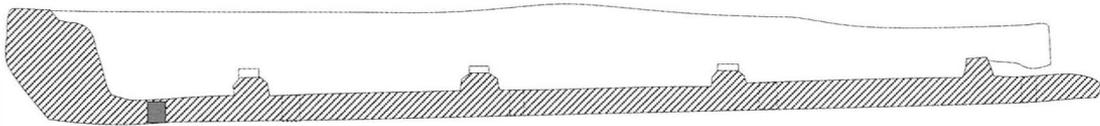
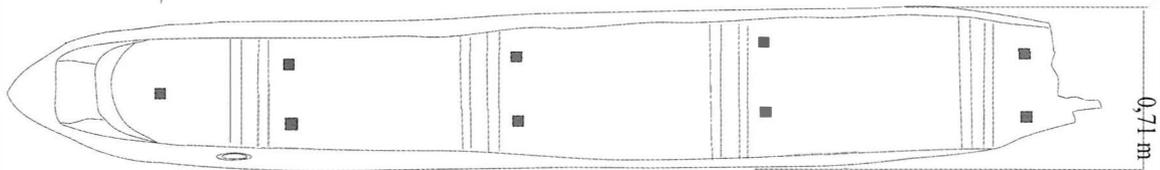
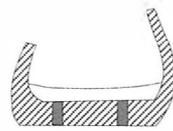
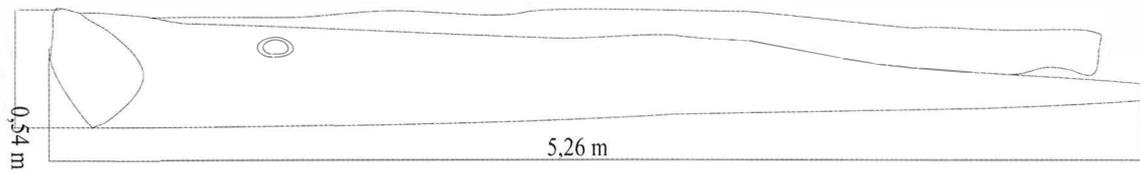
Des entailles repérées sur le pieu n°100 à une trentaine de centimètres au-dessous du sol lacustre marquent la limite supérieure de l'épointage de ce pieu dont l'enfoncement devait encore avoisiner le mètre. Le tri des sédiments a livré 28 tessons de céramique.

Quatorze petits fragments d'argile cuite pouvant provenir de la sole foyer repérée à proximité (carré b18) ont également été répertoriés dans les sédiments remontés.



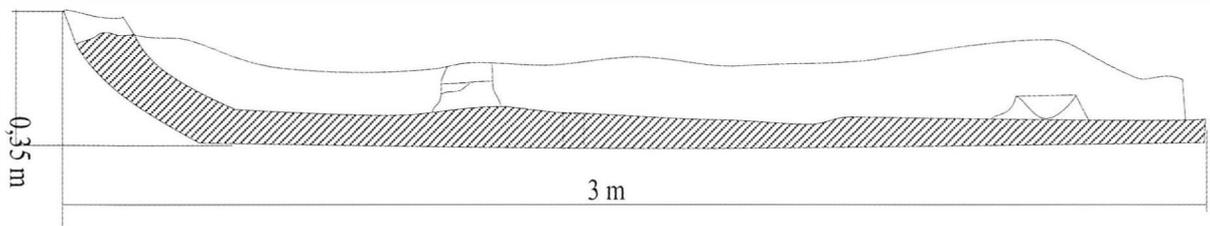
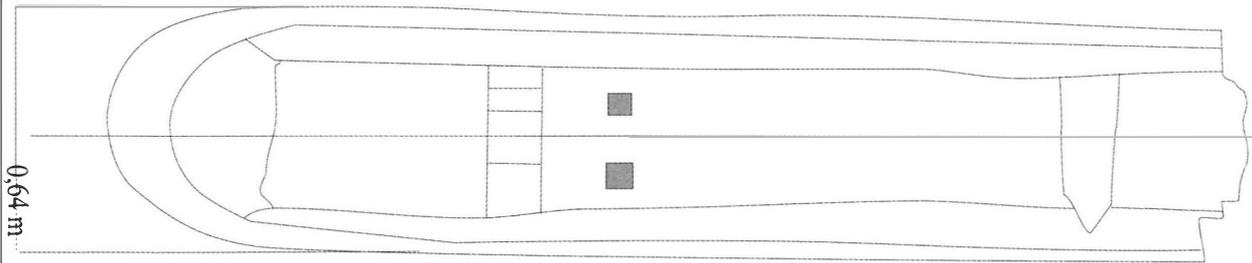
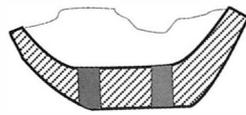
Sanguinet - Put Blanc.  
 Ci-dessus : figure 1 : zone de Put Blanc I - Relevé bathymétrique.

Sanguinet - Put Blanc.  
 Ci-contre : figures 2 et 3 : Pirogues n°27 et 30



PIROGUE N° 27

0 1 m



PIROGUE N° 30

0 1 m

Rappelons pour mémoire la découverte en 1989, au pied du pieu n°100, d'un petit vase entier très artistiquement décoré. Ces premières observations montrent qu'aucune structure boisée aménagée n'est en place au-dessous du sol lacustre. L'aménagement de Put blanc I semble donc *a priori* différent de celui de Put blanc III où nous avons mis en évidence une superposition de structures.

### ■ **Le relevé par bandes**

Nous avons décidé de reprendre la technique du relevé par bandes expérimentée avec un excellent rendement sur les sites de Losa et de l'Estey du large. Nous avons donc commencé la prospection systématique de l'espace A défini par les balises 80, 80-1, 100 et 100-1.

Les bandes mises en place sont matérialisées par des doubles décimètres. Des règles métalliques de 1 m de longueur permettent de matérialiser les carrés de fouille.

Au cours de cette campagne, nous avons effectué le relevé des bandes a, b, c, d, e et f ce qui représente la couverture systématique de 120 m<sup>2</sup>. Ce premier niveau de recherche correspond à la prospection d'une épaisseur de 10 à 15 cm du sol lacustre. Tous les bois rencontrés sont dessinés, qu'il s'agisse des bois couchés, des souches ou des pieux qui sont systématiquement numérotés. Les tessons rencontrés sont bien entendu relevés.

### ■ **Les bois couchés, les pieux et les piquets**

Sur les six bandes étudiées nous remarquons la présence en abondance de bois couchés prisonniers du sol tourbeux existant sur la partie la plus haute de l'espace fouillé. La bande (a) délimite en effet la base de la pente au nord de laquelle apparaît un sol recouvert d'une épaisse couche de vase fluide dans laquelle le bras s'enfonce très profondément sans rencontrer le substrat sableux.

Nous avons relevé un nombre important de pieux de diamètre conséquent pouvant constituer les éléments architecturaux d'une construction relativement importante mais également un certain nombre de piquets de faible diamètre (5 à 7 cm).

### ■ **Présence d'une zone foyer**

Nous avons relevé au niveau du carré b18 une plaque d'argile durcie au feu très largement fractionnée et dont de nombreux fragments ont migré vers les carrés proches. Par comparaison avec la sole foyer étudiée sur le sol de cabane de Put blanc III, il semblerait qu'une sole semblable existait à cet emplacement.

### ■ **La céramique et le mobilier divers**

L'ensemble de la prospection sur l'espace A (bandes a, b, c, d, e, et f) a permis le relevé de 87 tessons de céramique dont 14 ont pu être identifiés et dessinés. Rappelons que le mobilier céramique découvert sur l'ensemble des sites de Put Blanc a fait l'objet en 1999 d'une étude exhaustive présentée lors du colloque de Brocas les forges.

## **Etude des pirogues**

---

Deux pirogues ont été étudiées au cours de la campagne 2001.

### ■ **Pirogue n°27 (fig. 2)**

Découverte en 1998, cette embarcation reposait à 12 m de profondeur entre les pirogues n°28 et 26 présentées dans le rapport 2000. Il s'agit en fait d'un fragment de 5,26 m de longueur privé de l'ensemble de la proue.

La poupe est particulièrement intéressante par la présence d'un siège réservé dans la masse. Le fond plat est compartimenté par quatre renforts transversaux de section trapézoïdale. Il est percé de neuf trous rectangulaires obturés par des bouchons de bois.

### ■ **Pirogue n°30 (fig. 3)**

Découverte en 2000, cette embarcation reposait au sud de la cabane de Put blanc III près de la pirogue n°15. Il s'agit de deux fragments appartenant à l'arrière d'une embarcation en pin. Le fond plat est partagé par deux renforts transversaux. Le compartiment central est percé de deux trous rectangulaires obturés par des bouchons de bois.

Bernard Maurin

# SAINT-PAUL-LÈS-DAX

## Estoty-Maisonnave

### Ligne à 90 kV Dax-Linxe

La création en site propre sur la commune de Saint-Paul-les-Dax de la ligne électrique à haute tension Dax-Linxe a motivé une opération de diagnostic archéologique sur la partie centrale de l'emprise, réservée à l'implantation des pylônes et à la bande de roulement des véhicules.

Ce tracé, long d'environ trois kilomètres, passe aux abords du domaine d'Abesse où plusieurs indices de sites allant de la fin du Néolithique au Moyen Age ont été repérés par I. Zubillaga (cf. Bilan scientifique de la région Aquitaine, 1993, 1994 et 1995). En particulier, il frôle le site de Stoty III, sondé par F. Réchin en 1997 (cf. Bilan scientifique de la région Aquitaine 1997 ; Réchin et Leblanc, 2000), qui a révélé des bas-fourneaux de réduction du minerai de fer attribuables pour une part à l'époque antique (Ier siècle avant/Ier siècle après J.C.), pour une autre part au Haut Moyen Age.

Une série de 43 sondages de dix mètres de long pour deux de large ont été réalisés le long de ce tracé, et descendus à une profondeur moyenne de 0,80 m.

Un seul d'entre eux, celui situé le plus près (une trentaine de mètres) du secteur sondé par F. Réchin, a livré des éléments d'origine anthropique. Il s'agit de quelques scories issues de la réduction de minerai de fer, apparues hors contexte structuré et en l'absence de tout matériel datant. Leur présence permet tout au plus de proposer une limite à l'extension du site de Stoty III dans cette direction.

La faiblesse de ces éléments n'a pas appelé la mise en œuvre de mesures d'archéologie préventive complémentaires.

Pour les responsables d'opération,  
A. Boguszewski et Y. Tcherenissnoff  
O. Ferullo, service régional de l'archéologie

- Réchin F., Leblanc J.-C. L'émergence d'une tradition sidérurgique dans les Landes de Gascogne aux époques romaine et médiévale : sondages archéologiques à Saint-Paul-les-Dax (Landes). *Archéologie des Pyrénées Occidentales et des Landes*, tome 19, 2000, p. 137-161.

# SORE

## La Ville

Dans le cadre de la rédaction du plan d'occupation des sols historique et archéologique (P.O.S.H.A.) de la Grande Lande, un relevé stratigraphique a été réalisé sur la motte castrale de Sore.

Connu depuis les travaux de J.-B. Marquette sur la puissante famille des Albret, le château commande depuis l'angle nord-ouest une basse-cour. L'ensemble est fossoyé au nord et à l'est, et limité par les talwegs du ruisseau des Arrocs et de la Petite Leyre à l'ouest et au sud. Une petite motte jumelle au nord, supportant une chapelle, constituerait une défense avancée.

L'édifice tronconique a été entaillé de moitié lors de l'établissement de la route d'Argelouse à la fin du XIXe siècle. Un élargissement en 1998 et l'implantation d'un poteau électrique ont permis d'entrevoir la stratigraphie partielle de la construction de terre sur le tiers du volume restant.

La partie relevée (largeur de 5 m) correspond à la bordure nord-ouest d'un relief retailé, à l'aplomb du ravin des Arrocs. Le rebord naturel est composé d'un sable ferrugineux compact (alios), dans lequel sont apparus les aménagements périphériques de fortification de la plate-forme. L'alios induré a conservé les empreintes de la probable fondation d'un rempart périphérique : la base en tronc de cône du poteau d'une palissade (largeur

maximum 40 cm) et une fosse rectangulaire (largeur 80 cm), comblée d'une argile jaune et d'éclats de tuiles. Cette dernière correspondrait à la base d'un mur de terre banchée. L'aménagement maintiendrait sur les marges de la plate-forme l'apport d'argile sommital.

Comme à Labrit (fouilles Y. Laborie 1990-1995), autre possession des Albret, la motte du château n'a sans doute pas reçu d'édifice en dur. *Lou castetau* début du XIVe siècle n'est plus désigné que comme *loc* à la fin de ce même siècle, pour enfin prendre l'appellation du bourg castral qui y est attaché, désigné par le toponyme «la Ville». Aucune maison noble à l'époque moderne ne vient pérenniser l'édifice castral.

La datation archéologique de l'ouvrage reste un point obscur. Un tesson de panse, dans le remblai d'argile, valide la datation médiévale de la fondation sans fournir d'élément plus précis. Au plus sait-on par une documentation historique déficiente que la baronnie de Sore existe en 1209, date à laquelle on rédige deux rôles des gentilshommes, preuve d'une clientèle vassalique déjà constituée autour du seigneur châtelain. Les Albret ne doivent pas être étrangers à l'érection du château, celui-ci leur appartenait déjà en 1287.

Hervé Gaillard, Yan Laborie

**AQUITAINE  
LANDES**

**BILAN  
SCIENTIFIQUE**

---

**Opérations communales et intercommunales**

---

**2 0 0 1**

							P.	N°
Pays de Tartas	Basse Vallée de la Midouze	BARROUQUERE	Hervé	UNIV	PI	109	64	

# PAYS DE TARTAS

## Basse vallée de la Midouze

C'est un travail d'études et de recherches en histoire médiévale réalisé sous la direction de M. Jean-Bernard Marquette, intitulé «Occupation du sol et peuplement de la Vicomté de Tartas du Néolithique au XIVe siècle», qui est à l'origine de la prospection-inventaire entreprise sur onze communes de la région de Tartas (Landes) au cours de l'année 2001. Ces onze communes ont donc pour point commun d'avoir fait partie jusqu'à l'orée du XIVe siècle d'une même entité territoriale : Audon, Bégaar, Beylongue, Carcarès-Sainte-Croix, Carcen-Ponson, Gouts, Lesgor, Meilhan, Riondes-Landes, Saint-Yaguen et Tartas.

Si la problématique du mémoire était «en quoi l'étude du peuplement de la région de Tartas peut contribuer à une meilleure connaissance des dynamiques de l'occupation du sol dans les Landes de la Préhistoire au Moyen Age», le postulat de départ de la prospection était de compléter la carte archéologique de cette zone qui n'a jusqu'à présent fait l'objet que de recherches de terrain ponctuelles.

Il est à noter que cette zone géographique est marquée par une hétérogénéité morphologique : elle possède des caractères propres à la Grande Lande (au nord-ouest), à la Chalosse (au sud) et au sud du Marsan (à l'est). Cette diversité est accrue par la présence de trois vallées distinctes, à savoir celles de la Midouze, du Bez et de l'Adour.

Les prospections pédestres ont été réalisées avant tout sur trois types de terrains : les champs de maïs, les semis de pins récents et les lits de ruisseaux peu profonds.

Aucun site de grande ampleur n'a pu être mis en évidence, toutes périodes confondues. Néanmoins, des indices certains de peuplement ancien sont apparus sur plusieurs communes de notre région :

— Bégaar : Préhistoire, Protohistoire, Antiquité et Moyen Age.

— Beylongue : Age du Bronze moyen et final, Premier Age du Fer, Antiquité et Bas Moyen Age.

— Carcen-Ponson : Préhistoire.

— Tartas : Protohistoire.

Ceci représente dix-neuf sites et indices de sites inédits pour notre région d'étude.

Ces prospections, qui se sont accompagnées d'un recensement archivistique des découvertes antérieures,

sont venues confirmer la richesse du potentiel archéologique de Beylongue. Cette commune, prospectée il y a quelques années déjà par MM. J.-C. Merlet et F. Causse, avait révélé la présence de nombreuses haches et herminettes polies, divers outils en silex, des monnaies et de la céramique antique, ceci sur et à proximité d'une enceinte curvilinéaire vraisemblablement protohistorique. Les prospections de l'année 2001 ont mis en évidence au sud de la commune la présence d'un habitat du Bronze moyen et d'une sépulture double du Premier Age du Fer.

Il convient de ne pas occulter le constat d'échec de ces prospections sur les autres communes. Si certaines d'entre elles avaient déjà bénéficié par le passé de découvertes fortuites (Saint-Yaguen, Gouts, Audon, Riondes-Landes et Carcarès-Sainte-Croix), deux communes n'ont jusqu'à présent toujours pas livré d'indices de peuplement ancien : Lesgor et Meilhan. Pour la seconde commune, le constat d'échec n'est certainement que temporaire, dans la mesure où nos prospections y furent limitées et peu étendues. Pour la première, la prospection s'est révélée décevante, d'autant qu'elle fut approfondie : doit-on supposer qu'il y eut désaffection pour cette zone, ou un peuplement restreint ? A la vue des conditions pédologiques, sols sablonneux mal drainés avec dunes et lagunes, on serait tenté de le penser, même si, avec des conditions similaires, le nord du Marsan s'est révélé riche en sites protohistoriques.

En 2002, un nouveau programme de recherches dirigé par M. J.-Cl. Merlet doit venir compléter, tout en intégrant ces quelques découvertes, nos connaissances sur l'occupation du sol de Beylongue. En effet, il y a une trentaine d'années, fut émise l'idée que la vallée du Bez (petite rivière et affluent de la Midouze), d'orientation générale nord/sud, aurait été un axe important de circulation dès la Protohistoire, en prolongement de la vallée de la Leyre plus au nord. Une prospection-inventaire sur les communes de Beylongue et Arengosse, toutes deux en bordure de ce cours d'eau et riches en indices archéologiques, permettra de discuter cette thèse.

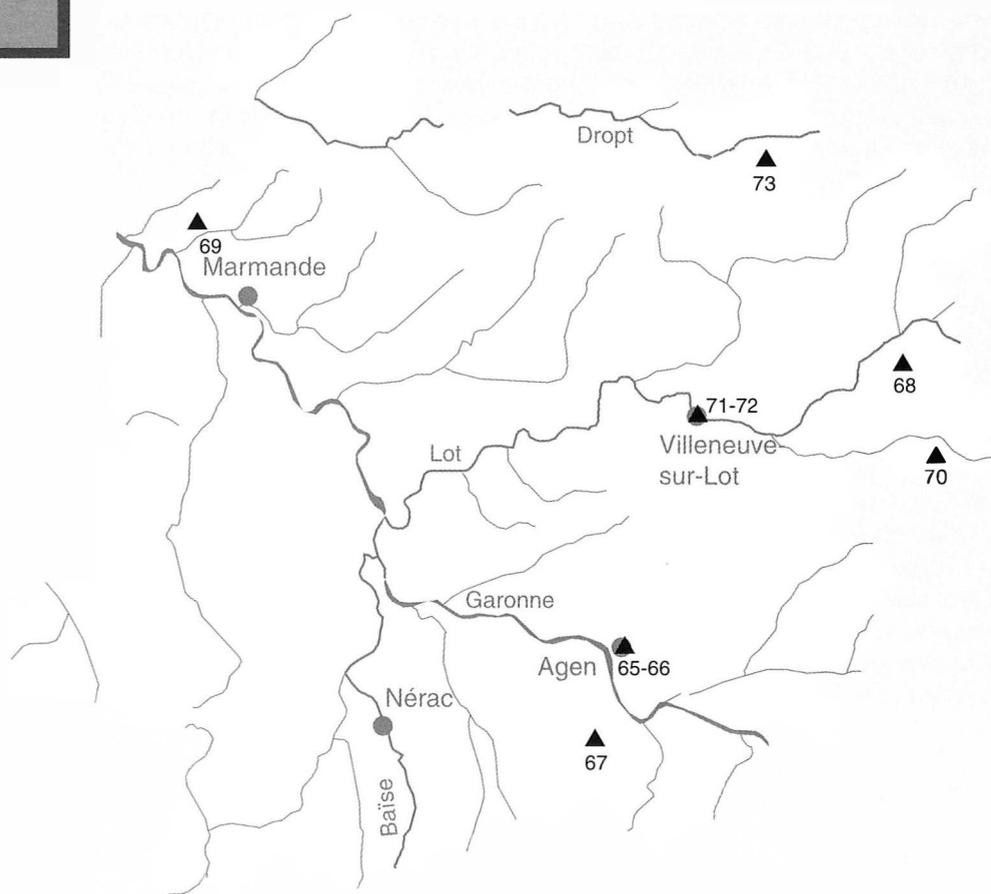
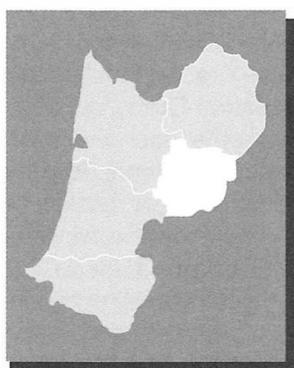
Hervé Barrouquère  
Avec l'aide et la bienveillance de  
Jean-Claude Merlet et Didier Vignaud.

**AQUITAINE**  
**LOT-ET-GARONNE**

**BILAN**  
**SCIENTIFIQUE**

Travaux et recherches archéologiques de terrain

**2 0 0 1**



							P.	N°
AGEN	Hôtel de police	JACQUES	Philippe	EN	RA	112	65	
AGEN	Rue du Midi	JACQUES	Philippe	EN	SD	116	66	
LAYRAC	Les Augustins	FOURNIER	Francis	AUT	SU	116	67	
SAINT-VITE-DE-DOR	Le Mayne	MORALA	André	MET	SU	118	68	
SAINTE-BAZEILLE	Lestang	BALLARIN	Catherine	AFAN	SU	119	69	
TOURNON-D'AGENAIS	Le Bourg	MARIN	Agnès	BEN	PTh	120	70	
VILLENEUVE-SUR-LOT	Ressigué-Bas Est	CHABRIE	Christophe	AUT	SD	123	71	
VILLENEUVE-SUR-LOT	La Tour	CHABRIE	Christophe	BEN	SD	124	72	
VILLEREAUX	Gaytou	GARNIER	Jean-François	BEN	RE	124	73	

# AQUITAINE LOT-ET-GARONNE

# BILAN SCIENTIFIQUE

Travaux et recherches archéologiques de terrain

2 0 0 1

## AGEN

### Hôtel de Police

#### Introduction

La réalisation d'un nouvel hôtel de police en bordure de «l'esplanade du gravier» a entraîné une petite opération archéologique en mars 2001. L'îlot concerné était occupé préalablement par des immeubles des XVIII<sup>e</sup> et XIX<sup>e</sup> siècles. A l'époque antique, ce secteur de la ville bordait un bras de la Garonne. En conséquence une partie de la parcelle possède un pendage assez important en direction de cette dernière. C'est d'ailleurs sur ce secteur qu'a porté notre intervention car le nouveau bâtiment en forme de L ne bénéficie d'un niveau à demi enterré que sur l'aile bordant le cours. Au Moyen Age nous nous trouvons à l'extérieur de la dernière enceinte urbaine.

Les sondages réalisés en amont du chantier ont révélé quelques niveaux antiques mais en dehors du secteur prescrit. Pour la zone menacée, seul un mur médiéval en brique semblait devoir bénéficier d'une surveillance, le reste de l'espace étant occupé par des caves modernes et des remblais de même époque, ces derniers reposant directement sur le substrat naturel.

#### L'intervention

Nous avons suivi les travaux d'excavation afin de sauvegarder en élévation la structure médiévale pour en effectuer un relevé. A la fin des terrassements nous avons remarqué la forte dégradation réalisée par les constructions modernes qui, dans la plupart des cas, ont atteint et même parfois profondément entamé le substrat naturel constitué de limons sablonneux. En revanche les quelques mètres carrés préservés ont révélé des affleurements noirâtres ainsi que quelques alignements de pierres trahissant la présence d'au moins un bâtiment

antique très arasé. C'est ainsi que trois phases d'occupation ont pu être discernées.

#### ■ *Première phase d'occupation*

Ces premières traces appartiennent à des structures d'habitat. Il est caractérisé par un sol de galet délimité par des blocs calcaires servant de solin à une élévation en matériau léger constituée par une armature de branchage recouverte de terre. L'intérieur des murs possède des traces caractéristiques pour l'accrochage d'enduit peint (étude Jean Taquet).

En liaison avec cet habitat nous avons mis au jour un grand nombre de fosses aux formes irrégulières. Le creusement de ces structures a été réalisé dans le but de prélever la terre nécessaire à l'édification des murs des habitations. Dans un deuxième temps elles ont servi de dépotoir. Outre une faune très abondante, elles ont livré :

— de nombreuses amphores (Pascual, Leetanienne, étude Frédéric Berthault) dont deux estampillées [CN. FUL(ui) SEC(undi)] et [C. SERV. ?],

— de la sigillée italique (étude Thierry Martin) dont de nombreuses estampilles (notamment Atei),

— des prèsigillées sud gauloises,

— des lampes à huile et de la paroi fine italique, notamment des gobelets d'ACO,

— et une grande quantité de céramique commune à pâte grise et à pâte claire. De cet important lot il est possible de dégager quelques importations, céramique à engobe blanc, productions de Vayres (identification Christophe Sireix), etc. Mais une grande partie des vases à pâte grise présente de grandes similitudes d'élaboration qui semblent indiquer une production locale.

Cette occupation est datable des années vingt avant J.-C. et correspond à la première urbanisation de la ville gallo-romaine.



Agen - Hôtel de Police.  
Relevé des structures.

## ■ Deuxième phase d'occupation

Un grand bâtiment va rapidement succéder à la phase augustéenne. Son orientation s'intègre parfaitement dans la trame urbaine de la ville antique (légèrement inclinée par rapport à l'axe nord/sud).

Il est essentiellement caractérisé par deux murs de fort module (M3 et M4) formant un angle droit. Le mur M3, orienté est/ouest, a un module de largeur de 0,90 m. Le mur M4, orienté nord/sud, a un module de largeur de 1,20 m. En avant de M4 le forage des pieux de fondation a touché un mur très imposant sans pouvoir le rattacher au bâtiment antique. Mais le prolongement vers l'ouest de M3 pourrait accréditer cette hypothèse. Le mur M4 dépasse en saillie de M3, en parallèle nous trouvons M2 également en saillie par rapport à M3. Ces murs parallèles paraissent définir des cellules le long de M3.

Le niveau de circulation au nord de M3 n'a pas varié pendant toute l'antiquité alors que celui délimité par M3 et M4 est remonté de plus de 1 m en un siècle alternant les niveaux de constructions et de remblais.

Le premier niveau de construction repose directement sur les couches augustéennes et un lambeau de couche claudienne vient s'appuyer contre M3. Chronologiquement ce bâtiment est à placer entre la fin du règne d'Auguste et le début de celui de Claude. C'est donc actuellement la construction la plus ancienne découverte en milieu urbain.

Sa destination reste plus aléatoire, l'aspect monumental des murs ainsi que la quasi-absence de couches d'occupations semblent caractériser un bâtiment public dont seulement l'angle nord/ouest a été reconnu. Sa position en bordure de Garonne liée à la présence de cellules permet peut-être d'y voir un entrepôt ou un marché avec esplanade centrale. Mais il est possible que cette dernière ait accueillie un monument plus ostentatoire. Les quelques murs découverts ne permettent pas pour l'instant de conclure définitivement.

Il est difficile de parler de la désaffectation du bâtiment, seule la récupération des murs a laissé des traces. Nous avons ainsi retrouvé des tessons de D.S.P. bordelaise (VI<sup>e</sup> siècle) dans l'empreinte de M2 et de M3 (seulement à l'est de M4). M4 va rester, totalement ou partiellement, en élévation jusqu'à la période moderne date à laquelle il sera récupéré. Il marquera l'urbanisation de ce quartier au Moyen Age et son alignement est encore visible sur le plan cadastral de l'ingénieur Lomet en 1789.

## ■ Troisième phase d'occupation

Elle concerne la fin du Moyen Age à une époque où la deuxième enceinte urbaine est terminée. La parcelle explorée a livré un mur (M1) appareillé en briques avec

blocage central en galets d'un module de largeur de 1,30 m et possédant un contrefort. En observant ce mur sans retour, qui lors de sa découverte était en élévation par rapport à l'ensemble des autres vestiges, nous avons eu du mal à comprendre sa fonction. En revanche en reportant les différents vestiges sur le plan cadastral on s'aperçoit qu'il est accolé au bout de M4 seul mur antique encore en élévation. Ainsi les constructeurs médiévaux se servent et s'appuient contre le mur antique afin de définir un nouveau quadrilatère. Ce nouvel ensemble forme ainsi l'enceinte de l'ensemble conventuel des Cordeliers qui était situé à l'emplacement de l'actuelle cité administrative. Le mobilier céramologique en liaison avec ce mur est datable de seconde moitié du XIV<sup>e</sup> siècle.

## Conclusion

Cette opération, assez restreinte, nous apporte au moins deux renseignements majeurs sur le début de l'urbanisation de la ville antique.

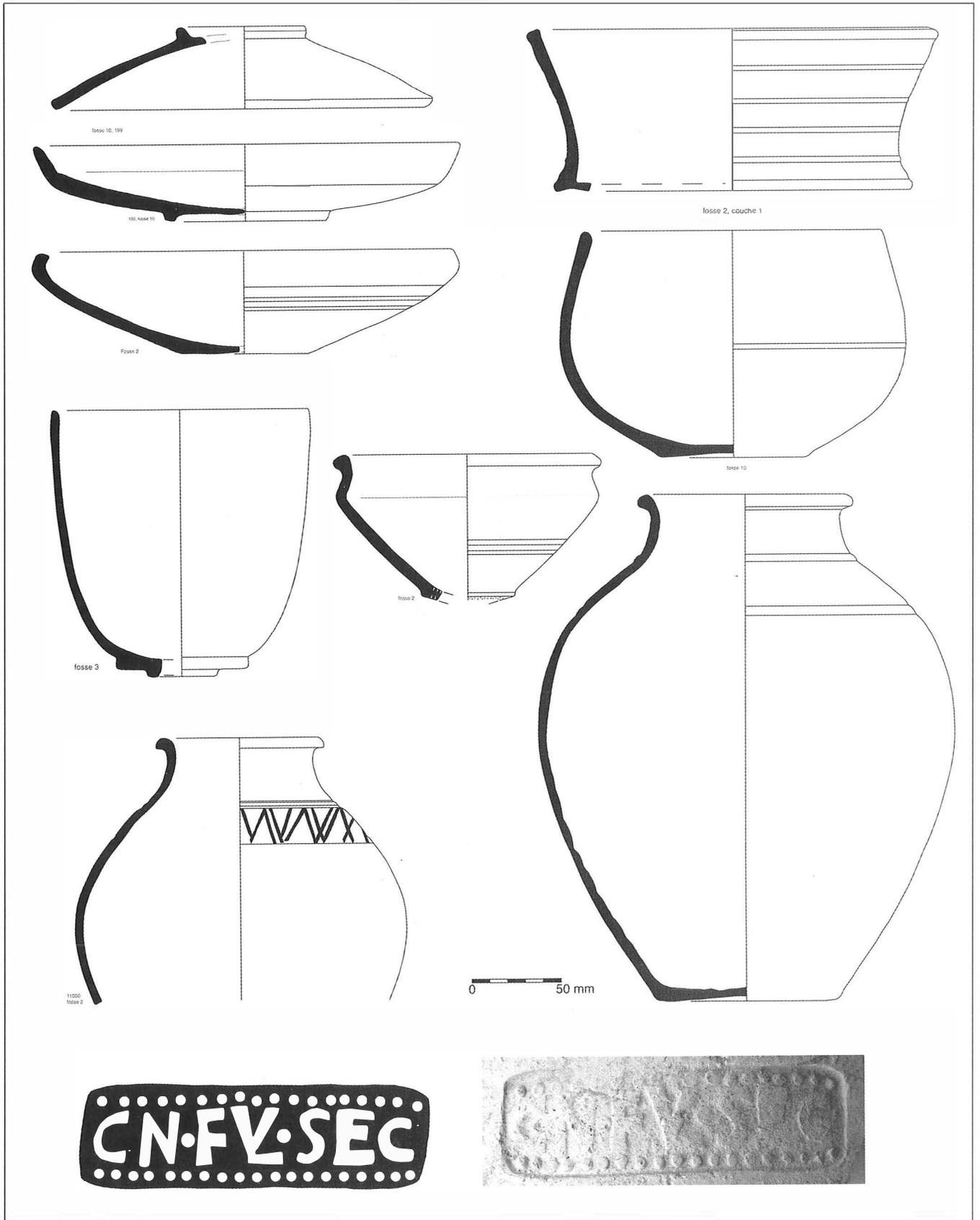
La naissance de la ville a souvent été située par de nombreux auteurs au début du règne d'Auguste sans véritables données tangibles, car jusqu'à présent les différents chantiers agenais ne permettaient pas de remonter au-delà du changement d'aire. C'est donc la première fois que nous pouvons observer cette occupation augustéenne précoce qui semble correspondre au début de l'urbanisation de la cité. Certaines amphores retrouvées dans ce niveau sont encore plus anciennes, elles sont attribuables au milieu du I<sup>er</sup> siècle avant notre ère.

La chronologie des différents bâtiments antiques retrouvés s'échelonne essentiellement dans le courant de la deuxième moitié du I<sup>er</sup> siècle. Celui révélé par la fouille de l'Hôtel de police est beaucoup plus ancien car vraisemblablement d'époque tibérienne. Sa destination en tant qu'entrepôt, même si elle n'est pas définitive, s'intègre parfaitement dans la série de vestiges mis au jour le long de la berge. Ainsi du sud au nord nous trouvons les entrepôts à sigillée de la zone sud (fouille 1985), l'entrepôt du quartier Saint-Jacques (fouille 1998) et les amphores intactes découvertes en 1959 au niveau du lycée Jean-Baptiste de Baudre (fouille 1959).

Il semble donc que toute cette frange garonnaise soit dévolue aux activités de stockage et donc au commerce fluvial. Toutes ces données renforcent *Aginnum* dans son rôle de redistribution des marchandises provenant aussi bien du bassin méditerranéen que de l'Atlantique.

Philippe Jacques

Agen - Hôtel de Police.  
Céramiques d'époque augustéenne précoce.



Estampille sur amphores Pascual, échelle 1.

## AGEN

### Rue du Midi

Le secteur du rond-point Saint-Jacques a livré depuis 1985 une série de vestiges d'époque antique. C'est en effet la limite qui sépare la nécropole sud d'Agen (fouilles 1985, 1988 et 1998) de la zone portuaire de Lespinasse (fouilles 1985 et 1998). A ce jour les découvertes ne semblent pas excéder une bande d'une centaine de mètres le long de la Garonne.

Néanmoins l'aspect diffus de certains vestiges (sépultures isolées) a entraîné un zonage un peu plus élargi autour des premières découvertes. La parcelle jouxtant notre intervention a été sondée l'année précédente. Aucun vestige antique n'a été mis au jour, en revanche des traces d'un habitat du Premier Age du Fer ont été découvertes à environ un mètre de profondeur.

Notre intervention revêtait ainsi un double objectif. Dans un premier temps confirmer l'absence de vestiges antiques et dans un deuxième temps vérifier si la zone protohistorique débordait sur cette parcelle.

Le bâtiment projeté ne comportait aucun sous-sol et l'atteinte au substrat naturel ne s'opérait qu'au niveau des pieux de fondation. La parcelle correspond à un grand triangle dont le sommet est à l'est. Sept sondages ont été réalisés, deux le long de la rue du midi, trois en partie centrale et les deux derniers près du sommet est. Un seul d'entre eux a livré quelques fragments de briques

d'époque indéterminée. Pour les autres le substrat naturel a été atteint à 0,80 m sous la couche de remblais modernes.

A défaut de révéler des vestiges archéologiques ces sondages nous renseignent un peu plus sur les strates du substrat naturel. Pour les trois quarts ouest de la parcelle nous trouvons successivement du haut vers le bas :

- de 0 à -0,80 m un remblai moderne ;
- de -0,80 m à -1,90 m une couche de limon argileux ;
- de -1,90 m à -2,80 m une couche de limon sablonneux ;
- et à partir de -2,80 m couche de grave.

Pour le reste de la parcelle sous le remblai moderne et la première couche de limon nous trouvons entre 2,40 m et 3,10 m de profondeur une couche d'argile gris bleuté très compacte qui repose directement sur la grave naturelle.

Malgré des résultats négatifs au niveau archéologique cette opération permet de situer le banc d'argile qui a motivé l'implantation des tuiliers et des potiers à l'époque moderne dans les secteurs de Lespinasse et Bellile.

Philippe Jacques

## LAYRAC

### Le puits antique des Augustins

De Layrac, bourg de 3000 habitants, situé dans la banlieue agenaise, nous n'avions comme plus vieux repères historiques reconnus que le menhir de la «Grand Peyro», vestige du Néolithique final ou du Bronze ancien (Devignes 1992, vol. 1, p. 55, 63, 72, 185 et vol. 2, p. 115). De l'époque médiévale seules subsistent l'église romane Saint-Martin (XIe, XIIe), (Dubourg 1896, p. 6) avec sa mosaïque «Samson domptant le lion» (XIe), (Stern 1970, p. 18) et la petite église d'Amans (Dubourg 1896, p. 7), de même époque mais hélas très endommagée.

Dans le but d'enrichir ce passé, deux prospections inventaires ont été réalisées, permettant de dresser une première carte de sites archéologiques inédits.

#### Contexte géographique

A 9 km au sud d'Agen, au confluent du Gers et de la Garonne, la commune se partage entre terres d'alluvions,

terrasses et plateaux. Le village, implanté sur une large terrasse, domine les deux cours d'eau. Le site des Augustins se trouve à 1,5 km à l'ouest de Layrac, au cœur d'une gravière, dans la vallée de la Garonne, sur des alluvions argilo-sablonneux de basse plaine.

#### Contexte archéologique de la commune

Ces différentes prospections ont permis de recenser au moins six sites antiques dont deux *villae*. Celle de Vignettes semble relativement importante au vu du ramassage de surface réalisé. Alors que la *villa* de Trouillès Haut paraît plus restreinte. Dans la vallée du Gers ce sont deux bâtiments secondaires occupés dès le premier siècle avant J.-C qui ont été repérés.

Le site de Batail est situé dans la vallée de la Garonne. Il couvre environ huit hectares. Il a livré à la

prospection un éventail important de matériel pour une occupation de plusieurs siècles depuis le Néolithique sans interruption jusqu'au Moyen Age. Il est sans doute un point clé de l'occupation de la commune.

En 2001 l'implantation d'un lotissement au lieu dit «Beausoleil» a révélé un bâtiment antique inédit, peut-être à vocation agricole.

Ce travail de prospection systématique a permis la découverte du puits des Augustins au sein de la gravière du même nom. Il est situé à 700 mètres de Batail.

### ■ **Circonstance de la découverte**

Lors de l'aménagement d'un fossé du chemin communal traversant la gravière des Augustins, un affleurement de tuiles antiques a été mis au jour. Le décapage de surface nous révéla un bouchon de tuiles semblant obstruer une structure fossoyée.

### ■ **Le puits et son comblement**

De forme circulaire, il possède une profondeur de 5 m pour un diamètre de 2 m. Il a été creusé dans des limons d'inondation et vers le fond dans une couche argileuse. Sa hauteur d'eau à la fin du printemps 2001 était de 0,50 m.

Le comblement est constitué du haut vers le bas par :

— US 1100 : bouchon de tuiles ; cette obturation définitive n'est intervenue que dans un deuxième temps après tassement du comblement initial.

— US 1200 : cette strate caractérise la majorité du remplissage, elle est constituée de terre argileuse contenant des restes appartenant à un habitat protohistorique. Cette terre ne provient en aucun cas de l'environnement immédiat du puits. Par zones au fur et à mesure du remplissage des rejets de faunes ont été réalisés, ils sont tous localisés le long de la paroi.

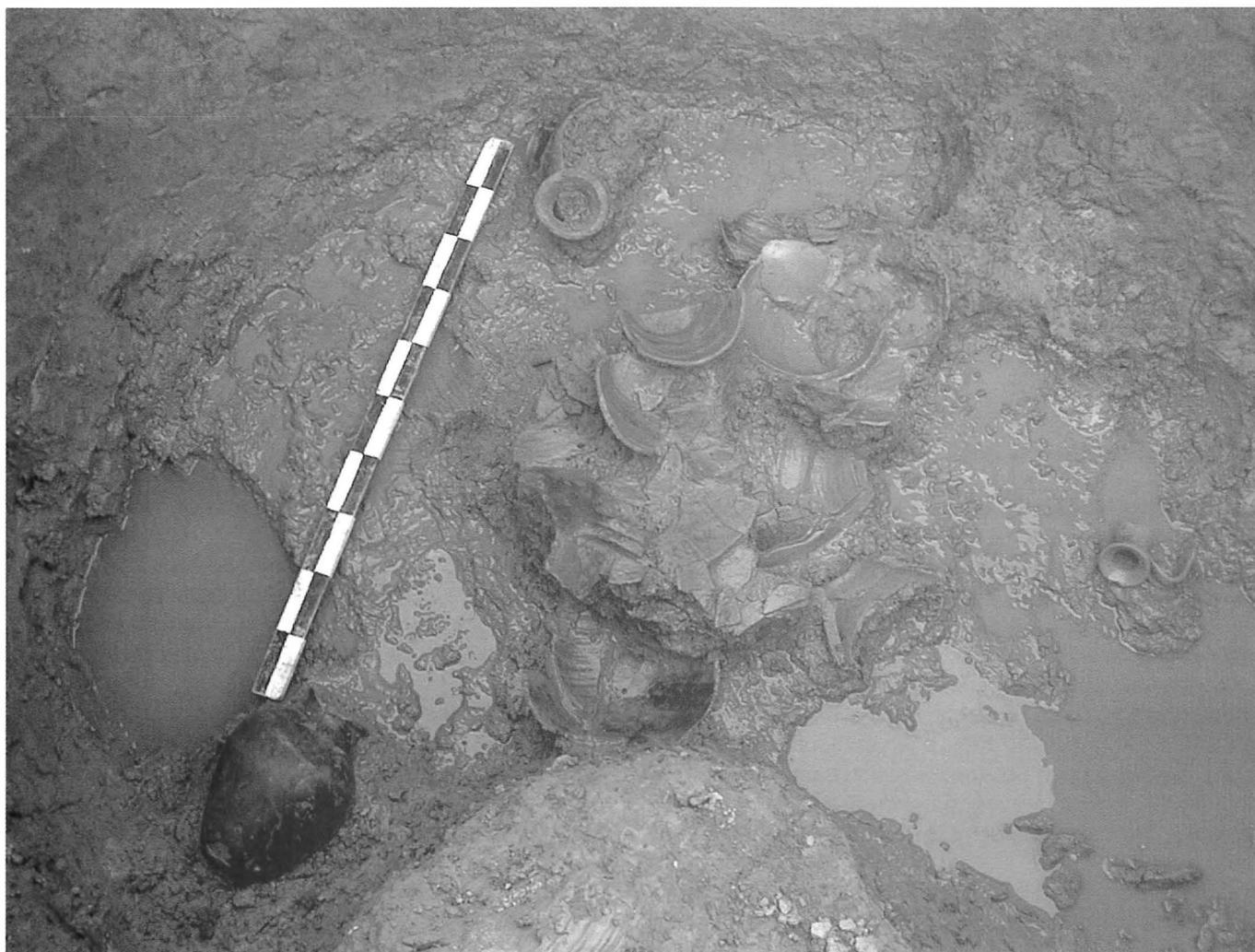
— US 1250 : petit niveau de tuiles.

— US 1300 : couche avec des restes animaliers essentiellement constitués par des crânes.

— US 1350 : niveau composé de deux vases complets, de tuiles, de faune et de fragments de panses d'amphore (Dressel 2/4 ?).

— US 1400 : couche d'utilisation du puits dans laquelle ont été découverts des vases complets et fragmentaires.

La faune a été étudiée par Francis Juillard<sup>1</sup>. Elle présente des restes d'ovicapridé, de bœuf domestique, de porc et de cheval. Quelques particularités sont à noter



Layrac - Le puits antique des Augustins.  
Détail du niveau de céramique de l'US 1400 (vue prise du Nord).

sur ce lot. Tout d'abord la quasi-absence de traces de décarnisation sur les os et ensuite la présence de crânes de bœuf et de cheval totalement édentés. Cette dernière remarque tendrait à prouver que ces restes osseux n'ont été ensevelis que postérieurement à leur décomposition.

Pour la céramique trois formes ont été inventoriées. La principale comporte plusieurs exemplaires. Il s'agit d'un grand pichet à eau (type Santrot 356). Les autres sont un petit pichet à pâte rouge et une cruche à lèvres en amande.

## Interprétation et conclusion

La fonction de puits à eau semble évidente. En revanche, sa localisation en dehors de tout habitat pose quelques problèmes. S'agit-il dans ce cas-là d'un puits servant à l'irrigation de terres agricoles ? Son grand diamètre d'ouverture pourrait accréditer cette hypothèse.

Les vases retrouvés dans l'US 1400 ont vraisemblablement servi à puiser l'eau. La majeure partie de ces pichets ne possède plus d'anse, trahissant ainsi leur système de fixation pour remonter l'eau. Lorsque l'on observe la disposition des vases au fond du puits on s'aperçoit qu'ils sont tous disposés suivant le même axe, impliquant dans ce cas une position constante de la personne qui puise l'eau. Une deuxième hypothèse peut être évoquée, elle découle de cette disposition et du diamètre assez important du conduit. Il est possible que l'extraction de l'eau ait pu se réaliser non pas à la force des bras mais par l'intermédiaire d'une machinerie. Soit

une poulie remontant une grappe de vases liés ensemble, soit une noria. Cette dernière hypothèse renforcerait la fonction agraire de cette structure.

La période d'utilisation est difficile à cerner dans son ensemble. L'étude de la céramique permet de l'envisager dans le courant de la seconde moitié du I<sup>er</sup> siècle de notre ère. Son comblement est encore plus difficile à dater, car il ne présente pas de mobilier caractéristique. Il semble en revanche avoir rapidement succédé à la désaffectation du puits. Il s'est déroulé en trois étapes : tout d'abord une utilisation rapide en «dépotoir» (US 1300 et 1350), ensuite un comblement homogène dans un laps de temps réduit (US 1200) et enfin une égalisation plus tardive (US 1100) après tassement des terres sous-jacentes.

Cette dernière phase montre bien qu'après le puits cet espace a été encore utilisé. Mais cette nouvelle fonction n'a pas laissé de trace. Peut-être s'agit-il simplement d'une récupération d'espace pour des terres agricoles ?

Francis Fournier, Philippe Jacques

- Marc Devignes. Le mégalithisme en Aquitaine, 1992.
- Abbé Dubourg. Monographie du Prieuré et de la ville de Layrac, 1896.
- Henry STERN. Une mosaïque de pavement romane de Layrac, *Cahiers archéologiques*, t. XX, 1970, p. 81 à 97.

<sup>1</sup> Francis Juillard, 32270 Nougaret

## SAINT-VITE-DE-DOR

### Le Mayne

L'opération 2001 du Mayne fait suite à une première intervention réalisée en fin d'année précédente et rendue nécessaire par la menace imminente de destruction du site consécutive à un projet d'urbanisme (Morala, 2000).

Menée en étroite collaboration par A. Morala du Musée national de Préhistoire des Eyzies, titulaire de l'autorisation de fouilles, et O. Ferullo du service régional de l'archéologie d'Aquitaine, cette opération s'est déroulée durant cinq semaines au cours du mois d'août. Disposant d'une autorisation d'occupation du terrain jusqu'à mi novembre, elle fut complétée par une série d'interventions réalisées de façon ponctuelle et ciblée pendant plusieurs week-end.

Sur la base des observations réalisées en novembre 2000, nous avons axé notre travail selon deux objectifs

principaux : d'une part, apprécier sur une plus grande superficie la structuration de ce qui nous apparaissait comme une unité d'occupation cohérente ; d'autre part, recueillir un échantillon le plus conséquent possible de l'industrie lithique, qui nous permette d'affiner la reconnaissance de ses caractéristiques techniques et économiques.

L'extension de la fouille a été opérée de façon rayonnante à partir de la surface précédemment étudiée. Une superficie de 45 m<sup>2</sup> environ a ainsi été exploitée finement (fouille manuelle et tamisage systématique). De façon complémentaire, nous avons réalisé en périphérie de l'emprise du hangar une série de travaux exploratoires sous forme de tranchées et de décapages ponctuels. Cette évaluation du potentiel archéologique

du secteur n'a révélé que de petites unités diffuses, confortant ainsi le choix de la zone principale de fouille. Celle-ci formait, par l'abondance des vestiges recueillis, une des aires d'occupation majeures du site. Il s'agit par ailleurs probablement de celle la moins perturbée jusqu'alors par les travaux agricoles et l'urbanisation.

Les contours de l'unité principale ont pu être déterminés de façon relativement précise. Ils sont rendus perceptibles par la décroissance progressive de la densité de vestiges, autour d'une concentration centrale d'une douzaine de mètres carrés et de forme sensiblement ovale. Celle-ci est constituée d'une véritable nappe de vestiges, composée notamment de nombreux galets de rivière, amenés et disposés sur la surface d'occupation, ainsi que de quelques fragments d'ocre. L'industrie, tout à fait comparable à celle mise au jour lors de l'intervention de 2000 et au cours des différents ramassages de surface, présente une grande homogénéité. L'attribution culturelle au Périgordien supérieur est confortée par une grande quantité d'artéfacts (nucléus, produits et sous-produits issus d'un débitage lamino-lamellaire, nombreuses armatures de type microgravette, ...), qui permettront une approche techno-typologique d'une bonne fiabilité.

Comme nous l'avons indiqué plus haut, plusieurs concentrations mineures ont été observées et

partiellement fouillées en marge de l'unité d'occupation principale. Parmi celles-ci, seule une, située à six ou sept mètres au nord de la concentration principale, est apparue un peu plus riche en débitage et outillage.

L'étude va s'orienter vers l'analyse, tant en planimétrie qu'en projection verticale, des documents cartographiques afin de discuter la structuration de l'espace exploré. Une observation des galets de roche métamorphique ou volcanique s'attachera à déterminer une éventuelle utilisation (certains présentent des traces de rubéfaction) et les raisons de leur apport. La recherche de remontages sera également sollicitée pour discuter de la fonction de cette unité d'occupation (habitat ? aire d'activités spécialisées ? ...)

Il apparaît d'ores et déjà que le site du Mayne offre des perspectives intéressantes de comparaison avec des sites proches géographiquement et contemporains, liés pour la plupart au domaine karstique (Las Pélénos, Le Callan, Le Roc de Gavaudun, ...). Le choix du lieu d'implantation, les activités pratiquées, les modalités d'exploitation de ressources siliceuses identiques (silex de Gavaudun et du Fumémois) pourront être confrontés. Le Haut-Agenais s'affirme ainsi comme un territoire d'étude privilégié pour les groupes humains du Périgordien supérieur.

André Morala, Olivier Ferullo

## SAINTE-BAZEILLE

### Lestang

L'aménagement d'une gendarmerie au lieu-dit Lestang, a donné lieu à une opération d'archéologie préventive sur les parcelles concernées. Les résultats obtenus ont révélé une occupation très dense du secteur depuis l'Antiquité jusqu'au début de l'époque Moderne.

La période antique est matérialisée par ce qui semble être les annexes d'une installation rurale observées sous forme de structures en creux sur lesquelles s'installe ensuite un système d'hypocauste à canaux radiants.

Les vestiges du Haut Moyen Age sont plus fugaces. Il s'agit essentiellement de structures de combustion dont l'usage n'a pu être établi avec précision, de silos et

d'une sépulture isolée qui pourrait appartenir à la nécropole associée à une basilique mise au jour anciennement par l'association archéologique de Sainte-Bazeille sur une parcelle avoisinante.

Le Bas Moyen Age est matérialisé par un ensemble de constructions péri-urbaines limitées par un large fossé pouvant correspondre à un fossé d'enceinte.

La particularité essentielle de ce site réside dans la présence d'une voirie qui perdure de l'Antiquité à l'époque Moderne.

Catherine Ballarin

Tournon-d'Agenais est un bourg perché du pays des Serres, aux confins des départements de la Dordogne, du Lot et du Tarn-et-Garonne. A partir d'un site castral attesté au début du XIII<sup>e</sup> siècle, un bourg s'est développé en fonction d'un schéma d'urbanisme planifié autour d'une place centrale, à une date et selon des modalités qui restent débattues du fait de l'insuffisance des sources antérieures au milieu du XIII<sup>e</sup> siècle (lotissement castral de Raymond VII de Toulouse des années 1240 ou bastide alphon sine après 1249 ?).

Le riche patrimoine bâti que conserve le bourg a suscité le projet d'une étude d'ensemble sur les formes de l'habitat médiéval. La première étape de cette enquête a consisté en l'analyse archéologique exhaustive d'une maison du XIII<sup>e</sup> siècle appartenant à la municipalité et qui permet d'ores et déjà d'en proposer une restitution moyennant quelques hypothèses qui demanderont à être vérifiées au cours de la campagne 2002.

Il s'agit d'une maison bloc de trois niveaux occupant la totalité d'une parcelle de 12 m de large sur 15,50 m de profondeur, et disposée gouttereau sur rue. La façade (fig. 1), très altérée par une campagne de percement à la fin du XVIII<sup>e</sup> siècle, ouvrait sur la rue par deux portes en arc brisé placées à chaque extrémité et un fenestron, et à l'étage, au-dessus d'un cordon mouluré, trois baies géminées.

A l'intérieur, le rez-de-chaussée était divisé en trois espaces par deux refends parallèles à la rue (fig. 2). Le premier, conservé seulement sur sa partie est, comportait au moins deux ouvertures : côté est, une porte placée dans l'alignement de celle de la façade permettait d'accéder directement depuis la rue aux deux pièces du fond dont l'espace était unifié par les larges arcades qui ajourent le second refend. A l'opposé, coté ouest, on retrouve un dispositif symétrique, mais le net

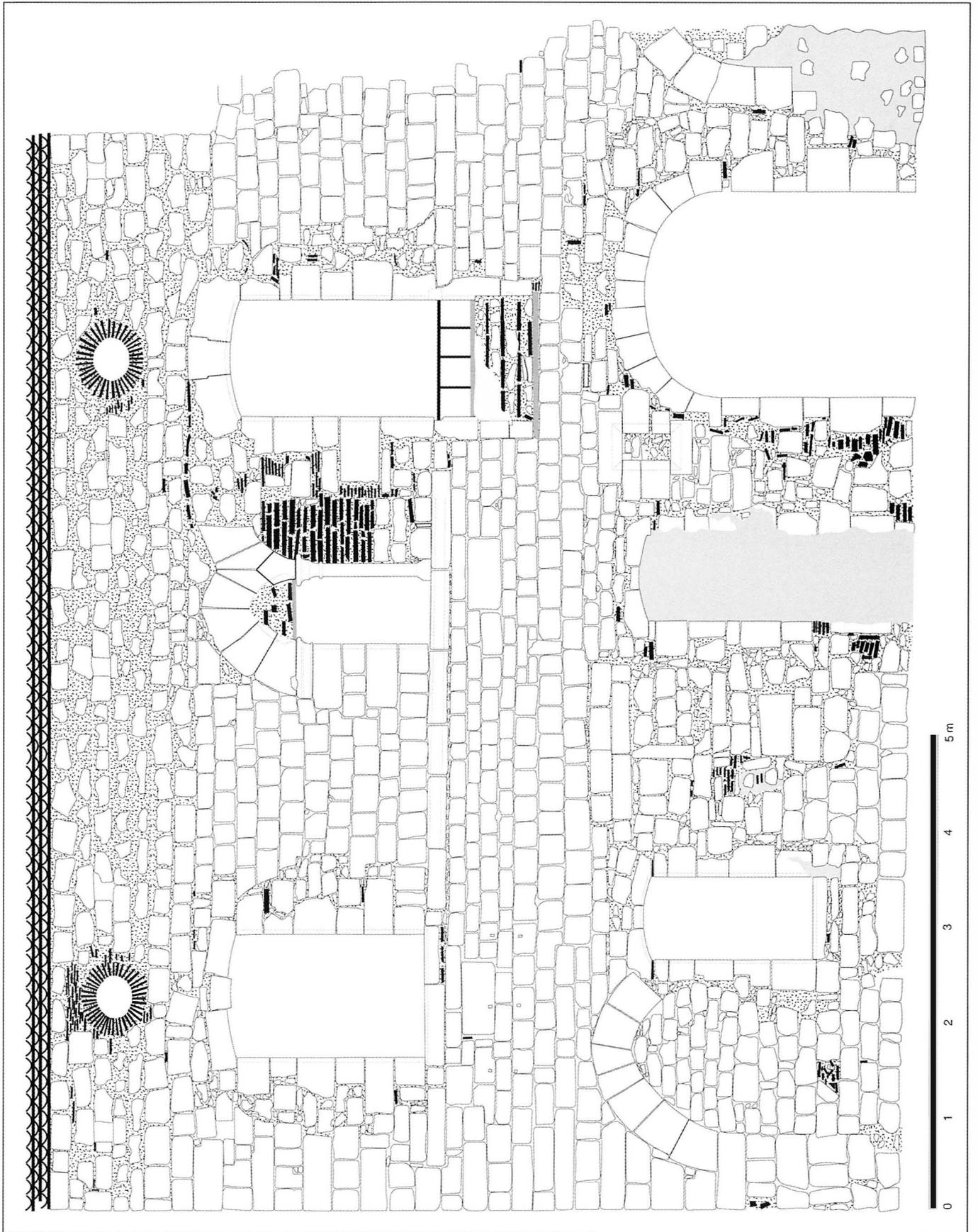
surhaussement du seuil de la porte suggère que celle-ci était placée sur le parcours d'un escalier droit longeant le mur ouest, et dont le deuxième refend conserve l'arrachement de l'arc qui devait lui servir de support.

A l'étage (fig. 3), seule la division du deuxième refend est maintenue, dégagant une vaste salle côté rue, dotée d'une cheminée et de placards muraux. Trois portes contiguës en arc brisé la font communiquer avec l'espace du fond où la répartition spatiale des équipements permet de restituer deux pièces séparées par une cloison légère : côté est, la «cuisine», pourvue d'un évier sous niche, d'une cheminée, et de deux fenestrons, et côté ouest, la «chambre» simplement éclairée par un fenestron. La porte médiane, à laquelle était imparti un espace de moins de deux mètres de large, ne pouvait qu'être consacrée à la circulation verticale et donner accès au comble par une vis en bois, hypothèse confortée par les vestiges de latrines conservés dans le pignon est et qui prouvent que ce niveau était aménagé mais en partie seulement : la pente du toit initiale indiquée par une portion du mur est montre en effet qu'il n'était pas surélevé en façade.

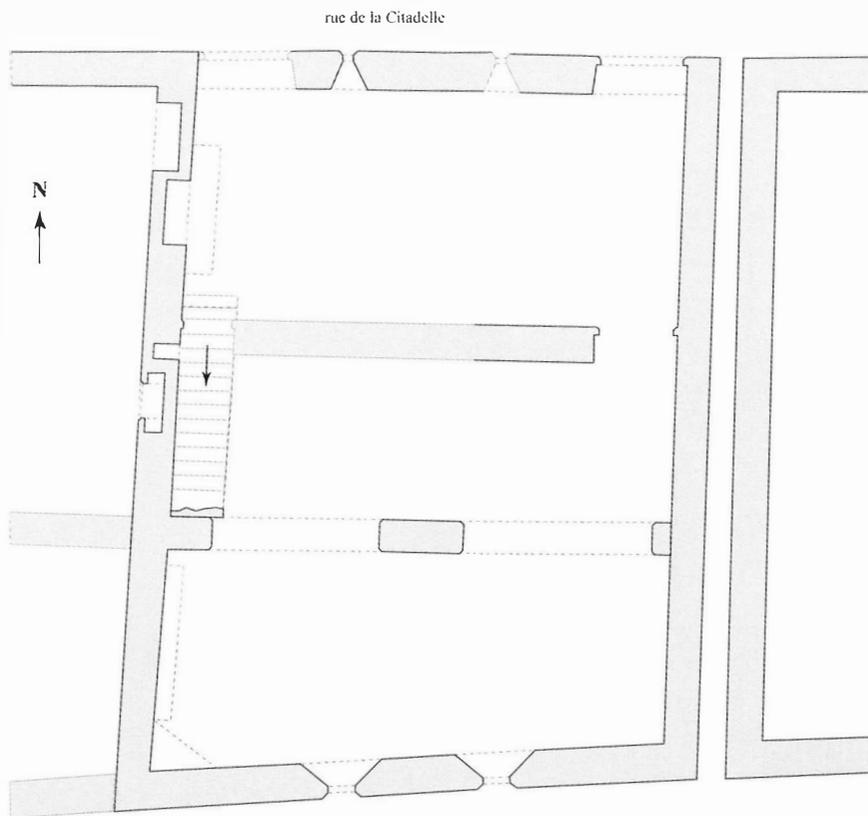
La typologie des ouvertures et les parties sculptées de la façade permettent de situer la datation de cette maison dans la deuxième moitié du XIII<sup>e</sup> siècle sans qu'on puisse préciser plus avant pour l'instant, à défaut d'éléments de comparaison fiables.

Cette monographie sera complétée en 2002 par l'analyse archéologique de deux autres maisons de Tournon et un inventaire raisonné des vestiges dispersés dans le bourg, recherches qui visent, au-delà d'une meilleure connaissance de l'histoire du bourg de Tournon, à préciser les formes de l'habitat médiéval du nord-est agenais.

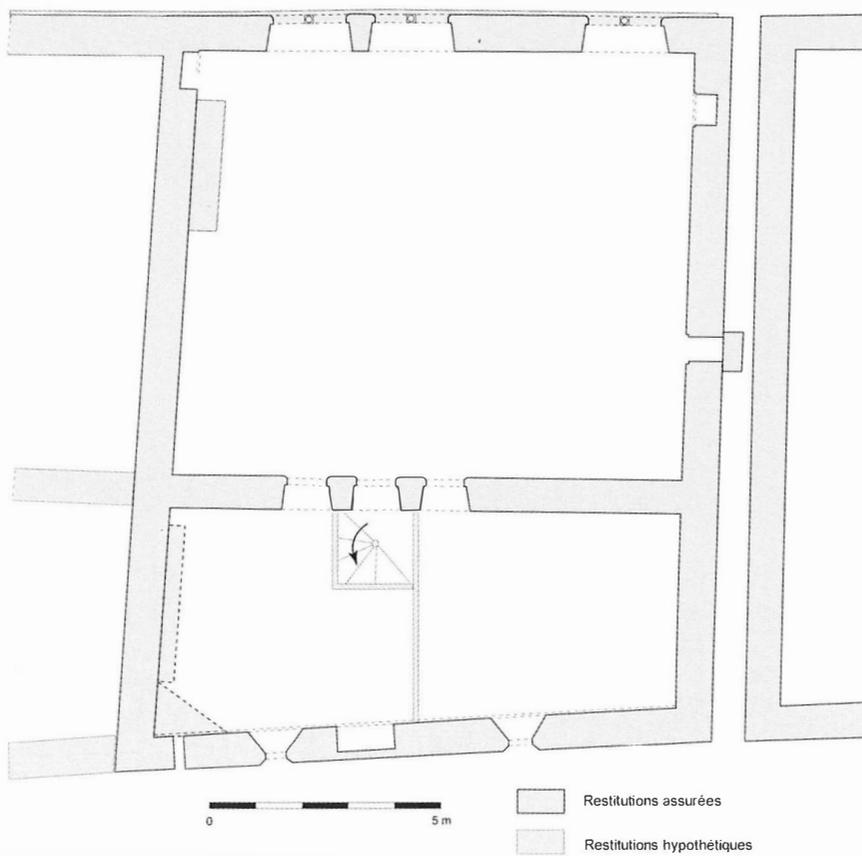
Agnès Marin



Tournon-d'Agenais - Le bourg - Maison "Citadelle".  
Figure 1 : relevé pierre à pierre de la façade.



Tounon-d'Agenais - Le bourg - Maison "Citadelle".  
 Ci-dessus : figure 2 - plan du rez-de-chaussée.  
 Ci-dessous : figure 3 - plan du 1er étage.



La réalisation des travaux d'assainissement et le creusement d'une fosse septique sont à l'origine d'une intervention de surveillance de travaux effectués en juillet 2001, à Eysses au lieu dit Réssigué-Bas Est. Ce travail vient en complément du suivi d'un chantier de construction réalisé par F. Berthault ingénieur au service régional de l'archéologie Aquitaine, qui avait permis d'observer sur ce site des couches d'occupations datables de l'Age du Fer.

Le décapage mécanique de la fosse quadrangulaire, de 3,10 x 1,70 m, a atteint une profondeur de 1,80 m. Le contrôle archéologique du terrassement a révélé d'importants niveaux archéologiques, recoupé un fossé et conduit à établir un relevé en plan et coupe du sondage.

Le fossé approximativement orienté est-ouest, est creusé dans l'argile naturelle de la terrasse alluviale. Il présente un profil en U, d'une largeur d'un mètre pour une profondeur maximale de 0,50 m. Les couches de remblais du fossé, sont constituées par des apports de terre, riche en charbon de bois, le mobilier archéologique recueilli comprend un grand nombre d'éléments d'amphores vinaires italiennes, mais aussi quelques

éléments de céramique commune : pots ovoïdes non tournés et des fragments de faïence.

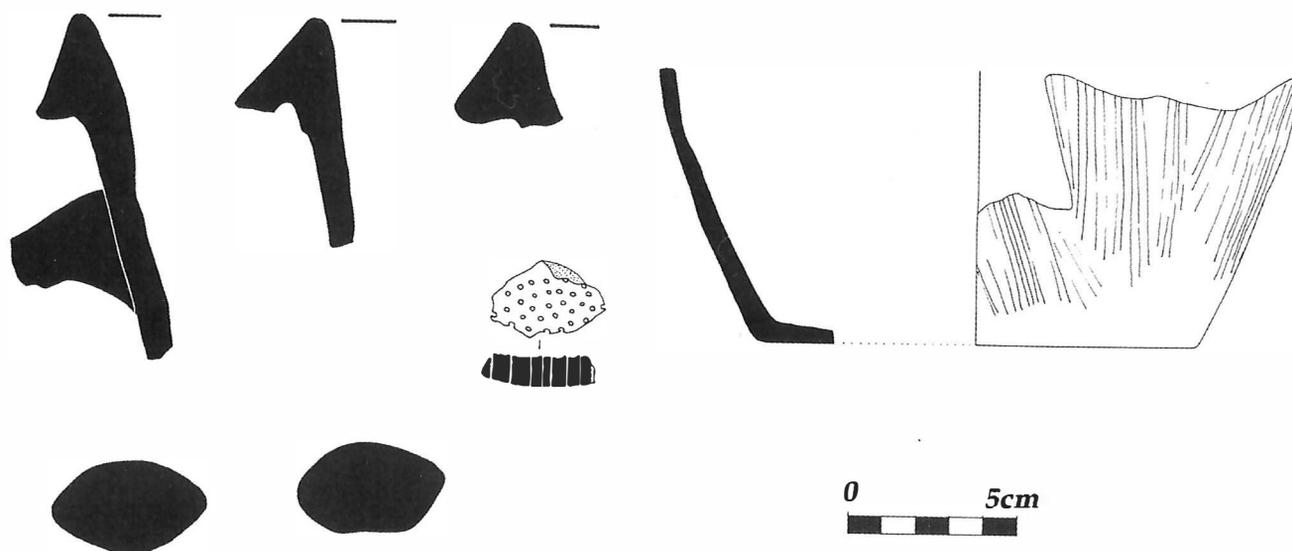
Au fossé succède une couche d'occupation d'une épaisseur moyenne de 0,30 m, de couleur, marron à noir, riche en charbon de bois, renfermant à nouveau des fragments d'amphores de type Dressel 1A.

Ces niveaux sont scellés par de la terre de labour et un remblai d'une épaisseur de 0,35 à 0,40 m, partiellement rapportés lors de la construction de la maison.

La chronologie établie à partir du mobilier céramique permet de situer une occupation du site dès le II<sup>e</sup> siècle avant notre ère.

Il confirme à Eysses l'existence continue, bien avant la conquête, d'un habitat de plaine, peu dense, mais, développé sur de grands espaces, le long de l'axe protohistorique est-ouest reliant Eysses à Cahors. Il complète en cela les différentes observations réalisées sous l'agglomération gallo-romaine aux lieux-dits Rouquette Est et Ouest, Réssigué-Haut et Bas, et plus au nord sur le coteau de Maillebras.

Christophe Chabré



Réssigué-Bas Est - Mobilier du fossé.

## VILLENEUVE-SUR-LOT

### La Tour

Une opération de sondage a été réalisée en février 2002 au lieu-dit «La Tour», à 25 mètres à l'ouest de l'abside de l'ensemble monumental d'Eysses. Edifice, gallo-romain encore haut de 10 m, aménagé sur une terrasse artificielle.

Cette intervention a été motivée, par l'observation, d'un effondrement naturel de terrain, qui a révélé immédiatement sous la surface, une structure, bâtie en petit appareil, de forme semi-circulaire. Le diagnostic par sondage a été réalisé par un décapage manuel de la zone dans le dessein de sécuriser le terrain et de

déterminer la nature des structures révélées par l'affaissement. Il a permis de mettre au jour un puits moderne, destiné à l'alimentation en eau des cultures maraîchères, qui occupaient, au début du XIXe siècle, les abords du monument antique. D'un diamètre de 1,10 m, ce puits utilise comme parement, mêlé par un mortier de chaux, un remploi de petits moellons provenant de l'ensemble monumental. Ce sondage n'a livré aucun mobilier autre que contemporain.

Christophe Chabrié

## VILLEREAL

### Gaytou

#### ■ **Un souterrain-refuge à «Gaytou».**

Le souterrain a été creusé dans le sommet d'une avancée du plateau (145 m) qui domine au nord la vallée du ruisseau du Marlot.

Le nom du lieu-dit : Gaytou signifie guetteur en occitan.

C'est à l'occasion d'un remembrement des haies qui délimitaient semble-t-il des terrasses anciennes, que l'entrée du souterrain s'est effondrée coté nord du monticule.

Le souterrain a été creusé dans le grès molasse de l'Agenais à la limite du niveau supérieur d'un important banc d'argile qui sert de sol et en partie de mur aux galeries.

Cette argile connaît depuis une quinzaine d'années les effets de la sécheresse du climat, ce qui entraîne sa dessiccation et un retrait important de plusieurs centimètres. Ce phénomène naturel auquel la région ne semble avoir jamais fait face depuis le Moyen Age entraîne un lent et inéluctable effondrement du souterrain.

Après l'entrée d'origine à la forme d'un Z, le souterrain se développe en trois galeries :

— l'une conduit à une grande salle à laquelle s'ajoute une alcôve rectangulaire,

— une autre, à une grande salle rectangulaire donnant sur une petite salle rectangulaire, avec les

restes d'une tranchée ou ancienne galerie creusée dans l'argile et où se concentre de l'eau,

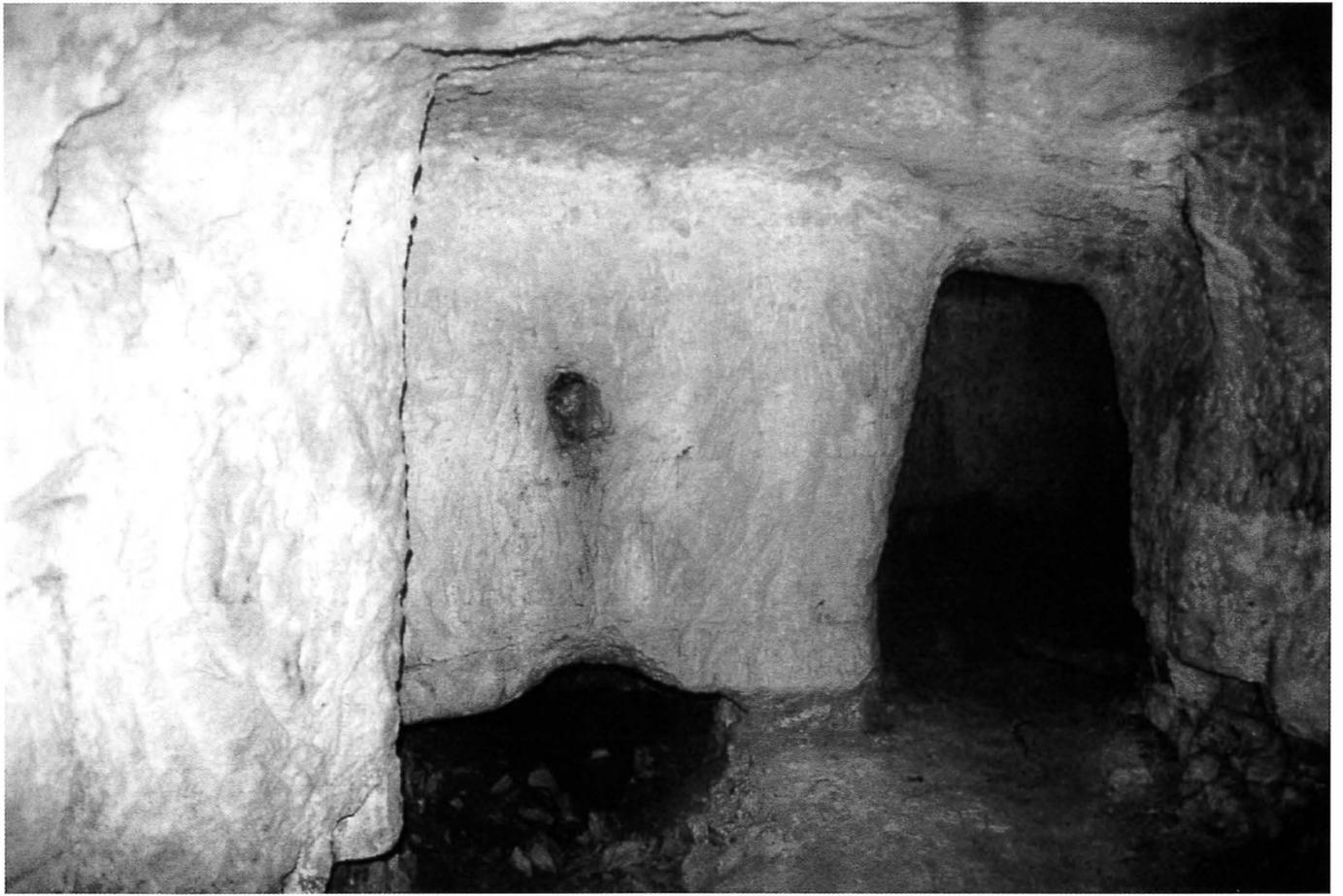
— une dernière, à une petite salle rectangulaire et à une petite salle ronde.

Entre ces deux dernières salles, au ras du sol de la galerie démarre en direction de l'ouest une galerie comblée, creusée dans l'argile. Cette galerie s'achève sur un effondrement et à droite par un couloir avec traces d'aménagement d'une porte (comblée) remontant vers la surface. Par production d'écho nous avons constaté que cette galerie plus profonde sort en surface sur une terrasse basse qui fait le tour du sommet de la colline.

On a pu observer des trous pour la pose de lampe et une cheminée d'aération. Aucun mobilier n'apparaît sur le sol d'origine visible en dehors des secteurs effondrés.

Ce souterrain, peut-être médiéval, localisé dans un secteur rural assez isolé, s'ajoute à la centaine de souterrains déjà connus en Lot-et-Garonne, terroir où ce type de structure a servi au stockage momentané des denrées et à la résidence des habitants dans les périodes troublées et à condition climatiques difficiles.

Jean-François Garnier



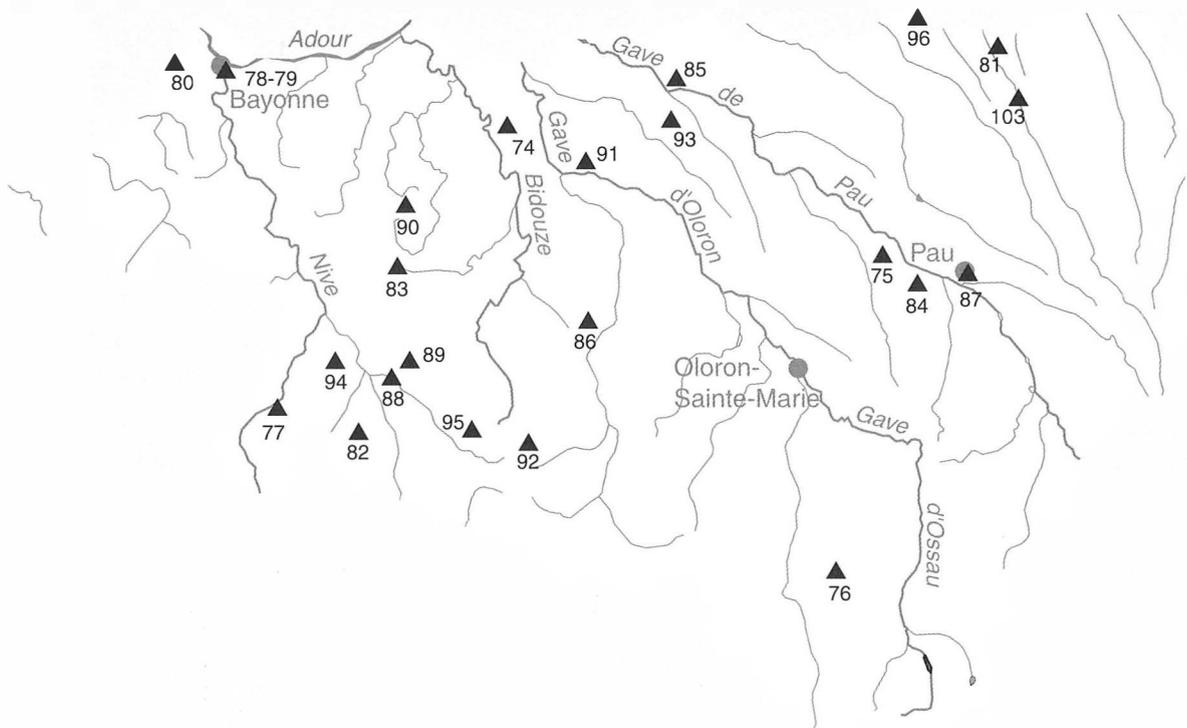
Villereal - Gaytou.  
Salle principale avec les vestiges d'une première galerie abandonnée.

# AQUITAINE PYRENEES-ATLANTIQUES

# BILAN SCIENTIFIQUE

Travaux et recherches archéologiques de terrain

**2 0 0 1**



0 5 10 15 20 Kilomètres

							P.	N°
ARANCOU	Bourouilla	CHAUCHAT	Claude	CNR	FP	128	74	
ARTIGUELOUVE	Le Château	LIQUET	Corinne	BEN	Et. doc.	129	75	
AYDIUS	Quartier des Jaupins	BLANC	Claude	BEN	AN	130	76	
BANCA	Les Mines	ANCEL	Bruno	COL	FP	130	77	
BAYONNE	Assainissement rive gauche Adour	GERBER	Frédéric	AFA	SU	131	78	
BAYONNE	Pôle universitaire	GANGLOFF	Nicole	HAD	SD	132	79	
BIARRITZ	Grotte du Phare	MAREMBERT	Fabrice	SUP	SP	133	80	
Boueilh-Boueilho-Lasque	Le Castéra	LARQUE	Sophie	BEN	FP	134	81	
ESTERENCUBY	Grotte d'Harpea	VALDEYRON	Nicolas	SUP	SD	134	82	
IHOLDY	Unikoté	MICHEL	Patrick	SUP	FP	136	83	
LESCAR	Rue des Frères Rieupeyrus	GANGLOFF	Nicole	HAD	SD	137	84	
ORTHEZ	Tour Moncade	PORTET	Nicolas	HAD	SD	137	85	
OSTABAT-ASME	Château Latsaga	DUVIVIER	Benoît	BEN	RA	140	86	
PAU	Cabout	MAREMBERT	Fabrice	AFA	SU	141	87	
SAINT-JEAN-LE-VIEUX	Chapelle Saint-Blaise d'Aphat-Ospital	LEGAZ	Amaia	BEN	SD	142	88	
SAINT-JUST-IBARRE	Massif du Zabozé	MAREMBERT	Fabrice	BEN	PI	144	89	
SAINT-MARTIN-D'ARBEROUE	Grotte d'Isturitz	NORMAND	Christian	SDA	FP	145	90	
SAUVETERRE-DE-BEARN	Tour Montréal	BOCCACINO	Catherine	HAD	SD	148	91	

# AQUITAINE PYRENEES-ATLANTIQUES

## BILAN SCIENTIFIQUE

Travaux et recherches archéologiques de terrain

2 0 0 1

### ARANCOU

#### Bourouilla

La grotte de Bourouilla appartient au dernier étage collinéen précédant la vaste plaine alluviale des Gaves Réunis et de l'Adour. Depuis 1986, date officielle de sa découverte, l'intérêt scientifique de ce gisement n'a cessé de s'accroître. Bien que victime de perturbations naturelles et anthropiques, les informations scientifiques qu'il délivre sont riches et démontrent progressivement qu'il est un des gisements fondamentaux pour la compréhension de la fin du Paléolithique pyrénéen. En effet, il révèle une occupation depuis la fin du Paléolithique supérieur —Magdalénien moyen et supérieur à final— jusqu'à la Protohistoire et livre des vestiges mobiliers de grande qualité : industrie lithique et osseuse, faune en parfait état de conservation, parure et art mobilier sur support en matière dure animale.

Après la mise en évidence d'un pillage dans la grotte —appelée généralement «secteur intérieur»—, deux campagnes d'évaluation se sont succédé en 1990-1991 et 1998. Si la première avait révélé l'extension des occupations humaines en avant du porche et prouvé l'existence de niveaux d'occupations postérieurs au Magdalénien, ouvrant ainsi le «secteur extérieur», la seconde a cherché à mieux percevoir les dommages causés par la fouille clandestine mais aussi par l'exploitation d'un four à chaux médiéval sous le porche. Ces travaux préliminaires ont contribué à esquisser un programme pluridisciplinaire plus adapté au gisement et destiné à mettre l'accent sur la compréhension et l'évolution de l'environnement contemporain de ces occupations, puis à les restituer dans un contexte local et régional complexe.

Pratiquement, un certain nombre de questions restaient en suspens : quel lien unissait les occupations intérieures et extérieures ? Quelles étaient l'attribution chronologique et la nature des occupations postérieures au Magdalénien ? Quel est leur état de conservation ?

Quel mode de sédimentation prévalait à la fin du Pléistocène ?

Pour tenter de répondre à ces questions, une fouille triennale a été programmée ; la campagne de 2001, qui s'est déroulée du 2 au 30 septembre, en représentait la dernière année.

La nécessité de bâtir progressivement un corpus de données solide a conduit à mener de front et à concilier deux objectifs : augmentation du corpus matériel des niveaux archéologiques pour affiner leur attribution chronologique et réalisation d'analyses sédimentologiques qui puissent expliquer la mise en place des dépôts et éventuellement discuter leur état de conservation.

A la fin de cette triennale, le contexte sédimentaire et les attributions chronologiques sont devenus plus lisibles :

A l'extérieur, le contexte sédimentaire des occupations postérieures aux couches de l'ensemble B (Magdalénien supérieur) est connu : un éboulis issu d'une fracturation des parois ou de la voûte de la cavité, colmaté par des limons d'inondation, scelle bon nombre de ces niveaux lorsqu'ils sont à proximité du porche. Au-delà, seuls les limons d'inondation interviennent dans le processus sédimentaire.

L'attribution chronologique et l'état de conservation des ensembles archéologiques postérieurs au Magdalénien sont bien cernés. La partie la plus superficielle, incontestablement perturbée, est donc dépourvue d'intérêt. En dessous se trouvent des niveaux «à céramiques», probablement néolithiques, puis un petit niveau mésolithique.

Dans le vestibule, une partie du remplissage est mieux perçue : en dehors de l'éboulis localisé sous la lucarne, éboulis qui a préservé quelques lambeaux d'occupations récentes (proto-historiques ?), ce secteur

est globalement très perturbé. Les bioturbations en sont une cause connue, bien qu'elles ne soient pas nécessairement la seule. Cette constatation est d'autant plus regrettable que deux pièces exceptionnelles par leur rareté dans le gisement, une sagaie gravée et un dentale, ont été découvertes dans cet ensemble.

A l'intérieur de la cavité, les investigations ont été entamées en 2001. Ce sondage doit répondre à trois exigences : attribuer chronologiquement les unités stratigraphiques individualisées, prélever de nouveaux éléments de faune dont l'état de conservation exceptionnel autorise une analyse poussée, reculer les coupes de la fouille clandestine de manière à accéder aux sédiments non pollués qui pourraient permettre de nouvelles analyses palynologiques. En effet, les prélèvements réalisés sur les parois de la fouille clandestine en 1998, après un nettoyage appuyé, se sont révélés pollués et n'ont permis aucune reconstitution paléo-environnementale.

Ces trois années de fouilles ont donc abouti à un approfondissement nécessaire mais non suffisant des potentiels scientifiques de ce gisement. De nombreuses questions restent encore sans réponse :

— la fouille de l'ensemble A sur une vaste surface doit résoudre des questions chronologiques, comportementales et environnementales. L'attribution

probable de cet ensemble d'occupations à la période complexe – tant du point de vue climatique que « culturel » ou chronologique – de l'extrême fin du Magdalénien nécessite une analyse paléo-environnementale poussée et surtout offre des perspectives de comparaison fructueuses avec les occupations pyrénéo-cantabriques contemporaines.

— la fouille systématique à l'intérieur de la cavité permettra d'attribuer chronologiquement les différentes US définies, d'entamer la fouille de niveaux parfaitement bien conservés et de réaliser de nouvelles analyses paléo-environnementales, qu'elles soient palynologiques ou sédimentologiques.

A plus long terme, l'augmentation du corpus archéologique des ensembles B et C sera un moyen de percevoir l'évolution de l'environnement, de rechercher des traces de séjour au cours d'une période froide – occupation qui pourrait expliquer l'abondance du Renne dans certains ensembles remaniés – et de restituer les œuvres d'art dans le contexte des occupations humaines.

Claude Chauchat, Morgane Dachary  
avec la collaboration scientifique de  
François-Xavier Chauvière, Sandrine Costamagno,  
Catherine Ferrier, Philippe Fosse,  
Fabrice Marembert et Marian Vanhaeren

## ARTIGUELOUVE

### Le Château

L'étude que nous menons, sur le site du château d'Artiguelouve s'inscrit dans le cadre de l'élaboration d'un mémoire de maîtrise, en cours d'achèvement, sous la direction de Fl. Hautefeuille. La perspective d'un programme de restauration a motivé la mise en œuvre d'une étude approfondie du site, en particulier du château, associant une recherche documentaire à une étude du bâti.

Les archives ont fait apparaître d'une part de nombreux documents concernant la seigneurie d'Artiguelouve et son évolution du XI<sup>e</sup> au XVI<sup>e</sup> siècle et d'autre part des informations sur la succession de la propriété au XXI<sup>e</sup> siècle. L'état ruiniforme actuel permet néanmoins de confronter les données documentaires (quelques peu partielles) à celles du terrain.

Le château est composé de deux corps de bâtiments d'équerre l'un sur l'autre, présentant leurs façades l'une au sud l'autre au levant, et précédés d'une vaste terrasse qui domine l'avenue d'accès. Cette habitation flanquée de tourelles et d'une grosse tour ronde est dominée par un énorme donjon. La disposition très anarchique confirme les ajouts et remaniements réalisés au fil des siècles. La

présence de la tour est attestée dès la fin du XV<sup>e</sup> siècle par un document portant sur des travaux de réfection. Sa construction pourrait remonter au XIV<sup>e</sup> siècle, sans que les textes ne le prouvent. Le château est accolé à une église de taille trop importante pour être chapelle castrale. Les archives confirment l'état d'église paroissiale, qui daterait du XIV<sup>e</sup> siècle. Le culte fut transféré par la suite en haut du village.

Un suivi de l'évolution du château est possible de l'époque moderne à nos jours. Les périodes antérieures sont plus difficiles à cerner car les textes font défaut. Cependant, l'existence d'un seigneur d'Artiguelouve au XI<sup>e</sup> siècle signalé par Marca, la proximité de l'église paroissiale associée à une topographie proche des schémas des villages castraux, enfin la présence de ce donjon identique en dimension et en forme aux tours dites fébusiennes, présentes en Béarn, amènent à émettre des hypothèses sur l'existence probable d'un édifice seigneurial à l'époque médiévale et plus avant comme le rapporte la tradition orale.

Corinne Liquet

## AYDIUS

### Quartier des Jaupins

Située à l'entrée de l'abri sous roche Gandon-Lassus, la peinture pariétale schématique est composée d'un anthropomorphe et d'une série de points (Aujoulat et Turq, 1996 ; Blanc, 1998).

La simple observation visuelle réalisée jusqu'ici laissait en suspens de nombreuses interrogations : quelle est la nature des pigments utilisés ? L'approvisionnement s'est-il fait dans un environnement proche ou lointain ? Quelle est la «recette» appliquée (adjonction de liant organique, ... ? Si une telle recette peut être mise en évidence, existe-t-il des points communs avec les figurations connues en Aragon ou dans le sud-est de la France ? Pour tenter d'obtenir quelques éléments de réponse, nous avons fait appel au centre de recherche et de restauration des musées de France (C2RMF) afin d'effectuer des analyses de la matière picturale. Cinq micro-prélèvements ont été effectués : deux sur l'anthropomorphe, deux sur les points et un sur la paroi rocheuse. Les échantillons ont été observés à la loupe binoculaire, puis au microscope électronique à balayage. Une analyse chimique élémentaire des constituants de chaque grain a été obtenue par spectrométrie des rayons X en dispersion d'énergie.

Les résultats essentiels sont les suivants :

— la paroi sur laquelle ont été peints les sujets est de la dolomie ;

— le pigment de la peinture de l'anthropomorphe est de l'hématite pure. Aucune trace d'additif ou de liant n'a pu être mise en évidence ;

— les constituants des peintures des points sont hétérogènes et différents de ceux de l'anthropomorphe. Le point le plus rouge est un mélange d'oxyde de fer et de minium (oxyde de plomb). Le second point analysé, de couleur jaune orangé, est un mélange d'hématite et de talc.

La conclusion principale est que la «fresque» d'Aydius a été réalisée en plusieurs étapes. L'anthropomorphe, le point le plus rouge, le point jaune orangé ont été réalisés soit par des artistes différents, soit par le même individu qui aurait réalisé des préparations différentes.

La question de la provenance des ingrédients (hématite, talc, oxyde de plomb) est en cours d'étude.

Claude Blanc, Eric Laval, Jacques Bauer

■ Aujoulat, N. et Turq, A. Découverte d'art rupestre schématique en Aquitaine sur le versant nord des Pyrénées. L'abri du Quartier des Jopins ou Gandon-Lassus. In : *Pyrénées Préhistoriques – Arts et Sociétés*. Paris, Editions du C.T.H.S., 1996, p. 561-566.

■ Blanc, C. La peinture schématique d'Aydius. *Archéologie des Pyrénées Occidentales et des Landes*, tome 17, 1998, p. 39-46.

## BANCA

### Mines de cuivre

Les filons de cuivre de Banca ont été l'objet d'une exploitation minière importante durant la période antique (Ier-IVe siècle) puis durant la seconde moitié du XVIIIe siècle. La campagne de fouille 2001 a été axée sur l'étude de détail d'entrées de galerie et de secteurs souterrains particuliers. Se déroulant en grande partie sous terre, elle a combiné des investigations légères (observations, relevés topographiques et archéométriques ...) et des opérations de fouilles (dégagement de remblais anciens, coupes stratigraphiques ...).

Un filon secondaire en amont du secteur des Trois Rois montrait quelques tranchées comblées et un puits comblé à la profondeur de 7 m. La fouille de ce puits a donné accès à un niveau de travers-bancs inférieur qui a pu être réouvert et fouillé sur ses 17 m de longueur.

Deux autres puits comblés ont été mis en évidence et partiellement dégagés : le premier est aveugle ; le second est comblé mais sec et paraît posséder un exutoire inférieur. Au bord de la Nive, une autre galerie de recherche antique a été dégagée sur 25 m ; une pointerolle y a été découverte.

Sur le filon Berg-op-Zoom, des traces d'exploitation à ciel ouvert sont visibles sur plus de 300 m de longueur : des amorces de puits comblés, quelques tranchées bien nettes, mais aussi de longues zones déprimées. A près de 40 m sous ces affleurements s'ouvre le Grand Travers-Bancs des Anciens, rectiligne et long de plus de 120 m, qui rejoint un chantier effondré. A ce niveau une galerie d'allongement du XVIIIe siècle aurait traversé les travaux anciens sur environ 100 m de longueur. On a donc dans

ce secteur une exploitation considérable inaccessible. Plus au sud-ouest, en direction des Trois Rois, se développe une seconde zone d'exploitation attestée par des haldes peu marquées et un puits à ciel ouvert : le Puits des Anciens, profond de 18 m, est ouvert dans des schistes assez durs et montre une section rectangulaire d'environ 3 x 1 m. Il débouche dans un chantier en partie comblé. L'analyse de ce petit réseau souterrain met en évidence une exploitation assez importante comprenant plusieurs descenderies d'accès, des galeries de recherches sur des ramifications du filon, le puit vertical d'extraction et une galerie d'exhaure.

Une étude archéométrique a été menée sur les galeries actuellement praticables qui sont des ouvrages de recherches ou des travers-bancs d'assistance. Elles sont toujours creusées dans les schistes et évitent les bancs de quartzites. Leur gabarit est variable : de 1,50 à 2,60 m de hauteur et de 0,65 à 2 m de largeur. Mise à part une influence particulière de la roche encaissante, leur section est rectangulaire à carrée avec des angles arrondis. On peut distinguer trois groupes de gabarit : un gabarit spacieux d'environ 2,20 x 1,65 m qui caractérise le Grand Travers-Bancs des Anciens de Berg-op-Zoom ; un gabarit moyen d'environ 1,70 x 1,20 m qui caractérise la Galerie Romaine des Trois Rois ; un gabarit étroit d'environ 1,85 x 0,90 m qui caractérise les Travers-Bancs de Ste Marie et les galeries de recherche. Toutes ces galeries anciennes sont caractérisées par la présence d'encoches de lampes ; 200 ont été répertoriées et mesurées. Elles présentent une forme en quart de sphère avec une largeur et une hauteur moyenne de 10 cm, et une profondeur moyenne de 8 cm. Elles sont situées indifféremment sur la paroi gauche ou droite, en général vers les 2/3 de la hauteur.

L'étude de l'exploitation du XVIIIe siècle s'est poursuivie avec le relevé et l'analyse de divers travaux. L'entrée de Ste Marthe conserve encore les traces de la machine hydraulique : fosse maçonnée et canal de fuite derrière et sous des bâtiments en ruines ; entrée avec double couloir pour le passage des deux tirants de transmission ; puits spacieux colmaté par de la boue. A Saint Louis, sur la rive droite, on observe encore la maçonnerie de la roue hydraulique. Les tirants traversaient la Nive sur une passerelle en bois. En rive gauche, l'entrée de base de la mine St Louis est éboulée et la galerie est noyée. Une galerie supérieure suit le filon stérile sur 78 m puis est éboulée sur le filon Ste Marie. Entre ces deux niveaux, un large travers-bancs a été percé sur 42 m pour permettre le passage des tirants. Un puits incliné à 60° sur le filon relie ces trois niveaux et est noyé.

La presque totalité des travaux de la période XIXe siècle est encore accessible à l'exception des zones dépilées qui ont été remblayées (filon Berg-op-Zoom). Le contraste est fort entre le niveau de roulage, régulier et spacieux, et les galeries supérieures, étroites et sinueuses. Beaucoup de cheminées sont encore équipées d'échelles en fer. Les sens de creusement indiqués par les trous d'explosif permettent de reconstituer avec précision la dynamique complexe des niveaux de galeries et des cheminées, souvent réalisés à partir de plusieurs points d'origine.

Bruno Ancel, Gilles Parent, Argitxu Beyrie,  
Eric Kammenthaler

## BAYONNE

### Assainissement rive gauche de l'Adour

Le projet d'assainissement des quartiers bayonnais situés en rive gauche de l'Adour, avec création d'un réseau de collecteurs d'eaux usées, est à l'origine d'une surveillance de travaux, avenue du Chanoine Lamarque et rue Tour de Sault, en mai 2001.

Outre les vestiges attendus des fortifications du bastion du XVIe siècle et des murs des maisons qui lui étaient adossées au nord, plusieurs éléments nouveaux sont apparus. Il s'agit essentiellement de maçonneries en grand appareil, exclusivement montées en calcaire

ocre brun de Mousserolles, datant fort probablement de la période médiévale.

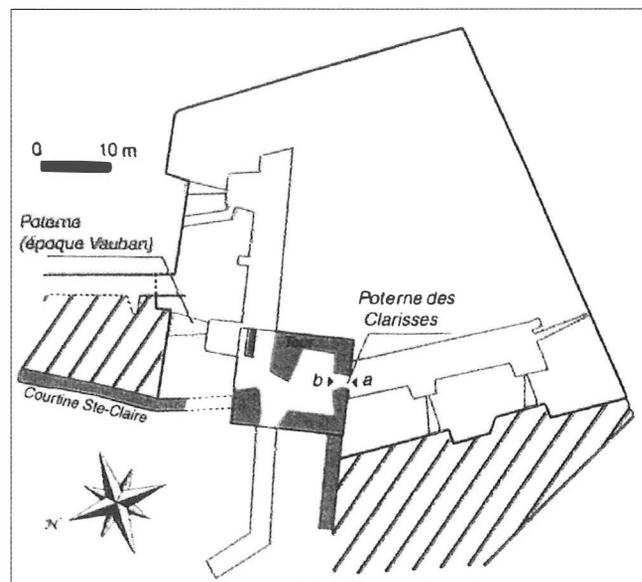
La tour de Sault, longtemps considérée comme un élément défensif isolé, constituait donc dès la fin du XIIe ou le début du XIIIe siècle la pièce maîtresse d'un ouvrage avancé, protégeant l'accès amont de la ville par la Nive. Couplé à la tour des Menons sur la rive droite, ce système contrôlait dès l'origine une estacade.

Frédéric Gerber

# BAYONNE

## Pôle universitaire

Le site des Casernes de la Nive est concerné par le projet de création d'un pôle universitaire. Depuis quelques années, diverses opérations de diagnostic et de surveillance (sondages de S. Riuné-Lacabe en 1993, de Ch. Normand en 1999-2000, fouille du Couvent des Cordeliers par J.-L. Piat en 2000) ont permis de révéler le potentiel historique de cette zone du petit Bayonne, caractérisée par des terrains marécageux, sur lesquels se sont développés, à partir des XIIe–XIIIe siècles, des faubourgs extra urbains (Bourg-Neuf). Toutefois, en dépit d'indices d'occupation de plus en plus flagrants la topographie médiévale du secteur compris entre le Château-Neuf et la halle est de l'ancienne caserne demeurait assez floue, tandis que la période Moderne est mieux attestée par les restes d'un établissement religieux (Clarisses) et des constructions défensives (bastion Saint-Jacques construit au début du XVIe siècle, fortifications Vauban de la fin du XVIIe siècle). La plupart de ces réalisations n'étant connues que par d'anciens plans, le service régional de l'archéologie d'Aquitaine y a prescrit la réalisation de treize tranchées destinées à préciser la localisation, l'état de conservation des structures, de manière à pouvoir éventuellement les intégrer au projet de construction. Un des acquis majeurs du diagnostic concerne le Couvent des Clarisses dont l'emplacement exact au cours du Moyen Age a suscité bien des controverses. Il semble aujourd'hui établi, à la lecture du devis d'adjudication de la reconstruction de cet établissement en 1520-1521, que le monastère médiéval primitif est à rechercher sur le site même de la Caserne (près de la halle est) où il aurait été démoli en 1520 avant d'être reconstruit quelques dizaines de mètres seulement plus au nord à l'occasion de travaux sur les fortifications voisines. Un des sondages a révélé un mur inédit, très arasé, ainsi qu'un niveau de circulation sous le cavalier de la fortification susceptibles d'appartenir à cet établissement primitif. La deuxième structure médiévale du site directement recherchée par le diagnostic était «l'enceinte anglaise» et en particulier la courtine Sainte-Claire. Seuls 26 mètres linéaires de ce rempart, dont quelques mètres de chemin de ronde, ont été retrouvés. Sa datation dans le cours du XIVe siècle semble probable bien que le mobilier archéologique rarissime issu des sondages ne permette pas d'en dire plus. Une première occupation marquée par un large fossé dont il est difficile d'apprécier la fonction, précède la construction de cette courtine dont le démantèlement s'effectuera à partir de l'époque Vauban en 1685. La portion de rempart observée semble n'avoir été conservée que pour fournir un point d'appui au bastion Saint-Jacques dont la construction remonte à la période 1521-1524. Une grande partie du flanc nord de ce bastion a été dégagée par les sondages. Un certain nombre d'aménagements inédits du



Bastion Saint-Jacques : restitution des structures médiévales et modernes avec emplacement de la poterne, d'après les dernières découvertes.

XVIe siècle (orillon) ou des siècles suivants (poterne) ont pu être observés à cette occasion.

La topographie de l'époque moderne se caractérise sur le site par l'édification de nouvelles structures défensives (bastions et boulevards) mais aussi par la création à l'arrière de la courtine Sainte-Claire d'un grand cavalier de terre qui vient recouvrir le premier monastère arasé des Clarisses. De l'établissement construit en 1520 subsistent diverses fondations de murs (église), des sépultures et les restes d'un four à cloche installé sans doute à l'intérieur même de l'église. Les niveaux de circulation correspondant à l'activité des lieux n'ont pas été conservés, ils devaient coïncider avec la dalle de béton de la halle actuelle. Les derniers états du site (XVIIIe-XIXe siècles) sont représentés par des structures peu importantes (égouts, fonds de murs) plus ou moins bien connues par la documentation ancienne. Un état primitif de la halle ouest est matérialisé par des soubassements de piliers qui devaient, contrairement à aujourd'hui, scinder l'espace originel en plusieurs travées. Dans une des tranchées est apparue une galerie souterraine voûtée dont la fonction reste à ce jour inconnue.

Deux tranchées ouvertes sur l'esplanade située au sud du Château Neuf, où l'on pouvait supposer que s'opérait l'accès depuis la ville, se sont avérées entièrement négatives.

Nicole Gangloff

En 2001, nos investigations dans la grotte du Phare se sont concentrées à nouveau dans la salle II avec la fouille complète des niveaux néolithiques. Parallèlement, deux sondages ont été ouverts dans la salle I et près de l'éboulis terminal, à plus de 140 m de l'entrée. Par une connaissance désormais globalisée de tout le remplissage, des dynamiques sédimentaires, des séquences d'occupation et de l'évolution post-dépositionnelle, il est possible d'identifier le potentiel encore intact comme ses faiblesses. Ces éléments nous incitent ainsi à réorienter notre stratégie.

### La salle I

Le sondage de 1998, implanté entre la paroi et un pilier, avait conclu à une forte perturbation de niveaux anthropisés anciens. Le rôle tenu par un petit boyau - moins de 50 cm - masqué par les sables avant notre intervention, a depuis été clarifié. Celui-ci, en s'amorçant de façon intermittente, a multiplié les phases de ravinements dans la partie nord-occidentale de la salle I puis tout le long de la galerie d'accès. Il était néanmoins nécessaire, en attendant le sondage initial vers le centre, de déterminer s'il pouvait avoir épargné d'autres secteurs de la salle. Les deux premiers mètres carrés ont confirmé le caractère complètement remanié des dépôts.

### L'éboulis terminal

La totalité du remplissage de la galerie terminale a été désagrégée puis évacuée par le chenal principal - dont le parcours a été suivi jusque dans la salle II - qui s'ouvre en pied de paroi à une quinzaine de mètres de l'éboulis. Entre les deux, un ressaut de 10 m<sup>2</sup> pouvait être interprété comme des niveaux sans doute épargnés par les crues récurrentes. Un sondage a validé cette hypothèse. Une semelle de foyer, totalement lessivée et sans matériel, reposait sur un plancher stalagmitique en contact avec les concrétions recouvrant l'éboulis. Une datation indirecte est assurée par la présence, sous le plancher, d'un riche niveau du Bronze final IIIb.

### La salle II

Dans cette salle désormais pratiquement vidée, seuls manquent encore à fouiller le témoin stratigraphique et les premiers mètres de chaque diverticule. L'étude a porté sur les niveaux 4, 5 et 6.

#### ■ Niveau 4

La pauvreté en mobilier de ce niveau s'est une nouvelle fois confirmée. Exception faite d'une faune relativement dense, les rares vestiges en place ou en position secondaire dans le chenal nous orienteraient vers une attribution culturelle ou campaniforme. Il reste que plusieurs trous de poteaux et un tronçon de canalisation (?) en bois résultent d'une organisation spatiale particulière dont l'analyse est en cours.

#### ■ Niveaux 5 et 6

Les assemblages céramiques et de parure se sont certes enrichis mais l'absence de vestiges dans toute la zone sud-orientale (carrés H-J/5-7) reste une déception.

### Synthèse

A partir de ces différentes observations, on constate que la salle II concentre l'intérêt du gisement, avec près de 40 m<sup>2</sup> très bien conservés. Les coupes des diverticules qui s'y greffent prouvent toutes que ces rétrécissements brutaux ont accéléré la circulation des eaux et que les matériels s'y retrouvent brassés, sans cohérence stratigraphique. Le même constat s'applique à la salle I où convergent plusieurs arrivées d'eau (chenal principal, chenal dans le secteur nord-occidental) : de fait, sa fouille semble inutile si l'on excepte la seule collecte de vestiges mobiliers hors contexte.

En fond de réseau, sous une épaisse pellicule concrétionnée, un niveau en place est attribué au Bronze final IIIb. Il s'avère fondamental d'étudier la totalité de cette surface afin de dater la mise en place de l'éboulis au travers duquel on entrevoit la suite du réseau. Deux cas de figure se dessinent en effet :

— l'effondrement est antérieur aux occupations protohistoriques et les occupants furent eux mêmes stoppés par ce bouchon ;

— l'éboulis ponctue une recrudescence de l'activité hydraulique soulignée par la formation du plancher sous la double jonction des crues du chenal et des ruissellements de parois. Dans cette hypothèse, une désobstruction drastique s'imposera afin d'explorer la suite de la cavité dans laquelle auraient pu pénétrer ces occupants successifs.

Hormis cette question qui, en suspens, conditionne la prolongation à moyen terme des travaux, tout nous incite à penser aujourd'hui que le gros du potentiel est désormais exploité.

Fabrice Marembert, Patrice Dumontier

# BOUEILH-BOUEILHO- LASQUE

## Le Castéra

La fouille programmée du Castéra s'inscrit dans le cadre du P.C.R. «Espace rural, peuplement et productions dans le piémont occidental des Pyrénées : nouvelles recherches autour de la villa gallo-romaine de Lalonquette», mené par l'université de Pau, sous la direction de Rosa Plana-Mallart.

Le Castéra est un éperon barré de petite superficie (env. 8 ha) protégé par un talus de terre (moins de 2 m de haut avant son arasement par le propriétaire) et un fossé aujourd'hui disparus. En 1999, une série de douze sondages mécaniques a permis de cerner le potentiel archéologique de ce site. Il s'est avéré que seul le rebord est du plateau (espace plat et bien drainé) a été occupé. Nous avons ainsi pu mettre en évidence un foyer associé à une aire de circulation et d'occupation et un deuxième foyer probable.

La fouille programmée 2001 a permis la poursuite des recherches dans ce secteur.

Le foyer principal, d'une grande superficie, est caractérisé par une couche très dense de galets rubéfiés entremêlés de céramiques brûlées et écrasées sur place. Un second foyer au nord du sondage commence à être également dégagé. Les niveaux de circulation et d'occupation sont composés de galets épars et de fragments de céramiques. Aucune structure liée à un bâti n'a été reconnue pour l'heure : ni sablière basse, ni trous de poteaux.

La céramique commune recueillie est caractéristique des productions de la fin de l'Age du Fer des Pyrénées occidentales (jarres, vases ovoïdes à lèvres divergentes, bols, jattes). La découverte des fragments d'au moins une amphore gréco-italique permet de dater ce site de la période comprise entre le IIIe et le IIe siècle avant notre ère.

Les structures dégagées, qui se rattachent à un habitat de type léger, s'apparentent à celles mises en évidence ces dernières années aussi bien dans les Landes pour des périodes anciennes (Hastingues, Premier Age du Fer), que dans les Pyrénées-Atlantiques pour l'Antiquité (Le Bilaa à Lescar, Castet Bieilh à Castillon d'Arthez). Ceci pose de nombreuses questions quant à la fonction et à l'utilisation des sites fortifiés de hauteur durant la Protohistoire.

Les dimensions peu conséquentes des fortifications et le faible espace d'occupation permettent de penser à un site à finalité agropastorale : le talus et le fossé s'apparentent plus à une clôture qu'à de véritables fortifications, en outre, les pentes entourant le site ne sont pas aménagées et rendent la plate-forme facilement accessible de toute part. D'autre part, la présence d'une large zone vierge de vestiges archéologiques pourrait souligner la consécration d'espaces destinés au pacage.

Sophie Larqué, Jean-Marie Escudé-Quillet

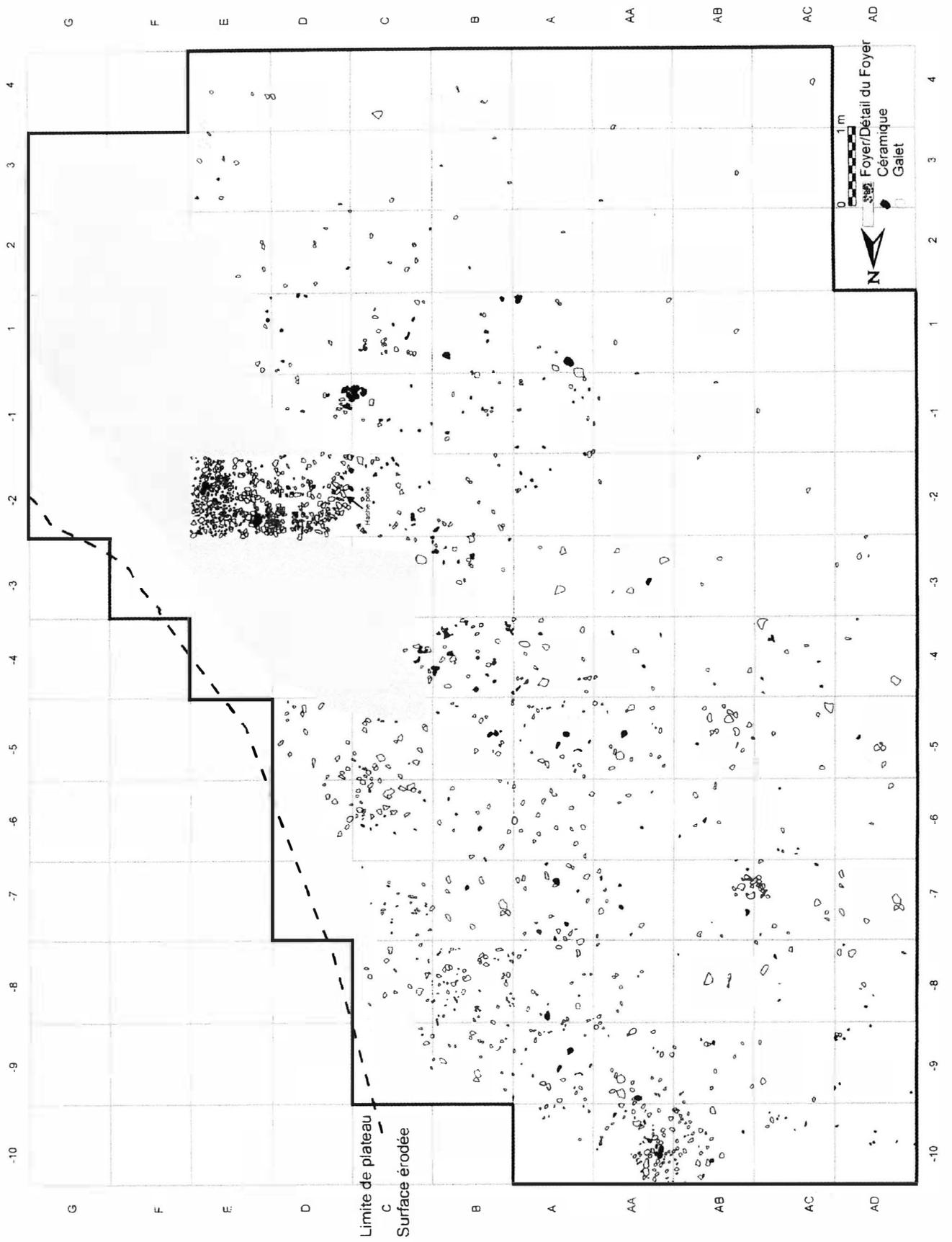
# ESTERENCUBY

## Grotte d'Harpea

D'accès aisé et offrant un abri naturel relativement vaste (alors même que ce type de gisement est rare dans le secteur), protégée des vents dominants et bénéficiant d'un ensoleillement optimal, la grotte-bergerie d'Harpea à Estérençuby, est rapidement apparue comme l'un des gisements à explorer en priorité dans le cadre du PCR sur l'anthropisation de la Montagne basque. Sans tomber dans un excès d'optimisme ni faire preuve de préjugés, on pouvait en effet légitimement considérer que le potentiel archéologique de la cavité, quelle que soit la période considérée, était à la hauteur de son caractère attractif, à savoir très élevé.

Les travaux réalisés en 2001 n'ont malheureusement que très partiellement confirmé ces attentes. Les divers sondages ont en effet démontré que le gisement avait fait l'objet de vidanges régulières, l'épaisseur conservée de sédiments n'atteignant jamais plus de quelques dizaines de centimètres. Quelques trous de piquets, les restes d'un foyer à plat retrouvés à la base de la séquence, témoignent cependant de l'existence d'aménagements anthropiques qu'il reste pour l'instant, en l'absence de matériel significatif et en attente des datations, impossible de caler chronologiquement.

Nicolas Valdeyron



Boueih-Boueih-Lasque - Le Castéra.

La neuvième campagne de fouille programmée du chantier archéologique et paléontologique de la grotte d'Unikoté à Iholdy s'est déroulée dans un premier temps du 7 au 17 avril (fouille, relevés topographiques et stratigraphiques) puis, dans un second, du 12 juillet au 25 août 2001 (fouille, relevés stratigraphiques et aménagements du site).

Cette année encore, comme lors de la campagne de fouilles 2000, nos investigations ont uniquement porté sur Unikoté I «fouille principale» et sur le «niveau supérieur» d'Unikoté II.

Pour Unikoté I, les travaux de la campagne 2001 ont concerné sept des carrés de la fouille principale (A1, A4, A5, B4, B5, D3 et E0).

Le carré A1 pour compléter les coupes n° 1, 8, 10 et 13 précédemment établies. Et, bien qu'il s'agisse aujourd'hui du carré le plus profond (5,28 m en contrebas du point 0 d'Unikoté I), le plancher de la grotte n'a pas encore été atteint.

La poursuite des travaux dans le carré B4 précise et complète les coupes 6, 18, 19 et 20. D'autre part, l'avancée de la fouille en ce carré doit nous permettre de vérifier les données de l'analyse morphostructurale qui évoquait la probable existence d'une autre salle en arrière du carré B5. En vue de vérifier cette hypothèse, les travaux de fouilles ont également été entrepris dans les carrés A4, A5 et B5.

Le carré D3 pour établir une nouvelle grande coupe allant du carré E3 au carré Z3 de façon à compléter la coupe n° 6 et préciser les coupes n° 5, 7 et 9.

De la même façon la fouille du carré E0 précise et complète les coupes n° 4, 7, 16 et 17.

Environ 4 m<sup>3</sup> de sédiment proviennent de ces sept mètres carrés fouillés. La totalité du sédiment fouillé a été tamisée. Au total, 185 objets «seau de tamisage» ont été côtés et catalogués comme n'importe quel objet archéologique. La totalité des deux refus de tamis de chacun de ces seaux a pu être triée, par nos soins, entre la fin de la campagne de fouille et la rédaction de ce résumé. Pour un nombre total de 429 objets côtés et catalogués le NRDt (sans tenir compte de la microfaune ni du matériel déterminable des refus de tamis) est de 80. Pour l'ensemble de ce matériel, l'hyène représente 41,25 % du NRDt, alors que l'homme et les témoins d'industrie lithique comptent chacun pour 1,25 %.

Le matériel récolté à l'occasion de cette dernière campagne vient compléter les bases de données de cette partie du site. Si aucun nouveau taxon n'a été mis en évidence, nous avons cependant pu retrouver, dans le carré A5 (n° 01-UNI I-A5/d3#1), un nouveau fragment de crâne humain et, dans le carré B4 (n° 01-UNI I-B4/d2#101) un éclat de silex manifestement d'origine anthropique. Outre des vestiges d'Hyènes des cavernes

dans pratiquement tous les niveaux exploités (os, dents et coprolithes), ont également été mis au jour des vestiges d'*Equus caballus*, de *Bovinae*, de *Cervus elaphus*, de *Capreolus capreolus*, de *Sus scrofa*, de *Panthera sp.*, d'*Ursus spelaeus*, de *Vulpes vulpes*, de *Meles meles*, quelques vestiges d'Oiseaux et de très nombreuses pièces rapportées à de la microfaune.

Pour Unikoté II, les travaux de la campagne 2001 ont porté sur 17 des carrés du «niveau supérieur» (d8, d9, d10, d11, e8, e9, e10, e11, e12, e13, f8, f9, f10, f11, f12, f13 et g8). Nous avons privilégié les travaux dans ce secteur ouest, pour deux raisons majeures :

— poursuivre l'établissement de la grande coupe reliant Unikoté I au chantier extérieur,

— et arriver, sur une grande surface, à proximité du «niveau plan» de façon à pouvoir, et cela dès la prochaine campagne, procéder à des décapages de relativement grande extension horizontale.

Pour ces 17 carrés, la fouille a concerné plus de 9 m<sup>3</sup> de sédiment et représente au total 1180 objets côtés et catalogués. Comme pour Unikoté I, les «seaux de tamisage» (168 au total) sont considérés comme n'importe quel autre objet archéologique et ils sont donc côtés et catalogués. La totalité des refus de tamis a également pu être triée entre la fin de la campagne et la phase de rédaction de ce texte. Le tri montre que ces refus sont extrêmement riches en microfaune en particulier. Dans le calcul préliminaire du NRDt il n'a pas été tenu compte, ni des données des refus de tamis, ni de la microfaune. Le matériel récolté à l'occasion de cette dernière campagne vient également compléter les bases de données de ce *locus*. 256 pièces (sans tenir compte de la microfaune) ont pu être déterminées anatomiquement et taxonomiquement.

Nous remarquerons, en particulier, que lors de cette dernière campagne, 41 vestiges humains (soit 16,01 % du NRDt), 97 témoins d'industrie lithique (soit 37,89 % du NRDt) et 12 vestiges d'hyènes (soit 4,68 % du NRDt) ont été découverts sur le chantier extérieur. D'un point de vue paléontologique, outre les taxons dont nous venons de parler, les travaux de cette année confirment la présence de *Canis lupus*, *Vulpes vulpes*, *Ursus spelaeus*, *Meles meles*, *Cervus elaphus*, *Capreolus capreolus*, *Bovinae*, d'*Equus caballus*, de *Sus scrofa*, *Lepus sp.* et d'Oiseaux. De très nombreuses pièces rapportées à de la microfaune proviennent soit directement de la fouille soit des refus de tamis.

Ces quelques données préliminaires confirment la différence que nous avons déjà notée (Michel, 2000 et 2001) entre Unikoté I et le niveau supérieur d'Unikoté II qui est nettement plus anthropisé même si l'hyène des cavernes a pu y jouer un rôle important. D'autre part, ces données confirment également les interprétations

proposées sur le fonctionnement des *loci* du site d'Unikoté :

Unikoté I, lors de phases tempérées du Würm ancien supérieur, a principalement servi de repaire à l'hyène des cavernes (occupation sur une longue période temps, par un clan composé de nombreux individus aux mœurs sédentaires) même si on peut également y déceler une fugace présence humaine (vestiges osseux et industrie lithique du Paléolithique moyen).

Sur Unikoté II «niveau supérieur», les vestiges osseux humains et les témoins d'industrie lithique qui se rapportent également au Paléolithique moyen, sont proportionnellement plus abondants que sur Unikoté I ; l'hyène des cavernes y est moins présente que dans les niveaux fossilifères d'Unikoté I qui, plus anciens, bénéficiaient de conditions climatiques moins rigoureuses. Il semblerait que l'homme soit davantage venu fréquenter ce niveau où, la présence de l'hyène devient plus discrète (occupation sur de brèves périodes par un clan constitué d'un petit nombre d'hyènes aux mœurs plutôt nomades).

Le «niveau plan» d'Unikoté II, que nous n'avons pas fouillé lors de cette dernière campagne, sous-jacent au «niveau supérieur», présente également une accumu-

lation osseuse caractéristique d'une tanière d'hyènes mais avec, aussi, quelques témoignages d'une présence et d'une activité humaine. Il occuperait une position biochronostratigraphique intermédiaire entre Unikoté I et le «niveau supérieur» d'Unikoté II.

Les niveaux fossilifères d'Unikoté I et d'Unikoté II se placeraient dans le Würm ancien supérieur (= stade isotopique 3) qui, un peu comme dans le sud-est de la France, bénéficiaient de conditions écologiques moins froides que dans le bassin d'Aquitaine.

Patrick Michel

- MALLYE J.-B., (2001). *Les Mustélidés d'Unikoté*. Mémoire de la Maîtrise d'Ethnologie de l'Univ. Bordeaux I.
- MICHEL P., (2000). *La grotte d'Unikoté (Commune d'Iholdy, Pyrénées-Atlantiques) : un repaire d'Hyènes avec des restes humains dans des niveaux würmiens*. Rapport de fouille programmée 2000. Direction régionale des Affaires Culturelles, Aquitaine, Service Régional de l'Archéologie, 112 p. dactylog.
- MICHEL P., (2001). *A propos d'une grotte repaire d'hyènes des cavernes avec des indices de présence humaine dans des niveaux würmiens : La grotte d'Unikoté à Iholdy (Pyrénées-Atlantiques)*. Mémoire d'Habilitation à Diriger des Recherches, Université de Perpignan, Faculté des Lettres et Sciences Humaines, Ecole doctorale 213, Soutenu le 9 juillet 2001, 541 p. dactylog., 346 tabl., 77 fig., 102 graph.

## LESCAR

Rue des Frères Rieuepeyrous

Notice non parvenue

Nicole Gangloff

## ORTHEZ

Tour Moncade

L'évaluation réalisée en juillet 2001 à la Tour Moncade d'Orthez a répondu à une double problématique. Elle devait d'abord caractériser l'impact archéologique des travaux de consolidation envisagés à court terme par l'architecte en chef des monuments historiques, ceux-ci consistant en la mise en place de trois tirants pour palier au déversement de la courtine sud. Toutefois, cette fouille représentait aussi la première opération archéologique officielle sur le site. Elle devait donc permettre par là même d'évaluer le potentiel archéologique de la Tour Moncade et de faire le bilan des dernières recherches historiques et monumentales conduites par Françoise Galès.

L'opération s'est déroulée sur deux secteurs bien distincts. L'un, sur la courtine sud, là où doivent être implantés les tirants (secteur 1), l'autre dans la partie nord (secteur 2).

L'évaluation de la partie sud était essentiellement liée aux travaux de consolidation projetés, avec la réalisation de huit sondages sur l'emprise des tirants. Quant à la partie nord, elle a consisté à réaliser une grande tranchée partant de la *aula*, recoupant le glacis et le fossé jusqu'à la «fausse braie».

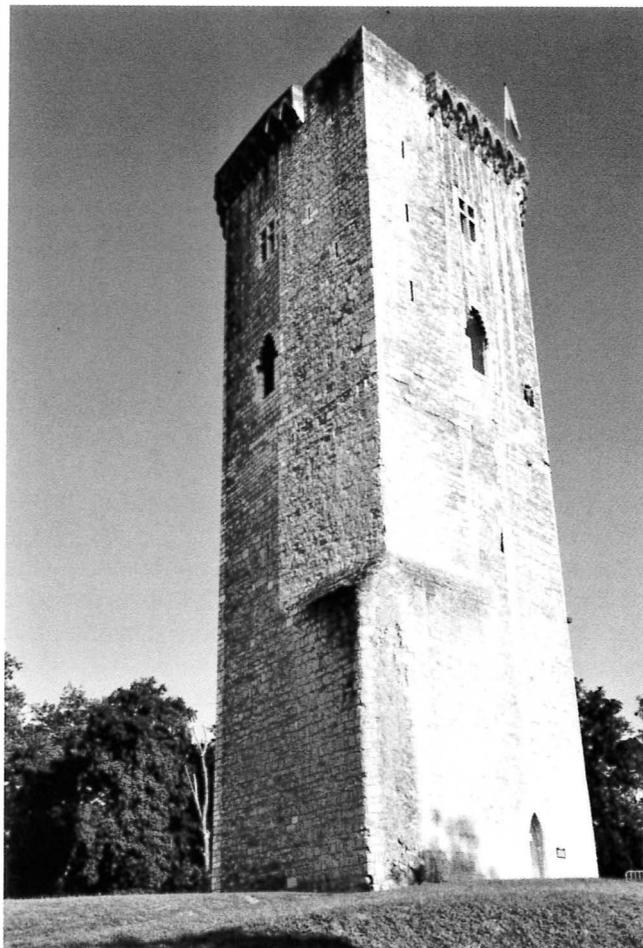
Les deux semaines de fouille ont amené quelques résultats archéologiques et techniques notamment en matière de préconisation avant travaux.

On a pu constater la faible stratification du site si l'on exclut les niveaux de remblais constitués de substrat remanié. Ces derniers marquent un fort aménagement de la motte par apport de matériaux pour niveler les dépressions naturelles et permettre la mise en place de la courtine. Les niveaux médiévaux sont généralement limités aux premiers 50 cm, ce qui implique un impact fort de toute excavation sur la plate-forme castrale. On a pu aussi constater la présence de structures entre l'enceinte et la *aula*, structures remblayées récemment et qui apparaissent sur divers documents du XIXe et du XXe siècle. Ces murs semblent associés à des séries de trous de poteaux, aménagements de bois qu'il n'a pas été possible d'interpréter dans le cadre du diagnostic.

L'évaluation a été rendue difficile dans le secteur 1 par l'ampleur des fouilles, sondages et terrassements divers réalisés sur la plate-forme entre 1960 et 1990. Ces perturbations récentes ont parfois conduit à la disparition dans leur emprise des niveaux médiévaux. Toutefois, l'évaluation a permis par endroits d'apporter des informations sur les grandes phases d'occupation. Les niveaux reconnus s'intègrent principalement dans le Bas Moyen Age avec une chronologie très centrée sur la deuxième moitié du XIVe siècle et le début du XVe siècle. A noter aussi un niveau d'incendie qui peut correspondre à l'attaque du château pendant les guerres de Religion en 1569. Cette chronologie tardive tranche avec les connaissances historiques de la Tour Moncade, siège de la vicomté de Béarn édifée par Gaston VII au milieu du XIIIe siècle. La quasi-absence de mobilier du XIIIe siècle incite à penser à des restructurations assez fortes de la plate-forme castrale au XVe siècle.

Autre apport majeur de l'évaluation, la remise en cause du mode défensif de la partie septentrionale du château. Il faut exclure la présence d'une courtine ceinturant au nord la tour et la *aula*. On doit tout autant écarter l'idée d'une contrescarpe et d'une deuxième enceinte sur la totalité du pourtour. Ces diverses constatations inciteront certainement les historiens de la fortification à réexaminer le système défensif de la Tour Moncade.

Une première étude du mobilier céramique réalisée par Anne Berdoy et Pierre Régaldo a permis de souligner l'originalité des lots, marqués surtout par la quasi-absence de productions issues des ateliers de Garos et Bouillon et de Sadirac. En revanche, un lot de tessons glaçurés



Orthez - La tour Moncade.

semble correspondre à une production non répertoriée à ce jour et qui marque un nouveau type certainement attribuable à la deuxième moitié du XIVe siècle.

Enfin, dernier apport de l'évaluation, la présence de mobilier lithique dans une couche d'argile compacte constitue l'indice d'une occupation préhistorique sur ce qui est devenue la plate-forme castrale. L'évaluation n'a pas permis de déterminer l'ampleur et la chronologie de ces quelques artefacts. Ils représentent toutefois une preuve supplémentaire de la nécessité d'assurer un suivi archéologique constant sur la Tour Moncade.

Nicolas Portet

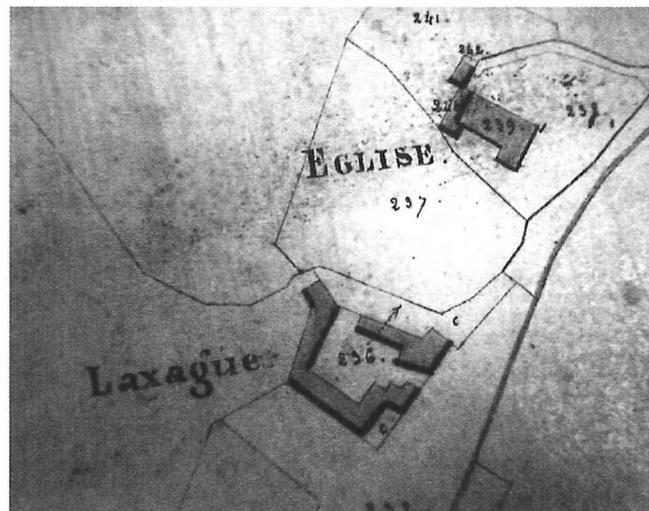


# OSTABAT-ASME

## Château Latsaga



Vue générale depuis le col d'Ipharlatse.



Cadastre de 1832.

La maison forte Latsaga, se situe sur les basses terres en contrebas de collines délimitant la vallée de la Bidouze, sur la commune d'Ostabat-Asme, entre Saint-Jean-Pied-de-Port et Saint-Palais.

L'étude du bâti que nous avons réalisée en 2001 constitue une première étape visant à mettre en place un cadre détaillé pour des recherches archéologiques plus approfondies sur cette architecture navarraise au XIIIe et XIVe siècle. Elle fait suite à une prospection inventaire réalisée en 1999 sur ce type d'habitat dans la vallée de la Bidouze (Normand, Ch. 1999).

Un relevé pierre à pierre a été effectué sur l'ensemble de l'édifice, qui comprend un corps de logis et une enceinte à laquelle sont adossés des bâtiments annexes.

Les différentes observations ont permis de proposer une séquence chronologique :

— Une première construction de type «casa torre» édifiée dans le courant du XIIIe siècle constitue le corps de logis féodal. L'architecture semble représentative de ce type d'habitat en Navarre.

— Un deuxième ensemble comprend une enceinte délimitant une cour intérieure flanquée de deux tours et d'une échauguette.

Cette construction est tout à fait spécifique et unique au Pays Basque ; elle est liée à la prérogative d'un personnage fortuné et influent auprès du roi de Navarre dans le courant du XIVe siècle.

— L'ensemble de l'édifice a subi ensuite des transformations spécifiques aux XVe-XVIe siècles

(ouvertures à meneaux, etc.), avant d'être abandonné et transformé en exploitation agricole.

Sur la base de ce modèle d'évolution du bâti, les recherches archéologiques à venir devront s'attacher à :

— localiser précisément les niveaux d'occupation intérieure ;

— confirmer les hypothèses émises pour la restitution de certains bâtiments (fondations à mettre en évidence) ;

— dégager les structures et aménagements extérieurs repérés aux alentours ;

— rechercher dans les éboulis des éléments architecturaux permettant de reconstituer certains détails spécifiques, notamment les fenêtres géminées ;

— étudier le matériel archéologique recueilli (notamment la céramique) pour mettre en place une typologie sur un corpus déjà entrevu comme spécifique à la région.

Un étude historique basée sur des recherches auprès de documents d'archives (Archives de Navarre, départementales et notariales, etc.) a apporté des renseignements sur cette lignée féodale mais aussi quelques rares témoignages intéressants pour une restitution du mode de vie de la petite noblesse navarraise.

Benoît Duvivier, Amaia Legaz

■ Normand, Ch. Les maisons fortes de la vallée de la Bidouze. *Archéologie des Pyrénées Occidentales et des Landes*, tome 18, 1999, p. 35-71.

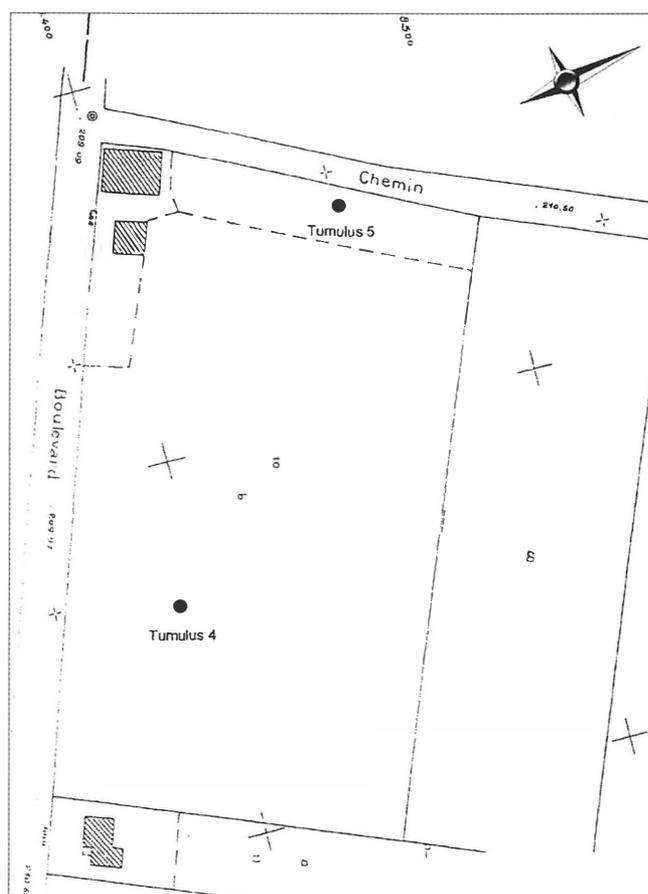
Cette fouille de sauvetage urgent a été conduite pour répondre aux problématiques fixées lors d'une évaluation réalisée par nos soins en octobre 2000 (cf. Bilan scientifique région Aquitaine 2000).

Pour le premier -tumulus 4- la fouille a confirmé la présence, au centre géométrique du tertre, d'une structure en galets. En forme de fer à cheval, elle a été érigée par empilement à sec de blocs selon un plan préalablement délimité par la première assise horizontale. On note que les cordes interne et externe ont été soigneusement régularisées. Au centre, ceinturé par cette structure, le décapage laissait apparaître deux fosses emboîtées l'une dans l'autre. Les analyses micro-morphologiques (J. Wattez) concluent en réalité à un remplissage composé de débris de construction en terres crues. La mise au jour à la base de la fosse d'un trou de poteau possible -les conditions climatiques délicates n'ont pas permis de fiabiliser nos observations- révélerait une ossature porteuse en bois. Malheureusement, la découverte de rares tessons prouve que l'arasement était déjà bien avancé. Une lentille de charbons dégagée sous le massif, mais en contact avec lui, a permis un prélèvement en vue de dater la fondation du monument. Le résultat, bien ancré sur le Bronze ancien, est tout à fait conforme aux dates obtenues par J. Seigne sur des configurations analogues (tumulus 8 de Lescar, par exemple).

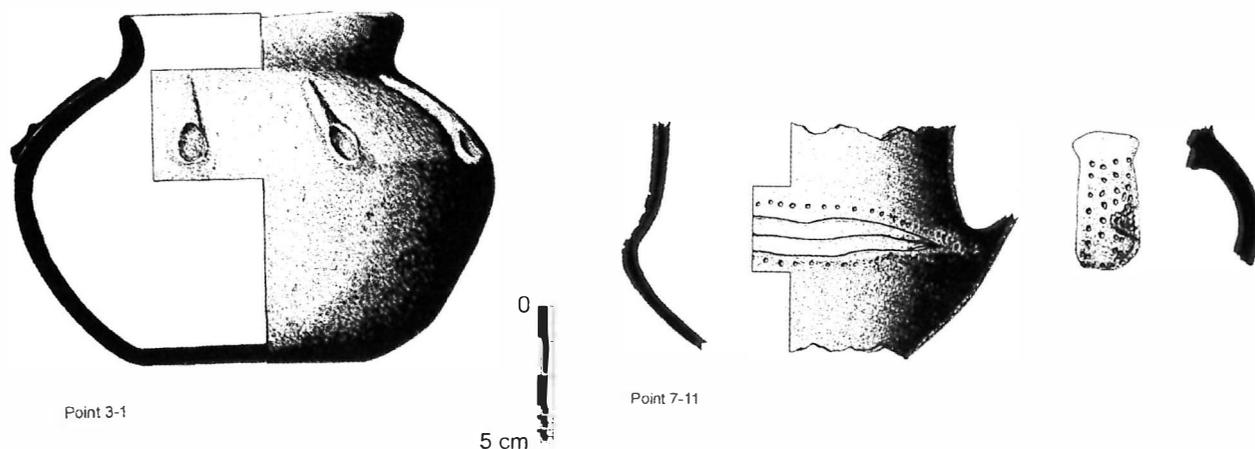
Le décapage du second site -tumulus 5- a révélé l'existence d'une structure fossoyée. Deux fossés concentriques entouraient en effet quatre petites fosses en position centrale. Deux points de découverte de matériels céramiques ont été dégagés dans le fossé interne, large et peu profond. Une plus grande concentration ponctue le fossé extérieur, plus étroit et sensiblement plus profond que le premier. Ce lot céramique se répartissait dans les deux tiers supérieurs, mêlé à des brandons dont la taille et la forme des cernes évoquent les restes d'une palissade en bois (analyse anthracologique par B. Davasse). Un arc de cercle de galets a été disposé au nord, au sommet du comblement du fossé extérieur. Deux datations réalisées à partir des brandons et de charbons récupérés sous le cercle prouvent leur contemporanéité, entre le Néolithique final et le tout début du Bronze ancien. Quelques tessons marginaux témoigneraient d'intrusions ponctuelles au Bronze moyen.

Les analyses paléo-environnementales (C. Tixier) illustrent un milieu stable entre à peu près le XXVe et le XVe siècles avant J.-C. Relativement ouvert, il est dominé par les marqueurs pastoraux alors que, de façon plus surprenante -faut-il s'interroger sur une conservation préférentielle ?-, les taxons liés aux activités agricoles sont absents.

Fabrice Marembert



Pau - Tumulus "Cabout" 4 et 5.  
Extrait du cadastre.



Pau - Tumulus "Cabout" 4 et 5.  
Matériels céramiques, fossé extérieur.

## SAINT-JEAN-LE-VIEUX

### La chapelle Saint-Blaise d'Aphat-Ospitalia

La chapelle d'Aphat-Ospitalia appartenait à une ancienne commanderie de l'ordre des Chevaliers de Saint-Jean-de-Jérusalem dont la première mention connue dans la commanderie date de 1194. Elle se trouve à un kilomètre de Saint-Jean-le-Vieux, au bord de la route actuelle de Saint-Jean-Pied-de-Port à Saint-Palais, ancien chemin de pèlerinage vers Saint-Jacques de Compostelle. Il existe de plus une voie secondaire passant par Irissarry et montant vers le massif d'Iraty dont tous les établissements dépendaient de l'ordre de Saint-Jean de Jérusalem. Vendue comme bien national à la Révolution, la chapelle servait de remise agricole jusqu'à la mise en place d'un projet de mise en valeur du site. C'est dans ce cadre que des sondages archéologiques ont été entrepris sur la chapelle, ainsi qu'une étude du bâti.

L'édifice était orienté nord-ouest/sud-est. L'abside et une grande partie de la nef ont été détruites au début du XXe siècle.

L'étude du bâti laisse entrevoir de nombreux remaniements dans l'histoire de cette chapelle, ce que confirment les sondages qui ont révélé des indices de structures peut-être antérieures à la chapelle telle qu'elle apparaît aujourd'hui.

Benoît Duvivier, architecte, a travaillé au relevé architectural, indispensable à la compréhension du bâtiment, en parallèle des travaux archéologiques.

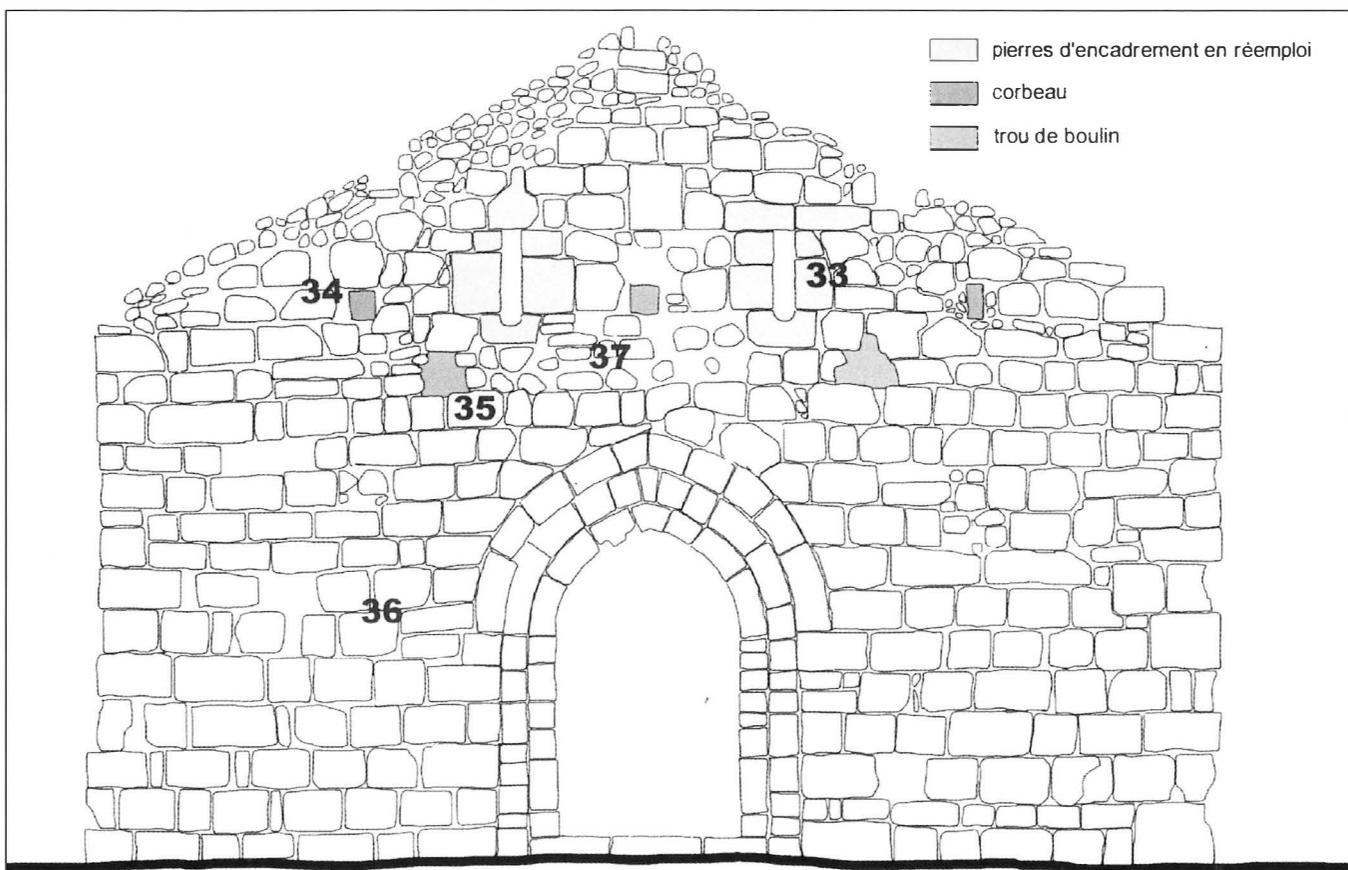
L'objectif de cette campagne était d'accumuler le maximum d'informations pour retracer l'évolution de cette chapelle et dégager toute la partie détruite pour en faire le plan. Deux sondages profonds étaient aussi prévus, dans le but de suivre une stratigraphie continue et mettre en évidence les fondations primitives de la chapelle et, peut-être, une occupation du site antérieure à la chapelle.

En raison de l'importante couche de remblais contemporain très tassé à dégager, nous n'avons pu atteindre pour l'instant les fondations de l'édifice. Le plan se révèle enfin dans son ensemble : une longueur totale d'environ 21 m, une abside semi-circulaire, plus étroite que la nef, avec une épaisseur de mur atteignant un mètre, un parement double rempli de blocage (galets et mortier).

La fouille du seuil, au nord-ouest, a permis de dégager une large dalle formant une marche vers l'intérieur du seuil. Il semblerait, par la position des couches et par une ligne de mortier qui court le long de la dalle, qu'au moins une autre marche existait.



Saint-Jean-Le Vieux - Apath-Ospitalia. Façade nord.



Au pied de cette marche, vers le sud-ouest, une réduction de sépulture a livré des os longs d'adultes, des os d'enfant très jeune (périnatal ?), deux crânes d'adultes dont l'un contenait, dans la mâchoire, une monnaie attribuée au XVe siècle.

La fouille de l'aplomb extérieur du mur sud-ouest, justifiée par la présence d'une «perturbation» visible dans l'élévation, a permis de découvrir une structure inconnue jusqu'alors. Il s'agit d'une construction rectangulaire formée d'un bloc de pierre taillée sur chacun des petits côtés, d'un alignement de pierres taillées sur le grand côté extérieur et du mur de la chapelle sur le grand côté intérieur.

Si l'objectif principal de cette campagne, c'est-à-dire le dégagement et le relevé de la partie détruite de la

chapelle, a été atteint, il reste à poursuivre les deux sondages profonds prévus. De plus, il nous semble intéressant de compléter les travaux initiés autour du seuil nord-ouest à l'intérieur mais aussi à l'extérieur d'une part, et sur la structure trouvée contre le mur sud-ouest (ancien enfeu ?).

Parallèlement, l'étude complète du matériel et le dépouillement des archives de la commanderie, conservées à l'*Archivo Historico Nacional* (Madrid) devraient apporter des informations complémentaires permettant ainsi, à l'issue d'une nouvelle campagne, une synthèse sur ce site.

Amaia Legaz.

## SAINT-JUST-IBARRE

### Le massif du Zaboze

Le massif du Zaboze est localisé au nord du Massif des Arbailles, entre le Pic du Belchou et le plateau d'Elzarreko. Cette vaste zone calcaire où affleure le lapiaz est comprise entre 800 et 1113 m (altitude du pic du Zaboze). Un premier inventaire dressé par Ch. Normand et Cl. Chauchat comptabilise plus de 31 grottes ou abris.

Les objectifs de cette campagne étaient de localiser au moyen d'un G.P.S. le plus grand nombre possible de sites, de les topographier et, pour les gisements les plus pertinents, de pratiquer une série de petits sondages diagnostics.

Le choix de cette intervention - réalisée dans le cadre du P.C.R. «Dynamiques d'anthropisation de la montagne Basque» piloté par D. Galop - se justifie par l'opposition marquée entre cet environnement et celui des pâturages d'Artxilondo, zone-atelier privilégiée du programme de recherche. Le massif du Zaboze se trouve nettement à l'écart (une heure de marche) aussi bien des zones de pacages qu'il surplombe (pour les plus proches : plateau d'Elzarre au sud, poljé de Lahondo et flancs du Belchou au nord) que des voies de communication. Les substrats géologiques sont eux-mêmes très différents : d'un côté les pâturages d'Iraty, avec un socle de schistes, mica-schistes et grès, procèdent d'un paysage vallonné mais adouci, ouvert ; de l'autre, les calcaires urgoniens favorisent l'évolution permanente des lapiazs par des phases d'érosion (dissolution et gélifraction des calcaires) et d'accumulation parfois très rapides. Le paysage y est donc très accidenté avec la formation de nombreux avens. Sans pointements géologiques attractifs pour des populations en quête de

matières premières (silex, ophite etc.) et sans zones cultivables praticables, ses vocations pastorales et cynégétiques semblent évidentes. On ne sera ainsi pas surpris du nombre de fermetures montées en pierres sèches décelées dans la plupart des sites (grottes d'Handia, Karbe Urduna, Karbe Luzia, Eruna, Abris d'Ehulatzé, Aharikokarbia etc.).

Ces deux contraintes, éloignement et vocation pastorale privilégiée, l'opposent *a priori* au massif d'Iraty (parties haute et basse) plus favorable aux implantations sur la longue durée. Elles en font un complément d'étude fondamental car les rythmes enregistrés dans ce milieu moins attractif conduisent à plusieurs interprétations. Ils pourraient traduire des phases de contrôle de territoires plus reculés, rendues nécessaires par l'appauvrissement ou par la surcharge pastorale des zones utilisées jusque là. Ils pourraient également refléter une réorientation des pratiques pastorales alors plus extensives qu'intensives. Ils pourraient enfin témoigner d'une réorganisation de l'élevage et la nécessaire utilisation de milieux différents mais complémentaires car spécifiques à chaque espèce.

Les premières tendances lourdes confirment une fréquentation régulière (protohistoire, antique, moderne) des sites. D'autre part, tous les sondages ont buté sur des niveaux d'effondrement ou de forte activité hydraulique antérieurs à l'Age du Bronze. Les datations à venir, et leur éventuelle concordance, permettront peut-être de caractériser un épisode humide suffisamment marqué pour affecter nombre de cavités du massif.

Fabrice Marembert

# SAINT-MARTIN- D'ARBEROUE

## Grotte d'Isturitz

La campagne de recherches entreprise dans la grotte d'Isturitz s'inscrit dans le cadre d'une fouille programmée trisannuelle, axée sur la riche séquence aurignacienne de la Salle de Saint-Martin. Outre la poursuite de la fouille engagée en 2000 sur une surface d'à peu près 5 m<sup>2</sup>, nous avons procédé, préalablement à sa rectification, au nettoyage de la coupe située dans le prolongement sud de la zone fouillée.

### Stratigraphie

Les études archéologiques et la fouille nous ont conduit à compléter et modifier certaines observations faites précédemment. En particulier, C 4b a pu être subdivisé en C 4b1 et C 4b2 dans les bandes 30 à 32. Par contre, cette subdivision n'était pas décelable dans la quasi-totalité des bandes 28 et 29, et nous y avons conservé la dénomination «générique» de C 4b. Ces différences sont dues à la nature de la sédimentation dans ces deux secteurs : très majoritairement liée à des apports gravitaires dans les bandes 31 et 32, due à des ruissellements dans les bandes 28 et 29, la bande 30 étant une zone intermédiaire.

### Matériel recueilli

#### ■ **Matériel paléontologique**

Parmi les 1600 pièces recueillies dans les ensembles étudiés (C 4a et b, C 4b1, C 4b2), les grands herbivores, Cheval, Renne et Grands Bovinés, dominent dans cet ordre en nombre de restes. Le Renard, présent mais de façon inégale, le Grand Corbeau (deux vestiges), et d'autres espèces (Mégacéros, Ours, Hyène, Loup, Lagomorphe) très rares (un élément pour chacune d'entre elles), complètent l'éventail faunique. L'intervention humaine est nette et signe une origine essentiellement anthropique, y compris pour les restes de Renard. Les stries de boucherie sont assez fréquentes, de même que les stries de décarnisation, les traces de percussion ou les traces de feu. Les os brûlés sont très nombreux et peuvent résulter de l'utilisation des os comme combustible. Il semble que certains ossements étaient plutôt décharnés alors que d'autres ont été fracturés pour leur moelle. Cette dernière exploitation paraît avoir été systématique et intense puisque, outre les os longs, les mandibules, surtout de chevaux, ont également été concernées.

#### ■ **Matériel lithique**

Le matériel lithique est très abondant (plus de 26000 pièces ont été récoltées dans C 4b1) mais seuls les ensembles C 4b1 et C 4b2 semblent offrir de très bonnes garanties de fiabilité. L'outillage de C 4b1 (nb : 447) et C 4b2 (nb : 107) est majoritairement fait sur lames et lamelles. Dans C 4b1, dominent les lames retouchées (24 %), légèrement devant les grattoirs (23 %) puis les lamelles à retouches marginales (20 %). Dans C 4b2, ces dernières arrivent en tête (33 %) devant les grattoirs (21 %) et les lames retouchées (14 %). A noter que les pièces «aurignaciennes» (grattoirs carénés, lames à retouches aurignaciennes...) sont assez peu nombreuses. Les études technologiques confirment la production de lamelles à partir de nucléus carénés produisant des supports assez courts (moins de 3 cm) et courbes, de nucléus prismatiques ou pyramidaux avec des produits plus longs (4 à 6 cm) et rectilignes et de «burins-nucléus» sur éclat.

#### ■ **Industrie osseuse**

L'effectif total est actuellement de 74 éléments dont une très grande majorité (61) provenant de C 4b 1. Aux objets récoltés l'année dernière ont été adjoints une pièce à languette, un fragment d'un possible lisseur encoché, un poinçon aménagé sur une esquille et huit retouchoirs.

Deux pièces recueillies dans C 4b sont à signaler plus particulièrement : une côte de cheval complète dont l'extrémité distale est aménagée en spatule et un fragment d'une autre côte portant une série d'encoches sur un bord.

#### ■ **Éléments de parure**

Sur 52 pièces, dont une M2 ou M3 inf. humaine perforée (C 3 base), 41 sont issues des ensembles 4b. Leur étude permet de dégager quelques caractères marquants :

- les dents de bovinés dominent largement ;
- les perles sont de typologie assez variée (en panier, globuleuses, cylindriques...) ;
- la plupart des dents percées sont issues d'une chaîne opératoire complexe comprenant un amincissement de la racine par abrasion et une perforation en demi-rotation ;
- certaines dents ont subi une forte modification par abrasion de l'émail et de la racine, ce qui leur a donné une forme proche de celle des perles cylindriques.

## ■ **Matériel anthropologique**

A la molaire déciduale découverte en 2000 dans C 4b1, s'est ajoutée cette année la dent perforée signalée au paragraphe précédent.

### **Place au sein du technocomplexe aurignacien**

---

En fonction des informations acquises en 2000, les ensembles 4b avaient été placés dans un Aurignacien ancien à sagaies à base fendue, tout en notant certaines originalités par rapport à des séries proches (par exemple Brassempouy, Gatzarria).

La fouille de cette année a enrichi ces données et a confirmé les distinctions dans deux grands domaines :

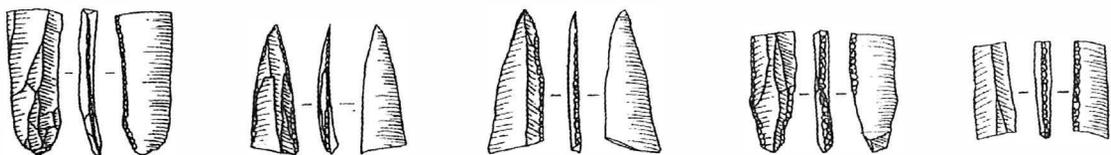
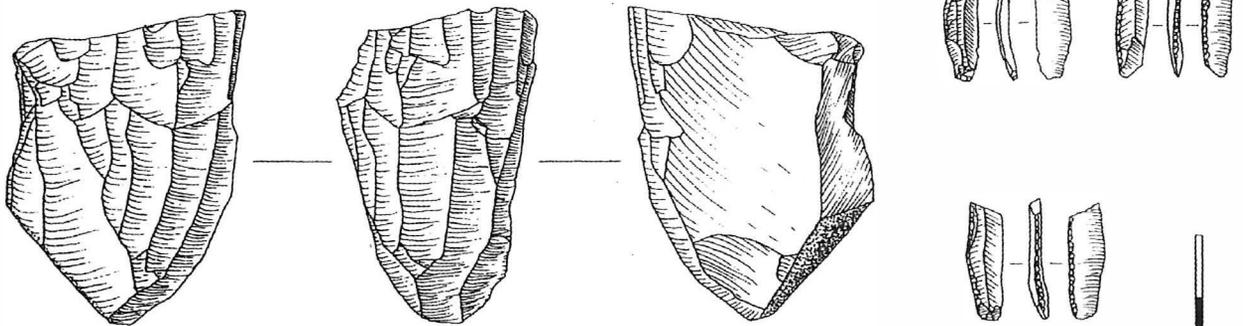
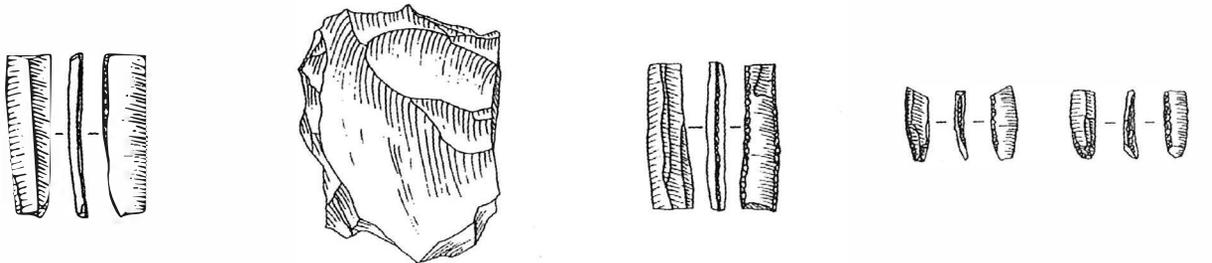
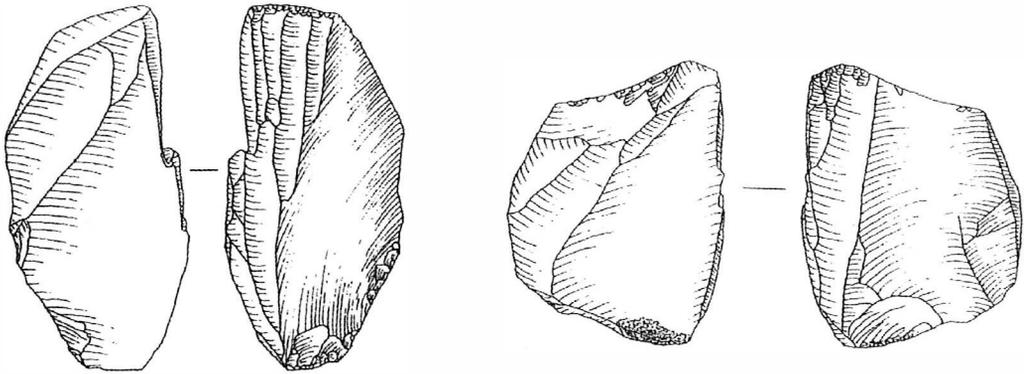
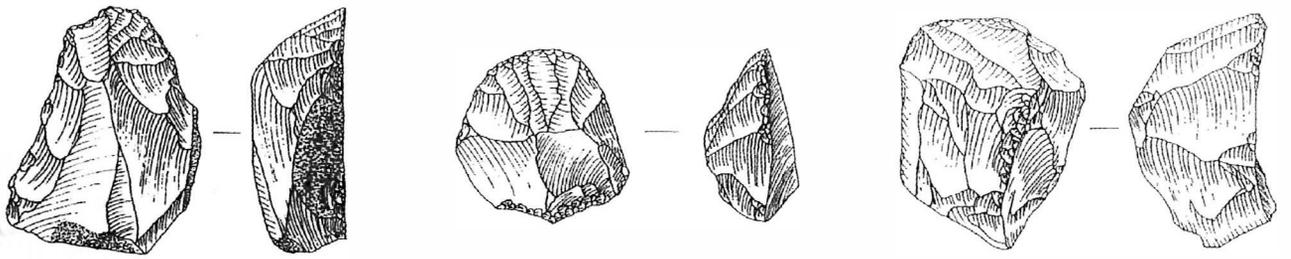
— dans le domaine lithique, outre des différences typologiques, l'existence de plusieurs chaînes opératoires de production de lamelles se distingue nettement du rôle quasi exclusif joué par les nucléus carénés dans l'Aurignacien I d'Aquitaine ;

— dans le domaine de la parure, les techniques dominantes à Isturiz sont exceptionnelles voire absentes dans les sites de ce même Aurignacien I où les perles sont très majoritaires et où les dents percées de petits carnivores l'emportent nettement sur celles de bovinés.

Faut-il voir dans ces différences l'expression d'une frontière culturelle entre groupes appartenant à l'Aurignacien ancien ou la traduction d'un décalage chronologique ?

Il nous semble prématuré de répondre définitivement à cette interrogation même si quelques données, provenant d'Isturitz et d'autres sites, nous incitent actuellement à privilégier la seconde hypothèse et à placer les ensembles 4b dans une phase plus ancienne que l'Aurignacien I.

Christian Normand,  
avec la collaboration scientifique de S. Costamagno,  
D. Gambier, V. Laroulandie, A. Lenoble,  
A. Tarriño et R. White.



Saint-Martin-d'Arberroue - Grotte d'Isturitz.  
 Différents types de nucléus et de lamelles retouchées (ensemble C4B1).

# SAUVETERRE-DE- BÉARN

## La Tour Montréal

La moitié nord de la tour est établie sur un épais remblai compact constitué de terre limoneuse et de galets. Cette couche stérile en mobilier recouvre le toit de la pente rocheuse. Le mur nord de la tour est fondé sur ce remblai tandis que ses murs est et ouest sont construits dans une tranchée qui suit le profil du rocher. L'absence de fondation, au pied du mur nord, peut être consécutive à des déblaiements anciens, ayant enlevé une partie du comblement originel de la tour.

Le décaissement de la partie sud de la tour a révélé la présence d'un épais remblai d'époque moderne et contemporaine. Cette couche présente un pendage prononcé et conique, en direction de la porte aménagée au pied de l'angle sud-est de la tour. Elle recouvre le même remblai compact de terre limoneuse et de galets identifié dans la partie nord. Ce remblai, totalement stérile en mobilier archéologique, comble entièrement la tour en prenant appui sur les parements intérieurs de ses murs.

La liaison entre ces deux secteurs se fait au niveau de la partie centrale de la tour qui correspond à la rupture de pente du rocher naturel mais aussi à la limite du secteur décaissé au sud. La coupe stratigraphique aménagée à cet endroit montre que les deux remblais précédemment évoqués (la terre noire et la terre limoneuse chargée en galets) recouvrent un ensemble de couches stratifiées, absentes dans les secteurs nord

et sud. Ces couches comprennent un premier niveau de galets et de terre qui forme une plate-forme horizontale (un sol) dans lequel sont conservés des trous ayant permis de caler des poteaux. Ces derniers sont peut-être les vestiges d'une palissade médiévale, construite sur le rebord de la plate-forme rocheuse. La liaison stratigraphique de ce sol avec les murs de la tour ne peut être établie, ni à l'est (présence d'un drain contemporain) ni à l'ouest (présence d'un drain d'époque indéterminée). La liaison entre ce drain et la tour n'est pas non plus établie puisque le point de contact entre ces deux éléments se situe sous la zone de stockage des terres déblayées.

Les informations archéologiques actuellement recueillies concernent des faits matériels (drain, palissade, sol, tour) liés à une, voire plusieurs phases d'occupation. Le problème est que le manque de lien physique entre ces divers éléments ne permet pas d'en connaître la chronologie relative. Nous ajouterons toutefois qu'un dégagement plus complet de la porte au pied de la façade est à montré que celle-ci avait été aménagée postérieurement à la construction, sans qu'il soit possible pour autant de la dater avec précision.

Les travaux archéologiques entrepris sur cet édifice sont actuellement ajournés dans l'attente d'un nouvel examen du projet d'aménagement.

Catherine Boccanino

**AQUITAINE**  
**PYRENEES-ATLANTIQUES**

**BILAN**  
**SCIENTIFIQUE**

Opérations communales et intercommunales

**2 0 0 1**

						P.	N°
ALCAY/AUSSURUCQ/CAMOU-CIHIGUE Pic des Vautours / Vallée d'Ithé	MAREMBERT	Fabrice	BEN	PI	150	92	
BIRON/CASTETNER/SARPOURENX	RECHIN	François	SUP	PI	150	93	
Mines et métallurgie antique du fer dans les vallées de la Nive et des Aldudes	BEYRIE	Argitxu	SUP	PCR	151	94	
Vallées de Cize et de Soule Archéologie de l'estivage en montagne basque	RENDU	Christine	BEN	PTh	152	95	

# AQUITAINE PYRENEES-ATLANTIQUES

# BILAN SCIENTIFIQUE

Opérations communales et intercommunales

2 0 0 1

## ALÇAY/AUSSURUCQ/ CAMOU-CIHIGUE

Pic des Vautours/Vallée d'Ithé

F. Marembert

Cf. notice du P.C.R. "Paléoenvironnement et dynamiques de l'anthropisation de la montagne basque" de Didier Galop dans ce volume.

## BIRON, CASTETNER, SARPOURENX

Pour cette prospection, qui a essentiellement porté sur le territoire de la commune de Biron, nous avons concentré nos efforts sur la zone de collines de flyschs secondaires qui surplombe au sud la vallée du Gave de Pau.

Ce travail a permis de révéler les traces d'un établissement antique de petite taille dont l'emprise au sol n'excède pas 300 m<sup>2</sup> et qui est placé à la cote 119, à 200 m à l'ouest du château de Brassalay. Une série d'indices (nombreuses monnaies, fragment de mosaïque noire et blanche, sigillées italiennes, gauloises et hispaniques, amphores Pascual et Dr. 7/11, céramiques de cuisine et de conserve) semble toutefois indiquer qu'il s'agissait là d'un habitat permanent original qui a été fréquenté durant la plus grande partie de l'Antiquité, par des occupants d'un niveau social assez élevé. La présence de cette installation, dans un secteur pentu, assez peu densément occupé durant l'Antiquité et placé à l'écart de toute agglomération ou *villa*, constitue dès maintenant un élément de réflexion inédit sur l'occupation du sol dans l'Entre-Deux Gaves.

Après une longue coupure, un nouvel établissement est apparu à cet endroit ou à proximité immédiate, peut-être à partir du milieu du XIV<sup>e</sup> siècle. Son abandon semble pouvoir être daté du XVIII<sup>e</sup> siècle. On peut s'interroger sur la nature de cette installation de taille réduite, placée à proximité immédiate du château de la *domenjadura* de Brassalay et contemporaine de la période de prospérité de cette maisonnée. Le site a en effet livré un lot appréciable de monnaies médiévales et modernes, des traces de constructions assez puissantes, mais très peu de céramiques domestiques.

Cette première année de prospection a donc fourni des résultats encourageants et aura permis de former une équipe où collaborent un chercheur de l'université de Pau et le milieu associatif. Une poursuite de ce travail aurait pour objectif prioritaire d'élargir considérablement la zone d'investigation et d'inscrire cette recherche dans un cadre plus général.

François Réchin

## Mines et métallurgies antiques du fer dans les vallées de la Nive et des Aldudes

Trois pôles d'activité minière et métallurgique antiques sont en cours d'étude dans les provinces basques du Labourd et de la Basse-Navarre : les massifs de l'Ursuya, de Larla et la montagne Errola ont livré les vestiges d'une production de fer comprise entre le II<sup>e</sup> siècle av. J.-C. et le III<sup>e</sup> siècle ap. J.-C.

Conjointement à la poursuite des prospections menées en 1999 et 2000, des sondages archéologiques ont été entrepris sur quatre ateliers métallurgiques antiques. Ces opérations ont été guidées par les résultats d'une étude topographique (Gilles Parent) et d'une prospection magnétique (Isabelle Guyot).

Les études de palynologie et de géochimie isotopique du plomb entreprises sur une tourbière de la vallée des Aldudes (D. Galop, P.C.R. «Paléoenvironnement et

dynamique de l'anthropisation de la Montagne Basque») ont permis de mesurer l'impact local des activités minières et métallurgiques sur l'environnement. Ces indices correspondent étroitement aux données archéologiques.

### ■ **La production de fer d'Errola (commune d'Urepel)**

La montagne Errola se situe dans la vallée des Aldudes, non loin des agglomérations gallo-romaines d'*Imus Pyrenaeus* et d'*Iturrissa*, à quelques kilomètres des mines de cuivre de Banca exploitées dès le début de notre ère.

Les flancs occidentaux de la montagne abritent les restes de huit ateliers de réduction associés à des vestiges miniers superficiels. Les restes d'un bas-



Saint-Martin d'Arrossa - Le four de réduction Larla. F.1.

fourneau très endommagé ont été mis au jour, tandis que des vestiges d'aménagements (fosse à scories et rigole de drainage) ont été décelés sur les plates-formes de travail.

Les différents sondages réalisés révèlent une activité qui semble s'étendre de la fin de l'Age du Fer au IIe siècle ap. J.-C.

### ■ **L'exploitation métallurgique du massif d'Ursuya (commune d'Hasparren)**

Huit ferriers ont été inventoriés sur l'Ursuya, massif vraisemblablement situé au cœur d'un *pagus* antique (CIL, XIII, 412).

Les vestiges d'une des structures de réduction de l'atelier majeur, *Errekaburua 1*, ont été mis au jour. Il s'agit d'une construction assez massive de gros blocs de micaschiste superposés, enfermant une cuve aux dimensions modestes (diamètre 0,40 m).

Les diverses opérations archéologiques entreprises sur les crassiers et sur les ateliers métallurgiques révèlent une activité des premiers siècles de notre ère.

### ■ **L'activité métallurgique du massif de Larla (commune de Saint-Martin-d'Arrossa)**

Le nombre des sites métallurgiques recensés sur Larla s'élève à vingt-et-un. Six ateliers de réduction sont grossièrement alignés dans l'axe d'une minéralisation de sidérite et ont été implantés à proximité immédiate de zones extractives superficielles (dépilages). La chronologie de l'activité métallurgique semble être comprise entre la fin du Ier siècle av. J.-C. et le IIIe siècle ap. J.-C.

Les fouilles entreprises sur l'atelier *Harot-zainekoborda* ont livré les vestiges d'un bas-fourneau de réduction. Le four, édifié dans une fosse creusée dans le substrat rocheux, est conservé sur près d'un mètre de hauteur, la largeur de sa cuve oscillant entre 0,50 et 0,60 m. La partie en élévation était construite en dalles de grès prises dans de l'argile réfractaire.

Argitxu Beyrie

## VALLÉES DE CIZE ET DE SOULE

### Archéologie de l'estivage en montagne Basque

A la suite de deux années de prospection et de reconnaissance, l'année 2001 a vu se dérouler la première campagne de fouilles des structures pastorales du secteur d'Artxilondo, sur le massif d'Iraty. L'objectif — éclairer un transect encadré par les tourbières d'Artxilondo et d'Occabé — nous a conduits à retenir les hauts pâturages de Bassabero, aujourd'hui au-dessus de la limite supérieure de la forêt, entre 1300 et 1400 m d'altitude. La prospection y avait en effet révélé une assez forte densité d'occupation, susceptible de renseigner à la fois la typo-chronologie, les relations spatiales entre les sites et leurs stratégies d'implantation selon les contextes.

D'un point de vue méthodologique, l'approche archéologique a été combinée avec une étude micromorphologique (en cours, par D. Sordoillet), visant à mieux cerner les traces les plus ténues (structures de parcage du bétail). Des déterminations anthracologiques préliminaires ont par ailleurs été réalisées par B. Davasse.

La campagne a porté sur trois sites, 10, 11 et 12, très proches les uns des autres puisque étagés sur un transect de 250 m de long. L'absence totale de mobilier rend toute interprétation prématurée, les analyses <sup>14</sup>C

sont en cours. Le site 10 se compose de plusieurs structures (10, 10 C et aire de parcage), le site 11 d'une cabane et d'un enclos, le site 12, à peu près à mi-distance des deux premiers, n'a fait l'objet que d'un relevé de surface.

La structure 10 est formée de quatre murs en double parement de gros blocs dessinant un rectangle de 7 m de long par 5 m de large et délimitant une surface intérieure de 16 m<sup>2</sup>. Sa fouille intégrale, sur 40 cm de stratigraphie, a permis d'identifier le niveau de fonctionnement probable mais n'a livré ni mobilier ni trace tangible d'habitat (foyer, aménagement). A 60 m au nord-ouest de la structure 10, la structure 10 C se présentait comme un rectangle de pierres très régulières (5 m x 4 m), affleurant à peine à la surface de la pelouse. Le niveau de fonctionnement probable, sous-jacent au sol humique actuel, correspond à une couche homogène d'un peu moins de 10 cm de puissance. Les structures 10 et 10 C posent, en des termes différents car elles ne se ressemblent pas, des questions relatives à leur mode d'occupation. Leur très faible degré d'anthropisation incite à conclure à de petits enclos de parcage plutôt qu'à des cabanes, mais plusieurs

hypothèses demeurent, que l'analyse micro-morphologique des stratigraphies permettra peut-être de préciser.

Les structures 10 et 10 C encadrent une légère dépression ovalaire, d'une surface de 600 m<sup>2</sup> environ, qui interrogeait sur son caractère naturel ou artificiel et sur l'éventualité d'une aire de parage de grandes dimensions. Deux tranchées ont précisé ses limites et attesté son caractère artificiel.

La seconde opération de fouille a concerné le site 11, constitué de deux enclos quadrangulaires accolés. Dans l'angle nord-est du plus grand enclos se trouve une petite structure quadrangulaire de 3 m par 3,5 m, interprétée au relevé comme une cabane. La fouille a révélé, après dégagement d'un niveau d'éboulement, une occupation peu marquée mais attestée par la trace de petits foyers occasionnels. Aucun mobilier, ici non plus, n'a été mis au jour. Une tranchée perpendiculaire au mur du grand enclos a permis d'identifier un niveau assez net de fonctionnement, à 20 cm sous la pelouse.

Enfin, à mi-chemin entre le site 11 et les structures 10 et 10 C, le site 12 se signale d'abord par un léger replat. Une observation attentive et le relevé montrent l'existence probable d'une cabane marquée par quelques blocs disposés en ovale autour d'un rocher. A 5 m au sud-ouest se dessine un enclos rectangulaire allongé (12 m x 4 m), affleurant à la surface de la pelouse, tandis que le replat lui-même est couronné à l'amont par quelques pierres dessinant, en pointillé, un alignement. Il faut y voir

assez certainement, comme dans le cas de la dépression associée aux structures 10 et 10 C, une aire de parage aménagée.

Quatre datations <sup>14</sup>C sont en attente, qui permettront de préciser la chronologie absolue et relative des structures fouillées. Malgré la pauvreté des sites, les résultats de cette première opération sont stimulants à plusieurs titres. Ils montrent d'abord une originalité des structures par rapport aux terrains abordés à l'Est des Pyrénées et, au sein même du petit groupe étudié, une diversité qui reste entièrement à caler dans le temps mais qui suggère déjà des différences notables des systèmes pastoraux dans l'espace et dans la durée. D'un point de vue méthodologique, la prise en compte plus systématique des structures de parage s'avère fondée et éclaire différemment l'ensemble de la zone : ces dépressions ovalaires sont nombreuses en prospection, il paraît désormais possible de les traiter et de les intégrer au référentiel typo-chronologique qui commence à se constituer. L'ensemble devrait permettre une vision plus fine de l'évolution des systèmes pastoraux, en relation avec l'approche écologique et historique globale menée dans le cadre du P.C.R. «Paléoenvironnement et dynamique de l'anthropisation de la Montagne Basque» conduit par D. Galop.

Christine Rendu, Pierre Campmajo  
avec la collaboration de D. Sordoillet et B. Davasse

# AQUITAINE

## BILAN SCIENTIFIQUE

Opérations interdépartementales  
Projets collectifs de recherche

2 0 0 1

### Opérations interdépartementales

				P.	N°		
AIRE-SUR-ADOUR /GARLIN	Autoroute Pau - Langon	LAVIGNE	Cédric	HAD	PI	155	96
LOURENTIES, ESLOURENTIE, DABAN	Retenue collinaire sur le Gabas	PRODEO	Frédéric	AFA	SD	155	-
Déviations de Sainte-La Grande	R.D. 936	REGALDO	Pierre	SDA		156	-
PORT-SAINTE-FOY-ET-PONCHAPT/PINEUILH	R.D. 936, zone 1 & 2	PRODEO	Frédéric	AFA	EVAL	156	98
PINEUILH	R.D. 936, zone 3	PRODEO	Frédéric	AFA	EVAL	157	99
SAINT-ANTOINE-DE-BREUILH	R.D. 936	CHADELLE	Jean-Pierre	COL	SD	158	100-101
Prospections de contrôle en région Aquitaine		COUTURES	Philippe	AFA	PI	159	-

### Projets collectifs de recherche

				P.	N°		
LALONQUETTE	Espace rural, peuplement et productions dans le piémont occidental pyrénéen	PLANA-MALLART	Rosa	SUP	PP	160	103
	Paléoenvironnement et dynamiques de l'anthropisation de la montagne basque	GALOP	Didier	CNR	PCR	164	-
PERIGUEUX	Périgieux antique	GIRARDY-CAILLAT	Claudine	SDA	PCR	166	105

# AQUITAINE

**BILAN  
SCIENTIFIQUE**

**Opérations interdépartementales**

**2 0 0 1**

## **AIRE-SUR-L'ADOUR/ GARLIN**

**Autoroute Pau-Langon**

Notice non parvenue

Cédric Lavigne

## **LOURENTIES, ESLOURENTIES- DABAN (64)/ GARDÈRES, LUQUET (65)**

**Retenue collinaire sur  
le Gabas**

L'institution pour l'aménagement hydraulique du bassin de l'Adour a entrepris l'aménagement d'une retenue collinaire sur le Gabas, entre les communes d'Eslourenties-Daban (64) et Gardères (65). Le projet consiste à édifier une digue qui conduira à la formation d'un bassin d'environ 210 ha, en noyant la partie amont du cours du Gabas, sur une longueur proche de 4,5 km. En raison de la proximité du plateau de Ger, connu pour l'abondance de tumulus protohistoriques, une campagne de sondages a été prescrite sur un échantillon de six zones totalisant environ 35 ha. Les zones retenues correspondent à des replats structuraux dominant le fond de vallée, où la probabilité de découvrir des indices archéologiques apparaissait la plus forte.

Deux-cent-cinquante-quatre sondages ont été réalisés, jusqu'au toit des alluvions graveleuses grossières ou jusqu'au substrat tertiaire constitué de molasses, soit une profondeur variant allant de 0,30 m

à 4,50 m. Les relevés stratigraphiques ont permis de remonter vingt-et-un profils transversaux, où les enregistrements sont relativement invariants sur toute l'étendue explorée. Ils montrent l'existence d'au moins trois terrasses alluviales emboîtées, recouvertes de limons jaunâtres d'origine colluviale. En position latérale, ces dépôts sont entaillés par des affluents aujourd'hui colmatés, dont la stratigraphie comprend d'importantes séquences tourbeuses, pouvant remonter aux débuts de l'Holocène (présence de noisettes). En contexte de basse terrasse, là où la topographie est favorable, la base des stratigraphies recèle d'importantes quantités de bois flottés naturels, appartenant à un lit fossile du Gabas, dont la datation n'est probablement pas antérieure au Moyen Âge (vers - 2,50 m).

En dehors des tessons modernes et contemporains, qui traduisent une fréquentation à des fins agricoles comparable à l'actuelle depuis le XVI<sup>e</sup> siècle, une seule

zone archéologique a été identifiée. Elle se manifeste par des tessons et des tuiles d'époque gallo-romaine, associés à des empièvements correspondant à d'anciennes terrasses effondrées. Ces indices montrent que l'exploitation agricole de la vallée remonte à l'Antiquité, mais aucun habitat structuré n'a pu être identifié dans

l'emprise du projet. Les autres indices archéologiques, particulièrement ténus, se résument à un fragment de hache polie et un nucléus néolithiques, qui indiquent une fréquentation anecdotique à cette période.

Frédéric Prodéo, Cyrille Pironnet

## DÉVIATION DE SAINTE-FOY-LA GRANDE

R.D. 936

Les conseils généraux de la Gironde et de la Dordogne ont entrepris en collaboration, dans le cadre de l'amélioration de la liaison routière entre Bordeaux et Port Sainte-Foy, le contournement de l'agglomération formée par Sainte-Foy La Grande, Pineuilh et Port-Sainte-Foy et Ponchapt.

Les maîtrises d'ouvrage se trouvent réparties territorialement entre les deux départements, sauf pour le pont sur la Dordogne qui relève de la Gironde.

Ce projet a entraîné la réalisation de plusieurs opérations archéologiques de diagnostic, évaluations complémentaires et fouilles qui s'étaleront jusqu'en 2003. Les notices qui suivent rendent compte de celles menées en 2001.

Pour le service régional de l'archéologie,  
Pierre Régaldo

## PORT-SAINTE-FOY-ET- PONCHAPT/ PINEUILH - R.D. 936

Zone 1 «L'Ormeau» et

Zone 2 «Cazenat»

Cet aménagement de la R.D. 936 comprend la construction d'un nouveau pont sur la Dordogne, en aval de Sainte-Foy-la-Grande, des sondages ont permis de détecter sur l'emprise des indices d'occupations gallo-romaines sur les deux rives, ainsi que des indices ténus attribués au Néolithique final (Prodéo, Sireix 2001). Une campagne d'évaluation archéologique complémentaire a été prescrite, visant à mieux cerner la nature et la datation de ces occupations.

### ■ **Zone 1 : Port-Sainte-Foy-et-Ponchapt, «L'Ormeau»**

En rive droite, un décapage a été effectué sur une surface de 800 m<sup>2</sup>. Il révèle un ensemble de structures agricoles annexes, qui s'organisent à proximité d'un chemin parallèle à la rivière, signalé par des segments de

fossé irréguliers formant deux alignements parallèles distants de 2,50 m (ornières ?). En raison de la présence d'un remplissage organique à coprolithes nombreux, une zone dépressionnaire d'environ 70 m<sup>2</sup> est interprétée comme une mare pour l'abreuvement du bétail. Un accès à cette dernière est aménagé depuis le chemin, par un empièchement constitué de moellons calcaires et de tuiles. Deux groupes de poteaux signalent la présence de bâtiments, dont il n'est pas possible de reconstituer le plan. Une inhumation complète l'inventaire des structures. Elle a livré des petits anneaux en fer et en bronze qui peuvent appartenir à une bourse. Bien que ces objets soient peu significatifs en termes de chronologie, il est probable que cette tombe soit contemporaine de l'occupation gallo-romaine. Le mobilier collecté est trop limité pour permettre une datation précise, mais une

attribution au Bas Empire est la plus vraisemblable. Les structures de cette zone s'intègrent vraisemblablement au domaine de l'importante *villa* du «Canet», localisée à 800 m en aval du site.

### ■ **Zone 2 : Pineuilh, «Cazenat»**

En rive gauche, le décapage a été réalisé sur 1600 m<sup>2</sup>, à l'emplacement des futurs travaux, qui ne correspond pas à la zone de plus forte densité identifiée par les sondages. Plusieurs groupes de structures ont néanmoins été repérées, et correspondent aux annexes d'un habitat plus important. Parmi les structures identifiées, on compte un four à voûte de torchis et avant-four. Les parois du four sont conservées en élévation sur une quarantaine de centimètres ; deux blocs de grès forment des piédroits en position primaire à la bouche du four. A quelques mètres de celui-ci un bâtiment léger est signalé par cinq trous de poteaux délimitant un aménagement de sol en galets. Un autre groupe de structures rassemble un silo

et quelques trous de poteaux appartenant à un bâtiment qui l'abritait. Les autres structures antiques sont des fossés appartenant à un parcellaire plus vaste. Comme pour la zone 1, le mobilier de la zone 2 est trop limité pour une datation précise ; l'ensemble se situe néanmoins vers le Bas Empire.

Un second décapage a été réalisé sur la zone 2 afin d'explorer un niveau d'occupation du Néolithique final identifié lors des sondages, à 0,30 m sous le niveau des structures gallo-romaines. Aucun autre indice de cette période n'a été relevé, mais un locus du Bronze final se manifeste par une dizaine de structures. Parmi celles-ci, trois fosses détritiques sont relativement riches. Leur matériel céramique s'intégrera à une meilleure attribution chrono-culturelle de l'ensemble (F. Marembert, étude en cours).

Frédéric Prodéo, François De Groot

## PINEUILH - R.D. 936

### Zone 3 «La Mothe» et «Sablonat»

La déviation de la R.D. 936 traversera la voie ferrée Libourne-Bergerac. La construction d'un ouvrage d'art nécessitera la purge des terrains traversés, qui se caractérisent par la présence d'importants dépôts organiques. Une campagne d'évaluation archéologique complémentaire a été prescrite pour faire suite à des sondages limités qui avaient permis d'identifier une séquence tourbeuse, dont le sommet peut être daté du Bronze final (Prodéo, Sireix 2001).

Vingt-quatre tranchées de sondage ont été réalisées de part et d'autre de la voie ferrée, sur une longueur totale de 900 m. Ils révèlent des contextes géomorphologiques différents et des occupations appartenant à cinq périodes.

### ■ **«Le Sablonat»**

Au nord de la voie ferrée, les terrains rencontrés sont des argiles plus ou moins limoneuses ou sableuses, issues des dépôts alluviaux de la Dordogne mêlés à des colluvions. Dans la partie supérieure de la stratigraphie, deux horizons archéologiques séparés par un niveau stérile se manifestent par des concentrations de mobilier.

Le niveau inférieur (couche 2) contient les restes de deux occupations, au sein d'un niveau de sol à effet palimpseste. Une occupation du Néolithique récent/final apparaît relativement ténue et se manifeste par des concentrations de produits de débitage en silex, associées à de rares tessons. Une occupation de la fin du premier ou du début du second Age du Fer est nettement mieux

documentée et s'illustre par des structures et des aménagements de sol en galets. Les structures ont livré un mobilier assez abondant, qui comprend plusieurs objets «précieux», comme une fibule zoomorphe figurant un cheval et un bracelet en lignite. Les amas de galets dessinent des effets de paroi, qui suggèrent la possibilité d'identifier des plans architecturaux complets, partiellement bâtis sur des solins ou des podiums.

Le niveau supérieur (couche 1) contient d'abondants rejets détritiques attribuables au Moyen Age (entre le XIe et le XIIe siècle) et plusieurs fossés de parcellaire. Le remplissage supérieur de l'un d'eux contenait des pièces de bois horizontales et des piquets. Ils constituent vraisemblablement un passage aménagé sur le fossé, balisé par des segments de clôtures clayonnées.

### ■ **«La Mothe»**

Au sud de la voie ferrée, les dépôts rencontrés contiennent une importante séquence tourbeuse, correspondant au bassin d'un affluent de la Dordogne, incisé dans les dépôts de celle-ci sur une profondeur moyenne de 3 m. Un diagnostic pollinique (Ch. Leroyer et C. Tixier, C.N.P.) et le relevé de quelques pièces archéologiques contribuent à préciser la chronologie de cette séquence, qui avait été observée à l'occasion des premiers sondages. La base de la stratigraphie se compose d'argile grise contenant d'abondants macro-restes végétaux, parmi lesquels les noisettes sont bien

représentées. Comme le suggèrent ces restes, et comme le confirme la palynologie, ces dépôts doivent être attribués aux débuts de l'Holocène.

Ils sont recouverts d'une séquence tourbeuse développée sur près de 0,80 m. En position intermédiaire, elle livre de rares témoins du Néolithique récent/final qui attestent une fréquentation des lieux à cette période. Le sommet de la tourbe recèle d'abondants rejets détritiques du Bronze final, associés à des bois travaillés bien conservés. Parmi eux, plusieurs piquets dessinent deux alignements parallèles interprétés comme les restes d'une clôture. Elle semble matérialiser la limite septentrionale d'un habitat, qui se trouve vraisemblablement dans l'emprise du projet, à faible distance des sondages.

La séquence organique est scellée par des dépôts limoneux, dont la base recèle un niveau contenant

d'abondants rejets détritiques médiévaux. Ils doivent être mis en relation avec la proximité d'une motte (cf. toponyme). Au nord de cette zone, le mobilier est moins abondant et se trouve remplacé par de vastes foyers d'essartage, qui indiquent des zones agricoles gagnées sur la forêt, où l'on a pu puiser des bois d'œuvre pour la motte.

Ces différentes occupations s'intègrent à la connaissance du peuplement de ce secteur de la vallée de la Dordogne. Au sud de la voie ferrée en particulier, ces vestiges sont inscrits dans des sédiments favorables à la conservation des bois et à l'enregistrement des données environnementales. Une fouille de sauvetage sera organisée en 2002 sur ce site.

Frédéric Prodéo, Pierre Mille

## SAINT-ANTOINE-DE- BREUILH

R.D. 936

Une campagne de prospection et sondages préalable aux travaux de déviation de la route départementale 936 sur la commune de Saint-Antoine de Breuilh a été réalisée par le service d'archéologie du conseil général de la Dordogne, sur une longueur de 3 km, entre le futur giratoire du Champ-de-courses sur la R.D. 936, à l'ouest du village, et celui des Laurents, au sud-est.

L'opération de terrain a été conduite du 26 novembre au 14 décembre 2001. Soixante-quatre sondages (20 m de longueur x 2 m de largeur x 1 m de profondeur minimale) ont été réalisés, tous les 40 m, de part et d'autre de l'axe de la future chaussée, à 10 m de celui-ci.

Les terrains concernés par cette première tranche du projet sont constitués d'alluvions de la Dordogne organisées en nappes stratifiées de galets et graviers, sables, limons et argiles. Les transitions d'une nappe à l'autre sont en général brutales. Le *substratum* carbonaté n'a pas été atteint. Les niveaux à galets et graviers constituent la base des séquences observées dans 26 sondages sur 64. Ces niveaux n'ont pas livré de vestiges archéologiques.

Le bilan archéologique est relativement mince. Des vestiges ont été rencontrés dans 17 sondages. Dans trois cas seulement, ils étaient associés à des structures.

Au lieu-dit Les Martinets, le sondage a livré une fosse creusée dans un limon sableux et renfermant quelques tessons et des charbons de bois. La céramique a été attribuée aux XIV<sup>e</sup> ou XV<sup>e</sup> siècles. L'élargissement du sondage n'a pas permis de découvrir d'autre structure.

Au lieu-dit Terre du Cugat, une structure était creusée dans les limons et renfermant quelques tessons et restes osseux animaux très altérés. L'élargissement du sondage n'a pas permis d'atteindre les limites de cette structure.

Au lieu-dit La Truche, le sondage, élargi, a révélé un fossé grossièrement circulaire dont une partie seulement a été mise au jour. Quelques tessons très altérés ont été récoltés à l'intérieur de la zone délimitée par le fossé.

Les vestiges archéologiques non associés à des structures comportent essentiellement des tessons de céramique, des fragments de *tegulae*, des silex taillés, des galets chauffés. Dans chaque cas, les sondages ont été élargis et les vestiges récoltés immédiatement.

Au sud des Laurents, trois sondages concernent un bras mort de la Dordogne au remplissage sédimentaire propre, riche en débris végétaux, où s'écoule le petit ruisseau de la Moulinasse. Des colonnes de prélèvements ont été réalisées par Marie-Françoise Diot (centre national de la préhistoire). Des échantillons de bois gorgés d'eau ont été recueillis.

Jean Pierre Chadelle

## Prospections de contrôle en région Aquitaine

En réponse aux demandes d'instruction des plans d'occupation des sols (P.O.S.) et des modalités d'application du règlement national de l'urbanisme (M.A.R.N.U.), des études détaillées ont commencé à être réalisées au cours de l'année 2000 au sein de la cellule carte archéologique.

La loi S.R.U. du 13 décembre 2000 supprime les P.O.S. et les M.A.R.N.U. qui sont remplacés par les plans locaux d'urbanisme (P.L.U.) et les cartes communales, qui offrent une plus grande cohérence des politiques urbaines et territoriales.

La lecture des premières versions du décret d'application de la loi 2001-44 relative à l'archéologie préventive avec la création de la notion de zonage archéologique a conduit le service régional à renforcer et à recentrer les missions de la cellule carte archéologique.

Les réponses aux demandes d'instruction des P.L.U. et cartes communales font désormais partie des tâches prioritaires de la carte archéologique. Ces réponses se font bien entendu dans l'optique de rédaction des arrêtés de zonage géographique prévus dans le décret d'application de la loi 2001-44.

A cet effet, les archives disponibles sont systématiquement dépouillées : cartes de Beyleme et de Cassini, dossiers du service régional de l'inventaire et

consultation des données du service (dossiers de site, base DRACAR, base de dépouillement bibliographique des revues anciennes...).

Pour chaque site, indice de site ou zone archéologique potentielle, une vérification de terrain est réalisée.

Les zones archéologiques sont prioritairement portées sur un fond cadastral si possible numérisé. Dans les cas où celui-ci est difficilement accessible, les prescriptions du service sont reportées sur le fond IGN au 1/25000 numérisé (SCAN25). Les zones sont alors délimitées sur des critères topographiques et administratifs «forts» (limite de commune, route, ruisseau...).

Le nombre de communes traitées est important<sup>1</sup> et témoigne d'une réelle volonté du service régional.

Comme l'année précédente, pour l'ensemble des dossiers traités, le taux de modification/création de fiche de site est partout supérieur à 50 %.

Xavier Charpentier, Philippe Coutures

<sup>1</sup> 85 communes dont 30 pour la Dordogne, 37 pour la Gironde, 9 pour les Landes, 3 pour le Lot-et-Garonne et 6 pour les Pyrénées-Atlantiques.

# AQUITAINE

**BILAN  
SCIENTIFIQUE**

**Projets collectifs de recherche**

**2 0 0 1**

## LALONQUETTE

**Espace rural, peuplement et  
productions dans le piémont  
pyrénéen occidental**

### **L'étude du peuplement rural antique**

Depuis 1998 (prospection programmée et projet collectif de recherche), la réalisation d'opérations de prospection a permis d'élargir considérablement l'information disponible sur l'occupation des campagnes dans le secteur environnant la *villa* gallo-romaine de Lalonquette, dans le canton de Thèze (Pyrénées-Atlantiques). Les travaux ont concerné en 2001 les communes d'Argelos, d'Auriac et de Sévignacq, 420 hectares de terrain ayant été prospectés. Les découvertes, plus nombreuses qu'au cours des campagnes précédentes, permettent de mieux cerner les formes de l'occupation rurale et la densité du peuplement pendant la Protohistoire récente et l'Antiquité.

Une méthode de travail rigoureuse, fondée sur la prospection systématique au sol et la prospection aérienne à basse altitude, et sur un système d'analyse et d'enregistrement assez précis ont permis d'effectuer un premier classement des «sites» d'après la nature des découvertes : site d'occupation, site d'occupation probable, indice d'occupation ou de fréquentation, épandage, découverte isolée. Dans un second temps, l'étude des vestiges permet de proposer une distinction entre les modes d'implantation au sol : habitat rural isolé du type ferme, habitat rural groupé ouvert de petite taille ou hameau, annexes agraires et espaces de fréquentation. L'interprétation n'est pourtant pas toujours aisée, puisqu'au caractère fort modeste des implantations, ayant laissé des traces très faibles en surface, s'ajoute un phénomène important de permanence des lieux d'habitat, les vestiges antiques étant souvent découverts

au milieu d'une masse importante de céramiques datant d'époques plus récentes (Plana *et al.* à paraître).

Sur la totalité de la surface prospectée en 2001 ont été identifiés six sites d'occupation, cinq sites d'occupation probable, sept indices d'occupation et douze découvertes isolées. Ces nouveaux témoignages de l'occupation du sol permettent d'approcher la structure du peuplement et de dégager les phases qui ont marqué le développement de l'habitat rural.

La prospection du plateau d'Auriac a confirmé les données obtenues précédemment dans le secteur de Thèze. La partie centrale du plateau est restée, jusqu'à une époque assez récente, dépourvue de toute trace d'occupation, les seuls vestiges reconnus étant les *tumuli* qui jalonnent le chemin de La Poudge. L'habitat antique, localisé en bordure du plateau, se caractérise avant tout par une dispersion importante, sous forme d'établissements isolés très modestes du côté d'Auriac ou d'implantations assez rapprochées constituant une sorte de hameau à proximité du village de Thèze. Dans les deux cas, l'habitat se situe à proximité d'un chemin, dont certains tronçons ont été restitués sur le cadastre napoléonien, qui semble avoir fonctionné pendant l'Antiquité. La distribution des sites est assez régulière, puisque l'espacement entre les cinq installations reconnues sur le plateau d'Auriac est de l'ordre de 500 à 1000 m. Tous les témoignages d'occupation du sol seraient contemporains, le mobilier fournit en effet une chronologie qui va de la fin du I<sup>er</sup> siècle avant notre ère jusqu'à la fin du I<sup>er</sup> siècle ou le début du II<sup>e</sup> siècle après. La variété des types céramiques présents en surface (céramique de cuisine, vaisselle de table, amphores)

permet de supposer qu'il s'agissait dans la plupart des cas d'habitats à vocation agro-pastorale. A proximité de ces sites, on perçoit la présence de traces plus diffuses qui confirment la fréquentation et l'exploitation de ces terrains pendant l'Antiquité.

Les travaux ont concerné également une petite partie de la vallée du Luy de France aux pieds du site du Castéra de Thèze. A proximité de la rivière, la prospection aérienne à basse altitude a découvert un petit enclos quadrangulaire (figure 1) où ont pu être par la suite ramassés quelques fragments d'amphore romaine. La pauvreté du mobilier de surface amène à supposer que cet enclos n'avait pas proprement une fonction d'habitat. On constate par ailleurs que la voie romaine *Beneharnum-Atura* (Didierjean *et al.* 2000) passait à peu de distance de cet endroit.

La prospection de la partie méridionale du plateau de Sévignacq s'est avérée très riche en découvertes, avec la reconnaissance de sites protohistoriques et antiques (figure 2). Trois zones d'habitat ont été identifiées autour du village et dans les secteurs de Lasset et de Guicharnaud, ce qui met en évidence la densité de l'occupation dans cette partie du territoire située à quelques huit kilomètres au sud-est de la *villa* de Lalouquette. Les traces repérées autour du village sont d'interprétation délicate : d'une part, un site qui fournit en

surface un abondant mobilier céramique et un nombre fort élevé de *tegulae* et d'*imbrices* ; d'autre part, la découverte dans différentes parties du village de petits lots de céramique antique. Les particularités de l'occupation encouragent l'hypothèse d'une sorte de petit habitat groupé renfermant cependant un bâtiment d'une certaine importance. Vers le sud, à 1,5 km de distance, les travaux de surface ont constaté l'existence de quatre concentrations de matériel aux alentours du lieu-dit de Guicharnaud, séparées par des distances qui oscillent de 75 à 100 m. Il s'agirait vraisemblablement d'habitats de dimensions réduites, d'architecture légère et dotés d'un mobilier domestique et de stockage qui témoigneraient de son caractère d'unités d'habitation et de production, constituant un petit hameau. Enfin, sur la bordure orientale du plateau, un habitat protohistorique a été découvert sur un éperon qui surplombe la vallée du ruisseau Lasset. A peu de distance, les travaux de prospection ont permis de reconnaître des vestiges gallo-romains, dont la densité et la disposition en surface suggèrent l'existence d'un établissement isolé de taille moyenne. L'occupation gallo-romaine découverte à Sévignacq fait donc état d'une densité importante de peuplement sur les terrains placés aux abords du plateau, d'autant plus que tous les sites d'occupation auraient fonctionné au même moment : époque augustéenne et



Lalouquette : Espace rural, peuplement et productions dans le piémont pyrénéen occidental.  
Figure 1 : Enclos quadrangulaire (Artigolle, Thèze).

ler siècle, au plus tard pendant la première moitié du II<sup>e</sup> siècle. Les formes d'implantation attestent d'un certain groupement, assez modeste, de l'habitat rural.

Les résultats de la campagne 2001 ont permis d'élargir la carte archéologique de cette micro-région et d'augmenter nos connaissances sur le peuplement rural. Il ressort que la période couvrant la fin du I<sup>er</sup> siècle avant notre ère et le I<sup>er</sup> siècle après a été marquée par une multiplication des implantations rurales dispersées, lesquelles adoptent la forme de fermes isolées ou de hameaux de taille réduite. Cette tendance à la dispersion de l'habitat atteste une exploitation plus intensive des terroirs. Un changement de la structure agraire intervient vers la fin du I<sup>er</sup> et le début du II<sup>e</sup> siècle, étape qui marque l'abandon de la presque totalité des sites. Les formes de l'habitat rural sont à partir de cette période très largement méconnues, à l'exception des deux *villae* (Lalonquette et Taron) implantées dans la partie orientale de notre territoire d'étude.

## L'étude de l'occupation médiévale

Pour l'époque médiévale, les recherches ont continué sur les axes définis au cours des deux dernières années. La méconnaissance de la céramique antérieure au XIV<sup>e</sup> siècle a continué à nous pénaliser fortement, nous éloignant des siècles du Moyen Âge central. L'étude du mobilier issu de la fouille autour de l'église de Sévignacq (1998) a été entreprise grâce au concours d'Anne Berdoy. Elle nous a permis de préciser quelque peu la chronologie des multiples découvertes de surface sur la commune de Sévignacq. Ce travail, prolongé par le mémoire de maîtrise de Marie-Laure Cambayou, a permis de montrer combien la centralité du village de Sévignacq a eu un impact sur le peuplement dispersé, mais aussi certainement sur le degré d'anthropisation du finage. Plus on s'éloigne du village, plus les indices d'occupation diminuent au point de disparaître totalement dans de vastes zones qui paraissent avoir été épargnées, aussi bien par l'habitat que par l'épandage. Ceci nous permet de replacer la commune de Sévignacq dans le contexte défini au cours de la campagne précédente.

Aussi bien pour les périodes antérieures au XIV<sup>e</sup> siècle que pour la fin du Moyen Âge, nous voyons

une division de l'espace très nette. Cette division implique l'existence d'une autorité politique capable d'imposer un véritable plan d'occupation des sols avant l'heure. Elle peut avoir été le fait des seigneurs, mais c'est plus vraisemblablement le fait de la communauté des habitants, dont nous ne savons rien, si ce n'est son existence, avant 1385.

Le peuplement de la commune se répartit en trois ensembles homogènes :

— autour du village et plus généralement sur la partie occidentale du coteau : le village, des «ostaux» dispersés, un parcellaire irrégulier et des parcelles de faible dimension. C'est là que se concentre l'essentiel des sites ;

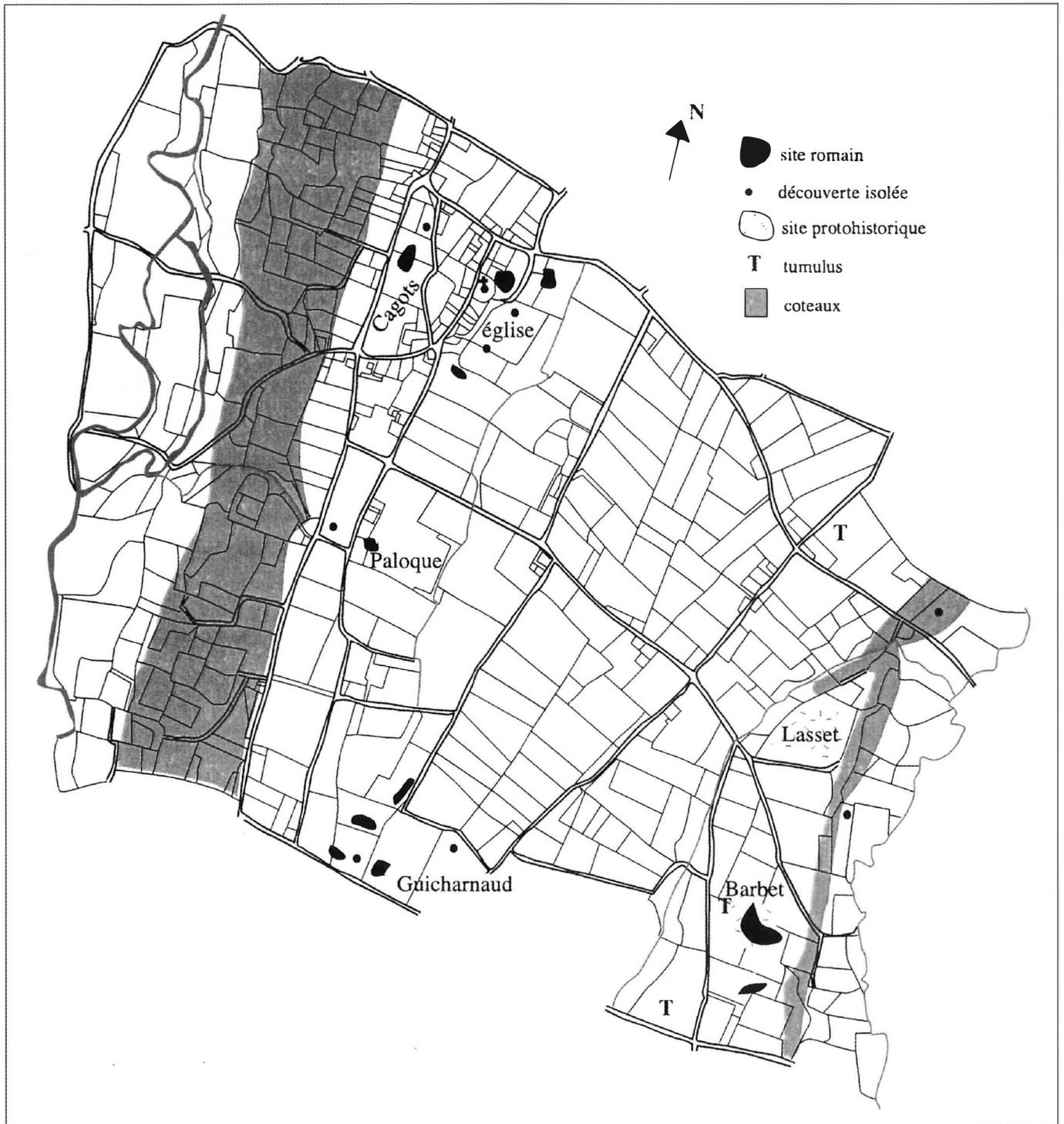
— partie centrale du plateau, mais aussi une partie des vallées : les indices de sites sont inexistant, le parcellaire, beaucoup plus régulier, est formé de lanières. Il s'agit soit de zones de landes, soit de zones où les activités agricoles relèvent presque exclusivement de l'élevage ;

— aux marges de la juridiction, dans les vallées : ces zones sont caractérisées à l'époque moderne par la présence de granges, dépendances des ostaux, mais aussi des moulins. Les découvertes d'indices de site existent mais sont peu nombreuses ;

— cette étude presque monographique a permis de vérifier les hypothèses émises l'an passé. La campagne 2002 devra compléter le travail réalisé sur Sévignacq pour asseoir encore un peu plus ce modèle d'organisation, et sans doute le nuancer, dans l'espace et dans le temps.

Rosa Plana-Mallart,  
avec la collaboration de Anne Berdoy,  
Marie-Laure Cambayou, François Didierjean, Samuel  
Dulhoste, Florent Hautefeuille et François Réchin.

- DIDIERJEAN (F.) avec la collaboration de HANUSSE (C.), ROUX (D.) - Le chemin de Sainte-Quitterie, *Aquitania*, 2000, XVII, p. 233-258.
- Plana et al. à paraître : PLANA (R.), avec la collaboration de DIDIERJEAN (F.), PAILHÉ (P.), PUYO (J.-Y.), RÉCHIN (F.) - Le territoire environnant la *villa* de Lalouquette (canton de Thèze, Pyrénées-Atlantiques) : premiers résultats des campagnes de prospection, dans " *Nouveaux regards sur les villae d'Aquitaine : bâtiments de vie et d'exploitation, postérités médiévales*", Table-Ronde Pau, novembre 2000.



Lalonquette : Espace rural, peuplement et productions dans le piémont pyrénéen occidental.  
 Figure 2 : L'occupation antique de Sévignacq.

## Paléoenvironnement et dynamiques de l'anthropisation de la montagne basque

A l'instar des années précédentes, le rapport intermédiaire 2001 du projet collectif de recherche présente les avancées scientifiques et les principaux résultats acquis durant l'année écoulée. Ils sont nombreux cette année, ce qui révèle à la fois la motivation mais aussi la qualité des recherches effectuées par les participants au projet. D'ailleurs, le renforcement de l'équipe de recherche marquée par l'arrivée de nouveaux collaborateurs témoigne de ce dynamisme. Ainsi, tout en fournissant un support aux thèses de D. Brocas, A. Legaz, F. Marembert et A. Beyrie, le collectif a accueilli deux étudiants de maîtrise (Elsa Sangouard et Vincent Mougin) ainsi qu'une étudiante en DEA (Florence Mazier). Leurs travaux universitaires se poursuivront dans le cadre du PCR lors des prochaines années.

Plusieurs chercheurs ou enseignants confirmés nous ont également rejoints, en mettant à la disposition du projet leurs compétences dans des domaines scientifiques particuliers que nous souhaitons développer. Ainsi, l'équipe s'est renforcée de la participation d'un géochimiste (Fabrice Monna, université de Bourgogne) ; d'un géoarchéologue (Dominique Sordoillet, INRAP) ; de deux archéologues et paléométallurgistes (Albane Burens, CNRS ; Laurent Carozza, INRAP) ; de deux dendrochronologues (Christophe Perrault et d'Olivier Girarclos, Laboratoire de chrono-écologie de Besançon) et d'une spécialiste de la modélisation des climats (Odile Peyron, CNRS).

Les campagnes de recherche 2001 se sont déroulées sur l'ensemble de l'année : à la classique campagne estivale d'Iraty (deux semaines en juillet), se sont ajoutées les opérations archéologiques de C. Rendu sur le massif d'Occabe (août-septembre), celle de F. Marembert sur le Zaboze (totalité du mois de juillet), ainsi que les travaux de prospections et de fouilles entrepris par A. Beyrie dans la vallée des Aldudes. A cela, il faut ajouter les différentes missions de recherches documentaires réalisées tout au long de l'année par D. Brocas et A. Legaz dans les dépôts d'archives de Paris, Madrid et Pampelune.

Le bilan est difficile à dresser tant les données acquises sont nombreuses cette année. Dans cette notice, nous nous limiterons à en dégager les points majeurs en regard du développement global du projet.

Le premier point est le recentrage des études paléoenvironnementales en direction de la haute vallée des Aldudes. Jusqu'alors ce secteur qui rappelons-le, constitue une des zones-ateliers du projet, était resté quelque peu en marge, dans la mesure où il n'était

concerné que par les recherches archéologiques d'A. Beyrie sur la métallurgie antique. Une analyse pollinique (D. Galop), plusieurs datations radiocarbone et surtout une analyse géochimique (F. Monna, géochimie isotopique du plomb) ont permis de faire un bond considérable dans la connaissance de l'histoire métallurgique de cette vallée en faisant remonter — grâce aux informations fournies par les paléopollutions enregistrées dans la tourbière de Quinto Réal — ses premières manifestations à la fin du Néolithique. Ces travaux indiquent l'existence de plusieurs phases d'exploitation minière et/ou métallurgique (Néolithique final ; Bronze moyen ; Bronze final ; fin de l'Âge du Fer-Antiquité et enfin, époque moderne). Ces données recoupent celles produites par A. Beyrie à partir des fouilles de bas fourneaux et de ses prospections. Ces informations, couplées aux nouvelles datations dendrochronologiques réalisées par C. Perrault et O. Girarclos sur les bois de mines de Banca (prélevés et fournis par B. Ancel en 2001), montrent un synchronisme patent et révèlent une phase d'exploitation minière et métallurgique importante entre la fin du 1er siècle avant J.-C. et le 1er siècle de notre ère. Les recherches anthracologiques réalisées par V. Mougin sur les contenus de bas fourneaux antiques, sur les charbonnières découvertes dans les mêmes secteurs ainsi que sur les charbons recueillis dans les zones d'exploitation de la mine de Banca, fournissent sur la longue durée (Antiquité/époque moderne) des informations sur l'exploitation des ressources forestières dans cette vallée. Ces renseignements seront ultérieurement croisés avec les sources textuelles (abondantes dans cette vallée) et les données palynologiques locales (étude à très haute résolution en cours). Des analyses géochimiques (F. Monna) sont actuellement conduites sur des objets métalliques ainsi que sur les minéralisations de la vallée, afin de mieux appréhender l'origine spatiale des pollutions liées aux activités extractives ou métallurgiques. Les résultats inédits de ces travaux sont en cours de publication.

Pour autant, les recherches ne se sont pas ralenties sur le massif d'Iraty, bien au contraire. La constitution de référentiels palynologiques est désormais acquise avec l'achèvement des analyses polliniques des séquences d'Occabe (sur laquelle O. Peyron effectue à l'heure actuelle des reconstitutions paléoclimatiques quantitatives), d'Artxilondo et d'Oxalure. Ces séquences fournissent une grille de lecture temporelle sur laquelle

viennent s'appuyer les données anthracologiques, archéologiques et —dans une moindre mesure, pour l'instant— les études historiques.

Les résultats actuellement acquis seront prochainement détaillés par la conclusion des analyses sur les signaux d'incendies (B. Vannière) et sur les microfossiles non-polliniques (J.A. Lopez Saez) mais aussi par l'apport de la séquence pollinique de Sourzay (étude réalisée par Elsa Sangouard).

Sur le même registre, les recherches engagées en 2000 sur la constitution de référentiels palynologiques fonctionnels (D. Galop, rapport 2000) ont livré leurs premiers résultats avec le travail réalisé par F. Mazier dans le cadre d'un DEA. Ces recherches ont permis de discriminer avec certitude les taxons polliniques inféodés aux pratiques pastorales, ce qui constitue un renseignement de tout premier ordre pour affiner les interprétations des données polliniques fossiles. De même, les recherches engagées sur la perception pollinique des pratiques pastorales (charge, système pastoral) sont en bonne voie et les premières confrontations (transferts) entre spectres fossiles et analogues actuels nous incitent à poursuivre ces investigations.

Les résultats de ces travaux seront d'autant plus intéressants, qu'ils seront dans un avenir proche confrontés aux premiers résultats des opérations d'archéologie pastorale initiées cette année par C. Rendu et son équipe. En effet, plusieurs structures (enclos et cabanes) ont été fouillées sur les croupes du sommet d'Occabe. Sans qu'aucune chronologie ne puisse être affirmée pour l'heure, l'examen anthracologique des foyers dégagés lors de cette première campagne, permet à B. Davasse de supposer —par comparaison avec les données polliniques— un âge protohistorique pour certaines de ces structures. Ces hypothèses seront très prochainement confirmées ou non par les résultats des datations. Une série d'analyses micromorphologiques réalisées par Dominique Sordoillet est également en cours. Elles devraient conduire à une meilleure compréhension des stratigraphies et à préciser l'utilisation des structures que l'indigence ou la complexité des vestiges rendent parfois difficiles à interpréter.

Les données paléoenvironnementales se sont étoffées par l'apport des premiers résultats de l'analyse anthracologique des niveaux archéologiques de la grotte de Mikelaen-zilo, fouillée par F. Marembert lors de la campagne précédente. L'étude menée par B. Davasse met ainsi en évidence entre la fin du Néolithique et la période médiévale plusieurs ruptures dans l'histoire de l'environnement du vallon de l'Esterenguibel. Elles semblent liées à des renversements dans les modes d'exploitation de la montagne, mais des hypothèses paléoclimatiques peuvent également être soutenues : une confrontation plus approfondie entre ces résultats et les données issues de l'analyse des pollens s'impose.

Enfin, Christine Bourquin-Mignot livre cette année une première synthèse des données dendrochro-

nologiques acquises à Iraty sur une longue série de hêtre. Outre l'acquisition d'une courbe de référence, les correspondances entre l'évolution des cernes de croissance et les dynamiques du climat reconnues régionalement durant la période postmédiévale sont patentées et les effets de la fin du petit âge glaciaire sont notoires. Ces travaux seront prolongés par un allongement de la série, sur la base des bois (habitats) susceptibles d'être étudiés, ainsi que par une confrontation plus détaillée avec les sources historiques locales. Ces perspectives nous permettent de faire la transition avec le volet historique du projet.

Plusieurs missions ont été effectuées par A. Legaz et D. Brocas aux dépôts d'archives de Madrid, Pampelune ainsi qu'aux archives départementales des Pyrénées-Atlantiques. Comme elles le pressentaient, les fonds conservés se sont avérés intéressants et plusieurs zones-ateliers particulièrement documentées sont mises en avant par D. Brocas. La Haute Soule, avec les cayolars de Betzula sur lesquels existe une documentation remontant à la fin du Moyen Age, et la zone neutralisée d'Iraty, qui recouvre les secteurs d'Oraate et la vallée de l'Iraty (proche de la zone centrale du projet : cuvette et versants d'Artxilondo), offrent des potentiels susceptibles d'orienter les recherches futures. Rien, par contre, ne semble venir contredire la faiblesse de la documentation médiévale relative aux zones pastorales d'Iraty. En dépit de ses investigations, A. Legaz reste circonspecte quant aux possibilités de documenter précisément l'activité pastorale dans ces zones pour le Moyen Age et la vallée des Aldudes semble plus appropriée. Aussi, ces constats doivent-ils nous inciter à recentrer rapidement nos stratégies (renforcement de l'archéologie pastorale sur Iraty et développement des approches historiques sur les secteurs les mieux documentés). Quoiqu'il en soit, les informations livrées par l'étude des archives de Saint-Jean-de-Jérusalem restent précieuses dans la mesure où elles renseignent les activités et les dynamiques agraires des vallées drainant le massif d'Iraty.

Les recherches archéologiques ont été, elles aussi, fructueuses en 2001. Dans l'attente du démarrage en 2002 de la fouille programmée de la grotte de Mikelaen (F. Marembert et P. Dumontier), plusieurs opérations se sont déroulées durant l'été. La grotte d'Harpéa, le site de Laharraqui et le vallon d'Ithe ont été sondés par N. Valdeyron. Si les fortes potentialités de Laharraqui mais surtout de l'abri d'Ithelatseta sont confirmées notamment par la mise en évidence d'une occupation mésolithique dans ce dernier gisement, le site d'Harpéa a quant à lui fini d'alimenter les discussions : plusieurs siècles d'utilisation pastorale et de vidanges ont éliminé toutes traces des occupations les plus anciennes. Fallait-il encore en avoir la certitude et c'est chose faite.

Les différents sondages réalisés par F. Marembert sur le Zaboze dans le massif des Arbailles ont, là encore, rehaussé nos convictions concernant la richesse de ce secteur pastoral. Les informations et les vestiges recueillis reflètent l'importance de l'occupation entre la fin du

Néolithique et le Bronze moyen. La confrontation des indices relevés sur Iraty et sur le Zaboze avec les données polliniques permet d'esquisser des nuances spatiales dans les modalités de l'anthropisation des zones d'altitude durant la Protohistoire.

Ce bilan ne saurait être complet, si nous ne faisons pas état des efforts consentis cette année au niveau de la diffusion et de la valorisation de nos recherches. Plusieurs de ces travaux ont fait l'objet de présentations dans différents colloques nationaux et internationaux, ainsi que lors de séminaires ou table-rondes. Deux

publications sont sous presse et deux autres sont en cours de rédaction. L'année 2002 devrait voir un renforcement de cette tendance avec notamment la mise en ligne d'un site Internet dont F. Monna assure la réalisation. Nous avons également souhaité engager une diffusion de ces recherches à l'échelon local, et plusieurs conférences publiques (film en collaboration avec l'institut culturel basque et vidéoconférence) sont d'ores et déjà programmées pour l'année 2002.

Didier Galop *et al.*

## PÉRIGUEUX

### Périgueux antique

Ce programme de recherche comprend plusieurs points : la réalisation de la carte archéologique de la ville antique, un projet de maquette et l'élaboration d'un modèle numérique.

Cette première année fut consacrée à la réalisation de la carte archéologique qui vise à recenser de la façon la plus exhaustive possible les vestiges retrouvés ou disparus sur le territoire communal depuis le Premier Age du Fer jusqu'à la fin de l'époque mérovingienne. A cette fin, toute la documentation publiée ou non a été rassemblée. Certains fonds d'archives ont été consultés. Une partie des notices constituant l'inventaire a été rédigée, présentant les vestiges et le mobilier associé, assortie de tous les plans (refaits sur un format informatique) et de l'iconographie (détails d'architecture, mobilier conservé dans des collections publiques). L'interprétation des structures, la datation et l'identification du mobilier ont été révisés. Cette étude a été largement favorisée par une thèse sur le mobilier céramique qui vient de s'achever. Le Musée du Périgord a été grandement mis à contribution. Les collections anciennes qui s'y trouvent regroupées, ou celles issues des fouilles récentes ont été sélectionnées pour la publication en considérant leur valeur esthétique, leur caractère inédit ou leur contenu informatif. Le cadastre actuel a été redessiné et vectorisé. Les vestiges ont été reportés sur le fond numérisé.

Le premier dossier qui fut ouvert pour le projet de maquette et celui d'image virtuelle, fut l'étude de la Tour de Vésone. C'est l'imposant vestige d'un temple dont elle n'était que le cœur. Dominant encore aujourd'hui la plaine, le grand sanctuaire de tradition celtique que formaient la Tour de Vésone et ses annexes, était vraisemblablement consacré à *Tulela Vesunna Augusta* dont deux dédicaces (CIL, XIII, 956 et 949) soulignent l'association avec la ville qui portait son nom. La documentation se compose des études anciennes

(relevés et notes) complétées par le résultat de sondages récents réalisés sur le péribole, une relecture de toute l'épigraphie consacrée à la Tutelle et aux différentes restaurations de son temple, l'étude architectonique et celle des décors de marbre.

La réunion de plusieurs partenaires au sein d'un même comité (Musée du Périgord, Ausonius, Service régional de l'archéologie), aux spécialités complémentaires, a permis la confrontation des divers domaines : archéologie, épigraphie, architecture et décor architectural. Le recoupement entre les sources anciennes, les données plus récentes et les acquis de chaque chercheur a fait avancer le dossier qui doit aboutir à la publication d'un article de synthèse sur ce grand sanctuaire.

De plus, les données rassemblées sur ce premier dossier de la Tour de Vésone permettent d'établir un cahier des charges pour l'élaboration de la maquette en dur. Elle ne présentera que le bâtiment central, *cella* et son péristyle. Le modèle numérique sera quant à lui complété par une restitution de l'ensemble monumental comprenant le péribole. Le modèle du Panthéon devrait alimenter la réflexion autour de la chronologie mais aussi des problèmes techniques que la modélisation devrait résoudre : charpente, structures, articulations entre les éléments. L'étude des marbres de placage et celle des blocs d'architecture permettront de proposer des hypothèses sur la restitution du décor du temple.

Claudine Girardy-Caillat

- BOST (Jean Pierre), FABRE (Georges), *Inscriptions latines d'Aquitaine (ILA), Petrucores*, Ausonius, 2001, 304 p.
- CARPONSIN-MARTIN (Catherine), *La céramique commune gallo-romaine de Périgueux, du règne d'Auguste à la fin du IIIe siècle ap. J. C.*, thèse sous la direction de M. le professeur Louis Maurin, Bordeaux : Université Michel de Montaigne - Bordeaux III, 2002. - 4 vol.

Cette bibliographie a été réalisée à partir des documents (revues, monographies, actes de colloques) reçus au centre de documentation du SRA et des informations transmises par les auteurs des notices, depuis la parution du dernier bilan. Les documents qui étaient sous presse en 2000 sont donc inclus dans l'édition de 2001. Le bilan de 2001 est pris en compte dans son ensemble mais n'a pas fait l'objet d'un dépouillement par auteur.

## Préhistoire

- ARCHAMBEAU, Jean et BAHN, Paul. Comment la Dame de Cap Blanc est arrivée à Chicago. *Bulletin de la Société Historique et Archéologique du Périgord*, 2001, n° 128-1, p. 163-178, ill.
- ARMAND, Dominique *et al.* Organisation saisonnière des comportements de prédation des moustériens de Pech-de-l'Azél : premiers résultats. *Paléo*, 2001, n° 13, p. 19-28, ill.
- AUJOULAT, Norbert *et al.* Découvertes : la grotte ornée de Cussac. *Lettre Internationale d'Informations sur l'Art Rupestre*, 2001, n° 30, p. 3-9, ill.
- AUJOULAT, Norbert *et al.* La grotte ornée de Cussac. *Bulletin de la Société Historique et Archéologique du Périgord*, 2001, n° 128-3, p. 543-551, ill.
- AUJOULAT, Norbert *et al.* La grotte ornée de Cussac (Dordogne) : observations liminaires. *Paléo*, 2001, n° 13, p. 8-18, ill.
- BESSON, Jean-Pierre *et al.* La grotte d'Harzabaleta, commune d'Aussurucq (Pyrénées-Atlantiques). *Préhistoire Ariégeoise*, 2001, n° 56, p. 97-102, tabl.
- BIDART, Pierre *et al.* L'industrie sur matières dures animales des roches à Castelmoron (Lot-et-Garonne), étude de la collection Vergain. *Préhistoire du Sud-Ouest*, 2001, n° 8-1, p. 31-46, ill.
- CHAUVIERE, François-Xavier. La collection Chaplain-Duparc des musées du Mans : nouveaux éléments d'interprétation pour «la sépulture Sorde 1» de Duruthy (Sorde-l'Abbaye, Landes). *Paléo*, 2001, n° 13, p. 89-110, ill.
- CHEVILLOT, Christian et TRANCHON, Joël. Instruments perforés et hache à flancs concaves inédits du Périgord. *Documents d'Archéologie et d'Histoire Périgourdines*, 2000, n° 15, p. 5-16, ill.
- CLOTTE, Jean. Le thème mythique du faon à l'oiseau dans le Magdalénien pyrénéen. *Préhistoire Ariégeoise*, 2001, n° 56, p. 53-62, ill.
- COSTAMAGNO, Sandrine. Exploitation de l'Antilope saïga au Magdalénien en Aquitaine. *Paléo*, 2001, n° 13, p. 111-128, tabl.
- DELLUC, Brigitte et Gilles. Dans notre iconothèque : Pas de chemin de fer pour Cro-Magnon. *Bulletin de la Société Historique et Archéologique du Périgord*, 2001, n° 128-1, p. 207-218, ill.
- DELLUC, Brigitte et Gilles. Dans notre iconothèque. Un double centenaire : Les Combarelles et Font de Gaume (1901-2001). *Bulletin de la Société Historique et Archéologique du Périgord*, 2001, n° 128-3, p. 553-555, ill.
- DELLUC, Brigitte *et al.* Le gisement préhistorique des Jean-Blancs (communes de Bourniquel et Bayac) : récit d'un pillage en 1882. *Bulletin de la Société Historique et Archéologique du Périgord*, 2001, n° 128-3, p. 497-516, ill.
- DRUCKER, Dorothée et CELERIER, Guy. Teneurs en carbone-13 du collagène de grands mammifères du site de Pont d'Ambon (Dordogne, France) : implications pour l'environnement et son exploitation au tardiglaciaire dans le Sud-Ouest de la France. *Paléo*, 2001, n° 13, p. 145-157, tabl.
- DUSSOT, Dominique et TAURAND, Stéphane. Cussac en Dordogne, la nouvelle grotte du paléolithique : entretien avec Norbert Aujoulat. *Le Festin*, 2001, n° 39, p. 22-29, ill.
- FERULLO, Olivier. Aperçu de la préhistoire en Pays d'Orthe. In *Colloque sur Sorde-l'Abbaye : vers le Centre d'Education du Patrimoine. Journées pédagogiques tenues du 2 au 6 avril 2001 à l'abbaye d'Arthous - Hastings* organisé par le Conseil Général des Landes et l'Inspection académique des Landes. Mont-de-Marsan, Conseil Général des Landes, 2001, p. 29-33.
- FONTANA, Laure. Etude archéozoologique des collections du Fourneau du Diable (Bourdeilles, Dordogne) : un exemple du potentiel des faunes paléolithiques issues des fouilles anciennes. *Paléo*, 2001, n° 13, p. 159-182, ill.

- FOSSE, Philippe *et al.* Ursidés pléistocènes des Pyrénées : éléments de paléontologie et de paléobiologie. *Préhistoire Ariégeoise*, 2001, n° 56, p. 103-138, tabl.
- GELLIBERT, Bernard, MERLET, Jean-Claude *et al.* Le gisement Badegoulien de Cabannes (commune de Brocas-les-Forges, Landes). *Archéologie des Pyrénées Occidentales et des Landes*, 2001, n° 20, p. 81-104, ill.
- Grandeur et variété de l'art paléolithique : découverte exceptionnelle en art paléolithique : Cussac. *L'Archéologue, Archéologie Nouvelle*, 2001, n° 55, p. 39-43, ill.
- GRAYSON, D.K. *et al.* Explaining the Development of Dietary Dominance by a Single Ungulate Taxon at Grotte XVI, Dordogne, France. *Journal of Archaeological Science*, 2001, n° 18, p. 115-125, 8 fig., 4 tabl.
- GRAYSON, D.K. et DELPECH, F. The Upper Paleolithic at Grotte XVI (Dordogne, France) : richness, evenness, and cave bears. In *Questioning the Answers : Resolving Fundamental Problems of the Early Upper Paleolithic*. Oxford, British Archaeological Reports International Series, 2001, n° 1005, p. 187-197.
- GUICHARD, Francis. Les découvertes d'art pariétal paléolithique dans les grottes et abris du Périgord Noir. *Art et Histoire en Périgord Noir*, 2001, n° 84, p. 5-28, ill.
- LE GALL, Olivier. Les représentations de poissons dans l'art mobilier magdalénien : une expression de l'importance culturelle de la pêche. *Préhistoire du Sud-Ouest*, 2001, n° 8-1, p. 55-69, ill.
- LEOZ, Leandro E. Contribution à l'étude du gravettien de l'abri Pataud (Dordogne) : étude techno-typologique de l'industrie lithique du niveau 5 Front, attribuée au Périgordien IV. *Bulletin de la Société Historique et Archéologique du Périgord*, 2001, n° 128-4, p. 579-596, ill.
- MAUREILLE, Bruno *et al.* Les dents inférieures du Néandertalien Regourdou 1 (site de Regourdou, commune de Montignac, Dordogne) : analyses métriques et comparatives. *Paléo*, 2001, n° 13, p. 183-200, ill.
- MC-PHERRON, Shannon P. *et al.* Deux nouveaux programmes de recherche au Pech-de-l'Azé I et IV (Dordogne, France). *Préhistoire du Sud-Ouest*, 2001, n° 8-1, p. 11-30, ill.
- MICHEL, Patrick. *A propos d'une grotte repaire d'hyènes des cavernes avec des indices de présence humaine dans des niveaux würmiens : la grotte d'Unikoté à Iholdy (Pyrénées-Atlantiques)*. Mémoire d'Habilitation à Diriger des Recherches. Perpignan, Faculté des Lettres et Sciences Humaines, Ecole doctorale 213, 2001, 541 p., 346 tab., 77 fig., 102 graph.
- MICHEL, Patrick. La grotte d'Unikoté (commune d'Iholdy, Pyrénées-Atlantiques, France) : une grotte repaire d'hyènes des cavernes avec des indices de présence humaine dans des niveaux würmiens. In *Pré-actes du XIVe congrès de l'union internationale des sciences préhistoriques et protohistoriques*. Liège 2-8 septembre 2001, section 3 Paléoécologie, Symposium 3.3 «Humans and Carnivores in Palaeolithic Times», p. 72.
- MICHEL, Patrick *et al.* Karstic cavities, natural bone accumulations and discrete human activities in the European paleolithic : some case studies. In *Abstracts of the 66th annual Meeting, april 18-22, 2001, New Orleans, Louisiana, Society for American Archaeology*. Washington, 2001, p. 76.
- MILLET, Dominique. *Le Paléolithique inférieur en Aquitaine méridionale. Contribution à l'étude typo-technologique du Paléolithique inférieur de l'axe garonnais de l'Albigeois et du Bas-Armagnac*. Thèse pour obtenir le grade de docteur spécialité Préhistoire soutenue le 26 janvier 2001. Toulouse, Université de Toulouse-le-Mirail, 2001, 2 tomes, 647 p., 425 planches.
- RIGAUD, André. Les bâtons percés : décors énigmatiques et fonction possible. *Gallia Préhistoire*, 2001, n° 43, p. 101-151, ill.
- ROQUE, Céline *et al.* Une expérience de croisement de datations TL/14C pour la séquence solutréenne de Laugerie-Haute, Dordogne. In *Datation. Actes des XXIe rencontres internationales d'archéologie et d'histoire d'Antibes du 19 au 21 octobre 2000* sous la direction de Jean-Noël Barrandon, Pierre Guibert et Véronique Michel. Antibes, Association pour la Promotion et la Diffusion des Connaissances Archéologiques, 2001, p. 217-232, tabl.
- THIAULT, Marie-Hélène. L'exploitation et la transformation de l'ivoire de mammoth : une étude technologique d'objets gravettiens de la grotte du Pape (Brassempouy, Landes). *Gallia Préhistoire*, 2001, n° 43, p. 153-174, ill.
- VANHAEREN, Marian et D'ERRICO, Francisco. La parure de l'enfant de la Madeleine (fouilles Peyrony). Un nouveau regard sur l'enfance au Paléolithique supérieur. *Paléo*, 2001, n° 13, p. 201-237, ill.

## Protohistoire

---

- BEAUSOLEIL, Jean-Michel et DUSSOT, Denis. Une hache à ailerons sub-terminaux découverte dans le lit de la Vézère. *Préhistoire du Sud-Ouest*, 2001, n° 8-2, p. 207-208, ill.
- BEHAGUE, Bertrand. *Etat de la recherche sur le premier Age Fer dans la partie occidentale du Bassin Aquitain : analyse critique de la documentation archéologique*. Diplôme d'Etudes Approfondies de Sciences de l'Antiquité et Archéologie sous la direction de M. le professeur Francis Tassaux. Bordeaux, Université Michel de Montaigne - Bordeaux III, 2001, 2 vol., 103 p., ill.
- BLANC, Claude *et al.* Le tumulus Garlin T 13 (Pyrénées-Atlantiques). *Munibe*, 2001, n° 53, p. 87-99, ill.
- CAUJEU, Béatrice. Des mines d'or en alluvions de l'Age du Fer au Pays Basque nord. In *L'or de Tolosa*. Catalogue de l'exposition de Toulouse. Toulouse, Musée Saint-Raymond, 2001, p. 32-60, ill.
- CHEVILLOT, Christian. 8<sup>es</sup> journées d'archéologie expérimentale du parc Archéologique et du Musée de Protohistoire de Beynac (Dordogne). *Aquitaine Historique*, 2001, n° 49, p. 12, 3 fig.
- CHEVILLOT, Christian. Données sur l'économie végétale et animale au cours de la protohistoire en Périgord : agriculture, élevage, et alimentation du Néolithique au gaulois. *Documents d'Archéologie et d'Histoire Périgourdines*, 2000, n° 15, p. 27-60, ill.
- CHEVILLOT, Christian. Manifestations pariétales de l'Âge du Bronze en Périgord (Dordogne - France). *Secondo convegno internazionale d'Archeologia rupestre, « Archeologia e arte rupestre. L'Europa - Le Alpi - La Valcamonica »*. Atti del convegno di studi di Darfo Boario Terme, 2-5 oct. 1997. Milan, 2001, p. 45-56, 12 fig.

- CHEVILLOT, Christian et MAREMBERT, Fabrice. Pointe de lance des «Jeannettes» (Saint-Laurent-sur-Manoire) et hache à rebords des «Blancs» (Saint-Estèphe - Dordogne). *Documents d'Archéologie et d'Histoire Périgourdines*, 2000, n° 15, p. 17-26, ill.
- DAUTANT, Alain. La villa antique de Bapteste à Moncrabeau : inventaire et étude du matériel protohistorique. *Documents d'Archéologie Lot-et-Garonnaise*, 2000, n° 4-5, p. 64.
- ESCUDE-QUILLET, Jean-Marie. Découverte d'un poignard du Bronze moyen dans un niveau antique à Lescaur (Pyrénées-Atlantiques). *Archéologie des Pyrénées Occidentales et des Landes*, 2001, n° 20, p. 43-44, ill.
- JANIN, Thierry. Sépultures, nécropoles, archéologie funéraire et sociétés de l'âge du Bronze dans le Sud-Ouest de la France : résultats récents, programmes et tendances. *Documents d'Archéologie Méridionale*, 2001, n° 24, p. 230-237.
- MILLAN SAN EMETERIO, Luis et TXINTXURRETA, Inigo. Nuevos monumentos protohistoricos en el alto valle de Ossau (Laruns, Pyrénées-Atlantiques). *Archéologie des Pyrénées Occidentales et des Landes*, 2001, n° 20, p. 45-55, ill.
- PIOT, Céline et HUMBERT, Marcel. Le second âge du fer de la grotte de Casse-Bartas à Masquières (Lot-et-Garonne). *Documents d'Archéologie Lot-et-Garonnaise*, 2000, n° 4-5, p. 5-14, ill.
- ROUSSOT-LARROQUE, Julia. Poignard et pointe de lance du Bronze moyen dragués dans la Dordogne, Le Feix (Dordogne). *Préhistoire du Sud-Ouest*, 2001, n° 8-2, p. 197-203, ill.
- VALLET, Christian. La faune provenant des prospections de surface du site du Gros Bost (Saint-Méard-de-Dronne - Dordogne). *Documents d'Archéologie et d'Histoire Périgourdines*, 2000, n° 15, p. 125-128, ill.

## Histoire

---

- ANSOBORLO, Jean. Bayonne du XVIIIe au XIXe siècle. *Revue d'Histoire de Bayonne, du Pays Basque et du Bas-Adour*, 2001, n° 156, p. 51-60, ill.
- ARAGUAS, Philippe. 20 siècles de cathédrales en Aquitaine. *Le Festin*, 2001, n° 38, p. 3-43, ill.
- AUDEBERT, Jean-Jacques. Un prieuré oublié : Saint-Martin de Lamonzie. *Bulletin de la Société Historique et Archéologique du Périgord*, 2001, n° 128-4, p. 627-628.
- AUFAN, Robert. Cazaux sur le chemin de Saint-Jacques ? *Bulletin de la Société Historique et Archéologique d'Arcachon et du Pays de Buch*, 2001, n° 109, p. 64-65.
- BALMELLE, Catherine. *Les demeures aristocratiques d'Aquitaine : société et culture de l'Antiquité tardive dans le Sud-Ouest de la Gaule*. Pessac, Fédération Aquitania, 2001, 495 p., ill.
- BALMELLE, Catherine *et al.* La viticulture antique en Aquitaine. In *La viticulture en Gaule* sous la direction scientifique de Jean-Pierre Brun et Fanette Laubenheimer. Paris, CNRS, 2002, p. 129-164. (Gallia : 2001-58)
- BARRAU, Serge et BOURDEN, Jean. Routes d'Aquitaine. La voie romaine de Saint-Julien à Castets. *Aquitania*, 2000, n° 17, p. 225-231, ill.
- BARRAUD, Dany. La période gallo-romaine en Pays d'Orthe. In *Colloque sur Sorde-l'Abbaye : vers le Centre d'Education du Patrimoine. Journées pédagogiques tenues du 2 au 6 avril 2001 à l'abbaye d'Arthous - Hastings* organisé par le Conseil Général des Landes et l'Inspection académique des Landes. Mont-de-Marsan, Conseil Général des Landes, 2001, p. 29-33.
- BARRIERE, Bernadette et DESBORDES, Jean-Michel. Saint-Pardoux et La Tour-Blanche (Dordogne). *Aquitania*, 2000, n° 17, p. 185-203, ill.
- BARRIERE, Claude et SARRADET, Marc. «Domus Pompeia» Rue des Bouquets à Périgueux : inventaire du mobilier archéologique. VI. *Documents d'Archéologie et d'Histoire Périgourdines*, 2000, n° 15, p. 69-84, ill.
- BAUNAC, Stéphane. Interrogations et réflexions autour de la plaque-boucle de la Fontaine de Girondeau commune de Léguillac-de-l'Auche (Dordogne). *Bulletin de la Société Historique et Archéologique du Périgord*, 2001, n° 128-4, p. 597-606, ill.
- BEAUDOUIN, F. Les bateaux garonnais I. *Les Cahiers du Musée de la Batellerie*, 2000, n° 44.
- BEAUDOUIN, F. Les bateaux garonnais II. *Les Cahiers du Musée de la Batellerie*, 2001, n° 45.
- BELOT, Christian. La Toupiade. *Bulletin de l'A.L.D.R.E.S.*, 2000, n° 14, p. 21-22, ill.
- BENEJEAM, Mireille. L'ancienne église Sainte-Marie de Sarlat, histoire et archéologie. *Art et Histoire en Périgord Noir*, 2001, n° 85, p. 53-61, ill.
- BERDOY, Anne. Guiche-Bourg, Guiche-Port (Pyrénées-Atlantiques). Deux étapes de la mise en place de l'habitat à l'époque médiévale dans une paroisse de la rive gauche de l'Adour. *Archéologie des Pyrénées Occidentales et des Landes*, 2000, n° 20, p. 15-22, ill.
- BERGER, Marie-Claude. L'église d'Urrugne en Labourd. *Revue d'Histoire de Bayonne, du Pays Basque et du Bas-Adour*, 2001, n° 156, p. 276-288, ill.
- BERIAC-LAINE, Françoise. Bayonne au tournant des siècles : XIe -XVe s. *Revue d'Histoire de Bayonne, du Pays Basque et du Bas-Adour*, 2001, n° 156, p. 13-20, ill.
- BERTHIOT, Paul. La sidérurgie ancienne en Médoc : de la découverte... à l'expérimentation. Le paléométallurgiste J.-C. Leblanc et son équipe mettent en lumière le Médoc sidérurgique. *Cahiers Méduiliens*, 2001, n° 33, p. 1-4, ill.
- BEYNEIX, Alain. Les fouilles de l'oppidum des Sotiates en 1911. *Le Festin*, 2001, n° 37, p. 124-125, ill.
- BOST, Jean-Pierre. Dax, cité gallo-romaine (Ier - VIe siècles après J.-C.). *Bulletin de la Société de Borda*, 2001, n° 464, p. 437-458, 7 fig.

- BOST, Jean-Pierre. Dax et les Tarbelles. In *L'Adour maritime de Dax à Bayonne. Actes du Lille congrès d'études régionales tenu à Dax et Bayonne les 27 et 28 mai 2000*. Talence, Fédération Historique du Sud-Ouest, 2001, p. 21-44.
- BOST, Jean-Pierre et FABRE, Georges. *Inscriptions latines d'Aquitaine : Pétrucos*. Bordeaux, Ausonius, 2001, 301 p., ill.
- BOUCHEREAU, Jean et LACOMBE, Claude. Sur le château du Petit-Marzac et le fort de La Laisse (village troglodytique dit de La Madeleine), à Tursac, aux XVIIe et XVIIIe siècles. *Documents d'Archéologie et d'Histoire Périgourdines*, 2000, n° 15, p. 95-106, ill.
- BRIVES, Anne-Laure. *Approche socio-économique des sépultures de l'Aquitaine, du Poitou-Charentes, de la Vendée et du Limousin : du Ier au IVème siècle après Jésus-Christ*. Diplôme d'Etudes Approfondies en Archéologie sous la direction de Francis Tassaux. Bordeaux, Université de Bordeaux III, 2001, 2 vol., 129 p., 25 fig., 165 fiches.
- BROQUA, Alain. Découvertes de céramique médiévale et éléments de construction gallo-romaine à Mézin. *Bulletin de la Société Archéologique et Historique de l'Albret*, 2001, n° 23, p. 1-4, ill.
- CABANOT, Jean. Sorde-l'Abbaye au Moyen Age. In *Colloque sur Sorde-l'Abbaye : vers le Centre d'Education du Patrimoine. Journées pédagogiques tenues du 2 au 6 avril 2001 à l'abbaye d'Arthous - Hastingues* organisé par le Conseil Général des Landes et l'Inspection académique des Landes. Mont-de-Marsan, Conseil Général des Landes, 2001, p. 45-47.
- CADAYE, Jacques. Poteries et potiers de Garos et Bouillon. In *Actes des Quatrièmes Rencontres Archéologiques en Comminges* tenues dans le cadre des Rencontres Catalanes, Carbonele 18 août 2001. Rieumes, GRECAM, 2001, p. 110-116, ill.
- CALLEGARIN, Laurent et GENEVIEVE, Vincent. Le trésor d'Abos (Pyrénées-Atlantiques) : sesterces et sous-multiples enfouis sous le règne de Marc Aurèle. *Archéologie des Pyrénées Occidentales et des Landes*, 2001, n° 20, p. 23-41, ill.
- CASAGRANDE, Frédéric. *Inventaire des amphores gréco-italiques et Dressel 1 découvertes en Dordogne*. Travail d'étude et de recherche sous la direction d'Anne Colin. Bordeaux, Université de Bordeaux III, Histoire de l'Art et Archéologie, 2001, 203 p., ill.
- CHABRIE, Christophe *et al.* Une tombe à incinération d'époque claudienne au lieu-dit Paillé, commune de Trentels (Lot-et-Garonne). *Documents d'Archéologie Lot-et-Garonnaise*, 2000, n° 4-5, p. 14-19, ill.
- CHARPENTIER, Xavier. Notes sur la nécropole de Thivras à Marmande. *Documents d'Archéologie Lot-et-Garonnaise*, 2000, n° 4-5, p. 76-79, ill.
- CHEVALLIER, Marianne. Restauration de l'église Sainte-Anne de Pezuls. *Bulletin de la Société Historique et Archéologique du Périgord*, 2001, n° 128-4, p. 665-672, ill.
- CHEVE, Joëlle. Le château dans l'oeuvre d'Eugène Le Roy ou la pédagogie des ruines. In *Château et imaginaire. 7ème rencontre internationale d'archéologie et d'histoire en Périgord*, Périgueux du 29 septembre au 1 octobre 2000 ; sous la direction de Anne-Marie Cocula et de Michel Combet. Pessac, Ausonius, 2001, p. 249-266, ill.
- CHEVILLOT, Christian *et al.* Un askos en forme de bovidé sur le site gallo-romain «Aux Maynes», commune de Montagnier (Dordogne). *Documents d'Archéologie et d'Histoire Périgourdines*, 2000, n° 15, p. 61-68, ill.
- COCULA, Anne-Marie et COMBET, Michel, sous la direction de. *Château et imaginaire. 7ème rencontre internationale d'archéologie et d'histoire en Périgord*, Périgueux du 29 septembre au 1 octobre 2000. Pessac, Ausonius, 2001, 205 p., ill.
- CORVISIER, Christian. Autour du «Dôme» du château de Lauzun : genèse et avatars d'un curieux parti architectural des XVIe et XVIIe siècles. *Revue de l'Agenais*, 2001, n° 2, p. 112-142, ill.
- COSTES, Alain et DESCHAMPS, Liliane. Note sur la poterie du Midi Toulousain découvertes dans les dépôts modernes de Bordeaux et du Québec. In *Actes des Quatrièmes Rencontres Archéologiques en Comminges* tenues dans le cadre des Rencontres Catalanes, Carbonele le 18 août 2001. Rieumes, GRECAM, 2001, p. 33-45, ill.
- COUDROY DE LILLE, Pierre. L'église Notre-Dame de Gironde-sur-Dropt. *Revue Archéologique de Bordeaux*, 2000, t. 91, p. 153-156, ill.
- DAMBIER, J.-M. Du Xe au XVIe siècles, Bayonne au creux de la vague... *Revue d'Histoire de Bayonne, du Pays Basque et du Bas-Adour*, 2001, n° 156, p. 21-27, ill.
- DAMBIER, J.-M. Les tuiliers de Larressore de 1740 à 1910, une aventure socioprofessionnelle inédite. *Revue d'Histoire de Bayonne, du Pays Basque et du Bas-Adour*, 2001, n° 156, p. 165-190.
- DARDEY, Gilbert. Une monnaie découverte à Roquefort (Landes), témoin de la circulation monétaire des Ducs d'Aquitaine dans le Marsan. *Bulletin de l'A.L.D.R.E.S.*, 2000, n° 14, p. 17-19, ill.
- DARDEY, Gilbert et RIPOLLES, Pere Pau. Les monnaies à caractères ibériques de la grotte d'Apons (commune de Sarrance, Pyrénées-Atlantiques). *Archéologie des Pyrénées Occidentales et des Landes*, 2001, n° 20, p. 7-14, ill.
- DELOFFRE, Raoul et BONNEFOUS, Jean. Les églises fortifiées des Landes. *Bulletin de la Société de Borda*, 2001, n° 464, p. 459-498, 14 fig.
- DELPEYROU, Didier et CHADELLE, Jean-Pierre. Contribution à la reconnaissance de nouveaux terroirs médiévaux au début du XIe siècle : la batterie de silos de Farguette-Basse à Larzac (Dordogne). In *Château et imaginaire. 7ème rencontre internationale d'archéologie et d'histoire en Périgord*, Périgueux du 29 septembre au 1 octobre 2000 ; sous la direction de Anne-Marie Cocula et de Michel Combet. Pessac, Ausonius, 2001, p. 269-277, ill.
- DELLUC, Brigitte et Gilles. Le suaire de Cadouin et son frère : le voile de sainte Anne d'Apt (Vaucluse), deux pièces exceptionnelles d'archéologie textile. *Bulletin de la Société Historique et Archéologique du Périgord*, 2001, n° 128-4, p. 607-626, ill.
- DESCHAMPS, Liliane et COSTES, Alain. Aperçu de la céramique en usage en Albret (Lot-et-Garonne) au XVIe et XVIIe siècles d'après le dépôt du château du Fréchou. *Bulletin de la Société Archéologique et Historique de l'Albret*, 2001, n° 23, p. 5-13, ill.
- DESPORT, Gilbert. Le château de Poudenx à Saint-Cricq-Chalosse. *Bulletin de la Société de Borda*, 2001, n° 1, p. 9-36, ill.
- DIDIERJEAN, François *et al.* Routes d'Aquitaine. III - Le chemin de Sainte Quitterie. *Aquitania*, 2000, n° 17, p. 233-257, ill.
- DUHART, Frédéric. Observations sur la culture matérielle dacquoise au XVIIIe siècle. *Bulletin de la Société de Borda*, 2001, n° 1, p. 71-87, ill.
- DULUC, Stéphanie. Le château Moncade à Orthez. *Bulletin Monumental*, 2001, 159-IV, p. 289-304, ill.

- DUVERT, Michel et BACHOC, Xemartin. *Charpentiers basques et maisons vasconnes*. Bayonne, Société des Amis du Musée Basque, 2001, 172 p., ill.
- FARAVEL, Sylvie. Le castrum de Pommiers (Gironde) : état de la recherche. In *Château et imaginaire. 7ème rencontre internationale d'archéologie et d'histoire en Périgord*, Périgueux du 29 septembre au 1 octobre 2000 ; sous la direction de Anne-Marie Cocula et de Michel Combet. Pessac, Ausonius, 2001, p. 279-289, ill.
- FARDET, Marc. Bayonne 28 août 1510 Bertrand de Lehet, évêque de Bayonne crée la paroisse d'Halsou par séparation de celle de Larressore. *Revue d'Histoire de Bayonne, du Pays Basque et du Bas-Adour*, 2001, n° 156, p. 81-92, ill.
- FINCKER, Myriam. L'agglomération antique de Brion à Saint-Germain-d'Esteuil. II - Le théâtre : analyse préliminaire des structures. *Aquitania*, 2000, n° 17, p. 167-179, ill.
- FOURDRIN, Jean-Pascal et MONTURET, Raymond. Les poternes de l'enceinte gallo-romaine de Dax. In *L'Adour maritime de Dax à Bayonne. Actes du Lille congrès d'études régionales* tenu à Dax et Bayonne les 27 et 28 mai 2000. Talence, Fédération Historique du Sud-Ouest, 2001, p. 45-64, ill.
- FURLAN, Jean-Michel. Les inhumations dans les églises et la ville de Monflanquin. *Revue de l'Agenais*, 2001, n° 1, p. 53-56.
- GARMY, Pierre. L'agglomération antique de Brion à Saint-Germain-d'Esteuil. I : Introduction, présentation générale des recherches récentes, historiographie. *Aquitania*, 2000, n° 17, p. 153-166, ill.
- GERBER, Frédéric. Bayonne, avenue Chanoine Lamarque - rue tour de Sault : notice d'actualité. *Archéopages*, 2001, n° 5. p. 34.
- GNUVA, Jean-Claude. Les carnets de notes archéologiques de Jean-Auguste Brutails (1884-1924). *Revue Historique de Bordeaux*, 2000, n° 35, p. 223-238.
- GONDRAN, François. Restauration extérieure, intérieure et assainissement de l'église Notre-Dame d'Atur. *Bulletin de la Société Historique et Archéologique du Périgord*, 2001, n° 128-4, p. 673-686, ill.
- GRANDINETTI, Paola. L'inscription grecque de Vésone. *Bulletin de la Société Historique et Archéologique du Périgord*, 2001, n° 128-3, p. 402-410, ill.
- GRILLON, Louis. Châteaux, dames et chevaliers en Périgord (1110-1250). *Documents d'Archéologie et d'Histoire Périgourdines*, 2000, n° 15, p. 85-94, ill.
- HANRY, Alexandra. *L'occupation du sol et la mise en valeur des campagnes de la cité des Pétrucos (communes de Montignac, Aubas et Auriac du Périgord)*. T.E.R. de maîtrise d'archéologie sous la direction de Pierre Sillières. Bordeaux, Université Michel de Montaigne - Bordeaux III, 2001, 2 vol., 99 p., annexes.
- HERVET, Myriam. Inventaire descriptif des églises médiévales du canton de Fronsac : Saint-Seurin de Saillans, Saint-Jean d'Asques. *Revue Historique et Archéologique du Libournais*, 2001, n° 259, p. 1-13, ill.
- HERVET, Myriam. Inventaire descriptif des églises médiévales du canton de Fronsac : Notre-Dame de Queynac, Saint-Germain-la-Rivière, Saint-Georges de Cadillac en Fronsadais, Notre-Dame de la Rivière, Notre-Dame de l'Isle du Carney. *Revue Historique et Archéologique du Libournais*, 2001, n° 260, p. 37-46 et 71-76, ill.
- HIRIGOYEN, Francis. Les caveries de Soustons., *Bulletin de la Société de Borda*, 2001, n° 1, p. 37-48, ill.
- HIRIGOYEN, Francis. La fondation de Capbreton par des Bayonnais. In *L'Adour maritime de Dax à Bayonne. Actes du Lille congrès d'études régionales* tenu à Dax et Bayonne les 27 et 28 mai 2000. Talence, Fédération Historique du Sud-Ouest, 2001, p. 89-101.
- HOURMAT, Pierre. Bayonne en 1600 un tournant de siècle prometteur. *Revue d'Histoire de Bayonne, du Pays Basque et du Bas-Adour*, 2001, n° 156, p. 28-40, ill.
- HUGUET, Jean-Claude. Villandraut à l'époque moderne (XVIe-XVIIIe siècle). *Les Cahiers du Bazadais*, 2001, n° 135, p. 15- 60 : ill.
- JACQUES, Philippe. La villa antique de Bapteste à Moncrabeau, campagnes de fouilles 1995 et 1996., *Documents d'Archéologie Lot-et-Garonnaise*, 2000, n° 4-5, p. 20-53, ill.
- JACQUES, Philippe. La villa antique de Bapteste à Moncrabeau : le mobilier antique. *Documents d'Archéologie Lot-et-Garonnaise*, 2000, n° 4-5, p. 54-62, ill.
- LABAT, Pierre. Le domaine Dusol à Lanton aux XVIIe et XVIIIe siècles. *Bulletin de la Société Historique et Archéologique d'Arcachon et du Pays de Buch*, 2001, n° 108, p. 15-28.
- LABAT, Pierre. Le moulin de Lanton : histoires de familles, histoires de moulins. *Bulletin de la Société Historique et Archéologique d'Arcachon et du Pays de Buch*, 2001, n° 109, p. 24-32, ill.
- LABAT, Pierre. Les joyeusetés de la toponymie. *Bulletin de la Société Historique et Archéologique d'Arcachon et du Pays de Buch*, 2001, n° 109, p. 46-56, ill.
- LACOMBE, Claude et al. Note sur une plaque de cheminée en «terre cuite» à la Borderie (Saint-Martin-de-Ribérac - Dordogne). *Documents d'Archéologie et d'Histoire Périgourdines*, 2000, n° 15, p. 129-132, ill.
- LAMBERT, Jean. Histoire d'eaux : brève évocation de l'alimentation en eau de Domme du Moyen Age à nos jours. *Art et Histoire en Périgord Noir*, 2001, n° 87, p. 170-172, ill.
- LAPOUGE, Hervé. Un château méconnu du Nontronnais : le Repaire à Saint-Front-sur-Nizonne. *Bulletin de la Société Historique et Archéologique du Périgord*, 2001, n° 128-4, p. 629-640, ill.
- LARRIEU, Bernard et DUCLOT, Jean-François, sous la direction de. *Léo Drouyn, les albums de dessins : Vol. 7, L'Entre-deux-Mers oriental*. Camiac-et-Saint-Denis, Editions de l'Entre-deux-Mers, 2001, 199 p., ill.
- LARRIEU, Bernard et DUCLOT, Jean-François, sous la direction de. *Léo Drouyn, les albums de dessins : Vol. 8, Léo Drouyn et le Cernès (Graves, Sauternais et Petites Landes)*. Camiac-et-Saint-Denis, Editions de l'Entre-deux-Mers, 2001, 239 p., ill.
- LE NAIL et al. *La longue histoire de Saint-Rabier*. Saint-Rabier, 2000. - 256 p., ill.
- MAGES, Séverine. *Domme : la bastide, le château*. Travail d'Etudes et de Recherches sous la direction de Philippe Aragauas et Philippe Durand. Bordeaux, Université de Bordeaux III, 2001, 2 vol., 231 p., ill.
- MANGE, Christelle. Logis et fermes basques de montagne : l'habitat rural en Pays de Soule. *Le Festin*, 2001, n° 37, p. 29-35, ill.
- MARCADAL, Yves, sous la direction de. *Un complexe culturel dédié à Jupiter (Ier-IIIème s. ap. J.-C.) : Calès (Mézin, Lot-et-Garonne)*. Agen, Association des Archéologues de Lot-et-Garonne, 1999, 381 p., ill.

- MARCO SIMON, Francisco et VELAZQUEZ, Isabel. Una nueva defixio aparecida en Dax (Landes). *Aquitania*, 2000, n° 17, p. 261-274, ill.
- MARIAN, Jérôme. *Etude de l'occupation du sol de la vallée de la Garonne de Bordeaux à Marmande sous l'Antiquité (du 1er av. J.-C. au VIème ap. J.-C.)*. Travail d'Etude et de Recherche sous la direction de Monsieur le Professeur Francis Tassaux. Bordeaux, Université Michel de Montaigne Bordeaux III, 2001, 2 vol., 186, 89 p., ill.
- MARQUETTE, Jean-Bernard. Villandraut : la naissance d'un bourg. *Les Cahiers du Bazadais*, 2001, n° 135, p. 5- 14, ill.
- MARQUETTE, Jean-Bernard. La formation du réseau paroissial en Gosse, Seignaux et pays d'Orthe (VIe-XIVe siècles) : éléments d'une réflexion. In *L'Adour maritime de Dax à Bayonne. Actes du IIIème congrès d'études régionales* tenu à Dax et Bayonne les 27 et 28 mai 2000. Talence, Fédération Historique du Sud-Ouest, 2001, p. 65-88, ill.
- MARTIN, Thierry. Un lot de céramique sigillée provenant de la villa de Bapteste à Moncrabeau. *Documents d'Archéologie Lot-et-Garonnaise*, 2000, n° 4-5, p. 65-75, ill.
- MARTIN, Thierry et TOBIE, Jean-Luc. Les débuts de la romanisation du site de Saint-Jean-le-Vieux (*Imus Pyrenaeus*), à travers l'étude des céramiques sigillées italiques et sud gauloises. *Aquitania*, 2000, n° 17, p. 83-119, ill.
- MATEOS, Vincent. Bénédiction d'une cloche. *Bulletin de l'A.L.D.R.E.S.*, 2000, n° 14, p. 5-16, ill.
- MAURIN, Bernard. Découverte d'un trésor gallo-romain à Sanguinet. *Bulletin de la Société de Borda*, 2001, n° 1, p. 99.
- MAURIN, Bernard. Découverte d'un dépôt monétaire sous les eaux de Sanguinet. *Bulletin de la Société de Borda*, 2001, n° 1, p. 119-138, ill.
- MAURIN, Bernard *et al.* Routes d'Aquitaine. II - La route antique du littoral atlantique. Historique des recherches. *Aquitania*, 2000, n° 17, p. 207-210, ill.
- MAURIN, Bernard *et al.* Routes d'Aquitaine. Les longs-ponts de Losa. *Aquitania*, 2000, n° 17, p. 211-216, ill.
- MAURIN, Louis. Un fragment du rempart romain de Bordeaux. Annexe 2 - L'épithaphe de Julius Quintus. *Aquitania*, 2000, n° 17, p. 295-297, ill.
- MICHEL, François. *Versus epigraphicus medii aevi* : l'épithaphe de Grimoard à Léguilhac-de-l'Auche. A la mémoire de Gérard Mouillac. *Bulletin de la Société Historique et Archéologique du Périgord*, 2001, n° 128-3, p. 411-428, ill.
- MIGEON, Wandel. Un fragment du rempart romain de Bordeaux. *Aquitania*, 2000, n° 17, p. 285-292, ill.
- MUSSOT-GOULARD, Renée. Labourd, an 1000, vers Bayonne. *Revue d'Histoire de Bayonne, du Pays Basque et du Bas-Adour*, 2001, n° 156, p. 3-12, ill.
- ORTEGA, Pierre et al. Notre-Dame de l'Assomption de Saint-Priest-les-Fougères. *Bulletin de la Société Historique et Archéologique du Périgord*, 2001, n° 128-4, p. 651-664, ill.
- PEES, André. Forêt mythique basque et forêt, mémoire de l'homme : toponymie et patronymie locales d'origine en langues basque et gasconne. *Revue d'Histoire de Bayonne, du Pays Basque et du Bas-Adour*, 2001, n° 156, p. 289-322.
- PETITCOL, Xavier. Borda d'Oro et la recherche du Kaolin à Dax en 1768. *Bulletin de la Société de Borda*, 2001, n° 3, p. 273-286, ill.
- PEYRISSAC, Michèle. La restauration de l'abbaye Sainte-Croix de Bordeaux au XVIIe siècle par les bénédictins de la congrégation de Saint-Maur. *Revue Archéologique de Bordeaux*, 2000, t. 91, p. 167-196, ill.
- PIAT, Jean-Luc. Le logis abbatial de Brantôme : image distordue et réalité fragmentaire. In *Château et imaginaire. 7ème rencontre internationale d'archéologie et d'histoire en Périgord*, Périgueux du 29 septembre au 1 octobre 2000 ; sous la direction de Anne-Marie Cocula et de Michel Combet. Pessac, Ausonius, 2001, p 11-44, ill.
- PIAT, Jean-Luc. Exploitations archéologiques dans le quartier Sainte-Croix de Bordeaux. *Revue Archéologique de Bordeaux*, 2000, t. 91, p. 99-144, ill.
- PIBOULE, Patrick. L'imaginaire des souterrains de châteaux et d'autres lieux. In *Château et imaginaire. 7ème rencontre internationale d'archéologie et d'histoire en Périgord*, Périgueux du 29 septembre au 1 octobre 2000 ; sous la direction de Anne-Marie Cocula et de Michel Combet. Pessac, Ausonius, 2001, p 45-55, ill.
- PIOT, Céline. La réutilisation des amphores : contribution à l'histoire économique et à la vie religieuse dans le Sud-Ouest de la Gaule. *Munibe*, 2001, n° 53, p. 87-99, ill.
- PONTET, Josette. Bayonne au tournant des XVIIe-XVIIIe siècles. *Revue d'Histoire de Bayonne, du Pays Basque et du Bas-Adour*, 2001, n° 156, p. 41-50, ill.
- POTIER, Charles. Vestiges de l'époque gallo-romaine à Allas-Les-Mines. *Art et Histoire en Périgord Noir*, 2001, n° 85, p. 49-52, ill.
- POUYLLAU, Stéphane. La maison forte du Boisset (Gironde) : réalité au sol, réalité virtuelle d'un habitat aristocratique médiéval en Aquitaine (XIIIe-XVe siècles). In *Château et imaginaire. 7ème rencontre internationale d'archéologie et d'histoire en Périgord*, Périgueux du 29 septembre au 1 octobre 2000 ; sous la direction de Anne-Marie Cocula et de Michel Combet. Pessac, Ausonius, 2001, p. 165-182, ill.
- PROVAIN, Georges. Le château d'Arès à travers les siècles. *Bulletin de la Société Historique et Archéologique d'Arcachon et du Pays de Buch*, 2001, n° 108, p. 1-14, ill.
- RECHIN, François. Nouveaux regards sur les *villae* d'Aquitaine : bâtiments de vie et d'exploitation, domaines, postérités médiévales, Pau, les 24 et 25 novembre 2000. *AGER, Bulletin de Liaison*, 2001, n° 11, p. 10-12.
- REGALDO-SAINT BLANCARD, Pierre. Le quartier de Tropeyte à Bordeaux : essai de synthèse historique et archéologique. *Revue Archéologique de Bordeaux*, 2000, t. 91, p. 41-97, ill.
- REGINATO, Alain. La villa antique de Bapteste à Moncrabeau : les monnaies. *Documents d'Archéologie Lot-et-Garonnaise*, 2000, n° 4-5, p. 63.
- RIBADEAU-DUMAS, Alain. L'hôtel de Méredieu 14, rue du Plantier, à Périgueux (Dordogne). *Bulletin de la Société Historique et Archéologique du Périgord*, 2001, n° 128-4, p. 641-650, ill.
- SALVAN-GUILLOTIN, Marc. Le thème de l'arbre de Jessé dans les Pyrénées centrales à la fin du Moyen Âge. *Mémoires de la Société Archéologique du Midi de la France*, 2000, n° 60, p. 135-153, ill.
- SCHONFELDER, Martin. Le mobilier métallique de la tombe à char tardo-celtique de Boé (Lot-et-Garonne). *Aquitania*, 2000, n° 17, p. 58-81, ill.

- STUTZ, Françoise. L'inhumation habillée à l'époque mérovingienne au sud de la Loire. *Mémoires de la Société Archéologique du Midi de la France*, 2000, n° 60, p. 33-47, ill.
- THIERRY, François. Routes d'Aquitaine. La station routière de Segosa. *Aquitania*, 2000, n° 17, p. 217-224, ill.
- ZIEGLE, Anne. Un fragment du rempart romain de Bordeaux. Annexe I - Le bloc sculpté 5009 découvert place Pey-Berland. *Aquitania*, 2000, n° 17, p. 293-294, ill.
- ZIEGLE, Anne. La statue en bronze d'Hercule trouvée à Bordeaux et conservée au Musée d'Aquitaine. *Revue Archéologique de Bordeaux*, 2000, t. 91, p. 143-152, ill.

## TOUTES PERIODES

---

- AVRILLEAU, Serge. Essai de typologie des graffiti anciens, signes et autres marques gravées du Périgord. *Bulletin de la Société Historique et Archéologique du Périgord*, 2001, n° 128-3, p. 429-460, ill.
- BABAT, Daniel. *L'histoire d'un village de la Chalosse : il était jadis Poyartin*. Poyartin, Groupe de recherches historiques, 2001, 250 p., ill.
- CHEVILLOT, Christian *et al.* Prospection - inventaire dans la vallée de la Dronne : le triangle Lisle - Saint-Pardoux-la-Rivière - Thiviers, *Documents d'Archéologie et d'Histoire Périgourdines*, 2000, n° 15, p. 109-124.
- DUCASSE, Bernard. Hommage à André Coffyn 2001. *Revue Historique et Archéologique du Libournais*, 2001, n° 260, p. 47-70, ill.
- LEGRANGE, Jacques *et al.* *Bergerac et le pays Bergeracois*, Tome I. Périgueux, 2000, 307 p., ill.
- MERLET, Jean-Claude. Vingt-cinq années d'archéologie landaise (1977-2001). *Bulletin de la Société de Borda*, 2001, n° 463, p. 241-254.
- PETIT, Inès. *L'occupation du sol de la moyenne vallée de l'Isle aux âges des métaux et pendant l'Antiquité*. Mémoire de maîtrise sous la direction de Anne Colin. Bordeaux, Université de Bordeaux III, 2001. 173 p., ill., annexe.
- TAURAND, Stéphane. Vallée de la Vézère : des pas vers la Beune. *Le Festin*, 2001, n° 37, p. 37-41, ill.



# AQUITAINE

# BILAN SCIENTIFIQUE

**Personnel du Service régional de l'Archéologie  
(en septembre 2002)**

**2 0 0 1**

<b>NOM</b>	<b>TITRE</b>	<b>ATTRIBUTIONS</b>
BARRAUD Dany	Conservateur régional de l'Archéologie	Responsable du service.
GENESTE Jean-Michel	Conservateur du Patrimoine (P)	Adjoint au chef de service et conservateur de la grotte de Lascaux.
COUTURES Philippe	Ingénieur de recherche	Responsable de la carte archéologique.
BERTHAULT Frédéric	Ingénieur d'études	Lot-et-Garonne et site de Montcaret (Dordogne).
COLLIER Annie	Ingénieur d'études (3/4 temps)	Gestion des documents d'urbanisme.
GIRARDY-CAILLAT Claudine	Ingénieur d'études	Dordogne et Périgueux.
REGALDO-SAINT-BLANCARD Pierre	Ingénieur d'études (Détaché du C.N.R.S.)	Communauté urbaine de Bordeaux et Gironde.
BIGOT Olivier	Assistant ingénieur	Carte archéologique.
FERULLO Olivier	Assistant ingénieur	Landes et Pyrénées-Atlantiques.
GAILLARD Hervé	Assistant ingénieur	Carte archéologique.
LHOMME Jean-Paul	Assistant ingénieur	Animations. Gestion des dépôts. Exposition.
BERTRAND-DESBRUNAIS J.-Baptiste	Technicien de recherche	Sondages et carte archéologique.
CHARPENTIER Xavier	Technicien de recherche	Sondages et carte archéologique.
DEMAILLY Sylvie	Technicienne de recherche	Suivi des travaux et gestion scientifique des grottes ornées d'Aquitaine. Secrétariat de la grotte de Lascaux.
NORMAND Christian	Technicien de recherche (Détaché E.N.)	Gestion du dépôt d'Hasparren. Sondages et suivi des travaux en Pyrénées-Atlantiques et Landes.
PICHONNEAU Jean-François	Technicien de recherche	Atelier graphique, D.A.O et carte archéologique.
CAMBRA Patrice	Maître-ouvrier photographe	Prises de vues. Gestion du laboratoire et des collections photographiques.
LAPRIE Mauricette	Secrétaire de documentation	Responsable du centre de documentation.
BREAUD Christine	Adjoint administratif	Gestion financière et administrative. Secrétariat de la C.I.R.A.
BOUYSSOU Rose-Lise	Adjoint administratif (3/4 temps)	Secrétariat du centre de documentation.
RAUCOULE Christine	Adjoint administratif (3/4 temps)	Secrétariat du conservateur, bilans scientifique et d'activité, courrier, standard.
RONIN Nicole	Adjoint administratif (3/4 temps)	Secrétariat, courrier, standard.
BURAUD Patrice	Surveillant des sites	Dordogne. Grotte de Lascaux. Gestion du dépôt de Coulouniex-Chamiers.
VAN SOLINGE Sandrine	Surveillant des sites	Dordogne. Grotte de Lascaux.



# AQUITAINE

# BILAN SCIENTIFIQUE

## Index des auteurs de notices

**2 0 0 1**

Ancel, Bruno .....	131	Escudé-Quillet, Jean-Marie .....	134
Aujoulat, Norbert .....	20	Ferrier, Catherine .....	129
Ballarin, Catherine .....	46, 119	Ferullo, Olivier .....	100, 107, 119
Barbeyron, Arnaud .....	40	Fischer, François .....	16
Barrouquère, Hervé .....	109	Fosse, Philippe .....	129
Bauer, Jacques .....	130	Fournier, Francis .....	118
Berdoy, Anne .....	162	Gaillard, Hervé .....	107
Bertrand-Desbrunais, Jean-Baptiste .....	19, 100	Galop, Didier .....	166
Beyrie, Argitxu .....	131, 152	Gambier, Dominique .....	92, 146
Blanc, Claude .....	130	Gangloff, Nicole .....	132, 137, 138
Boccacino, Catherine .....	94, 148	Gardère, Philippe .....	92
Boguszewski, Andreij .....	107	Garnier, Jean-François .....	124
Bon, François .....	92	Gellibert, Bernard .....	96
Bordes, Jean-Guillaume .....	38	Gerber, Frédéric .....	85, 131
Bourgeois, Didier .....	57	Girardy-Caillat, Claudine .....	166
Briand, Jérôme .....	88	Guedon, Frédéric .....	88
Cambayou, Marie-Laure .....	162	Henry, Alexandra .....	49
Campech, Sylvie .....	34	Hautefeuille, Florent .....	162
Campmajo, Pierre .....	153	Henry, Olivier .....	70
Cartron, Isabelle .....	72	Huguet, Jean-Claude .....	57
Casagrande, Fabrice .....	51	Hulot, Olivia .....	103
Castex, Dominique .....	72	Jacques, Philippe .....	114, 116, 118
Chabrié, Christophe .....	123, 124	Joinéau, Vincent .....	85
Chadelle, Jean-Pierre .....	48, 49, 50, 158	Kammenthaler, Eric .....	131
Chapoulie, Rémy .....	74	Laborie, Yan .....	107
Charpentier, Xavier .....	70, 159	Laroulandie, V. .....	146
Chauchat, Claude .....	129	Larqué, Sophie .....	134
Chauvière, François-Xavier .....	129	Laval, Eric .....	130
Chevillot, Christian .....	34, 53	Lavigne, Cédric .....	155
Colin, Anne .....	32	Legaz, Amaia .....	140, 144
Conan, Sandrine .....	95, 99	Lenoble, Arnaud .....	38, 146
Costamagno, Sandrine .....	129, 146	Lenoir, Michel .....	75
Coutures, Philippe .....	159	Liquet, Corinne .....	129
Dachary, Morgane .....	34, 129	Lucas, Géraldine .....	32
Davasse, B. .....	153	Madelaine, Stéphane .....	18
De Groote, François .....	157	Marabout, Vincent .....	41
Delpech, Françoise .....	32	Marembert, Fabrice .....	129, 133, 141, 144, 150
Denis, Julien .....	36	Marin, Agnès .....	63, 120
Detrain, Luc .....	43	Martinaud, Michel .....	74
Dibble, Harold. L .....	24	Maurin, Bernard .....	106
Didierjean, François .....	162	McPherron, Shannon P .....	24
Dulhoste, Samuel .....	162	Mensan, Romain .....	92
Dumontier, Patrice .....	133	Merlet, Jean-Claude .....	96, 109
Duvivier, Benoît .....	140	Michel, Patrick .....	137

Migeon, Wandel .....	84	Régaldo, Pierre .....	86, 156
Mille, Pierre .....	158	Rendu, Christine .....	153
Morala, André .....	119	Rigaud, Jean-Philippe .....	32
Murat, Laurence .....	95	Salgues, Thierry .....	46
Nadal, Joël .....	60	Salvan-Guillotin, Marc .....	95
Normand, Christian .....	100, 146	Sandoz, Gérard .....	61, 64
Palué, Marie .....	35	Sibella, Patricia .....	67
Parent, Gilles .....	131	Simek, Jan .....	32
Petit, Inésile .....	50	Sireix, Christophe .....	48, 73, 76
Petit, Jean-Pierre .....	89	Sordoillet, D. ....	153
Piat, Jean-Luc .....	36, 56, 58, 73, 75, 76	Soressi, Marie .....	24
Pironnet, Cyrille .....	156	Stephant, Pierrick .....	40
Plana-Mallart, Rosa .....	162	Tarriño, A. ....	146
Plassard, Frédéric .....	34	Tcherenissinoff, Yaramila .....	107
Poissonnier, Bertrand .....	44	Valdeyron, Nicolas .....	134
Pons, Jacques .....	100	Vanhaeren, Marian .....	129
Portet, Nicolas .....	138	Vignaud, Didier .....	109
Prodéo, Frédéric .....	48, 51, 156, 157, 158	White, Randy .....	146
Réchin, François .....	150, 162	Wozny, Luc .....	45, 73, 88

# AQUITAINE

# BILAN SCIENTIFIQUE

## Index des sites et des communes

2 0 0 1

AGEN (47),	
— Hôtel de Police .....	112
— Rue du Midi .....	116
AIRE-SUR-L'ADOUR/GARLIN (64),	
Autoroute Pau-Langon .....	155
ALÇAY (64), Vallée d'Ithé .....	150
Aldudes, (Vallée des) (64) .....	151
André Meunier (Place), BORDEAUX (33) .....	58
Aphat-Ospitalia (La chapelle Saint-Blaise d'), SAINT-JEAN-LE-VIEUX (64) .....	142
ARANCOU (64), Bourouilla .....	128
Arthous (Abbaye d'), HASTINGUES (40) .....	94
ARTIGUELOUVE (64), Le Château .....	129
ARVEYRES (33), Commanderie Notre-Dame d'Arveyres .....	56
Adour (Assainissement rive gauche de l'), BAYONNE (64) .....	131
AUBAS (24) .....	49
AURIAC DU PÉRIGORD (24) .....	49
AUSSURUCQ (64), Vallée d'Ithé .....	150
Augustins (Le puits antique des), LAYRAC (47) ...	116
Autoroute Pau-Langon,	
AIRE-SUR-L'ADOUR/GARLIN (64) .....	155
AYDIUS (64), Quartier des Jaupins .....	130
BACHELLERIE (LA), (24) .....	43
BAIGNEAUX (33), La Sauvetat .....	56
BANCA (64), Mines de cuivre .....	130
BASSENS (33), (La Croix de l'Ile) .....	57
BAYONNE (64),	
— Assainissement rive gauche de l'Adour .....	131
— Pôle universitaire .....	132
BERGERAC (Déviation de), (24) .....	47
Bergeracois (Sud du), (24) .....	51
BERTRIC-BURÉE (24), Vigne-Plate .....	16
BEYCHAC-ET-CAILLAU et MONTUSSAN (33) .....	85
BIARRITZ (64), La grotte du Phare .....	133
BIRON (64) .....	150
Bisqueytan (Château et vallée de), SAINT-QUENTIN-DE-BARON (33) .....	74
BORDEAUX (33),	
— L'épave des Salinières .....	66
— Parking des Salinières .....	64
— 97 rue Sainte-Catherine .....	62
— Basilique Saint-Seurin .....	59
— Eglise Saint-Projet .....	62
— IUT B .....	58
— Place André Meunier .....	58
— Place des Quinconces .....	60
— Tramway .....	78
BOUEILH-BOUEILHO-LASQUE (64), Le Castéra	134
Bourcey (Le), SAINT-QUENTIN-DE-BARON (33) ..	75
Bourg (Le), PUISSEGUIN (33) .....	73
Bourg (Le), TOURNON-D'AGENAIS (47) .....	120
Bourouilla, ARANCOU (64) .....	128
BRANTÔME (24),	
— Le Clos du Prieur .....	18
— Rue Victor Hugo et place d'Albret .....	19
BRASSEMPOUY (40), Pouy .....	92
Brion, SAINT-GERMAIN-D'ESTEUIL (33) .....	73
BUISSON-DE-CADOUIN (LE) (24),	
La grotte de Cussac .....	19
Cabout, PAU (64) .....	141
Caminade (La), SARLAT-LA-CANEDA (24) .....	37
CAMOU-CIHIGUE (64), Vallée d'Ithé .....	150
Camp de César (Le),	
COULOUNIEIX-CHAMIERES (24) .....	32
CARSAC-AILLAC (24),	
— Pech-de-l'Azé I .....	22
— Pech-de-l'Azé-IV .....	24
Castéra (Le),	
BOUEILH-BOUEILHO-LASQUE (64) .....	134
CASTETNER (64) .....	150
CÉNAC-ET-SAINT-JULIEN (24), Grotte XVI .....	30
CHANCELADE (24), R. D. 939, .....	48
Château de l'Herm, ROUFFIGNAC-SAINT- CERNIN-DE-REILHAC (24) .....	35
Château (Le), ARTIGUELOUVE (64) .....	129
Château (Le), VAYRES (33) .....	76
Cize (Vallée de) (64) .....	
Commarque (Château de), LES EYZIES-DE-TAYAC-SIREUIL (24) .....	34
COULOUNIEIX-CHAMIERES (24),	
Le camp de César (Oppidum de La Curade) .....	32
CREYSSE (24), Villazette .....	33

Croix de l'Île (La), BASSENS (33) .....	57	Nive (Vallées de la) (64), .....	151
Curade (Oppidum de La),		Moncade (Tour), ORTHEZ (64) .....	137
COULOUNIEIX-CHAMIERES (24) .....	32	MONT-DE-MARSAN (40),	
Cussac (Grotte de),		— 31 à 35, rue Victor Hugo .....	99, 100
LE BUISSON-DE-CADOUIN (24) .....	19	— Le vicariat de la Madeleine .....	98
Dangou, EYLIAC (24) .....	46	MONTIGNAC, (24), .....	49
DAX (40), Fontaine Chaude .....	93	Montréal (La Tour),	
Déviations de Bergerac, (24) .....	47	SAUVETERRE-DE-BÉARN (64) .....	148
Dordogne (Vallée de la), (24) .....	52	MONTUSSAN, BEYCHAC-ET-CAILLAU (33) .....	85
Dronne (Vallée de la) (24) .....	52	Mouliot, LAGLORIEUSE (40) .....	96
Eglise Sainte-Marie (clocher),		Muguet Ouest 1 & 2 (Le),	
SARLAT-LA-CANEDA (24) .....	36	SAINT-RABIER (24) .....	43
Eglise Saint-Médard,		ORTHEZ (64), Tour Moncade .....	137
SAINT-MÉARD-DE-DRÔNE (24) .....	35	OSTABAT-ASME (64), Château Latsaga .....	140
Eglise Saint-Pantaléon, SERGEAC (24) .....	38	PAU (64), Cabout .....	141
ESLOURENTIES-DABAN (64) .....	155	Pech-de-l'Azé I, CARSAC-AILLAC (24) .....	22
ESTERENCUBY (64), Grotte d'Harpea .....	134	Pech-de-l'Azé-IV, CARSAC-AILLAC (24) .....	24
Estoty-Maisonnavé, SAINT-PAUL-LÈS-DAX (40) .....	107	PÉRIGUEUX (24), Périgueux antique .....	166
EYLIAC (24), Dangou .....	46	Peyrat 3 (Le site du), SAINT-RABIER (24) .....	45
EYSINES (33), Déviation de la R.N. 215 .....	85	Phare (La grotte du), BIARRITZ (64) .....	133
EYZIES-DE-TAYAC-SIREUIL (LES) (24),		PINEUILH (33), R. D. 936 .....	156, 157
Château de Commarque .....	34	Pont de Cottet, LARUSCADE (33) .....	88
Fontaine Chaude, DAX (40) .....	93	PORT-SAINTE-FOY-ET-PONCHAPT (33),	
Gaytou, VILLEREAU (47) .....	124	R.D. 936 .....	156
Grotte XVI, CÉNAC-ET-SAINT-JULIEN (24) .....	30	Pouy, BRASSEMPOUY (40) .....	92
HAILLAN (LE) (33), Déviation de la R.N. 215 .....	85	Prieur (Le Clos du), BRANTÔME (24) .....	18
Harpea (Grotte d'), ESTERENCUBY (64) .....	134	PUISSEGUIN (33), Le Bourg .....	73
HASTINGUES (40), Abbaye d'Arthous .....	94	Put Blanc, SANGUINET (40) .....	103
Hôtel de Police, AGEN (47) .....	112	Quinconces (Place des), BORDEAUX (33) .....	60
HURE (33), Place de l'église Saint-Martin .....	69	Route départementale 99, VILLETOUTREIX (24), ...	50
IHOLDY (64), Grotte d'Unikoté .....	136	Route départementale 936,	
Isle (24), (Moyenne vallée de l') .....	50	— Déviation de Sainte-Foy-La Grande (33) .....	156
Isturitz (Grotte d'),		— PINEUILH (33) .....	156, 157
SAINT-MARTIN-D'ARBEROUE (64) .....	145	— PORT-SAINTE-FOY-ET-PONCHAPT (33) .....	156
Ithé (Vallée d'), ALÇAY, AUSSURUCQ,		— SAINT-ANTOINE DE BREUILH (24) .....	158
CAMOU-CIHIGUE (64), .....	150	Route départementale 939, CHANCELADE (24) ...	48
IUT B, BORDEAUX (33) .....	58	Route nationale 10 (33), Laruscade .....	86
JAU-DIGNAC-ET-LOIRAC (33),		Route nationale 215 (Déviation de la),	
Chapelle Saint-Siméon .....	72	EYSINES/LE HAILLAN (33) .....	85
Jaupins (Quartier des), AYDIUS (64) .....	130	Réssigué-Bas Est, VILLENEUVE-SUR-LOT (47) .	123
LAGLORIEUSE (40) Mouliot .....	96	Rieupeyrus (Rue des Frères), LESCAR (64) .....	137
LALONQUETTE (64), .....	160	ROUFFIGNAC-SAINT-CERNIN-DE-REILHAC(24),	
LARUSCADE (33) .....		Château de l'Herm .....	35
— Pont de Cottet .....	88	Rue du Midi, AGEN (47) .....	116
— R.N. 10 .....	86	Rue Victor Hugo et place d'Albret,	
Latsaga (Château), OSTABAT-ASME (64) .....	140	BRANTÔME (24) .....	19
LAYRAC (47), Le puits antique des Augustins .....	116	SAINT-GERMAIN-D'ESTEUIL (33), Brion .....	73
Le lac, SANGUINET (40) .....	101	SAINT-ANTOINE DE BREUILH (24), R.D. 936 ....	158
LISCAR (64), Rue des Frères Rieupeyrus .....	137	SAINT-JEAN D'ATAUX (24), .....	49
Lestang, SAINTE-BAZEILLE (47) .....	119	SAINT-JEAN-LE-VIEUX (64),	
LOURENTIES (64), .....	155	La chapelle Saint-Blaise d'Aphat-Ospitalia .....	142
Madéleine (Le vicariat de la),		SAINT-JUST-IBARRE (64), Le massif du Zaboze	144
MONT-DE-MARSAN (40) .....	98, 152	SAINT-LAURENT-SUR-MANOIRE, (24) .....	43
Madéleine (Château de la), TURSAC (24) .....	41	Saint-Martin (Place de l'église), HURE (33) .....	69
Mayne (Le), SAINT-VITE-DE-DOR (47) .....	118	SAINT-MARTIN-D'ARBEROUE (64),	
MÉRIGNAC (33), Voie de desserte ouest .....	72	Grotte d'Isturitz .....	145
Midouze (Basse vallée de la),		SAINT-MÉARD-DE-DRÔNE (24),	
Pays de Tartas (40) .....	109	Eglise Saint-Médard .....	35
Mines de cuivre, BANCA (64) .....	130	Saint-Pardon, VAYRES (33) .....	76

SAINT-PAUL-LÈS-DAX (40), Estoty-Maisonnavé	107	SORE (40), La Ville	107
Saint-Projet (Eglise), BORDEAUX (33)	62	Soule (Vallée de) (64)	152
SAINT-QUENTIN-DE-BARON (33),		Tartas (Pays de) (40), Basse vallée de la Midouze	109
— Le Bourcey	75	Tour (La), VILLENEUVE-SUR-LOT (47)	124
— Château et vallée de Bisqueytan	74	TOURNON-D'AGENAIS (47), Le bourg	120
SAINT-RABIER (24),		Tramway, BORDEAUX (33)	78
— Le Muguet Ouest 1 & 2	43	TURSAC (24), Château de la Madeleine	41
— Le site du Peyrat 3	45	Unikoté(Grotte d'), IHOLDY (64)	136
Saint-Seurin (Basilique), BORDEAUX (33)	59	Vallée de la Cize, (64)	152
Saint-Siméon (Chapelle),		Vallée de la Dordogne, (24)	52
JAU-DIGNAC-ET-LOIRAC (33)	72	Vallée de la Dronne, (24)	52
SAINT-VINCENT DE CONNEZAC, (24)	49	Vallée de la Nive, (64)	151
SAINT-VITE-DE-DOR (47), Le Mayne	118	Vallée de la Soule, (64)	152
SAINTE-BAZEILLE (47), Lestang	119	Vallées des Aldudes, (64)	151
Sainte-Catherine (97 rue), BORDEAUX (33)	62	VAYRES (33),	
SAINTE-FOY-LA GRANDE (33), (Déviation de la		— Le château	76
R.D. 936)	156	— Saint-Pardon	76
Salinières (L'épave des), BORDEAUX (33)	66	Victor Hugo (31 à 35 rue),	
Salinières (Parking des), BORDEAUX (33)	64	MONT-DE-MARSAN (40)	99, 100
SANGUINET (40),		Vigne-Plate, BERTRIC-BURÉE (24)	16
— Put Blanc	103	Villazette, CREYSSE (24)	33
— Le lac	101	Ville (La), SORE (40)	107
SARLAT-LA-CANEDA (24),		VILLENEUVE-SUR-LOT (47),	
— Eglise Sainte-Marie (clocher)	36	— La Tour	124
— La Caminade	37	— Réssigué-Bas Est	123
SARPOURENX, (64)	150	VILLEREAL (47), Gaytou	124
Sauternais (33)	88	VILLETTOUREIX (24), R.D 99	50
Sauvetat (La), BAIGNEAUX (33)	56	Zaboze (Le massif du), SAINT-JUST-IBARRE (64)	144
SAUVETERRE-DE-BÉARN (64),			
La Tour Montréal	148		
SERGEAC (24), Eglise Saint-Pantaléon	38		



***La Nef-Chaistrusse***

*Achévé d'imprimer*

*sur les presses de l'imprimerie La Nef-Chaistrusse*

*87, quai de Brazza BP 28*

*33015 BORDEAUX CEDEX*

*Dépôt légal : février 2003, n°1-8717*

## LISTE DES BILANS

- 1 ALSACE
- 2 AQUITAINE
- 3 AUVERGNE
- 4 BOURGOGNE
- 5 BRETAGNE
- 6 CENTRE
- 7 CHAMPAGNE-ARDENNES
- 8 CORSE
- 9 FRANCHE-COMTÉ
- 10 ÎLE-DE-FRANCE
- 11 LANGUEDOC-ROUSSILLON
- 12 LIMOUSIN
- 13 LORRAINE
- 14 MIDI-PYRÉNÉES
- 15 NORD-PAS-DE-CALAIS
- 16 BASSE-NORMANDIE
- 17 HAUTE-NORMANDIE
- 18 PAYS-DE-LA-LOIRE
- 19 PICARDIE
- 20 POITOU-CHARENTES
- 21 PROVENCE-ALPES-CÔTE-D'AZUR
- 22 RHÔNE-ALPES
- 23 GUADELOUPE
- 24 MARTINIQUE
- 25 GUYANE
- 26 DÉPARTEMENT DES RECHERCHES  
ARCHÉOLOGIQUES SUBAQUATIQUES  
ET SOUS-MARINES
- 27 RAPPORT ANNUEL SUR LA RECHERCHE  
ARCHÉOLOGIQUE EN FRANCE